estudios de dialectología norteafricana y andalusí

editados por
j.aguadé, f.corriente, á.vicente,
y m.meouak

7

INSTITUTO DE ESTUDIOS ISLÁMICOS
Y DEL ORIENTE PRÓXIMO

*

INSTITUCIÓN «FERNANDO EL CATÓLICO»
Excma. Diputación de Zaragoza

estudios de dialectología norteafricana y andalusí

editados por
j.aguadé, f.corriente, á.vicente,
y m.meouak

 

INSTITUTO DE ESTUDIOS ISLÁMICOS
Y DEL ORIENTE PRÓXIMO
*
INSTITUCIÓN «FERNANDO EL CATÓLICO»
Excma. Diputación de Zaragoza
Zaragoza, 2003

Publicación número 2.547
de la
Institución «Fernando el Católico»
(Excma. Diputación de Zaragoza)
Plaza de España, 2. 50071 ZARAGOZA
Tff. [34] 976 - 28 88 78 / 79. Fax: [34] 976 28 88 69
ifc@dpz.es
http://ifc.dpz.es

FICHA CATALOGRÁFICA

ESTUDIOS de dialectología Norteafricana y Andalusí / Editados por J. Aguadé, F. Corriente, M. Cervera e I. Ferrando.—Nº 3 (1998)-
Zaragoza: Institución «Fernando el Católico», 1998-
216 p.—24 cm
Anual. Los números 1 y 2 fueron publicados por el Área de Estudios Árabes e Islámicos. Universidad de Zaragoza.
ISSN 1137-7968
I. Institución «Fernando el Católico», ed.
809.27

I.S.S.N.: 1137-7968
Depósito Legal: Z-3.172/1997
Impresión: Navarro & Navarro
Arzobispo Apaolaza, 33-35
50009 Zaragoza

IMPRESO EN ESPAÑA - UNIÓN EUROPEA

SUMARIO

ESTUDIOS

Christophe Pereira: Le parler arabe de Tripoli (Libye). État des lieux d'après les travaux de Hans Stumme, Antonio Cesàro, Eugenio Griffini 7

Jordi Aguadé: Estudio descriptivo y comparativo de los fonemas del árabe dialectal marroquí 59

Federico Corriente: Correcciones y adiciones a la edición cairota del Dīwān de Ibn Quzmān 111

Aharon Geva-Kleinberger / Roger Tavor: A text in the fisherman dialect of Acre (Akko) 125

Dominique Caubet: *Darija*, langue de la modernité – Entretien avec Noureddine Ayouch 135

Angela Daiana Langone: *H̱bār blādna*. Une expérience journalistique en arabe dialectal marocain 143

Montserrat Benítez: Transcripción al árabe marroquí de mensajes de teléfono móvil 153

Peter Behnstedt: Zwei Texte im Altstadt-Dialekt (T^3) von Taza (Marokko) 165

Ángeles Vicente: Fuentes para el estudio de los dialectos árabes 173

SECCIÓN BIBLIOGRÁFICA

Joshua Blau: A Handbook of Early Middle Arabic (Federico Corriente)................. 197

Ivonne Kiegel-Kleicher: Iberoromanische Arabismen im Bereich Urbanismus und Wohnkultur (Federico Corriente).. 198

Dominique Caubet: Les mots du bled (Mohamed Meouak) 202

José A. Valverde: Sáhara, Guinea, Marruecos. Expediciones africanas (Jordi Aguadé) 204

Bárbara Herrero Muñoz-Cobo: ¡Habla árabe marroquí! (Jordi Aguadé) 205

L'injure, la société, l'islam. Une anthropologie de l'injure (Jordi Aguadé) 207

Soha Abboud-Haggar: Introducción a la dialectología de la lengua árabe (Jordi Aguadé) 209

Helena de Felipe, Leoncio López Ocón, Manuela Marín (eds.): Ángel Cabrera: ciencia y proyecto colonial en Marruecos (Jordi Aguadé) 212

estudios de dialectología
norteafricana y andalusí
7 (2003), pp. 7-57

LE PARLER ARABE DE TRIPOLI (LIBYE), ÉTAT DES LIEUX D'APRÈS LES TRAVAUX DE HANS STUMME, ANTONIO CESÀRO, EUGENIO GRIFFINI...

CHRISTOPHE PEREIRA*

Introduction.

Je me propose de faire la synthèse de documents qui traitent du parler arabe de Tripoli : principalement deux livres de Hans Stumme, un manuel d'Antonio Cesàro, un ouvrage d'Eugenio Griffini et un article de Harvey Goldberg sur les parlers juifs de la Tripolitaine :

– *Märchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis in Nordafrika*, de Hans Stumme, publié en 1898 (Stumme 1898) est un recueil de textes en prose et de textes poétiques, de leur traduction, d'une esquisse du parler arabe de Tripoli et d'un glossaire. L'auteur a recueilli ces textes en avril 1897, à Tripoli. Il avait deux informateurs : Sîdi Brāhîm bén ɛālî et-Tekbāli, de quarante-cinq ans, né à Tripoli, mais dont les parents étaient originaires de Tekbāl en Libye, qui sait un peu lire et écrire. Stumme le qualifie de poète et de conteur. Ce premier informateur lui a fourni tous les textes contenus dans cet ouvrage, à l'exception des trois premiers poèmes, qui lui furent récités par le deuxième informateur : Mḥémmẹd bén Žúmɛa Breŋgāli, un jeune Noir de 15 ans, né, lui aussi, à Tripoli, mais dont les parents étaient originaires du Soudan et qui ne savait ni lire, ni écrire. Stumme précise qu'ils parlaient tous les deux le même dialecte. Il cite une troisième personne, Ḥmäd es-Sûsi, originaire de Sousse, en Tunisie. Il était le domestique de l'hôtel dans lequel l'auteur a séjourné à Tripoli. Ce Tunisien servait d'interprète entre Stumme et ses informateurs, lorsqu'ils ne comprenaient pas l'arabe tunisien qu'il employait. Dans cet ouvrage, ce qui m'a le plus intéressé est la partie « Skizze des Dialekts und Glossar[1] », très riche, très détaillée. Stumme a traité dans une première grande partie la phonétique et dans une seconde, la morphologie (verbale, nominale, pronominale, adverbiale, ainsi que les nombres et les prépositions). Cette esquisse est très complète ; pour chaque point traité, Stumme renvoie directement aux textes pour avoir des exemples et il compare souvent ses remarques avec sa description du parler arabe de Tunis.

– *L'arabo parlato della Libia*, d'Eugenio Griffini, publié en 1913 (Griffini 1913) : c'est un répertoire de dix mille mots, phrases et expressions récoltés en Tripolitaine, ainsi qu'un aperçu grammatical. L'auteur avait fait ses recherches pendant un séjour

* CREAM – INALCO, Paris. E-mail : pereirachristophe@hotmail.com

[1] « Esquisse du dialecte et glossaire », pp.193-317.

de cinq mois qu'il avait effectué de janvier à juin 1912. Ses informateurs étaient les Tripolitains qu'il fréquentait, ainsi que les « indigènes », qui quotidiennement venaient au Bureau Politico-Militaire du Peuple. Cet ouvrage a été réalisé dans le but de permettre l'apprentissage de la « langue de la colonie ». Dans la partie grammaire de cet ouvrage, l'auteur traite la prononciation (consonnes, voyelles, accentuation et assimilation) et la morphologie verbale. Il est important de noter que certaines notions grammaticales sont traitées directement aux entrées du lexique (exemples : les pluriels, les diminutifs, etc.).

– *L'arabo parlato a Tripoli*, d'Antonio Cesàro, publié en 1939 (Cesàro 1939) : il s'agit d'un manuel élaboré sur demande du Ministère de l'Afrique Italienne, à caractère scientifique et pratique, destiné aux fonctionnaires, aux chercheurs, aux écoles, mais aussi aux personnes désirant apprendre l'arabe parlé à Tripoli, à cette époque. En effet, ce manuel, en plus d'être utile aux chercheurs, est une méthode de langue. L'auteur, ayant la volonté de permettre l'apprentissage de la langue courante, a surtout insisté sur le lexique et la morphologie : beaucoup de vocabulaire, de nombreux exemples de phrases courantes en facilitent la mémorisation et facilitent aussi l'apprentissage des formes grammaticales. La quantité d'exemples est de plus en plus importante au fur et à mesure ; en effet, au début, les exemples se limitent à quelques phrases, pour devenir de véritables textes. Un autre fait important est que chaque point étudié s'accompagne de nombreux exercices. Le traitement de la grammaire est assez sobre, ainsi que le traitement de la phonétique : l'auteur a limité l'exposé des réalisations phonétiques de l'arabe de Tripoli, par rapport à Stumme ou à Griffini. Malheureusement, l'auteur n'a pas mentionné qui ont été ses informateurs.

– « Language and culture of the Jews of Tripolitania : a preliminary view », par Harvey Goldberg, publié en 1983 (Goldberg 1983) : cet article est un aperçu de la langue et de la culture des Juifs de la Tripolitaine. Harvey Goldberg a été préoccupé par le fait qu'il n'existe aucune étude sur les dialectes des Juifs de Libye ; alors qu'il en existe sur les dialectes judéo-arabes du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie. Il est important de noter qu'il n'y a plus, aujourd'hui, de Juifs en Libye et qu'il est urgent d'étudier les dialectes de ces derniers avant qu'ils ne disparaissent. Les Juifs de Libye vivent aujourd'hui, pour la plupart en Italie ou en Israël. L'auteur a fait ses enquêtes en 1968-69, en Israël, en rencontrant des Juifs originaires de la Tripolitaine. Harvey Goldberg insiste sur l'importance de l'étude de la ou des langue(s) utilisée(s) par les Juifs de la Tripolitaine (arabe, berbère, italien, argot, hébreu et judéo-arabe écrits) dans son contexte social, culturel et historique[2].

Je ferai un état des lieux de l'arabe parlé à Tripoli d'après ces publications, en m'appuyant sur le *Questionnaire de Dialectologie du Maghreb*, élaboré par Dominique Caubet (cf. Caubet 2001). Le questionnaire utilisé met en évidence les points où la variation a un sens et permet de classer les parlers maghrébins (selon qu'ils sont préhilalien ou hilaliens, parlers de citadins ou bien de bédouins).

Mon travail a également été, en me situant dans la dialectologie du Maghreb, d'analyser le parler arabe de Tripoli, en le comparant avec plusieurs autres parlers

[2] Aussi, *Eléments de description du parler arabe de Tozeur (Tunisie)* de Lucienne Saada (cf. Saada 1984) est important pour l'étude des parlers judéo-arabes de la région, puisqu'elle y mentionne, à titre comparatif, un certain nombre d'indications de phonétique et de vocabulaire relatifs au parler des Juifs de Tripoli.

arabes bédouins maghrébins[3]. Le but de cette étude sera de me concentrer sur le parler arabe de Tripoli, d'après les documents que je possédais, sur la langue que l'on y parlait, dans la première moitié du XXème siècle.

Cette étude est aussi un travail d'exploration. En effet, j'ai notamment élaboré une phonologie, en m'appuyant sur l'article de David Cohen « Le système des voyelles brèves dans les dialectes maghrébins » (cf. Cohen 1960) et à partir des données des auteurs (cf. 1.2.2.).

La ville de Tripoli a été une cité très importante dans l'histoire du Maghreb, avec un parler de citadins (préhilalien), mais sous la domination ottomane (et plus précisément à partir de la seconde domination ottomane en 1711 et jusqu'à l'arrivée des Italiens en 1911), il y a eu en Libye des déplacements de population très forts en direction de la capitale ; en effet, les Ottomans déplaçaient massivement ruraux et bédouins dans les régions qu'ils contrôlaient (cf. Ph. Marçais 1957, p. 220, Burgat/Laronde 2000, pp. 38-43 et Martel 1991, pp. 34-39). Les différents parlers des bédouins qui sont arrivés à Tripoli ont entraîné des transformations profondes de la langue que l'on y parle.

Je me suis concentré sur la ville de Tripoli dans le but de rédiger une étude de référence à partir des documents que l'on possédait. J'ai évidemment consulté des documents concernant la Cyrénaïque d'Ester Panetta, de Terry Mitchell, de Massimo Laria et de Jonathan Owens, et sur le Fezzân, de Philippe Marçais (cf. Bibliographie).

En répondant à ce questionnaire, le but était de vérifier l'hypothèse d'une éventuelle « bédouinisation » complète du parler arabe de Tripoli.

Résultats.

Ce travail se divise en quatre parties : une partie 'phonétique', où sont traités le consonantisme, le vocalisme et la structure syllabique, une partie 'morphologie' consacrée à l'étude de la morphologie verbale, pronominale, adverbiale et nominale, une partie 'syntaxe', où sont étudiés la possession, l'expression du futur, le réfléchi, l'article indéfini, les démonstratifs et les déictiques, l'expression du lieu, les prépositions et la négation, et une partie 'lexique'.

1. Phonétique.

On va successivement traiter le consonantisme, le vocalisme et la structure syllabique.

1.1. Consonnes.

On présentera la réalisation phonétique de certaines consonnes, pour lesquelles on sait que la variation, selon les dialectes, est significative, ainsi que le phénomène de labiovélarisation et celui de métathèse ou de dissimilation du žīm avec des sifflantes ou des chuintantes. Des paires minimales permettant d'établir l'existence des phonèmes consonantiques ont été établies.

---

[3] Les principaux documents utilisés pour faire l'analyse comparative sont (cf. bibliographie) : W. Marçais 1908 (Saïda), W. Marçais 1950 (Initiation), les articles de Jean Cantineau sur les parlers algériens : cf. Cantineau 1937 (Algérois), Cantineau 1938 (Constantinois), Cantineau 1940 (Oranais) et Cantineau 1941 (Territoires du Sud), Cantineau 1960 (cours), Dhina 1938 ('Arbâɛ), Cohen 1960 (voyelles brèves), Cohen 1963 (ḥassānīya), Grand'henry 1976 (Mzāb), Ph. Marçais 1977 (Esquisse), Ph. Marçais 2001 (Fezzân), Saada 1984 (Tozeur) et Caubet 1993 (Maroc).

1.1.1. Réalisation du qāf.

Il est précisé dans mes sources que le qāf (ق) est réalisé sonore occlusive [g][4], ce qui souligne le caractère nomade de ce parler, par rapport à un parler de sédentaires, mais il demeure vélaire sourde occlusive [q] dans le parler des Juifs de Tripoli, parler citadin préhilalien[5]. En effet, les parlers dans lesquels l'ancien qāf est réalisé sonore (g, ğ, gʸ...) sont des parlers de nomades, alors que les parlers pour lesquels il est réalisé sourd (q, k, ء...) sont des parlers de sédentaires[6]. Exemples : yurgud « il dort », bugṛa « vache », dgīgä « minute », ḥagg « vérité », gǟlu « ils ont dit ».

Cependant, les auteurs précisent que la prononciation [q] du qāf se retrouve dans certains mots. Elle est due à l'influence de la langue religieuse et juridique. Il existe certains mots pour lesquels l'alternance [g]~[q] est très fréquente. Exemples : bugṛa « vache » se distingue de buqṛa « sourate de la vache », aqāreb et ägǟreb « parents », qḁ̄ḍẹ et gḁ̄ḍẹ « juge »[7].

1.1.2. Réalisation du ġayn.

Le ġayn (غ) est réalisé vélaire sonore spirante [ġ] dans le parler arabe de Tripoli[8]. Exemples : ġzǟl « gazelle », muġġḁ̄ra « grotte », ġīrä « jalousie », ġarb « ouest ».

Il n'existe pas de réalisation [q] de /ġ/, comme on la retrouve dans les parlers du Sud tunisien et dans les parlers de nomades sahariens. En effet, on retrouve cette réalisation [q] du /ġ/ dans le dialecte arabe ḥassānīya de Mauritanie[9] et dans les parlers du Sahara algérien[10].

1.1.3 Réalisation du kāf.

Le kāf (ك) est réalisé postpalatale sourde occlusive [k]. Exemples : kǟn « il a été », keyyef « il a fumé », šǟkk « dubitatif », kährbǟy « électrique ».

1.1.4 Réalisation du ba.

Le ba (ب) est réalisé bilabiale sonore occlusive [b]. Exemples : ṭḁbbḁ̄x « cuisinier », gbēbä « petite coupole », mbǟt « dortoir », bnǟt « filles », ṣḁbb « il a versé ».

1.1.5. Réalisation du ta.

La dentale sourde occlusive ta (ت) semble être réalisée [t] sans altérations dans le parler arabe de Tripoli[11]. Exemples : tesɛa « neuf », rēt « j'ai vu », tūtä « une mûre », gettǟlä « assassins ».

---

[4] Cf. Cesàro 1939, p. 24 et Stumme 1898, p. 199.

[5] Cf. Cesàro 1939, p. 24 : « É da notare, però, che gli ebrei di Tripoli conservano il suono originario di questa consonante » et Stumme 1898, p. 200 : « Die Juden in Tripolis sprechen das ق wie q aus ».

[6] Cf. Cantineau 1960, p. 68.

[7] Cf. Cesàro 1939, p. 24 et Ph. Marçais 1977, p. 10.

[8] Cf. Cesàro 1939, p. 19 et Stumme 1898, p. 197.

[9] Cf. Cohen 1963, p. 37.

[10] Celui des ʿArbâɛ : cf. Dhina 1938, p. 313 ; ceux du Mzāb : cf. Grand'henry 1976, p. 16, celui de Bou-Saâda : cf. Ph. Marçais 1947, p. 40.

[11] Philippe Marçais a relevé une réalisation [tˢ] de /t/ (cf. Ph. Marçais 1977, p. 8 : « la dentale ṯ, qui est articulée avec affrication ṯˢ, [...] parfois en Libye, comme à Tripoli »), mais cette

On observe, cependant, la palatalisation de /t/ en [č], réalisée dentale sourde affriquée à appendice chuintant, dans le parler juif[12]. Lucienne Saada a mentionné la même réalisation [č] de /t/ chez les Juifs de Tripoli[13].

1.1.6. Réalisation du dāl.

Le dāl (د) est réalisé dentale sonore occlusive [d]. Exemples : dgīg « farine », xadd « joue », xdem « il a travaillé », käddāb « menteur ».

1.1.7. Réalisation du žīm.

Le žīm (ج) est réalisé alvéolaire chuintante sonore spirante [ž] à Tripoli[14], ainsi que dans presque tous les parlers de nomades[15]. Exemples : žāmaε « mosquée », nežmä « étoile », gahwāži « cafetier », žmäl « chameau ». ž est une consonne solaire et assimile le /l/ de l'article el-[16]. Exemples : ež-ždīd « le nouveau », ež-žnāyez « les funérailles », ež-žūε « la faim », ež-žbεn « le fromage ».

Antonio Cesàro précise que /ž/ a un allophone [ğ], réalisé dentale sonore affriquée à appendice chuintant, quand /ž/ suit la dentale /n/; résultat d'assimilation partielle avec /n/[17]. Exemple : /n/ + /ž/ > [nğ] : /nži ġudwa/ > [nği ġudwa] « je viendrai demain ».

1.1.8. Combinaisons ou suites interdites : s/z + š/ž, š/ž + s/z, s/z + s/z, š/ž + ž/ž[18].

1.1.8.1. Le /š/ et le /ž/ sont sujet à diverses altérations conditionnées. Dès que /š/ et /ž/ se trouvent dans le même mot, ou en cas de voisinage de l'un de ces phonèmes avec /s/, /ṣ/ ou /z/, au sein du même mot, on voit se produire des phénomènes d'assimilation, de dissimilation ou de métathèse.

Dans le parler arabe de Tripoli, sept combinaisons (chuintante + chuintante, chuintante + sifflante, sifflante + chuintante) sont possibles :

1. š + ž : on assiste à la dissimilation du š en s. La chuintante /š/ devient une sifflante [s]. Exemples : šežrä > sežrä « arbre », šžāεä > sžāεä « courage ».

---

dernière n'a été mentionnée ni par Stumme, ni par Cesàro, ni par Cantineau (cf. Cantineau 1960, pp. 36-37).

[12] Cf. Cesàro 1939, p. 24 : « Questa particolare pronunzia della *q*, insieme alla palatalizzazione della *t* in *č* [...], e ad altre minori varianti, dà al linguaggio degli ebrei tripolini una speciale caratteristica che lo fa distinguere notevolmente da quello degli arabi » ; Harvey Goldberg précise que le /t/ est prononcé [t] par les Juifs avant les liquides et les nasales (cf. Goldberg 1983, p. 92).

[13] Cf. Saada 1984, p. 24 (note 1) : « ce son a été entendu en outre à Nefta, chez les Juifs de Jarba, de Tripoli (Tripolitaine), Oran, Constantine, Bou-Saada ».

[14] Cf. Cesàro 1939, p. 20, Stumme 1898, p. 206 et Ph. Marçais 1977, p. 9.

[15] Cf. Cantineau 1960, p. 59 : « la prononciation ž est celle de la Tripolitaine, de la Tunisie et du Maroc [...] ; c'est celle également de la plupart des nomades ». Cette réalisation [ž] se retrouve dans le parler arabe de Saïda (cf. W. Marçais 1908, p. 16), dans celui des 'Arbâε (cf. Dhina 1938, p. 314).

[16] Cf. Cesàro 1939, p. 42 et Stumme 1898, p. 206.

[17] Cf. Cesàro 1939, p. 24.

[18] Cf. Stumme 1898, pp. 207 et 208 ; Cantineau 1960, pp. 59 à 64 ; W. Marçais 1908, p. 200 ; Grand'henry 76, p. 13 ; Dhina 38, p. 314 ; W. Marçais 08, pp. 17-19 ; Ph. Marçais 77, pp. 22 et 23 ; Taine-Cheikh 1986.

2. š + s : on observe l'assimilation de š par s. La chuintante /š/ est réalisée sifflante [s]. Exemples : šäms > säms « soleil », mäšmūs > mäsmūs « ensoleillé ».

3. š + z : on note la dissimilation du š en s. La chuintante /š/ est réalisée sifflante [s]. Exemple : šezmä[19] > sezmä « bottes ».

4. ž + s : on remarque l'assimilation de ž par s. La chuintante /ž/ est réalisée sifflante [z]. Exemples : žens > zens « genre », žāmūs > zāmūs « buffle », mäžles > mäzles « cour de justice », anžḁ̄ṣ > anzḁ̄ṣ « poires ».

5. ž + z : on constate la dissimilation de ž par z. La chuintante /ž/ est réalisée sifflante [z]. Exemples : žōza > zōza « noix », ɛäžūz > ɛäzūz « vieille femme », žäzzār > zäzzār « boucher ».

6. s + ž : on assiste à l'assimilation de ž par s. La chuintante /ž/ est réalisée sifflante [z]. Exemples : särž > särz « selle », sežžā̄dä > sezzā̄dä « couverture », sinžig[20] > sinzig « drapeau ».

7. z + ž : on note l'assimilation de ž par z. La chuintante /ž/ est réalisée sifflante [z]. Exemple : zōža > zōza « femme ».

La suite z + š semble ne pas exister dans le parler arabe de Tripoli ; aucun exemple n'a été trouvé[21].

Les différentes altérations relevées dans le parler arabe de Tripoli, auxquelles sont sujet le /š/ et le /ž/, sont communes aux parlers de l'Est du Maghreb (aux parlers E de Cantineau et aux parlers de Tunisie), mais aussi au ḥassāniyya[22].

1.1.8.2. A côté des diverses altérations conditionnées citées ci-dessus, on assiste, dans le parler arabe de Tripoli, à l'accommodation de z en s ou ṣ ; la sonore /z/ est réalisée sourde [s] ou [ṣ].

1. z + s : on observe le dévoisement de z par s. La sonore /z/ est réalisée sourde [s]. Exemple : (anžḁ̄ṣ >) anzḁ̄ṣ > anṣḁ̄ṣ « poires » (cf. 1.1.8.1. - 4.).

2. s + z :on remarque également le dévoisement de z par s. La sonore /z/ est réalisée sourde [s]. Exemple : (šizmä >) sizmä > sismä « bottes » (cf. 1.1.8.1 - 3).

1.1.9. Interdentales.

Contrairement à ce que l'on attendrait d'un parler de type bédouin, les spirantes interdentales sont absentes de ce parler. Elles sont confondues avec les anciennes occlusives dentales. En effet, l'interdentale sourde spirante /ŧ/ (ث) est réalisée dentale sourde occlusive [t] et l'interdentale sonore spirante /đ/ (ذ) est réalisée dentale sonore occlusive [d]. Exemples : /ŧlāŧa/ > tlātä « trois », /ŧəlž/ > tälž « neige », /đəhb/ > däh^{ə}b « or », /xđa/ > xde « il a pris ».

Il n'existe plus, dans ce parler, qu'une seule emphatique sonore [ḍ], résultant de la confusion de /ḍ/ (ض) et de /đ̣/ (ظ). Exemples : /mrīḍ/ > mrẹḍ « malade », /ḍrəb/ > ḍrȃb « il a frappé » et /đ̣uhr/ > ḍọh^{o}r « midi », /đ̣ull/ > ḍọll « ombre ».

---

[19] Du turc *çizme* « botte à revers, à retroussis, à genouillères ».

[20] Du turc *sancak* « drapeau, étendard ».

[21] Catherine Taine-Cheikh (cf. Taine-Cheikh 1986, p. 420) nous informe qu'il n'existe qu'une seule altération de la suite z + š : l'assimilation de z par š. Cette altération a été relevée par Destaing (cf. Destaing E., *Textes arabes des Chleuḥs du Sous*, Paris, Geuthner, 1937) : *žauš* avec le sens de « moineau » (p.232) – « si žauš vient bien du class. zawš "un domestique vaurien" », précise Catherine Taine-Cheikh.

[22] Cf. Taine-Cheikh 1986.

La perte des spirantes interdentales et leur confusion avec les anciennes occlusives dentales sont une innovation qu'on retrouve dans les parlers sédentaires préhilaliens.

1.1.10 Réalisation du ra.

Le ra (ر) est réalisé palatale spirante roulée [r]. Exemples : rmä « il a lancé », ržem « il a lapidé », tärrā̈s « homme », ṣġīr « petit ».

Il existe une réalisation [ṛ] emphatique. Elle n'a été relevée ni par Stumme, ni par Cesàro, ni par Griffini. On peut opposer la paire minimale suivante : /dār/ [dā̈r] « il a fait » et /dāṛ/ [dāṛ] « chambre ».

1.1.11. Réalisation du ha.

1.1.11.1. Le ha (ه) est réalisé laryngale spirante. Exemples : hdīyä « cadeau », hnā̈yä « ici », šhūr « mois », žīhä « côté », žebhä « front », sähhel « il a facilité », kṛah « il a été dégoûté ».

1.1.11.2. Le /h/ peut parfois s'affaiblir jusqu'à disparaître[23] :

– en finale : /fgīh/ > [fgi] « maître d'école coranique »[24]. La réalisation [fgi] de /fgīh/ est lexicalisée et lorsqu'on ajoute un pronom suffixe de première personne du singulier au substantif, on s'attendrait à avoir le syntagme *fgīh-i (et voir réapparaître le /h/), mais c'est en fait le suffixe -ya (forme suffixée aux noms et aux prépositions dont la finale est la voyelle i) qui est adjoint au substantif. « mon maître d'école coranique » se dit [fgī-yä].

– assimilé : /əl-bənt mā-hnā-š/ peut être prononcé [el-bent mā̈-nnā̈-š] « la fille n'est pas ici ». On remarque que le /h/ disparaît, mais on assiste à un redoublement du /n/, où /hn/ est réalisé [nn], par une assimilation régressive.

– dans le pronom suffixe de troisième personne du masculin (cf. 2.2.2.2)[25] : /mā-rēnā-h-š/ est réalisé [mā̈-rēnā̈-š-ši] « nous ne l'avons pas vu ». Le pronom suffixe de troisième personne du masculin singulier est assimilé par la particule š de la négation. De plus, la double consonne finale qui en résulte est suivie d'une voyelle i. Antonio Cesàro précise que la voyelle i (de ši) est prononcée pour éviter la réduction de [šš] à [š] et éviter la confusion avec [mā̈-rēnā̈-š] « nous n'avons pas vu »[26].

1.1.12. Réalisation du nūn.

1.1.12.1. Le nūn (ن) est réalisé dentale nasale sonore [n]. Exemples : näbbūba « becs (de récipients) », bā̈n « il est apparu », stännä « il a attendu », ḥassā̈n « coiffeur », sxūn « chaud ».

---

[23] Cf. Cesàro 1939, pp. 35 et 36, Stumme 1898, p. 206, Cantineau 1960, p. 75 et W. Marçais 1908, p. 9.

[24] Cf. Stumme 1898, p. 269 et Caubet 1993, p. 14 (tome 1).

[25] Cf. W. Marçais 1950, p. 215, Ph. Marçais 1977, p. 192. Ce phénomène se retrouve aussi dans le parler arabe de Tozeur (Tunisie) – cf. Saada 1984, p. 26 : « Le phonème *h* est prononcé quelquefois faiblement ; cette faiblesse peut aller jusqu'à l'amuissement total » – et dans les parlers du Sahara algérien – cf. Grand'henry 1976, p. 17 : « L'articulation de cette laryngale est très affaiblie ».

[26] Cf. Cesàro 1939, p. 36.

1.1.12.2. Il existe une réalisation particulière du /n/, qui s'accommode en [ŋ] vélaire sonore nasale, quand elle est en contact de /g/, /k/, /x/, /ġ/ et /ṣ/[27]. Exemples :

/n/ + /g/ > [ŋg] : ngləb > [ŋgleb] « il s'est tourné »

/n/ + /k/ > [ŋk] : ɛla fṛānka > [ɛăla fṛ̊ăŋka] « franchement »

/n/ + /x/ > [ŋx] : nxnəb > [ŋxneb] « il a été volé »

/n/ + /ġ/ > [ŋġ] : mən ġēr-i āna > [măŋ ġēr-i ǟne] « sans moi »

/n/ + /ṣ/ > [ŋṣ] : nṣəbb > [ŋṣåbb] « il a été versé »

[ŋ] est un allophone de /n/ et n'a en aucun cas le statut de phonème.

1.1.12.3. De plus, le /n/ s'accommode en [m] devant les labiales /b/ et /f/[28]. Exemples :

/n/ + /b/ > [mb] : /nbəḥ/ > [mbaḥ] « il a aboyé », /žənb/ > [žămb] « côté »

/n/ + /f/ > [mf] : /mənfūx/ > [mamfūx] « enflé », /xənfūṣ/ > [xamfộṣ] « cafards ».

1.1.12.4. Aussi, le /n/ s'assimile souvent à un /r/ et à un /l/ qui le suit[29]. Exemples :

/n/ + /r/ > [rr] : /nṛāžī-k/ > [ăṛṛăžī-k] « je t'attends »

/n/ + /l/ > [ll]: /mən əl-āxaṛ/ > [mel-l-ǟxåṛ] « de l'autre »

1.1.13. Arrondissement en contexte labial et postpalatal[30].

Lorsqu'une labiale /b/, /f/ ou /m/ est placée devant une voyelle, on observe qu'elle peut être réalisée emphatique et géminée, et suivie d'un appendice labio-vélaire ^{w} furtif : c'est le phénomène de labiovélarisation. Exemples : yā-ṛåbḅ^w-i « mon Dieu », uṃṃ^{w}ōyyä « un peu d'eau », ṃṃ^{w}ålä « alors », f̣f̣^{w}ēm « petite bouche ». La labiovélarisation se produit aussi avec les postpalatales /k/ et /g/, influence du berbère, que l'on retrouve, paradoxalement, dans les parlers bédouins[31]. Exemples : luḳḳ^{w}ån « si », duḳḳ^{w}ån « boutique », ḥägg^{w}åni « juste ». La labiovélarisation est une caractéristique des parlers de nomades[32].

1.1.14. Phonologie.

Voici la liste des phonèmes consonantiques avec les paires minimales permettant d'établir leur existence.

1. Les labiales. Le parler possède trois bilabiales /b/, /m/, /w/ et une labiodentale /f/. Leur identité phonologique est définie grâce aux oppositions suivantes :

/b/ : /m/	žbəl « montagne » : žməl « chameau »
/b/ : /w/	bēn « entre » : wēn « où »
/m/ : /w/	mṛa « femme » : wṛa « derrière »
/b/ : /f/	būl « urine » : fūl « fèves »
/m/ : /f/	māt « il est mort » : fāt « il est passé »
/w/ : /f/	wīl « malheur » : fīl « éléphant

2. Les dentales. Le parler possède quatre dentales /t/ et /d/, et leurs équivalents emphatiques /ṭ/ et /ḍ/. On a les oppositions phonologiques suivantes :

---

27 Cf. Griffini 1913, p. XXII et Cantineau 1960, 38.

28 Cf. Cantineau 1960, p. 40 et Grand'henry 1976, pp. 9 et 10.

29 Cf. Cantineau 1960, p. 40.

30 Cf. Cf. Stumme 1898, p. 212, Cantineau 1960, p. 30 et Aguadé/Elyaacoubi 1995, pp. 28 et 33. L'arrondissement en contexte labio-vélaire se retrouve aussi en ḥassānīya (cf. Cohen 1963, pp. 3 et 4), dans le dialecte de Saïda (cf. W. Marçais 1908, pp. 23 et 24) et dans les parlers du Sahara algérien (cf. Grand'henry 1976, p. 10).

31 Cf. Cantineau 1960, p. 67 et W. Marçais 1908, p. 14.

32 Ceci est à rapprocher de la forme en $yuC_1C_2uC_3$ de la conjugaison préfixale (cf. 2.1.2.1).

/t/ : /d/ tāb « il s'est repenti » : dāb « il a fondu »
/t/ : /ṭ/ tāb « il s'est repenti » : ṭāb « il a mûri »
/d/ : /ḍ/ dərs « leçon » : ḍərs « molaire »
/t/ : /ḍ/ bēt « tente » : bēḍ « testicules »
/d/ : /ṭ/ dāb « il a fondu » : ṭāb « il a mûri »

3. Les liquides. Le parler possède trois liquides : deux palatales /l/ et /r/, et une nasale /n/. Les oppositions suivantes ont été relevées :

/n/ : /r/ nəmla « fourmi » : rəmla « sable »
/n/ : /l/ nōm « sommeil » : lōm « blâme »
/l/ : /r/ gəbl « avant » : gəbr « tombeau »

4. Les sifflantes. Le parler possède trois sifflantes /s/, /ṣ/ et /z/. Les paires minimales relevées sont les suivantes :

/s/ : /ṣ/ sēf « épée » : ṣēf « été »
/s/ : /z/ smān « gras (pl.) » : zmān « temps, époque »
/ṣ/ : /z/ ṣār « il est arrivé, il s'est passé » : zār « il a visité »

5. Les chuintantes. Le parler possède les deux alvéolaires /š/ et /ž/. Leur identité phonologique est définie grâce à l'opposition suivante :

/ž/ : /š/ žra « il a couru » : šra « il a acheté »

6. Les postpalatales. Le parler possède une postpalatale occlusive sourde /k/ et son équivalent sonore /g/. On a noté la paire distinctive suivante :

/k/ : /g/ kəlb « chien » : gəlb « cœur »

8. Les vélaires. Le parler possède deux spirantes vélaires : /x/ sourde et /ġ/ sonore. La paire distinctive suivante permet de les identifier :

/x/ : /ġ/ xēr « bien » : ġēr « moins »

9. Les pharyngales. Le parler possède deux pharyngales spirantes : la sourde /ḥ/ et la sonore /ε/. On a relevé la paire distinctive suivante :

/ḥ/ : /ε/ ḥāməl « enceinte » : εāməl « faisant »

10. Les laryngales. Le parler connaît la laryngale spirante /h/ et la laryngale occlusive /'/. On n'a pas trouvé de paires minimales pour établir les existences. La laryngale /'/ n'a été relevée que dans un seul exemple : gur'ān « Coran ».

1.1.15. Classement phonologique des sons

		Occlusives		Spirantes		Nasales
		Sourdes	Sonores	Sourdes	Sonores	Sonores
Bilabiales			b		w	m
Labiodentales				f		
Dentales		t ṭ	d ḍ			n
Alvéolaires	Sifflantes			s ṣ	z	
	Chuintantes			š	ž	
Palatales	Mouillées				y	
	Latérales				l	
	Roulées				r ṛ	
Postpalatales		k	g			
Vélaires		q		x	ġ	
Pharyngales				ḥ	ε	
Laryngales		'			h	

Tableau des réalisations consonantiques

Dans le parler arabe de Tripoli, le consonantisme alterne traits bédouins et traits citadins. Les traits bédouins (tels que la réalisation sonore occlusive [g] du qāf, la réalisation chuintante sonore [ž] du žīm, les altérations conditionnées des chuintantes et des sifflantes ou la labiovélarisation) sont majoritaires ; ce parler ne possède, cependant, pas d'interdentales, à l'instar des parlers novateurs préhilaliens.

1.2. Vocalisme.

Je présenterai, dans cette partie, les phonèmes vocaliques longs et brefs, et je donnerai des paires minimales permettant d'établir leur existence. Le phénomène de l'imâla sera également traité.

1.2.1. Voyelles longues.

Dans le parler arabe de Tripoli, il y a cinq phonèmes vocaliques longs : /ā/, /ī/, /ū/, /ē/ et /ō/. Les réalisations phonétiques des différentes voyelles seront traitées. L'environnement consonantique influence, en effet, le timbre des voyelles : les consonnes d'arrière (pharyngales et vélaires) et les emphatiques amènent à des réalisations plus arrière des voyelles. La question des diphtongues sera étudiée pour deux de ces voyelles : /ē/ et /ō/.

1.2.1.1. /ā/ a les réalisations suivantes :

–[ā̄] : réalisation imalée liée à des contextes désemphatisés. Exemples : šerfā̄n « gourmand », stā̄led « il est né », slā̄mä « prospérité », bā̄red « froid », džā̄žä « poule ».

–[ā] : réalisation du /ā/ pur en contexte pharyngal (/ḥ/ et /ε/) et vélaire (/x/ et /ġ/). Exemples : ḥāžä « chose », ḥāṣer « il a assiégé », εāfi « brûlant », εāfen « puant », fxād « cuisses », xātem « sceau », ġār « il a saccagé », ġābä « forêt ».

–[ā̊] : réalisation postérieure en contexte emphatique. Exemples : ṣåfṣā̊f « saule », ṣā̊būn « savon », nā̊ḍ « il s'est levé », ḍā̊her « évident », ṭā̊εa « soumission », mšā̊ṭẹ « peignes ».

1.2.1.2. Réalisations du /ī/ :

–[ī] est la réalisation normale de /ī/. Exemples : fīl « éléphant », žīhä « côté », lhīb « flamme », ftīlä « mèche ».

–[ệ] : réalisation postérieure au contact des emphatiques et des consonnes d'arrière. Exemples : ṭrệg « route », fṣệḥ « éloquent », tåġṣệr « torture »., gā̊ḍẹ « juge », mšā̊ṭẹ « peignes ».

1.2.1.3. /ū/ a les réalisations suivantes :

–[ū] : réalisation liée à des contextes désemphatisés. Exemples : msūl « responsable », mlūk « rois », mbūbä « robinet ».

–[ộ] : réalisation postérieure, en contextes emphatique et pharyngal. Exemples : ṣộf « laine », gåṭṭộṣ « chat », xamfộṣ « cafards », ṣånnộṛå « tronc de palmier ».

1.2.1.4. Les phonèmes /ē/ et /ō/ sont d'une autre nature puisqu'il s'agit respectivement de la réduction des diphtongues ay et aw.

1.2.1.4.1. Le phonème /ē/ est la réduction de la diphtongue ay[33]. Exemples : zēt (< zayt) « huile », hēl (< hayl) « véhémence », žēb (< žayb) « poche », bēn (<bayn) « entre ».

1.2.1.4.2. Le phonème /ō/ est la réduction de la diphtongue aw[34]. Exemples : hōl (<hawl) « terreur », yōm (< yawm) « jour », ṣōt (<ṣawt) « voix », rōšen (< rawšen) « fenêtre », dōg (< dawg) « goût ».

La réduction des diphtongues ay et aw respectivement en ē et ō est une caractéristique qui se retrouve, en Afrique du Nord, dans certains parlers de nomades[35].

1.2.1.6. On peut définir les cinq phonèmes vocaliques longs en opposant les paires minimales suivantes :

/ā/ : /ē/	žāb « il a apporté » : žēb « poche »
/ā/ : /ī/	dāb « il a fondu » : dīb « loup »
/ā/ : /ō/	dāg « il a goûté » : dōg « goût »
/ā/ : /ū/	gāl « il a dit » : gūl « dis »
/ē/ : /ī/	žēb « poche » : žīb « apporte »
/ē/ : /ū/	ṣēf « été » : ṣūf « laine »
/ē/ : /ō/	lēn « jusqu'à ce que » : lōn « couleur »
/ō. : /ū/	dōg « goût » : dūg « goûte »
/ī/ : /ū/	fīl « éléphant » : fūl « fève »
/ī/ : /ō/	līm[36] « oranges » : lōm « blâme »

1.2.2. Imāla.

L'imāla est le phénomène de mutation de timbre qui atteint la réalisation du /a/ et qui peut aller jusqu'à lui faire avoir une réalisation se rapprochant de [e], voire même de [i][37]. Dans le parler arabe de Tripoli, il s'agit d'une imāla de premier degré, c'est-à-dire une imāla où la réalisation du /a/ est [ä], voire [e][38]. On constate une imāla du /a/ dans plusieurs positions du mot, à condition que la voyelle ne soit ni en contexte emphatique, ni au contact de certaines consonnes (surtout ġ et x)[39] :

---

[33] Cf. Cesàro 1939, p. 28 ; Stumme 1898, p. 199 ; Cantineau 1960, p. 103 ; Cohen 1963, p. 53.

[34] Cf. note 28, ci-dessus.

[35] On retrouve ce même traitement des diphtongues dans le parler de Saïda : cf. W. Marçais 1908, pp. 32, 40 et 41 ; et dans les parlers de nomades sahariens (cf. Dhina 1938 et Cantineau 1941) ; et Cantineau 1960, pp. 103 et 104. Jean Cantineau précise que la réduction des diphtongues en ē et ō est le traitement presque général en Orient.

[36] Harvey Goldgerg précise que līm est le mot employé par les Juifs de Tripoli (cf. Goldberg 1983, p. 95) ; l'autre terme employé est burdgān (cf. Griffini 1913, p. 17).

[37] Cf. W. Marçais 1950, p. 200 ; Ph. Marçais 1977, pp. 14 et 15 ; et Cantineau 1960, pp. 96 et 97.

[38] Par rapport à une *imāla* de second degré, où /a/ peut être réalisé [i], voire [iə] (comme à Malte).

[39] Selon les grammairiens arabes, certaines consonnes empêchent l'imāla : ṣ, đ, ṭ, ḍ, q, x, ġ, ṛ et ḷ ; ḥ et ε ne sont en général pas compris dans cette liste (Cf. cantineau 1960, p. 98).

1. à l'intérieur du mot. Exemples : geddāš « combien », māzāl « encore », mlāykä « ange », käddāb « menteur », žnāḥ « aile », lfāɛ « cadavres », ḥämmām « bain », lsān « langue », dyābä « loups », ktāf « menottes ».

2. en finale : l'imāla atteint le /a/ final (étymologiquement long), le faisant passer à [ä] ou [e]. Cela est une caractéristique des parlers de type Sulaym et plus précisément des parlers du Sud tunisien et de l'Est saharien[40]. Exemples : āne « moi », ḥne « nous », smä « ciel », ɛšä « dîner », nsä « femme », ḥättä « aussi », bū-hä « son père », ɛšā-nä « notre dîner ». Tous les verbes défectueux conjugués à la troisième personne du masculin singulier, à la conjugaison suffixale, ont un a final réalisé [ä] ou [e]. Exemples : sgä « il a abreuvé », kfe « il a couvert », stḥe « il a eu honte », ġzä « il a attaqué », mše « il est parti », lgä « il a trouvé », stağnä « il est devenu riche ».

3. La voyelle de la terminaison féminine -a(t) (ة) subit l'imāla. Exemples : šīšä[41] « bouteille », kīsä[42] « sac », zebdä « beurre », ḥažrä « pierre », ṣġīrä « petite », ḥälbä « caméléon », mḥäbbä « amitié ».

1.2.3. Voyelles brèves.

J'ai été amené à élaborer une phonologie, en m'appuyant sur l'article de David Cohen « Le système des voyelles brèves dans les dialectes maghrébins » (cf. Cohen 60) et à partir des données des auteurs[43]. Dans l'ouvrage de Hans Stumme, publié en 1898, ainsi que dans celui d'Eugenio Griffini, publié en 1913, on a quinze timbres vocaliques ; dans celui d'Antonio Cesàro, publié en 1939, on en a sept. En effet, la phonologie n'existait pas à leur époque, et j'ai essayé de créer une phonologie à partir de leurs données. Ce travail m'a permis par exemple de reconstituer tous les paradigmes verbaux, incomplets pour tous les types de verbes aux différentes formes, dans les descriptions. J'en ai conclu que les phonèmes vocaliques brefs sont au nombre de deux /ə/ et /u/[44]. Contrairement à ce que l'on attendrait d'un parler de type bédouin, le parler arabe de Tripoli a le vocalisme bref d'un parler citadin. En effet, il confond le /a/ et le /i/ et sauvegarde l'individualité de /u/[45].

Nous pouvons définir les deux phonèmes vocaliques brefs en opposant les paires minimales suivantes : /xəšš/ « il est entré » et /xušš/ « entre » ; /šəxx/ « il a uriné » et /šuxx/ « urine » ; /ṭəgg/ « il a frappé à la porte » et /ṭugg/ « frappe à la porte » ; /fəkk/ « il a libéré » et /fukk/ « libère » ; /gəṣṣ/ « il a coupé » et /guṣṣ/ « coupe » ; /rədd/ « il a rendu » et /rudd/ « rends » ; /kənna/ « bru » et /kunna/ « nous avons

[40] Cf. W. Marçais 1950, p. 214 ; Cantineau 1960, p. 99 ; et Ph. Marçais 1977, pp. 14 et 15.

[41] Du turc *şişe* « bouteille ».

[42] Du turc *kese* « petit sac, bourse ».

[43] *Etudes de linguistique arabe* de Jean Cantineau (Paris, Klincksieck, 1960) et plus précisément les articles « Analyse phonologique du parler d'El-ḥâmma de Gabès » (extrait du *BSL*, t. 47, 1951, pp.64-105) et « Réflexion sur la phonologie de l'arabe marocain » (extrait de *Hespéris*, t. 37, 1950, pp. 193-207) ont également été consultés.

[44] Cf. Cohen 1960, pp. 173 et 174: « C'est le système où s'opposent un *ə* et un *ŭ* qui peut prendre d'ailleurs la forme *o* ou *ö*. Du point de vue diachronique, ce phonème d'arrière, de loin le moins fréquent, représente un ancien *ŭ* qui s'est maintenu dans quelques environnements, alors que le *ə* représente, confondues, toutes les réalisations des anciens *ă* et des anciens *ĭ* (et également d'ailleurs, pour la plupart des dialectes, les réalisations de l'ancien *ŭ*, lorsque celui-ci n'était pas protégé par les phonèmes consonantiques adjacents) ».

[45] On retrouve le même vocalisme bref dans des parlers tels que celui de Casablanca, Tunis musulman et juif, Tanger, Tlemcen, parlers sédentaires (cf. Cohen 1960, p. 176).

été ». Il s'agit, à l'exception du dernier exemple, d'oppositions entre la troisième personne du masculin singulier de la conjugaison suffixale et de l'impératif masculin, de verbes sourds.

1.2.3.1. /ə/ a les réalisations suivantes :

– [ä] ou [e] : réalisation liée à des contextes non emphatiques. Exemples : zäkmä « rhume », sbäb « cause », bent « fille », left « navet », dämm « sang », žbäl « montagne », šärg « orient », žmäl « chameau », kälb « chien ».

– [a] : réalisation du /ə/ en contexte pharyngal et vélaire[46]. Exemples : lḥam « viande », ḥagg « vérité », medfaε « canon », waεdä « promesse », xlaε « il a effrayé », tsaxsīx « vertige », ġannä « il a chanté », žā̈maε « mosquée ».

– [å] : réalisation postérieure en contexte emphatique[47]. Exemples : tåṣwệrä « images », ḍåhhar « il a manifesté », ḥṣåd « il a moissonné », ṣåggā̈l « brillant », årḍ « campagne », ḍåll « il a passé la nuit ».

– [u] : réalisation [u] du phonème /ə/, au contact de /w/[48]. Exemples : wuld (< /wəld/) « fils », wud^{e}n (< wədn/) « oreille », wuns (< /wəns/) « homme ». /ə/ peut aussi avoir une réalisation [u] après certaines labiales[49]. Exemples : murmi « jeté », bugṛa « vache », burž « tour », nuṣf (~nufṣ) « moitié », rukbå « genou ».

1.2.3.2. /u/ a les réalisation suivantes :

– [u] : réalisation liée à des contextes non emphatiques. Exemples : kull « chaque », kursi « chaise », xušš « entre », ġunž « suie », xubz « pain », xurṣ « boucle d'oreille ».

– [ọ] : réalisation postérieure, en contexte emphatique. Exemple : iṣọbb el-mṭår « il pleut », xọḍrå « verte », εọṭšān « assoiffé », εọrḍ « largeur », ṣọb^{å}ḥ « matin ».

Le vocalisme, dans le parler arabe de Tripoli, alterne traits bédouins et traits préhilaliens. La réduction des diphtongues ay et aw respectivement en ē et ō est, au Maghreb, un trait bédouin. Cependant, le parler a les phonèmes vocaliques brefs d'un parler citadin préhilalien : il confond, en effet, le /a/ et le /i/ (en /ə/) et sauvegarde l'individualité de /u/.

1.3. Structure syllabique.

Dans cette partie, certains faits de structure syllabique soulevés par le *Questionnaire de Dialectologie du Maghreb* seront traités, notamment les schèmes trilitères $C_1C_2vC_3$ et $C_1vC_2C_3$ et les mutations syllabiques dues à la suffixation des désinences à initiale vocalique.

---

46 Mais εäs^{ä}l « miel » (cf. Griffini 1913, p. 173), xäš^{e}m « nez » (cf. Griffini 1913, p. 181), ḥättä « aussi » (cf. Griffini 1913, p. 11), ḥälbä « caméléon » (cf. Griffini 1913, p. 38).

47 Mais ṭälbä « demande » (cf. Griffini 1913, p. 92).

48 Cf. Caubet 1993, p. 19 (tome I): « au contact de /w/, on assiste à une neutralisation de l'opposition /ə/:/u/ [...] ; par une sorte d'harmonisation, la semi-voyelle entraîne un changement de la prononciation de la voyelle brève ».

49 Cf. W. Marçais 1950, p. 214 : « Dans les formes verbales et nominales, là où les deux premières syllabes d'un vocable avaient une vocalisation *a* (bref) et où la troisième consonne était suivie d'une voyelle, [...] le groupe S [= Sulaym] [...] le [= le timbre vocalique de la première syllabe] fait passer à *u* ou à *e* suivant le voisinage consonantique : arabe classique *baqara* "vache" [...] S *bugRa* ; arabe classique *marati* "ma femme" [...] S *muRti* ou *meRti* ».

1.3.1. Le schème $C_1C_2vC_3$ est, dans le parler arabe de Tripoli, celui de tous les verbes trilitères sains, à la troisième personne du masculin singulier de la conjugaison suffixale. Exemples : hräž « il s'est agité », ġreg « il a coulé, il a été submergé », rdem « il a enterré », rdes « il a aplani », glaε « il a arraché ».

Le schème $C_1C_2vC_3$ est également le schème de nombreux nominaux. Exemples : ḥnäš « serpent », xdäm « servantes », ṣgåf « plafond », žbäl « montagne », sbäb « motif », bḥar « mer ».

1.3.2. Certains nominaux ont un schème $C_1vC_2C_3$[50]. Les consonnes radicales peuvent exercer une action phonétique qui détermine la répartition syllabique. Les noms dont la deuxième consonne radicale est une liquide /l/, /m/, /n/ ou /r/, une labiale /m/, /b/ ou /f/, ou une consonne forte ont tendance à attirer la voyelle de sorte que cette dernière soit placée avant elles[51]. Exemples : žähd « effort », šahr « mois », ketf « épaule », kälb « chien », båṭᵃn « ventre », εaṭš « soif », näfs « âme », left « rave », wuld « fils », bent « fille », εanz « chèvre », f̣arḥ « joie », šärg « est », säms « soleil », žämb[52] « côté », ḥäbs « prison », εabd « esclave noir », faxd « cuisse », ragṣ « danse », mäks « droit », fåḍl « grâce ».

1.3.3. Lorsqu'on ajoute un suffixe à initiale vocalique à un mot en $C_1C_2vC_3$, on assiste au phénomène de ressaut : le groupement syllabique passe de $C_1C_2vC_3$ à $C_1vC_2C_3$, car il est impossible pour la voyelle de se maintenir en syllabe ouverte. Le ressaut s'opère :

– quand la forme verbale de schème $C_1C_2vC_3$ reçoit les désinences à initiale vocalique de la conjugaison suffixale : -ət (de la troisième personne du féminin singulier) et -u (de la troisième personne du pluriel). Exemples : ḍråb + et > ḍårbet « elle a frappé », rdes + et > rädset « elle a piétiné », kteb + u > ketbu « ils ont écrit », ḥsäb + u > ḥäsbu « ils ont calculé ».

– quand une forme de schème $C_1C_2vC_3$ est pourvue de pronoms suffixes à initiale vocalique, de l'indice -a(t) du féminin ou du singulatif, ou de l'indice -ēn du duel. Exemples : fråṣ + i > fårṣ-ẹ « ma jument », gläm + äk > gälm-äk « ta plume », žmäl + äh > žäml-äh « son chameau », bġål + a(t) > baġlä « mule », šhar[53] + ēn > šahrēn « deux mois ».

1.3.4. Lorsqu'on ajoute un suffixe vocalique à un mot comportant plus de trois consonnes, cela n'entraîne pas de phénomène de ressaut. D'après les auteurs, dans le parler arabe de Tripoli, un mot de structure CvCCvC (exemples : taεraf ou meslim), auquel on ajoute un suffixe à initiale vocalique, garde la même structure syllabique en transformant la deuxième voyelle brève du groupe en voyelle ultra brève de disjonction (sauf lorsqu'il s'agit d'une troisième personne du féminin singulier de la conjugaison suffixale du verbe sain. Cf. 1.3.5., ci-dessous). Le même phénomène se produit dans certains parlers bédouins du Sahara algérien[54]. Cela est probablement dû à l'accent, qui frappe la voyelle de la première syllabe de ces mots qui est

[50] Cf. Cesàro 1939, p. 89 et Stumme 1898, p. 246.

[51] Cf. Cohen 1963, p. 176 et Ph. Marçais 1977, p. 93.

[52] /žənb/ réalisé [žämb].

[53] šahᵃr et šhar alternent dans le parler arabe de Tripoli, d'après les auteurs. Cf. Griffini 1913, p. 171 et Stumme 1898, p. 249.

[54] Cf. Grand'henry 1976, pp. 32 et 36 ; Ph. Marçais 1977, pp. 27-30.

conservée, et la voyelle de disjonction sert à faciliter la réalisation des trois consonnes qui se suivent. Exemples : taεraf « tu sais » + u (désinence du pluriel) = taεr^{a}fu « vous savez », rukbå(t) « genou » + i « mon » = rukb^{u}t-i « mon genou », yesraḥ « il fait paître » + u (désinence du pluriel) = yesr^{a}ḥu « ils font paître », meslim « musulman » + a(t) (marque du féminin) = mesl^{i}ma « musulmane ».

1.3.5. Lorsqu'on ajoute un suffixe à initiale vocalique à la troisième personne du féminin singulier de la conjugaison suffixale du verbe sain, on assiste à l'allongement de la voyelle de l'indice -ət, en -āt. Exemples : ḍåṛbet « elle a frappé » + -äk « te » = ḍåṛbǟt-äk « elle t'a frappé », fähmät « elle a compris » + -ah « le » = fähmǟt-äh « elle l'a compris ». L'allongement de la voyelle de l'indice -ət est attribué au besoin de la conserver à cet endroit[55].

Dans le parler arabe de Tripoli, la suffixation des désinences à initiale vocalique (désinence -u de la troisième personne du pluriel ; marque -a(t) du féminin), à un mot de plus de trois consonnes, n'entraîne pas de mutations de la structure syllabique, comme dans les parlers préhilaliens novateurs (où on assiste au phénomène de ressaut). Cela est dû à la place de l'accent dans ces mots : l'accent frappe la voyelle de la première syllabe, qui est maintenue, et le mot garde la même structure syllabique (en transformant la deuxième voyelle brève du groupe en voyelle de disjonction).

2. Morphologie.

Dans un premier temps, les verbes seront étudiés : tous les types de verbes (verbes sain, sourd, assimilé, concave, défectueux et anciennement hamzé) à toutes les formes (la forme simple, ou première forme, ainsi que les formes dérivées, de la deuxième à la dixième forme[56]) ; les verbes ba, yāba et ḅḅa, yəḅḅi seront traités après la dixième forme. Puis on traitera les pronoms personnels indépendants et les pronoms personnels suffixes. Ensuite, on verra quelques pronoms et adjectifs interrogatifs, et certains adverbes et adverbes interrogatifs. Enfin, on étudiera quelques aspects de la morphologie nominale : certains diminutifs (trilitères, quadrilitères et adjectifs de couleur), l'élatif, les pluriels de certains quadrilitères et de certains adjectifs, et le duel. Finalement les noms de nombre, de un à dix et de onze à dix-neuf seront traités.

2.1. Verbes.

Dans cette partie, sont présentées les désinences pour les conjugaisons suffixales et préfixales. Ensuite, sont traités tous les types de verbes, à la forme simple, ainsi qu'aux formes dérivées, pour lesquelles sont donnés les paradigmes de la conjugaison préfixale et suffixale, de l'impératif et des participes actifs et passifs. Les verbes sont classés selon leurs schèmes en différentes formes ; la première forme est la forme simple[57], les autres formes sont les formes dérivées. Les paradigmes sont donnés en transcription phonologique, alors que les exemples sont

---

[55] Cf. Cantineau 1960, p. 120 et Ph. Marçais 1977, p. 30.

[56] La quatrième et la neuvième forme ne sont pas traitées, car elles n'existent pas dans le parler arabe de Tripoli.

[57] Cf. Ph. Marçais 1977, p. 39.

en transcription phonétique. Les verbes ba, yāba et ḅḅa, yəḅḅi sont présentés à la fin de cette partie.

2.1.1. Le système verbal, en arabe, se base sur l'opposition de deux aspects, à savoir : accompli / inaccompli. Ils se forment respectivement au moyen de la conjugaison suffixale ou préfixale[58].

2.1.1.1. Conjugaison suffixale.

2.1.1.1.1. Les suffixes de la conjugaison suffixale sont les suivantes :

	Personnes	Désinences	Verbe en exemple
Singulier :	1ère pers.	–t	ktəb–t
	2ème pers. masc.	–t	ktəb–t
	2ème pers. fém.	–ti	ktəb–ti
	3ème pers. masc.	–Ø	ktəb–Ø
	3ème pers. fém	–ət	kətb–ət
Pluriel :	1ère pers.	–na	ktəb–na
	2ème pers.	–tu	ktəb–tu
	3ème pers.	–u	kətb–u

2.1.1.1.2. A la deuxième personne du singulier, la distinction de genre est marquée. La désinence -t marque le masculin, alors que la désinence -ti marque le féminin. Il s'agit d'un conservatisme qu'on retrouve dans les parlers bédouins[59]. Exemples : klēt (masc.) et klēti (fém.) « tu as mangé », ktebt (masc.) et ktebti (fém.) « tu as écrit », rtaḥt « tu t'es reposé » et rtaḥti « tu t'es reposée ».

2.1.1.1.3. Au pluriel, il y a confusion des genres[60]. Exemples : ktebnä « nous avons écrit », xaššētu « vous êtes entrés », mšu « ils sont partis ».

---

[58] Ph. Marçais nous précise que l'« expression verbale comprend deux modes ; l'un est conjugué à toutes les personnes ; l'autre ne connaît que la deuxième personne du singulier et du pluriel, c'est l'impératif. Le premier se présente sous deux aspects. Ils indiquent que l'action (ou l'état) dénotée par le verbe est réalisée ou n'est pas réalisée. Dans ce cas, il s'agit de l'accompli (ou prétérit, ou parfait). Dans l'autre cas, il s'agit de l'inaccompli [...] Ces deux aspects ne doivent pas être confondus avec des temps » (cf. Ph. Marçais 1977, p. 35).

[59] Cf. Ph. Marçais 1977, p. 36 : « A la deuxième personne du singulier, la distinction de genre n'est marquée que dans les parlers conservateurs (de type bédouin par exemple) où elle est représentée par la désinence –ti " ; Dhina 1938, p. 320 : " Il y a conservation de la forme féminine à la 2e pers. sing. aux deux temps. Cette forme a disparu aux personnes du pluriel ». ; W. Marçais 1908, p. 76 : « Le saïdien fait à la 2e pers. du sing. une distinction de genre, comme la langue classique, le syrien, l'égyptien, le tripolitain, l'omāni, l'iraqois, l'algérois, et tous les dialectes ruraux de l'Oranie : une finale *i* caractérise le féminin de la 2e pers. sing. au futur, à l'impératif, au parfait » ; et, dans le parler arabe de Tozeur, il y a aussi distinction de genre à la deuxième personne du singulier de la conjugaison suffixale : « *katábt* 'tu as écrit' » et « *ktábti* 'tu as écrit (fém.)' », et, de la conjugaison préfixale : « *tákteb* 'tu écris' » et « *táktbi* 'tu écris (fém.)' » (cf. Saada 1984, p. 48).

[60] Cf. W. Marçais 1908, pp. 76-77 ; Dhina 1938, p. 320 ; Cohen 1963, p. 88 et Ph. Marçais 2001, p. 109 et p. 110.

2.1.1.2. Conjugaison préfixale.

2.1.1.2.1. Les préfixes et les désinences de la conjugaison préfixale sont les suivants :

	Personnes	Préfixes / Suffixes	Verbe en exemple
Singulier :	1ère pers.	n–	nə–ktəb
	2ème pers. masc.	t–	tə–ktəb
	2ème pers. fém.	t–i	tə–ktb–i
	3ème pers. masc.	y–	yə–ktəb
	3ème pers. fém	t–	tə–ktəb
Pluriel :	1ère pers.	n–u	nə–ktb–u
	2ème pers.	t–u	tə–ktb–u
	3ème pers.	y–u	yə–ktb–u

2.1.1.2.2. A la conjugaison préfixale, le préfixe de la première personne du singulier est n- ; au pluriel, on se sert également du préfixe n- et de la désinence –u. La forme de ces premières personnes est le principal discriminant entre les parlers maghrébins et les parlers orientaux[61]. Exemples : nzurr « je poursuis », nzurru « nous poursuivons » ; neršäg « j'enterre », nérš^{e}gu « nous enterrons » ; närwå « j'irrigue », närwu « nous irriguons ».

2.1.1.2.3. La distinction de genre se maintient pour les deuxièmes personnes du singulier[62]. Au masculin, le préfixe de deuxième personne est t- ; pour former le féminin on ajoute la désinence -i, en plus du préfixe t-. Exemples : terfaε (masc.) et terf^{a}εi (fém) « tu portes », tāxud et tāxdi « tu prends », tensä et tensi « tu oublies ».

2.1.1.2.4. Les personnes du pluriel, à la conjugaison préfixale, se distinguent de celles du singulier, par la suffixation de la désinence -u. Exemples : netkellmu « nous parlons » (netkellem « je parle »), temšu « vous partez » (temši « tu pars »), iṭåggu « ils percutent » (iṭågg « il percute »).

2.1.2. La forme simple.

Dans cette étude les paradigmes verbaux sont présentés dans l'ordre suivant :

1. Conjugaison suffixale : 1ère pers. sg., 2ème pers. masc. sg., 2ème pers. fém. sg., 3ème pers. masc. sg., 3ème pers. fém. sg., 1ère pers. pl., 2ème pers. pl., 3ème pers.pl.

2. Conjugaison préfixale : 1ère pers. sg., 2ème pers. masc. sg., 2ème pers. fém. sg., 3ème pers. masc. sg., 3ème pers. fém. sg., 1ère pers. pl., 2ème pers. pl., 3ème pers.pl.

3. Impératif : masc. sg., fém. sg., pl.

4. Participe actif : masc. sg., fém. sg., masc. pl., fém. pl.[63].

---

[61] Cf. Ph. Marçais 1977, p. 37 : « La première personne du singulier, commune aux deux genres, est exprimée par le préfixe n- (principale caractéristique des parlers maghrébins, qui les distingue, dans leur ensemble, tant de l'arabe classique que des parlers orientaux) » ; et W. Marçais 1908, p. 198.

[62] Cf. Ph. Marçais 1977, p. 37 : « La deuxième personne du singulier est commune aux deux genres, excepté dans les parlers conservateurs où elle est marquée par la désinence –i̱ » ; et cf. note 57 (page précédente).

[63] Aux formes dérivées, les participes actifs et les participes passifs sont confondus (et traités en 4.).

5. Participe passif masc. sg., fém. sg., masc. pl., fém. pl.

2.1.2.1. Le verbe sain[64].

Exemple : ktəb, yəktəb « écrire »

1. ktəbt, ktəbt, ktəbti, ktəb, ḳətbət, ktəbna, ktəbtu, kətbu.

2. nəktəb, təktəb, təktbi, yəktəb, təktəb, nəktbu, təktbu, yəktbu.

Pour la conjugaison préfixale, il existe également une forme en $yuC_1C_2uC_3$, où la voyelle radicale est un /u/[65], quand C_2 est une labiale (exemples : yurbuṭ « il attache », yuxmur « il pourrit », yuḍfur « il tresse », yuxnug « il étrangle »), une postpalatale (exemples : yurgud « il reste », yuskut « il se tait »), ou une vélaire (yudxul « il entre », yubluṭ « jeter »).

On observe qu'il y a harmonie vocalique : la voyelle du préfixe étant, par harmonie vocalique, du même timbre que celle du verbe[66].

A la conjugaison préfixale, lorsqu'on ajoute un suffixe vocalique à un verbe trilitère sain, à la deuxième personne du féminin singulier et au pluriel, on n'assiste ni au phénomène de ressaut, ni à la gémination de la première radicale. Dans le parler arabe de Tripoli, les formes $nvC_1C_2vC_3$, $tvC_1C_2vC_3$ et $yvC_1C_2vC_3$, auquelles on ajoute un suffixe vocalique, gardent la même structure syllabique, en transformant la deuxième voyelle brève du groupe en voyelle de disjonction[67]. Exemples : nurgud « je dors » + u > nurg^{u}du « nous dormons », taεref « tu sais (au masculin) » + i > taεr^{e}fi « tu sais (au féminin) » et taεr^{e}fu « vous savez », yerkaḥ « il économise » + u > yerk^{a}ḥu « ils économisent ». Cela est probablement du à l'accent qui frappe la voyelle de la première syllabe de ces mots qui est conservée et la voyelle de disjonction sert à faciliter la réalisation des trois consonnes qui se suivent.

3. əktəb, əktbi, əktbu.

4. kātəb, kātba, kātbīn, kātbāt.

5. məktūb, məktūba, məktūbīn, məktūbāt.

Il y a distinction de genre, pour les participes, au pluriel[68].

2.1.2.2. Le verbe sourd[69].

Ce sont les verbes dont les deux consonnes finales sont semblables. Exemple : εəḍḍ, iεəḍḍ « mordre ».

1. εəḍḍēt, εəḍḍēt, εəḍḍēti, εəḍḍ, εəḍḍət, εəḍḍēna, εəḍḍētu, εəḍḍu.

Aux premières et deuxièmes personnes, les désinences sont rattachées au radical par la voyelle prédésinentielle -ē-, par analogie avec les verbes défectueux. Cette voyelle est la réduction de la diphtongue ay[70].

2. nεəḍḍ, tεəḍḍ, tεəḍḍi, iεəḍḍ, tεəḍḍ, nεəḍḍu, tεəḍḍu, iεəḍḍu.

---

64 Cf. Stumme 1898, pp. 228-233 et Cesàro 1939, pp. 192-207.

65 Ce phénomène est à rapprocher de la labiovélarisation (cf. 1.1.13).

66 Cf. Stumme 1898, p. 229 ; Cesàro 1939, p. 193 ; Grand'henry 1976, p. 45 ; Cohen 1963, p. 60 ; Dhina 1938, p. 138 ; W. Marçais 1908, p. 79.

67 Cf. 1.3.4 (structure syllabique) ; et Cf. Grand'henry 1976, p. 44 et Ph. Marçais 1977, p. 28.

68 On retrouve ce même phénomène dans le parler ḥassāne (cf. Cohen 1963, p. 94), dans le parler de Saïda (cf. W. Marçais 1908, p. 125) et dans le parler des ʻArbâε (cf. Dhina 1938, p. 337).

69 Cf. Stumme 1898, p. 233 et p. 234, et Cesàro 1939, p. 219 et p. 220.

70 Cf. Cohen 1963, p. 95 ; cf. Grand'henry 1976, p. 47 ; cf. W. Marçais 1908, p. 81 ; cf. Dhina 1938, p. 321.

3. ɛədd̩, ɛəd̩d̩i, ɛəd̩d̩u.
4. ɛād̩d̩, ɛād̩d̩a, ɛād̩d̩īn, ɛād̩d̩āt.
Le participe actif a le schème $C_1āC_2C_2$, avec un allongement de la voyelle.
5. məɛd̩ūd̩, məɛd̩ūd̩a, məɛd̩ūd̩īn, məɛd̩ūd̩āt.
Le participe passif a le schème $məC_1C_2ūC_3$, avec préfixation d'un m- et insertion de la voyelle longue ū entre les deux consonnes identiques.

2.1.2.3. Le verbe assimilé.
Il s'agit des verbes dont la première radicale est une semi-voyelle w ou y. Exemple : ugəf, yūguf « être debout » et ibəs, yībəs « sécher ».
1. ugəft, ugəft, ugəfti, ugəf, wəgfət, ugəfna, ugəftu, wəgfu ; ibəst, ibəst, ibəsti, ibəs, yəbsət, ibəsna, ibəstu, yəbsu.
L'adjonction des désinences -ət et -u (qui commencent par une voyelle) entraîne le passage du radical ugəf au radical wəgf et de ibəs à yəbs[71].
2. nūguf, tūguf, tūgfi, yūguf, tūguf, nūgfu, tūgfu, yūgfu ; nībəs, tībəs, tībsi, yībəs, tībəs, nībsu, tībsu, yībsu.
A la conjugaison préfixale, la première radicale est articulée avec une voyelle longue (exemple : [nūguf] « je me lève et [tībəs] « tu sèches »), mais il s'agit en fait de *nəwguf et de *təybəs, où *əw est réalisé [ū] et où *əy est réalisé [ī][72]. L'adjonction au radical de la finale -u ne cause pas de mutation syllabique[73].
3. ūguf, ūgfi, ūgfu ; ībəs, ībsi, ībsu.
A l'impératif, la situation est la même qu'à l'inaccompli : la première radicale est articulée en voyelle longue.
4. wāgəf, wāgfa, wāgfīn, wāgfāt ; yābəs, yābsa, yābsīn, yābsāt.
5. mūgūf, mūgūfa, mūgūfīn, mūgūfāt ; mībūs, mībūsa, mībūsīn, mībūsāt.

2.1.2.4. Le verbe concave[74].
Ce sont les verbes dont la deuxième radicale est une semi-voyelle. Exemples : sāg, isūg « conduire » ; fāg, ifīg « se réveiller » ; bān, ibān « apparaître ».
1. sugt, sugt, sugti, sāg, sāgət, sugna, sugtu, sāgu ; fəgt, fəgt, fəgti, fāg, fāgət, fəgna, fəgtu, fāgu ; bənt, bənt, bənti, bān, bānət, bənna, bəntu, bānu.
La conjugaison suffixale se caractérise par un abrègement de la voyelle aux personnes autres que la troisième, dont les désinences commencent par une consonne : les voyelles ā et ī s'abrègent toutes les deux en ə ; quant à la voyelle ū, elle s'abrège en u[75].
2. nsūg, tsūg, tsūgi, isūg, tsūg, nsūgu, tsūgu, isūgu ; nfīg, tfīg, tfīgi, ifīg, tfīg, nfīgu, tfīgu, ifīgu ; nbān, tbān, tbāni, ibān, tbān, nbānu, tbānu, ibānu.
A la conjugaison préfixale, il existe trois sous-classes, selon le timbre de la voyelle : ū, ī, ā[76]. Cependant, les verbes à alternance $C_1āC_3$ / $iC_1āC_3$ sont peu nombreux. On ne connaît que trois exemples : bān, ibān « apparaître », xāf, ixāf « avoir peur » et bāt, ibāt « passer la nuit ».

---

71 Cf. Ph. Marçais 1977, p. 44 ; Dhina 1938, p. 322 ; Cesàro 1939, p. 221-222.
72 Cf. Ph. Marçais 1977, p. 45 ; Geist 1980, p. 21 ; Dhina 1938, p. 322; Saada 1984, p. 53, W. Marçais 1908, p. 82 ; Cesàro 1939, p. 222.
73 Cf. Ph. Marçais 1977, p. 45.
74 Cf. Stumme 1898, pp. 235-236 et Cesàro 1939, pp. 225-228.
75 Cf. Ph. Marçais 1977, p. 46 et Geist 1980, p. 24.
76 Cf. Ph. Marçais 1977, p. 46.

3. sūg, sūgi, sūgu ; fīg, fīgi, fīgu ; bān, bāni, bānu.

A l'impératif, le radical est le même qu'à la conjugaison préfixale.

4. sāyəg, sāyga, sāygīn, sāygāt ; fāyəg, fāyga, fāygīn, fāygāt ; bāyən, bāyna, bāynīn, bāynāt.

5. məsyūg, məsyūga, məsyūgīn, məsyūgāt ; məfyūg, məfyūga, məfyūgīn, məfyūgāt ; məbyūn, məbyūna, məbyūnīn, məbyūnāt.

2.1.2.5. Le verbe défectueux.

Ce sont les verbes dont la troisième radicale est une semi-voyelle. Exemples : šra, yəšri « acheter » et lga, yəlga « trouver »[77]. Il n'existe qu'une seule forme d'accompli, commune aux deux types de verbes[78].

1. šrēt, šrēt, šrēti, šra, šrət, šrēna, šrētu, šru ; lgēt, lgēt, lgēti, lga, lgət, lgēna, lgētu, lgu.

A la conjugaison suffixale, le radical des verbes est du type C_1C_2ē- ; le ē étant une réduction de la diphtongue ay.

A la troisième personne du féminin, le parler arabe de Tripoli connaît la forme C_1C_2ət, trait caractéristique des parlers de type bédouin[79].

A la troisième personne du pluriel, il n'y a pas de reconstruction du paradigme avec des formes telles que šrāw ou lgāw, comme on les retrouve dans les parlers innovants préhilaliens, où apparaît la voyelle longue ā[80]. La désinence du pluriel est -u.

2. nəšri, təšri, təšri, yəšri, təšri, nəšru, təšru, yəšru ; nəlga, təlga, təlgi, yəlga, təlga, nəlgu, təlgu, yəlgu.

A la deuxième personne du féminin singulier, on trouve : təšri « tu achètes » et təlgi « tu trouves ». Aux personnes du pluriel, on trouve : nəšru « nous achetons », təlgu « vous trouvez », yəšru « ils achètent ». Il n'y a pas de reconstruction du paradigme avec des formes telles que təlgāy, nəšrīw, təlgāw, comme dans les parlers novateurs préhilaliens, où apparaissent les voyelles longues ā et ī[81]. La désinence du féminin est -i et celle du pluriel -u.

3. əšri, əšri, əšru ; əlga, əlgi, əlgu.

4. šāri, šārya, šārīn, šāryāt ; lāgi, lāgyāt, lāgyīn, lāgyāt.

5. məšri, məšrīya, məšrīyīn, məšrīyāt ; məlgi, məlgīya, məlgīyīn, məlgīyāt.

2.1.2.6. Le verbe anciennement hamzé[82].

Les verbes qui sont traités dans cette partie sont en fait les verbes hamzés de l'arabe classique 'axađa « il a pris », ya'xuđu « il prendra » et 'akala « il a mangé », ya'kulu « il mangera ». Ces verbes ont leur correspondant dans le parler arabe de Tripoli : /xđa/, /yāxuđ/[83] et /kla/, /yākul/.

1. klēt, klēt, klēti, kla, klət, klēna, klētu, klu ; xđēt, xđēt, xđēti, xđa, xđēna, xđētu, xđu.

---

[77] Les auteurs ne citent pas de verbe de type C_1C_2a, yəC_1C_2u.

[78] Au Machrek, il y a des parlers où on a lgi à l'accompli.

[79] Cf. W. Marçais 1950, p. 212 ; Ph. Marçais 77, p. 48 ; Cohen 1963, pp. 105-106.

[80] Cf. W. Marçais 1950, p. 212 et Ph. Marçais 1977, p. 48.

[81] Cf. Ph. Marçais 1977, p. 48 ; W. Marçais 1908, p. 86 ; W. Marçais 50, p. 212 ; Cohen 1963, p. 106 ; Grand'henry 1976, p. 49 ; Dhina 1950, p. 324.

[82] Cf. Stumme 1898, p. 238 et Cesàro 1939, pp. 236-239.

[83] Le phonème /đ/ est réalisé [d] dans le parler arabe de Tripoli (cf. 1.1.9. Interdentales).

Ils se conjuguent, à la conjugaison suffixale, sur le modèle du verbe défectueux[84].

2. nākul, tākul, tākli, yākul, tākul, nāklu, tāklu, yāklu ; nāxuđ, tāxuđ, tāxđi, yāxuđ, tāxuđ, nāxđu, tāxđu, yāxđu.

3. kūl, kūli, kūlu ; xūđ, xūđi, xūđu.

A l'impératif, ils sont traités comme des verbes concaves[85].

4. wākəl, wākla, wāklīn, wāklāt ; wāxəđ, wāxđa, wāxđīn, wāxđāt.

Les auteurs citent plusieurs variantes pour les participes actifs : à côté de wākəl, on trouve ākəl, yākəl et mākəl ; à côté de wāxəđ, on trouve āxəđ, yāxəđ et māxəđ.

5. mākūl, mākūla, mākūlīn, mākūlāt ; māxūđ, māxūđa, māxūđīn, māxūđāt.

Les auteurs mentionnent, à côté de mākūl, mūkūl et à côté de māxūđ, mūxūđ.

2.1.3. Les formes dérivées.

2.1.3.1. 2ème forme[86].

Cette forme se caractérise par le redoublement de la deuxième consonne radicale. Elle donne aux verbes les valeurs suivantes :

– causative, exprimant l'idée que le sujet fait faire l'action exprimée par le verbe à la forme simple. Exemples : xrəž « sortir » > xərrəž « faire sortir », rkəb « monter » > rəkkəb « faire monter », xəšš « entrer » > xəššəš « faire entrer », rgəd dormir > rəggəd « faire dormir ». Il s'agit, comme le précise Dominique Caubet[87], « d'une diathèse causative [...], qui augmente la valence verbale, transformant un verbe intransitif en verbe transitif ».

– factitive, exprimant l'idée de mettre dans un état (le sujet amenant quelque chose à l'état exprimé par l'adjectif). Exemples : mərrəḍ « rendre malade » (<mrẹ̄ḍ « malade »), səmmən « engraisser » (< smīn « gras »).

– intensive, exprimant une action exercée sur plusieurs objets, ou de façon répétée, ou habituelle. Exemples : xərrəb « détruire », fəlləg « casser », nəggəz « sauter », xəbbəṭ « battre ».

– dénominative, permettant de passer d'un nom ou un adjectif à un verbe. Exemple : xəbbəz « faire du pain » (< xubz « pain »), mələḥ « saler » (< melḥ « sel »)

– délocutive. Exemple : səlləm « saluer ».

– cette valeur permet parfois le passage de l'adverbe au verbe. Exemple : bəkkər « se lever tôt » (< bekri « tôt »).

2.1.3.1.1. Le verbe sain.

Exemple : səlləm, isəlləm « saluer ».

1. səlləmt, səlləmt, səlləmti, səlləm, səllmət, səlləmna, səlləmtu, səllmu.

2. nsəlləm, tsəlləm, tsəllmi, isəlləm, tsəlləm, nsəllmu, tsəllmu, isəllmu.

3. səlləm, səllmi, səllmu.

4. msəlləm, msəllma, msəllmīn, msəllmāt.

---

[84] Cf. Ph. Marçais 1977, p. 50 ; Geist 1980, p. 28 ; Dhina 1938, p. 324 et Cohen 1963, pp. 110-111.

[85] Cf. Ph. Marçais 1977, p. 51 et Dhina 1938, p. 324.

[86] Cf. Stumme 1898, pp. 240-242 ; Cesàro 1939, pp. 185-187 ; Griffini 1913, p. XLI et p. XXXVI ; Ph. Marçais 1977, p. 58 ; Cohen 1963, pp. 122-124, Geist 1980, p. 29.

[87] Cf. Caubet 1993, p. 44 (tome I).

2.1.3.1.2. Le verbe sourd.

Exemple : dəlləl, idəlləl « offrir (à la vente) ».

L'adjonction des suffixes, qui sont des voyelles ou qui commencent par une voyelle (-ət et -u), provoque la chute de la voyelle brève de la deuxième syllabe du radical. Il en résulte une séquence de trois consonnes semblables, qui se réduit, dans la prononciation, à deux. Exemples :

– à la conjugaison suffixale : dəlləl + ət = *dəllələt > *dəlllət > dəllət (3ème pers. fém. sg.) et dəlləl + u = *dəlləlu > *dəlllu > dəllu (3ème pers. pl.) et on a donc confusion, à ces personnes, de la première et de la deuxième forme verbale ;

– à la conjugaison préfixale : tdəlləl + i = *tdəlləli > *tdəllli > tdəlli (2ème pers. fém. sg.), ndəlləl + u = *ndəlləlu > *ndəlllu > ndəllu (1ère pers. pl.), tdəlləl + u = *tdəlləlu > *tdəlllu > tdəllu (2ème pers. pl.), idəlləl + u = *idəlləlu > *idəlllu > idəllu (3ème pers. pl.) et on a également confusion entre la première et la deuxième forme ;

– à l'impératif : dəlləl + i = *dəlləli > *dəllli > dəlli (fém. sg.), dəlləl + u = *dəlləlu > *dəlllu > dəllu (pl.), et ces impératifs se confondent avec ceux de la première forme ;

– pour les participes : mdəlləl + a = *mdəlləla > *mdəllla > mdəlla (fém. sg.), mdəlləl + īn = *mdəlləlīn > *mdəlllīn > mdəllīn (masc. pl.), mdəlləl + āt = *mdəlləlāt > *mdəlllāt > mdəllāt (fém. pl.).

1. dəlləlt, dəlləlt, dəlləlti, dəlləl, dəllət, dəlləlna, dəlləltu, dəllu.

2. ndəlləl, tdəlləl, tdəlli, idəlləl, tdəlləl, ndəllu, tdəllu, idəllu.

3. dəlləl, dəlli, dəllu.

4. mdəlləl, mdəlla, mdəllīn, mdəllāt.

2.1.3.1.3. Le verbe assimilé.

Exemples : wəṣṣəl, iwəṣṣəl « faire arriver » et yəbbəs, iyəbbəs « sécher ».

1. wəṣṣəlt, wəṣṣəlt, wəṣṣəlti, wəṣṣəl, wəṣṣlət, wəṣṣəlna, wəṣṣəltu, wəṣṣlu ; yəbbəst, yəbbəst, yəbbəsti, yəbbəs, yəbbsət, yəbbəsna, yəbbəstu, yəbbsu.

2. nwəṣṣəl, twəṣṣəl, twəṣṣli, iwəṣṣəl, twəṣṣəl, nwəṣṣlu, twəṣṣlu, iwəṣṣlu ; nyəbbəs, tyəbbəs, tyəbbsi, iyəbbəs, tyəbbəs, nyəbbsu, tyəbbsu, iyəbbsu.

3. wəṣṣəl, wəṣṣli, wəṣṣlu ; yəbbəs, yəbbsi, yəbbsu.

4. mwəṣṣəl, mwəṣṣla, mwəṣṣlīn, mwəṣṣlāt ; myəbbəs, myəbbsa, myəbbsīn, myəbbsāt.

2.1.3.1.4. Le verbe concave.

Exemples : zəwwəd, izəwwəd « avancer », səyyəb, isəyyəb « lâcher ».

1. zəwwədt, zəwwədt, zəwwədti, zəwwəd, zəwwdət, zəwwədna, zəwwədtu, zəwwdu ; səyyəbt, səyyəbt, səyyəbti, səyyəb, səyybət, səyyəbna, səyyəbtu, səyybu.

2. nzəwwəd, tzəwwəd, tzəwwdi, izəwwəd, tzəwwəd, nzəwwdu, tzəwwdu, izəwwdu ; nsəyyəb, tsəyyəb, tsəyybi, isəyyəb, tsəyyəb, nsəyybu, tsəyybu, isəyybu.

3. zəwwəd, zəwwdi, zəwwdu ; səyyəb, səyybi, səyybu.

4. mzəwwəd, mzəwwda, mzəwwdīn, mzəwwdāt ; msəyyəb, msəyyba, msəyybīn, msəyybāt.

2.1.3.1.5. Le verbe défectueux.

Exemple : səmma, isəmmi « nommer ».

1. səmmēt, səmmēt, səmmēti, səmma, səmmət, səmmēna, səmmētu, səmmu.

2. nsəmmi, tsəmmi, tsəmmi, isəmmi, tsəmmi, nsəmmu, tsəmmu, isəmmu.

3. səmmi, səmmi, səmmu.
4. msəmmi, msəmmīya, msəmmīyīn, msəmmīyāt.

2.1.3.2. 3ème forme.
Cette forme se caractérise par l'existence d'un ā (long) entre la première et la deuxième radicale. Cette forme fournit des verbes conatifs (tension ou effort pour faire une action), ainsi que des verbes exprimant une action exercée vers un objet[88]. Nous n'avons trouvé, chez les auteurs, ni verbes sourds, ni verbes assimilés entrant dans cette catégorie.

2.1.3.2.1. Le verbe sain.
Exemple : sāməḥ, isāməḥ « pardonner »
1. sāməḥt, sāməḥt, sāməḥti, sāməḥ, sāmḥət, sāməḥna, sāməḥtu, sāmḥu.
2. nsāməḥ, tsāməḥ, tsāmḥi, isāməḥ, tsāməḥ, nsāmḥu, tsāmḥu, isāmḥu.
3. sāməḥ, sāmḥi, sāmḥu.
4. msāməḥ, msāmḥa, msāmḥīn, msāmḥāt.

2.1.3.2.2. Le verbe concave.
Exemples : žāwəb, ižāwəb « répondre » et ɛāyəṭ, iɛāyəṭ « crier ».
1. žāwəbt, žāwəbt, žāwbti, žāwəb, žāwbət, žāwəbna, žāwəbtu, žāwbu ; ɛāyəṭṭ, ɛāyəṭṭ, ɛāyəṭṭi, ɛāyəṭ, ɛāyṭət, ɛāyəṭna, ɛāyəṭṭu, ɛāyṭu.
2. nžāwəb, tžāwəb, tžāwbi, ižāwəb, tžāwəb, nžāwbu, tžāwbu, ižāwbu ; nɛāyəṭ, tɛāyəṭ, tɛāyṭi, iɛāyəṭ, tɛāyəṭ, nɛāyṭu, tɛāyṭu, iɛāyṭu.
3 . žāwəb, žāwbi, žāwbu ; ɛāyəṭ, ɛāyṭi, ɛāyṭu.
4. mžāwəb, mžāwba, mžāwbīn, mžāwbāt ; mɛāyəṭ, mɛāyṭa, mɛāyṭīn, mɛāyṭāt.

2.1.3.2.3. Le verbe défectueux.
Exemple : lāga, ilāgi « aller à la rencontre de ».
1. lāgēt, lāgēt, lāgēti, lāga, lāgət, lāgēna, lāgētu, lāgu.
2. nlāgi, tlāgi, tlāgi, ilāgi, tlāgi, nlāgu, tlāgu, ilāgu.
3. lāgi, lāgi, lāgu.
4. mlāgi, mlāgya, mlāgyīn, mlāgyāt.

2.1.3.3. 5ème forme[89].
Cette forme se caractérise par la préfixation de t- à la deuxième forme (caractérisée par le redoublement de la deuxième radicale). Elle constitue le réfléchi de la deuxième forme (exemples : twətta « se préparer » < wəṭṭa « préparer », ttəkka « s'appuyer » < təkka « appuyer »), mais a également d'autres sens comme la valeur de moyen, où l'agent est intérieur au procès (exemple : tfəkkər « se souvenir », tləffət « se retourner », tkəlləm « parler »).

2.1.3.3.1. Le verbe sain.
Exemple : tnəffəs, yətnəffəs « respirer ».
1. tnəffəst, tnəffəst, tnəffəsti, tnəffəs, tnəffsət, tnəffəsna, tnəffəstu, tnəffsu.

---

88 Cf. Cesàro 1939, p. 185 ; Cohen 1963, p. 126 ; Ph. Marçais 1977, p. 60.
89 Cf. Stumme 1898, p. 242 ; Cesàro 1939, p. 186 ; Geist 1980, p. 30 ; Ph. Marçais 1977, p. 58 ; Cohen 1963, pp. 139-140.

2. nətnəffəs, tətnəffəs, tətnəffsi, yətnəffəs, tətnəffəs, nətnəffsu, tətnəffsu, yətnəffsu.
3. tnəffəs, tnəffsi, tnəffsu.
4. mətnəffəs, mətnəffsa, mətnəffsīn, mətnəffsāt.

2.1.3.3.2. Le verbe sourd.
Exemple : tdəlləl, yətdəlləl « être détaché »
1. tdəlləlt, tdəlləlt, tdəllәlti, tdəlləl, tdəllət, tdəllәlna, tdəllәltu, tdəllu.
2.nətdəlləl, tətdəlləl, tətdəlli, yətdəlləl, tətdəlləl, nətdəllu, tətdəllu, yətdəllu.
3. tdəlləl, tdəlli, tdəllu.
4. mətdəlləl, mətdəlla, mətdəllīn, mətdəllāt.

2.1.3.3.3. Le verbe assimilé.
Exemple : twəṭṭa, yətwəṭṭa « se préparer »
1. twəṭṭēt, twəṭṭēt, twəṭṭēti, twəṭṭa, twəṭṭət, twəṭṭēna, twəṭṭētu, twəṭṭu.
2. nətwəṭṭa, tətwəṭṭa, tətwəṭṭi, yətwəṭṭa, tətwəṭṭa, nətwəṭṭu, tətwəṭṭu, yətwəṭṭu.
3. twəṭṭa, twəṭṭi, twəṭṭu.
4. mətwəṭṭi, mətwəṭṭīya, mətwəṭṭīyīn, mətwəṭṭīyāt.

2.1.3.3.4. Le verbe concave.
Exemple : tṣəwwər, yətṣəwwər « se révéler »
1. tṣəwwərt, tṣəwwərt, tṣəwwərti, tṣəwwər, tṣəwwrət, tṣəwwərna, tṣəwwərtu, tṣəwwru.
2. nətṣəwwər, tətṣəwwər, tətṣəwwri, yətṣəwwər, tətṣəwwər, nətṣəwwru, tətṣəwwru, yətṣəwwru.
3. tṣəwwər, tṣəwwri, tṣəwwru.
4. mətṣəwwər, mətṣəwwra, mətṣəwwrīn, mətṣəwwrāt.

2.1.3.3.5. Le verbe défectueux.
Exemple : tġədda, yətġədda « déjeuner »
1. tġəddēt, tġəddēt, tġəddēti, tġədda, tġəddət, tġəddēna, tġəddētu, tġəddu.
2. nətġədda, tətġədda, tətġəddi, yətġədda, tətġədda, nətġəddu, tətġəddu, yətġəddu.
3. tġədda, tġəddi, tġəddu.
4. mətġəddi, mətġəddīya, mətġəddīyīn, mətġəddīyāt.

2.1.3.4. 6ème forme[90].
Cette forme se caractérise par la préfixation de t- à la troisième forme (caractérisée par l'existence d'un ā long entre la première et la deuxième radicale). Elle constitue le réfléchi-passif de la troisième forme et peut avoir une valeur de réciproque (exemples : txāṣəm « se disputer », tsāməḥ « se réconcilier »).

On n'a trouvé, chez les auteurs, ni verbes sourds, ni verbes assimilés entrant dans cette catégorie.

2.1.3.4.1. Le verbe sain.
Exemple : txāṣəm, yətxāṣəm « se disputer »

---

[90] Cf. Stumme 1898, p. 243 ; Cesàro 1939, p. 186 ; Geist 1980, p. 30 ; Ph. Marçais 1977, p. 60 ; Cohen 1963, p. 141.

1. txāṣəmt, txāṣəmt, txāṣəmti, txāṣəm, txāṣmət, txāṣəmna, txāṣəmtu, txāṣmu.
2. nətxāṣəm, tətxāṣəm, tətxāṣmi, yətxāṣəm, tətxāṣəm, nətxāṣmu, tətxāṣmu, yətxāṣmu.
3. txāṣəm, txāṣmi, txāṣmu.
4. mətxāṣəm, mətxāṣma, mətxāṣmīn, mətxāṣmāt.

2.1.3.4.2. Le verbe concave.
Exemple : tbāwəs, yətbāwəs « s'embrasser »
1. tbāwəst, tbāwəst, tbāwəsti, tbāwəs, tbāwsət, tbāwəsna, tbāwəstu, tbāwsu.
2. nətbāwəs, tətbāwəs, tətbāwsi, yətbāwəs, tətbāwəs, nətbāwsu, tətbāwsu, yətbāwsu.
3. tbāwəs, tbāwsi, tbāwsu.
4. mətbāwəs, mətbāwsa, mətbāwsīn, mətbāwsāt.

2.1.3.4.3. Le verbe défectueux.
Exemple : tlāga, yətlāga « se rencontrer »
1. tlāgēt, tlāgēt, tlāgēti, tlāga, tlāgēna, tlāgētu, tlāgu.
2. nətlāga, tətlāga, tətlāgi, yətlāga, tətlāga, nətlāgu, tətlāgu, yətlāgu.
3. tlāga, tlāgi, tlāgu.
4. mətlāgi, mətlāgya, mətlāgyīn, mətlāgyāt

2.1.3.5. 7ème forme[91].
Cette forme s'obtient par la préfixation de n- à la forme simple. Elle constitue le passif de la forme simple. On n'a pas trouvé, chez les auteurs, de verbes assimilés entrant dans cette catégorie. On n'a pas trouvé, non plus, chez les auteurs de passifs vocaliques[92].

2.1.3.5.1. Le verbe sain.
Exemple : nktəb, yənktəb « être écrit »
1. nktəbt, nktəbt, nktəbti, nktəb, nkətbət, nktəbna, nktəbtu, nkətbu.
2. nənktəb, tənktəb, tənktbi, yənktəb, tənktəb, nənktbu, tənktbu, yənktbu.
3. ənktəb, ənktbi, ənktbu.
4. Il n'existe pas de participes à la septième forme.

2.1.3.5.2. Le verbe sourd.
Exemple : nεəḍḍ, yənεəḍḍ « être mordu »
1. nεəḍḍēt, nεəḍḍēt, nεəḍḍēti, nεəḍḍ, nεəḍḍət, nεəḍḍēna, nεəḍḍētu, nεəḍḍu.
2. nənεəḍḍ, tənεəḍḍ, tənεəḍḍi, yənεəḍḍ, tənεəḍḍ, nənεəḍḍu, tənεəḍḍu, yənεəḍḍu.
3. ənεəḍḍ, ənεəḍḍi, ənεəḍḍu.

2.1.3.5.3. Le verbe concave.
Exemple : nzād, yənzād « être mis au monde »

---

[91] Cf. Stumme 1898, pp. 243-244 ; Cesàro 1939, p. 186 ; Griffini 1913, p. XLI ; W. Marçais 1908, p. 99 ; Ph. Marçais 1977, p. 62 ; Saada 1984, p. 58 ; Grand'henry 1976, p. 55 ; Dhina 1938, p. 329 ; Cohen 1963, pp. 129-130.
[92] Comme on en trouve dans les parlers arabe du Fezzân (cf. Ph. Marçais 2001, pp. XIII-XIV).

1. nzədt, nzədt, nzədti, nzād, nzədna, nzədtu, nzādu.
2. nənzād, tənzād, tənzādi, yənzād, tənzād, nənzādu, tənzādu, yənzādu.
3. ənzād, ənzādi, ənzādu.

2.1.3.5.4. Le verbe défectueux.
Exemple : ngla, yəngla « être frit »
1. nglēt, nglēt, nglēti, ngla, nglət, nglēna, nglētu, nglu.
2. nəngla, təngla, təngli, yəngla, təngla, nənglu, tənglu, yənglu.
3. əngla, əngli, ənglu.

2.1.3.6. 8ème forme[93].
Cette forme se caractérise par l'infixation de -t- après la première radicale. Elle constitue le réfléchi de la forme saine, exprimant souvent une action réalisée par le sujet pour lui-même. On n'a pas trouvé de verbes assimilés entrant dans cette catégorie.

2.1.3.6.1. Le verbe sain.
Exemple : ltfət, yəltfət « se retourner »
1. ltfətt, ltfətt, ltfətti, ltfət, ltəftət, ltfətna, ltfəttu, ltəftu.
2. nəltfət, təltfət, təltəfti, yəltfət, təltfət, nəltəftu, təltəftu, yəltəftu.
3. əltfət, əltfti, əltftu.
4. məltfət, məltəfta, məltəftīn, məltəftāt.

2.1.3.6.2. Le verbe sourd.
Exemple : ltəmm, yəltəmm « se rassembler »
1. ltəmmēt, ltəmmēt, ltəmmēti, ltəmm, ltəmmət, ltəmmēna, ltəmmētu, ltəmmu.
2. nəltəmm, təltəmm, təltəmmi, yəltəmm, təltəmm, nəltəmmu, təltəmmu, yəltəmmu.
3. əltəmm, əltəmmi, əltəmmu.
4. məltəmm, məltəmma, məltəmmīn, məltəmmāt.

2.1.3.6.3. Le verbe concave.
Exemple : rtāḥ, yərtāḥ « se reposer »
1. rtəḥt, rtəḥt, rtəḥti, rtāḥ, rtāḥət, rtəḥna, rtəḥtu, rtāḥu.
2. nərtāḥ, tərtāḥ, tərtāḥi, yərtāḥ, tərtāḥ, nərtāḥu, tərtāḥu, yərtāḥu.
3. ərtāḥ, ərtāḥi, ərtāḥu.
4. mərtāḥ, mərtāḥa, mərtāḥīn, mərtāḥāt.

2.1.3.6.4. Le verbe défectueux.
Exemple : rtxa, yərtxa « devenir mou »
1. rtxēt, rtxēt, rtxēti, rtxa, rtxət, rtxēna, rtxētu, rtxu.
2. nərtxa, tərtxa, tərtxi, yərtxa, tərtxa, nərtxu, tərtxu, yərtxu.
3. ərtxa, ərtxi, ərtxu.
4. mərtxi, mərtxīya, mərtxīyīn, mərtxīyāt.

---

93 Cf. Stumme 1898, pp. 244-245 ; Cesàro 1939, p. 186 ; Ph. Marçais 1977, p. 63 ; Geist 1980, p. 31 ; Cohen 1963, p. 135 ; Grand'henry 1976, p. 55 ; Dhina 1938, p. 329 ; W. Marçais 1908, p. 215.

2. 1.3.7. 10ème forme[94].

Cette forme se caractérise par la préfixation de st- à la forme simple. Elle a une valeur désidérative : on demande ou on veut que soit réalisée pour soi la notion exprimée par la racine (exemple : stāhəl « gangner, mériter »), une valeur de réfléchi-interne rapprochant cette forme de la cinquième forme (exemple : stəġna « s'enrichir »).

On n'a trouvé ni verbes sourds, ni verbes concaves, entrant dans cette catégorie, dans le parler arabe de Tripoli.

2. 1.3.7.1. Le verbe sain.

Exemple : stəxbər, yəstəxbər « se renseigner »

1. stəxbərt, stəxbərt, stəxbərti, stəxbər, stəxbrət, stəxbərna, stəxbərtu, stəxbru.

2. nəstəxbər, təstəxbər, təstəxbri, yəstəxbər, təstəxbər, nəstəxbru, təstəxbru, yəstəxbru.

3. stəxbər, stəxbri, stəxbru.

4. məstəxbər, məstəxbra, məstəxbrīn, məstəxbrāt.

2. 1.3.7.2. Le verbe assimilé.

Exemple : stāləd, yəstāləd « naître »

On remarque que əw se change en ā (*stəwləd > stāləd)[95].

1. stālədt, stālədt, stālədti, stāləd, stāldət, stālədna, stālədtu, stāldu.

2. nəstāləd, təstāləd, təstāldi, yəstāləd, təstāləd, nəstāldu, təstāldu, yəstāldu.

3. stāləd, stāldi, stāldu.

4. məstāləd, məstālda, məstāldīn, məstāldāt.

2. 1.3.7.3. Le verbe défectueux.

Exemple : stəġna, yəstəġna « s'enrichir »

1. stəġnēt, stəġnēt, stəġnēti, stəġna, stəġnət, stəġnēna, stəġnētu, stəġnu.

2. nəstəġna, təstəġna, təstəġni, yəstəġna, təstəġna, nəstəġnu, təstəġnu, yəstəġnu.

3. stəġna, stəġni, stəġnu.

4. məstəġni, məstəġnīya, məstəġnīyīn, məstəġnīyāt.

2.1.3.8. ba, yāba / ḅḅa, yəḅḅi.

Pour dire « vouloir, aimer », on se sert de deux verbes : bä, yābä et ḅḅå, yeḅḅi. Dans l'usage, le premier verbe est utilisé à la conjugaison suffixale, alors que le second est employé pour la conjugaison préfixale. D'après Stumme et Cesàro, la particule b- qui sert à marquer le futur serait dérivée du verbe yəḅḅi (cf. 3.3.2. Expression du futur).

2.1.3.8.1. ba, yāba.

1. bēt, bēt, bēti, ba, bət, bēna, bētu, bu.

2. nāba, tāba, tābi, yāba, tāba, nābu, tābu, yābu.

---

[94] Cf. Stumme 1898, pp. 245-246 ; Cesàro 1939, p. 187 ; Griffini 1913, p. XLI ; Geist 1980, p. 32 ; Cohen 1963, p. 137 ; Grand'henry 1976, p. 56 ; Marçais 1908, p. 104 ; Dhina 1938, p. 330 ; Saada 1984, p. 59.

[95] Ph. Marçais précise que ce fait est propre à certains parlers bédouins (cf. Ph. Marçais 1977, p. 66).

2.1.3.8.2. ḅḅa, yəḅḅi.
1. ḅḅēt, ḅḅēt, ḅḅēti, ḅḅa, ḅḅət, ḅḅēna, ḅḅētu, ḅḅū.
2. nəḅḅi, təḅḅi, təḅḅi, yəḅḅi, təḅḅi, nəḅḅu, təḅḅu, yəḅḅu.
Je n'ai trouvé, chez les auteurs, ni les participes, ni les impératifs de ces deux verbes.

Pour la morphologie verbale, on remarque qu'il n'y a pas d'innovations, comme dans les parlers préhilaliens : on distingue le genre dans les conjugaisons, au singulie [96] *; dans les verbes défectueux, il n'y a pas reconstruction du paradigme, avec des formes comme təlgāy, yəbdāw, šrāw, mšāt, par exemple (où apparaît la voyelle longue ā) ; et le passif de la 1ère forme se forme au moyen de la 7ème forme* ($nC_1C_2əC_3$) *et le réfléchi de la 1ère forme au moyen de la 8ème forme* ($C_1tC_2əC_3$), *comme dans les parlers de type Sulaym.*

2.2. Pronoms.
Les pronoms personnels indépendants et les pronoms personnels suffixes seront traités.

2.2.1. Pronoms personnels indépendants[97]**.**

	Singulier	Pluriel
1ère pers.	äne	ḥne
2ème pers. masc.	äntä	äntum
2ème pers. fém.	enti	
3ème pers. masc.	hūwå	hummå
3ème pers. fém.	hīyä	

Tableau des pronoms personnels indépendants

2.2.1.1. A la deuxième personne du singulier, on remarque qu'il y a distinction de genre : le masculin äntä se distingue du féminin enti. Les deux genres ne sont pas confondus, comme c'est le cas dans les parlers innovants citadins préhilaliens.

2.2.1.2. Au pluriel, on ne distingue pas le genre, contrairement à certains parlers bédouins très conservateurs[98]. On retrouve, à la troisième personne du pluriel, la forme bédouine hummå.

---

[96] Mais pas au pluriel, comme on le retrouve dans le parler des Marâzig (Sud tunisien) et les parlers bédouins du Fezzân (Libye), très conservateurs (cf. G. Boris 1951 et 1958, et Ph. Marçais 2001).

[97] Cf. Stumme 1898, p. 268 ; Cesàro 1939, p. 44 ; Ph. Marçais 1977, p. 188 ; Ph. Marçais 2001, p. 223.

[98] Comme dans le parler des Marazîg (Sud-Tunisie) et dans les parlers du Fezzân (cf. G. Boris 1951 et 1958, et Ph. Marçais 2001).

2.2.2. Pronoms personnels suffixes[99].

	Singulier	Pluriel
1ère pers.	-i (ou -y) ~ -yä / -ni	-nä
2ème pers. masc.	-äk ~ -k	-kum
2ème pers. fém.		
3ème pers. masc.	-äh ~ -h ~ -a ~ -hu[100]	-hum
3ème pers. fém.	-hä	

Tableau des pronoms personnels suffixes joints aux verbes et aux noms

2.2.2.1. A la première personne du singulier, -ni est le pronom suffixé aux verbes (exemples : šbaḥ-ni « il m'a vu », bā̈s-ni « il m'a embrassé », εžäb-ni « il m'a plu »), alors que -y est la forme suffixée aux noms et aux prépositions dont la finale est une consonne ou une voyelle de timbre autre que i et e (exemples : ḥōš-i « ma maison », mfā̈tīḥ-i « mes clés », xū-y « mon frère », bū-y « mon père », εšā̈-y « mon dîner », guddā̈m-i « devant moi », mεā̈-y « avec moi »). Lorsqu'on suffixe un pronom de première personne du singulier à un nom ou à une préposition qui se termine par /ī/ ou /ē/, alors le pronom utilisé est -ya (exemples : kursī-yä « ma chaise », īdē-yä « mes mains », εälē-yä « sur moi », fī-yä « dans moi », lē-yä « pour moi ».

2.2.2.2. A la troisième personne du masculin singulier, on suffixe le pronom -h à un nom ou à une préposition se terminant par une voyelle, comme dans les parlers de type bédouin. Exemples : bū-h « son père », xū-h « son frère », εšā̈-h « son dîner », εlē-h « sur lui », fī-h « dans lui, en lui ».

Le /h/ du suffixe -äh peut s'amuïr et le suffixe est alors réalisé –ä[101]. Exemples : wuld-ä « son fils », bēt-ä « sa tente », gälb-ä « son cœur ». Cesàro nous précise que ce /h/ s'amuït systématiquement quand le suffixe est lié à un verbe à la forme négative et, dans ce cas-là, la voyelle devient longue et prend l'accent (cf. 1.1.11.2.)[102]. Exemples : mā-ḍrâbt-ā-š « il ne l'a pas frappé », mā̈-žäb-ā̈-š « il ne l'a pas apporté ».

2.2.3 Interrogatifs.

On traitera dans cette partie certains pronoms interrogatifs, ainsi que l'adjectif interrogatif ā̈ma.

2.2.3.1. Pronoms interrogatifs[103].

qui ? ā̈škūn~äškūn~aškūn ? men ?

Exemples: ā̈škūn yebbī-ni ? « qui me demande ? » ; äškūn äntä ? « qui es-tu ? ». Les pronoms sujets de troisième personne du singulier, hūwå et hīya, s'abrègent en -hu et –hi dans les cas suivants : ā̈škūn-hu ? men-hu ? « qui est-ce (lui) ? » ; ā̈škūn-hi ? men-hi ? « qui est-ce (elle) ? ».

Cesàro précise que men est plus rare que ā̈škūn[104]. ā̈škūn est surtout en usage dans les parlers citadins et ruraux[105], alors que men est surtout employé dans les parlers bédouins[106].

---

99 Cf. Stumme 1898, pp. 269-271 ; Cesàro 1939, p. 45 ; Ph. Marçais 1977, p. 191.

100 Cf. 3.8.1.1.

101 Cf. Cesàro 1939, p. 47 et Stumme 1898, p. 201.

102 Cf. Cesàro 1939, pp. 47-48.

103 Cf. Stumme 1898, p. 272 et Cesàro 1939, p. 67.

de qui ? mn-ā̆škūn ? mn-īn ?
Exemples : mnā̆škūn tḥaššem ? « de qui as-tu honte ? », mn-īn nebbi nxāf ? « de qui devrais-je avoir peur ? ».
pour qui ? à qui ? l-ā̆škūn ? l-men ?
Exemple : hā̆-l-xādem l-men ? « Pour qui est cette servante ? » ; l-ā̆škūn εṭå ktā̆b-i ? « à qui a-t-il donné mon livre ? ».
en qui ? f-ā̆škūn ?
avec qui ? mäε-āškūn ?
Exemple : mäε-āškūn temši le-ṭrå̄bles ? « avec qui vas-tu à Tripoli ? ».
quoi ?, que ? ā̆š ?, äš?
ā̆ši ? Exemple : ā̆ši gult ? « qu'as-tu dit ? ».
ā̆šen ? Exemple : ā̆šen smaεt ? « qu'est-ce que tu as entendu ? ».
šēn ? Exemple: šēn gult ? « qu'as-tu dit ? ».
Les interrogatifs ā̆šen et šēn peuvent être suivis des pronoms personnels de troisième personne du singulier et former les complexes suivants : ā̆šenhūwa, ā̆šenhu, ā̆šnūwa, ā̆šnu, šenhūwa, šēnhu et ā̆šenhīyä, ā̆šenhi, ā̆šnīyä, ā̆šni, šenhīyä, šēnhi.
Exemples : ā̆šenhu žällā̆-kum ? « quel bon vent vous amène ? » ; ā̆šnūwa sīrt-äk ? « que t'est-il arrivé ? » ; ā̆šenhi hīyä l-āmā̆nä lli εāṭå̄-hā̆ l-äk ? « Que t'a-t-il donné en gage ? ».
avec quoi ? b-ā̆š ?
Exemple : b-ā̆š tġåṭṭẹ ? « avec quoi te couvres-tu ? ».
de quoi ? mn-ā̆š ?
Exemple : mn-ā̆š txāf ? « de quoi as-tu peur ? ».
pour quoi ? l-ā̆š ?
dans quoi ? f-ā̆š ?
Exemple : nxūn f-ā̆š ? « en quoi ai-je trahi ? ».
sur quoi ? εäl-ā̆š ?
par quel moyen ? b-ā̆š ?, mäε-ā̆š ?

2.2.3.2. Adjectif interrogatif.

quel(s) ?, quelle(s) ? ā̆mä ?
ā̆mä est invariable. Exemples : ā̆mä rāžel ? « quel homme ? » ; ā̆ma žīhä ? « quel côté ? » ; ā̆ma räžžālä ? « quels hommes ? » ; ā̆mä bnā̆wīt ? « quelles filles ? ».

2.3. Adverbes[107].

On n'étudiera ici que quelques adverbes et adverbes interrogatifs.

2.3.1. Adverbes.

maintenant tåwwa
tout de suite, à l'instant tåwwa tåwwa
oui näεam, ē, ēy, ā̆ywa, **non** lä

---

[104] Cf. Cesàro 1939, p. 67.
[105] Cf. Ph. Marçais 1977, p. 200.
[106] Cf. Ph. Marçais 1977, p. 200. On retrouve men dans les parlers sahariens : cf. Grand'henry 1976, p. 68 et Dhina 1938, p. 344 ; en ḥassānīya : cf. Cohen 1963, p. 163 ; dans les parlers du Sud tunisien : cf. Saada 1984, p. 79 et W. Marçais 1908, p. 154.
[107] Cf. Cesàro 1939, p. 74 et Stumme 1898, p. 281 ; et cf. 4.4.

2.3.2. Adverbes interrogatifs.

combien ? geddā̄š ?

où ? wēn ?

Les pronoms suffixes peuvent se suffixer à l'interrogatif wēn. Voici le paradigme : wēn-i, wēn-äk, wēn-äẖ, wēn-hä (et wēn-hi), wēn-nä, wēn-kum, wēn-hum.

vers où ? l-wēn ?

d'où ? mn-ēn ?

quand ? ā̄mtä ?

pourquoi ? ɛälā̄š ?

est-ce que ? -ši ?

La particule -ši (ou -š ou -ēš) se place directement après le verbe (ou la forme verbale), ou le nom sur lequel porte la question. Exemple : klā̄-ši ? « est-ce qu'il a mangé ? » ; bɛīdä-ši ? « est-ce qu'elle est loin ? » ; yudxᵘlū-š ? « ils rentreront ? » ; fhemt-ēš « tu as compris ? ». On retrouve ce phénomène au Maroc[108] et dans les parlers de l'Est du Maghreb[109].

2.4. Noms.

On traitera quelques aspects de la morphologie nominale : certains diminutifs (trilitères, quadrilitères et adjectifs de couleur), l'élatif, les pluriels de certains quadrilitères et de certains adjectifs, le duel, ainsi que les noms de nombre, de un à dix et de onze à dix-neuf.

2.4.1. Diminutifs[110].

2.4.1.1. Le diminutif des trilitères.

2.4.1.1.1. Diminutif sur le schème C_1C_2ēC₃(a).

Le diminutif des trilitères se forme sur le schème $C_1C_2ēC_3$(a). Le schème $C_1C_2ēC_3$ propre à certains parlers bédouins s'oppose au schème $C_1C_2əyyəC_3$ des parlers sédentaires[111]. Exemples : kälb « chien » > klēb « petit chien », marṣå « port » > mrēṣå « petit port », gubbä « coupole » > gbēbä « petite coupole », ḥelu « doux, sucré » > ḥlēw « un peu doux, sucré ».

2.4.1.1.2. Diminutif sur le schème $C_1wēC_3$(a).

Les noms dont C_2 est une voyelle longue ont leurs diminutifs formés sur le schème $C_1wēC_3$(a). Exemples : bā̆b « porte » > bwēb « petite porte », ḥōš « maison » > ḥwēš « petite maison », ṛās « tête » > rwēs « petite tête ».

2.4.1.1.3. Diminutif sur le schème $C_1C_2əyyəC_3$(a).

Le schème fɛəyyəl sert à fabriquer, dans le parler arabe de Tripoli, les diminutifs des noms comportant une voyelle longue entre C_2 et C_3. Exemples : ṣġīr « petit » > ṣġeyyer « tout petit », xrūf « agneau » > xreyyef « petit agneau » et ɛrūsa « épouse » > ɛreyysä « petite épouse ». Il sert également à fabriquer des diminutifs de diminutifs qui ont pour schème $C_1C_2ēC_3$(a), d'un nombre très limité de noms. Exemples : klēb « petit chien » > kleyyeb « tout petit chien », ulēd « petit garçon » > uleyyed « tout petit garçon » et ɛnēzä « chevrette » > ɛneyyzä « toute petite

---

108 Cf. Caubet 1993, pp. 76-77 (tome II).

109 Cf. Ph. Marçais 1977, p. 281.

110 Cf. Cesàro 1939, p. 143 et Stumme 1898, p. 259.

111 Cf. W. Marçais 1950, p. 213.

chèvre »[112]. En effet le schème C_1C_2əyyəC_3 est, dans les parlers bédouins, le schème de diminutif des noms qui ont une voyelle longue entre C_2 et C_3[113].

2.4.1.2. Le diminutif des quadrilitères.

2.4.1.2.1. Diminutif sur le schème $C_1C_2\bar{e}C_3\bar{\imath}C_4$.

Les quadrilitères formés sur le schème $C_1vC_2C_3\bar{a}C_4$ (avec une voyelle longue entre la 3ème et la 4ème consonne radicale) forment leur diminutif sur le schème $C_1C_2\bar{e}C_3\bar{\imath}C_4$. Exemples : meftāḥ « clé » > mfētīḥ « petite clé », serwāl « pantalon »> srēwīl « petit pantalon », šebbāk « grille (pour fenêtre) », šbēbīk « petite grille (pour fenêtre) ». Ceci rapproche le parler de Tripoli des parlers bédouins ainsi que le précise William Marçais : « certains faits opposent tout le bloc bédouin au bloc sédentaire [...] au diminutif citadin f'îlel un paradigme bédouin f'êlîl »[114].

2.4.1.2.2. Diminutif sur le schème $C_1C_2\bar{e}C_3vC_4$.

Les quadrilitères formés sur le schème $C_1vC_2C_3vC_4$ ont leurs diminutifs formés sur le schème $C_1C_2\bar{e}C_3vC_4$. Exemples : ɛagräb « scorpion » > ɛägēreb « petit scorpion », ärneb « lièvre » > urēneb « petit lièvre ».

2.4.1.2.3. Diminutif sur le schème $C_1C_2\bar{e}C_3C_4$a.

Les quadrilitères formés sur le schème $C_1vC_2C_3C_4$a ont leurs diminutifs formés sur le schème $C_1C_2\bar{e}C_3C_4$a. Exemples : ṭånžra « marmite » > ṭnēžrä « petite marmite », guntša « taupe » > gnētšä « petite taupe ».

2.4.1.3. Les diminutifs des adjectifs de couleur.

Les adjectifs de couleur formés sur le schème $aC_1C_2vC_3$ ont leurs diminutifs formés sur le schème $iC_1\bar{\imath}C_2vC_3$. C'est un diminutif qui n'est admis que pour les noms de couleurs et qui n'est en usage que dans les parlers de type bédouin, avec une voyelle initiale i[115]. Exemples : aḥmaṛ « rouge » > iḥīmaṛ, azräg « bleu » > izīräg, åxḍọṛ « vert » > ixīḍuṛ, akḥal « noir » > ikīḥal.

2.4.1.4. Exceptions.

Les noms suivants ont des diminutifs irréguliers : umm « mère » > umēmä, bu « père » > ḅḅʷōy, xu « frère » > uxēy, uxt « sœur » > uxeyyä, bent « fille » > bneyyä.

Les diminutifs se forment sur des schèmes qu'on retrouve dans les parlers de type bédouin : le diminutif des trilitères se forme sur le schème $C_1C_2\bar{e}C_3(a)$, qui s'oppose au schème C_1C_2əyyəC_3 des parlers sédentaires (ce dernier schème est utilisé pour les diminutifs de noms de schème $C_1C_2\bar{e}C_3$, y compris lorsqu'il s'agit déjà du diminutif $C_1C_2\bar{e}C_3$) ; les quadrilitères formés sur le schème $C_1vC_2C_3\bar{a}C_4$ ont leurs diminutifs formés sur le schème $C_1C_2\bar{e}C_3\bar{\imath}C_4$ (qui s'oppose au schème $C_1C_2\bar{e}C_3vC_4$

---

[112] Cf. Cesàro 1939, p. 145.

[113] Cf. Ph. Marçais 1977, p. 145.

[114] Cf. W. Marçais 1950, p. 213. De même, les quadrilitères formés sur le schème $C_1vC_2C_3\bar{a}C_4$, forment leur pluriel sur le schème $C_1C_2\bar{a}C_3\bar{\imath}C_4$; cf. 2.4.3.1. et W. Marçais 1950, p. 213 : « Particulière aussi à tous les parlers considérés est la conservation de î long de la syllabe terminale de pluriel de quadrilitère ».

[115] Cf. Ph. Marçais 1977, p. 147.

des parlers citadins ; et les adjectifs de couleurs formés sur le schème $aC_1C_2vC_3$ forment leurs diminutifs sur le schème $iC_1\bar{\imath}C_2vC_3$ (qui s'oppose au schème $C_1C_2\bar{\imath}C_2vC_3$).

2.4.2. Elatifs[116].

2.4.2.1. Pour former le comparatif des adjectifs simples, il suffit de placer aktar « plus » après l'adjectif. La construction se fait avec la préposition men. Exemples : es-šäms el-yōm ḥarra aktar men ā̊mes « le soleil aujourd'hui est plus chaud qu'hier », īdē-yä asxan men īdē-k « mes mains sont plus chaudes que tes mains ».

2.4.2.2. Le comparatif peut aussi s'exprimer sur le schème afɛal, mais cette forme n'est utilisée que pour quelques adjectifs[117]. Exemples : akbar « plus grand » < kbī̊r « grand », aṣġar « plus petit » < ṣġī̊r « petit », aġla « plus cher » < ġā̊li « cher ».

2.4.3. Pluriels[118].

2.4.3.1. Pluriel de quadrilitères.

2.4.3.1.1. Le pluriel des quadrilitères qui sont formés sur le schème $C_1vC_2C_3vC_4$ ou $C_1vC_2C_3C_4(a)$ se forme sur le schème C1C2āC3C4[119]. Exemples : defter « registre » > dfā̊ter « registres » ; rōšen[120] « fenêtre » > rwā̊šen « fenêtres » ; medĕrsa « école » > mdā̊res « petite école ».

2.4.3.1.2. Le pluriel des quadrilitères formés sur le schème $C_1vC_2C_3\bar{a}C_4$ se forme sur le schème $C_1C_2\bar{a}C_3\bar{\imath}C_4$[121]. Exemples : meftā̊ḥ « clé » > mfā̊tī̊ḥ « clés », muṣmā̊r « clou » > mṣāmīr « clous », šebbā̊k « grille (pour fenêtre) », šbā̊bī̊k « grilles (pour fenêtre) »[122].

2.4.3.2. Pluriel des adjectifs.

Les adjectifs formés sur le schème $C_1C_2\bar{\imath}C_3$ font leur pluriel sur le schème $C_1C_2\bar{a}C_3$[123]. Exemples : ṣġī̊r « petit » > ṣġā̊r « petits »[124] ; kbī̊r « grand » > kbā̊r « grands » ; smīn « gras » > smā̊n « gras ».

Il existe quelques exceptions, dont le pluriel se forme sur le schème $C_1C_2uC_3$[125] : ždīd « nouveau » > ždud « nouveaux » ; gdīm « ancien » > gdum « anciens ».

---

116 Cf. Cesàro 1939, p. 148 ; Stumme 1898, p. 256 ; Ph. Marçais 1977, p. 138 ; Geist 1980, p. 89 ; Dhina 1938, p. 333.

117 Cf. Cesàro 1939, pp. 148-149 ; Ph. Marçais 1977, p. 139.

118 Cf. Cesàro 1939, pp. 112-137 ; Stumme 1898, p. 261-267.

119 Cf. Geist 1980, p. 79.

120 rōšen < rawšen, où la diphtongue aw est réduite à ō.

121 Cf. Geist 1980, p. 80 ; Ph. Marçais 1977, p. 123.

122 Cf. W. Marçais 1950, 213 (cf. note 110).

123 Cf. Cesàro 1939, p. 127 ; Ph. Marçais 1977, p. 128.

124 Eugenio Griffini nous précise que le pluriel ṣġā̊wīr (pluriel du diminutif ṣġeyyer) est plus fréquemment utilisé que ṣġā̊r (cf. Griffini 1913, p. 213).

125 Cf. Ph. Marçais 1977, p. 126.

2.4.4. Duels[126].

Le duel se forme en suffixant -ēn aux substantifs, résultat de la réduction de la diphtongue -ayn.

Stumme (1898) nous informe que le duel est beaucoup utilisé à Tripoli et nous précise qu'il l'est beaucoup plus qu'à Tunis et que dans les autres pays du Maghreb et qu'on peut facilement rencontrer, au duel, n'importe quel substantif[127]. Exemples : ṭrẹ̄g « une route » > ṭrẹ̄gēn « deux routes » ; gahwå « un café » > gahwtēn « deux (tasses de) cafés » ; āmāra « un signe » > āmārtēn « deux signes ».

Cependant Cesàro (1913) nous informe que l'emploi du duel est de plus en plus limité « aux noms exprimant des notions envisagées comme élément d'une paire »[128]. Les noms d'unités de mesure et de temps prennent le duel, ainsi que ceux des parties doubles du corps. Exemples : nom du couple père-mère : wāldēn ; unités de temps : dgīgtēn « deux minutes », yōmēn « deux jours », šahrēn « deux mois », sāεtēn « deux heures », εāmēn « deux ans », lēltēn « deux nuits » ; unités de mesure : žd̄ūltēn (mesure de superficie), kēltēn (mesure de capacité, de grain ou de liquide), drāεēn « deux coudées », mītēn « deux cents », ālfēn « deux mille » ; parties doubles du corps : wudnēn « deux oreilles », īdēn « (deux) mains », drāεēn « deux bras », kurεēn « (deux) jambes », rižlēn « (deux) pieds », ketfēn « deux épaules ». Pour certaines parties doubles du corps, le duel sert (également) de pluriel ; d'autres ont un pluriel interne. Exemples : wudnēn « deux oreilles » mais udān « oreilles », drāεēn « deux bras » mais derεān « bras », ketfēn « deux épaules » mais ktāf « épaules ».

A Tripoli, là où le duel n'est plus en usage, on lui substitue par le numéral zōz « deux » suivi du substantif au pluriel. Exemples : zōz ḥūtāt « deux poissons », zōz bībān « deux portes », zōz knāsä « deux balais ».

Dans les parlers bédouins l'usage du duel est courant et on peut fréquemment rencontrer n'importe quel substantif au duel, or on remarque une évolution à Tripoli (d'après ce qu'en dit Stumme, d'une part, et Cesàro, d'une autre part) et l'utilisation du duel à tendance à se figer à certaines expressions.

2.4.5. Noms de nombre[129].

Il faut distinguer l'emploi du nom de nombre à l'état libre (un, deux, trois, etc.) et l'état du nom de nombre à l'état construit (un livre, deux livres, trois livres, etc.).

A l'état construit, il y a trois types de constructions, selon les groupes de nombres suivants : de 1 à 10 et de 11 à 19.

2.4.5.1. Noms de nombre de 1 à 10.

A l'état construit, pour dire « un livre », on emploi le mot nu ktāb. L'indétermination est marquée par l'article Ø. Si on veut insister, on peut dire ktāb wāḥed « un seul livre ». De 2 à 10, l'objet compté est au pluriel. La construction [nom de nombre + nom de l'objet compté] est celle de l'annexion directe. Quand l'objet compté est déterminé, seul le nom de nombre prend l'article. Le nom de l'objet compté ne prend pas l'article et il se met au pluriel. De plus, le nom de l'objet compté suit toujours le nom de nombre. C'est le complexe [nom de nombre +

[126] Cf. Stumme 1898, p. 261 ; Cesàro 1939, p. 106 ; Geist 1980, p. 108.
[127] Cf. Stumme 1898, p. 261; Griffini 1913, p. 98 ; Ph. Marçais 1977, p. 115.
[128] Cf. Cesàro 1939, p. 106 ; Ph. Marçais 1977, p. 116.
[129] Cf. Cesàro 1939, pp. 153-155 ; Stumme 1898, p. 274 ; Ph. Marçais 1977, pp. 173-180.

nom de l'objet compté] qui prend l'article. Exemples : el-arbɛ-äyyām « les quatre jours » ; es-säbɛă-dyāṛ « les sept chambres » ; el-ɛašră-žämmālä « les dix chameliers ». Par ailleurs, certains noms sont susceptibles de revêtir la forme du duel (ktābēn « deux livres »).

	A l'état libre	à l'état construit
un	wāḥed	Ø ktāb
deux	zōz, tnēn	ktābēn, zōz-ktub
trois	tlātä	telt-ktub
quatre	arbɛa	arbɛă-ktub
cinq	xamsä	xams-ktub
six	settä	sett-ktub
sept	säbɛa	säbɛă-ktub
huit	tmānyä, temnä	tmen-ktub
neuf	tesɛa	tesɛă-ktub
dix	ɛašṛa	ɛašṛă-ktub

2.4.5.2. Noms de nombre de 11 à 19.

A l'état construit, avec les noms de nombre allant de onze à dix-neuf, le nom de l'objet compté reste au singulier. La construction est également celle de l'annexion directe. A l'état construit, le r de ɛašr réapparaît sous la forme d'une autre liquide l[130]. Exemples : ḥdāšel-wuld « onze garçons » ; ṭnåšel-ɛām « douze ans » ; tluṭṭåšel-bent « treize filles ». On constate que le l s'assimile à la première consonne du nom de l'objet compté, quand cette dernière est une consonne solaire[131]. Exemples : arbaɛṭåšer-rāžel « quatorze hommes » ; xamsṭåšež-žmel « quinze chameaux » ; suṭṭåšen-nežmä « seize étoiles ».

	à l'état libre	à l'état construit
onze	ḥdāš	ḥdāšel-ktāb
douze	ṭnåš	ṭnåšel-ktāb
treize	tluṭṭåš	tluṭṭåšel-ktāb
quatorze	arbaɛṭåš	arbaɛṭåšel-ktāb
quinze	xamsṭåš	xamsṭåšel-ktāb
seize	suṭṭåš	suṭṭåšel-ktāb
dix-sept	säbaɛṭåš	säbaɛṭåšel-ktāb
dix-huit	tmunṭåš	tmunṭåšel-ktāb
dix-neuf	tsåɛṭåš	tsåɛṭåšel-ktāb

3. Syntaxe.

Dans cette partie, la possession (la construction synthétique et la construction analytique), le pronom relatif, l'expression du futur, le réfléchi, l'article indéfini, les démonstratifs et les déictiques (les adjectifs et les pronoms démonstratifs, en distinguant l'espace lié à l'énonciateur, l'ici, et l'espace lié à l'énonciateur et au co-

---

130 Comme on le retrouve dans les parlers citadins préhilaliens de Tlemcen et de Nédroma.

131 Cf. Ph. Marçais 1977, p. 178.

énonciateur, le là-bas), l'expression du lieu, les prépositions lē- et l-, ainsi que la négation (négation verbale et nominale), seront successivement traités.

3.1. Possession.

En arabe littéral, pour marquer la relation de possession, on a recours à la construction synthétique (ou état d'annexion). Dans les dialectes arabes, l'usage en est souvent assez réduit, pour ne plus être possible, parfois, que dans des limites étroites (dans des groupements de notions naturellement associées, dans l'usage des noms de parenté, dans l'expression des parties du corps ou de notion d'appartenance à la personne). La construction analytique est une innovation propre aux dialectes, où le déterminé est relié au déterminant par une particule indiquant l'appartenance, la possession. Dans le parler arabe de Tripoli, la particule utilisée est mtāɛ (cf. matāɛ « objet, propriété de », en arabe littéral). A côté de cette particule, on en relève d'autres au Maghreb : ntāɛ (variante de mtāɛ, où le m est assimilé par la dentale t), tāɛ et ta du maltais (formes réduites des deux précédentes), dyāl, əddi, di, əlli, ainsi que jna, en usage au Fezzân[132]. Dans les dialectes, d'une manière générale, on a recours à la construction synthétique (ou état d'annexion) et à la construction analytique ; dans le cas du maltais, où on a abouti à la suppression totale de la construction synthétique.

3.1.1. Construction synthétique (état d'annexion)[133].

Le premier terme de la construction synthétique ne comporte pas d'article ; il est déterminé par un second terme, qui est, soit indéterminé (exemple : yōm-ɛēd « un jour de fête »), soit déterminé par un article, un adjectif démonstratif ou possessif, ou un nom propre. Dans le parler arabe de Tripoli, l'usage en est assez réduit, pour n'être possible parfois que dans des limites étroites (dans des groupements de notions naturellement associées, comme bāb-el-ḥōš « la porte de la maison » ; dans l'usage des noms de parenté : ɛelt-xū-i ou marṭ-xū-i « la femme de mon frère », umm-ṣālaḥ « la mère de Salah », bū-mūnīr « le père de Mounir » ; dans l'expression des parties doubles du corps : ṛās-i « ma tête », wudnē-k « tes oreilles »).

L'expression de la relation d'appartenance par la construction synthétique est très fréquente dans les parlers bédouins. Or à Tripoli, comme dans les parlers citadins, on a plus recours à la construction analytique.

3.1.2. Construction analytique[134].

A Tripoli – contrairement à ce qu'on attendrait d'un parler bédouin – l'usage de la construction synthétique est assez réduit, comme on le remarque dans les parlers de citadins, où elle « apparaît comme une catégorie syntaxique résiduelle »[135] et on a plus recours à la construction analytique, innovation propre aux dialectes sédentaires, où le déterminé est relié au déterminant par une particule indiquant l'appartenance, la possession. La particule utilisée à Tripoli est mtāɛ. Exemples : el-mäklä mtāɛ el-wuld wåṭyä « la nourriture de l'enfant est prête », xdä deftär mtāɛ

---

[132] Cf. Ph. Marçais 1977, p. 168 « jna, il fait habituellement un féminin jənt, et un pluriel jni au masculin, jnāt au féminin ».

[133] Cf. Cesàro 1939, p. 51 ; Caubet 1993, p. 301 (tome II) ; Ph. Marçais 1977, p. 166.

[134] Cf. Cesàro 1939, p. 52 ; Ph. Marçais 1977, p. 168.

[135] Cf. Grand'henry 1976, p. 83.

wuld u kteb fī-h xuṛṛ̊āfa « il a pris un cahier d'un garçon et y a écrit un conte », el-ḥōš mtāɛ el-gå̄ḍẹ mūš bǟɛīd ɛǟlē-na « la maison du juge n'est pas loin de nous ».

La particule mtāɛ prend les pronoms personnels suffixes :

/mtāɛ-i/ > [mtāɛ-ẹ]
/mtāɛ-ək/ > [mtāɛ-äk]
/mtāɛ-əh/ > [mtāɛ-äh]
/mtāɛ-ha/ > [mtāḥ-ḥa]
/mtāɛ-na/ > [mtāɛ-nä]
/mtāɛ-kum/ > [mtāɛ-kum]
/mtāɛ-hum/ > [mtāḥ-ḥum]

La particule mtāɛ n'est pas invariable dans le parler arabe de Tripoli, ni, en général, dans les parlers bédouins. Elle varie en fonction du genre et du nombre du premier terme. Il existe une forme au féminin singulier mtāɛt, ainsi qu'une forme au masculin pluriel mtāɛīn et une forme au féminin pluriel mtāɛāt, qui peuvent être employées après des noms déterminés[136]. Ẹxemples : el-käswä mtāɛt-i « mon costume » ; hādu mtāɛīn-i « ceux-là sont à moi » ; ed-dōrǟt mtāɛāt l-ǟmes « les rondes d'hier ».

3.2. Relatif[137].

Le relatif est əlli. Il est invariable en genre et en nombre. əlli se réduit parfois à li. Il n'est employé que si son antécédent est déterminé[138]. Exemples : el-bābūr elli žе ǟmes men beŋġǟzi « le bateau qui est venu hier de Benghazi » ; er-rāžel elli že « l'homme qui est venu » ; en-nǟs lī-yebbu yọhᵒrbu « les gens qui veulent fuir » ; wēn ez-zṛāzīr lī-ḥå̄ṣṣelt ? « où sont ces oisillons que vous avez attrapés ? ». Avec un antécédent indéterminé, le relatif n'est pas exprimé. Exemple : mā-rēt-š ḥṣǟn yežri zey er-rīḥ ? « n'as-tu pas vu un cheval qui courait comme le vent ? ».

A côté de ce pronom, il en existe d'autres au Maghreb : əddi (parfois réduit à di) usuel dans les parlers préhilaliens très anciens, tels que les parlers juifs, ainsi qu'à Djidjelli et Collo (Nord Constantinois). Il est important de remarquer que dans les parlers préhilaliens anciens il y a un lien entre le relatif et la particule de possession, qui sont confondus en əddi.

3.3. Expression du futur[139].

3.3.1. La conjugaison préfixale a une valeur de futur. Un marqueur temporel dans la phrase précise cette idée de futur. Exemples : nemšu l-ṭrǟbles ġudwīkä « nous irons à Tripoli demain » ; netlǟgu ṣ-ṣọbāḥ bekri « nous nous rencontrerons tôt demain matin ».

La conjugaison préfixale peut avoir une valeur de futur, même sans marqueur temporel donné par la phrase. Elle indique que le procès se produira à un moment

---

136 Cf. Cesàro 1939, p. 48 ; Ph. Marçais 1977, p. 168 ; Grand'henry 1976, p. 71 ; W. Marçais 1908, p. 175 ; Dhina 1938, p. 348.

137 Cf. Cesàro 1939, p. 63 ; Stumme 1898, p. 273.

138 A côté de ce pronom, il en existe d'autres au Maghreb : əddi (parfois réduit à di) usuel dans les parlers préhilaliens très anciens, tels que les parlers juifs, ainsi qu'à Djidjelli et Collo (Nord Constantinois ; cf. Ph. Marçais 1952). Il est important de remarquer que dans les parlers préhilaliens anciens il y a un lien entre le relatif et la particule de possession, qui sont confondus en əddi.

139 Cf. Cesàro 1939, p. 248 ; Ph. Marçais 1977, p. 73.

ultérieur dont il n'est pas spécifié s'il est imminent ou pas. Exemples : naɛmel kēf tebbi « je ferai comme tu veux » ; nemšu lämānä nebbu « nous partirons quand nous voudrons ».

3.3.2. Les auteurs précisent que, pour exprimer le futur, on peut également faire précéder le verbe de la particule b-, mais uniquement dans les énoncés affirmatifs ou interrogatifs. Exemples : el-bennāy b-iži ġudwa « le maçon viendra demain » ; āš b-taɛmel el-yōm ? « Que feras-tu aujourd'hui ? » ; huwwå b-igūl l-äk wēn mšēnä « lui, il te dira où nous sommes allés ». Antonio Cesàro précise que cette construction avec la particule b- exprime l'idée de vouloir accomplir une action ; Philippe Marçais indique que cette construction marque « l'imminence, la possibilité (parfois la volonté, la finalité) ».

Stumme et Cesàro émettent l'hypothèse que cette particule b- serait dérivée du verbe yəḅḅi « il veut », à la conjugaison préfixale (cf. 2.1.3.8.) [140].

3.4. Réfléchi[141].

Pour exprimer le réfléchi, on peut avoir recours aux 5ème, 6ème et 8ème formes verbales (cf. morphologie verbale). Le réfléchi s'exprime aussi au moyen des mots rūḥ « esprit, âme », ḥāl « état » et näfs « âme ». Ces différents termes sont augmentés des pronoms suffixes. Exemples : gtel rūḥ-ah « il s'est suicidé » ; wåṭṭẹ rūḥ-ak « prépare-toi » ; wåṭṭẹ näfs-äk « prépare-toi » ; däbbär ḥāl-äk « débrouille-toi ».

3.5. Article indéfi[142].

L'indétermination est marquée dans le parler arabe de Tripoli par l'article Ø. On emploie le mot nu. Exemples : bīr « un puits », žṛānä « une grenouille », krāsi « des chaises ». Dans ce parler, un article indéfini wāḥd-əl-, formé à partir du numéral, n'a pas été développé, comme on le retrouve dans les parlers (surtout citadins) du Maroc ou de l'Algérie [143]. On sait que les parlers bédouins en font un usage très limité [144].

3.6. Démonstratifs, déictiques [145].

On trouve beaucoup de variation, dans l'étude de Stumme, pour les adjectifs et les pronoms démonstratifs, des formes augmentées et beaucoup de variantes pour le pluriel. Ceci est propre aux parlers de bédouins.

Comme le précise Dominique Caubet [146], « il y a deux types de démonstratifs, les déterminants nominaux et les pronoms. Tous deux distinguent deux espaces qu'ils opposent : celui qui est lié au sujet énonciateur, d'une part ; et, d'autre part, celui qui renvoie aux limites de l'espace lié aux interlocuteurs et qui, bien qu'il soit très variable, a généralement comme limite le visible (murs, ligne d'horizon...). Il serait erroné de vouloir réduire cette différence à une distinction proche-lointain, comme

---

[140] Cf. Ph. Marçais 1977, p. 73 ; Stumme 1898, p. 240 ; Cesàro 1939, p. 248.

[141] Cf. Cesàro 1939, p. 73 ; Stumme 1898, p. 273 ; Cohen 1963, pp. 152-153 ; Grand'henry 1976, p. 82 ; Boris 1958, p. 229 et p. 619.

[142] Cf. Cesàro 1939, p. 41 ; W. Marçais 1950, p. 201 ; Stumme 1898, p. 274.

[143] Cf. Cohen 1963, p. 156 et Ph. Marçais 1977, p. 164.

[144] Cf. Ph. Marçais 1977, p. 164 ; Cohen 1963, p. 156.

[145] Cf. Cesàro 1939, p. 58 ; Stumme 1898, p. 272 ; Caubet 1993, pp. 168-169 (tome I).

[146] Cf. Caubet 1993, p. 168 (tome I).

c'est encore trop souvent le cas. Il faut tenir compte de la dimension modale : le fait que l'énonciateur s'approprie un objet ou qu'il le rejette ».

3.6.1. Adjectifs démonstratifs.

3.6.1.1. L'espace lié à l'énonciateur, l'ici.

« Cet espace peut soit inclure l'énonciateur : f-hād-əl-bīt [...] dans cette pièce (où je suis), soit désigner un point déterminé par rapport à lui : hād-əl-ktāb ce livre (que je montre) » [147].

cet homme	hä-ṛ-ṛāžel hā̈da-ṛ-ṛāžel
cette fille	hä-l-bent hā̈di-l-bent
ces chameliers	hä-ž-žämmā̈lä hā̈du-ž-žämmā̈lä hādọl-ež-žämmā̈lä hādọlä-ž-žämmā̈lä hādọn-ež-žämmā̈lä hādọnä-ž-žämmā̈lä [148] hādọmä-ž-žämmā̈lä

ha-l- (« ce, cet, cette, ces ») est le déterminant nominal, invariable en genre et en nombre, très fréquemment utilisé dans le parler arabe de Tripoli [149]. Il existe aussi les adjectifs démonstratifs variables en genre et en nombre : hāda-l- « ce », hādi-l- « cette » et hā̈du-l-, hādọl-el-, hādọlä-l-, hādọn-el-, hādọnä-l-, hādọmä-l- « ces, cettes ».

3.6.1.2. L'espace lié à l'énonciateur et aux co-énonciateurs, le là-bas.

« L'espace du là-bas renvoie aux limites du visible, mais il peut aussi marquer un éloignement affectif et donc modal : dāk-əl-wəld ma bġa š yəgləs ! [...] Ce gosse-là ne veut pas rester tranquille ! » [150].

cet homme-là	hādāk-eṛ-ṛāžel hādāka-ṛ-ṛāžel dāk-eṛ-ṛāžel dāka-ṛ-ṛāžel hāk-eṛ-ṛāžel [151] hāka-ṛ-ṛāžel

[147] Cf. Caubet 1993, p. 168 (tome I).

[148] Cette forme se retrouve aussi dans le parler arabe de Tozeur (cf. Saada 1984, p. 79) et dans le parler des Marazig (cf. Boris 1958, p. 633).

[149] Cf. Ph. Marçais 1977, p. 197 ; W. Marçais 1950, p. 201 ; Boris 1958, p. 633.

[150] Cf. Caubet 1993, p. 169 (tome I).

[151] Cette forme se retrouve aussi dans le parler arabe de Tozeur (cf. Saada 1984, p. 79) ; cf. Ph. Marçais 1977, p. 197.

cette fille-là	hǟdīk-el-bent hǟdīkä-l-bent [152] dīk-el-bent dīkä-l-bent [153]
ces chameliers-là	hādộk-ež-žämmǟlä hādộkä-ž-žämmǟlä dộk-ež-žämmǟlä dộkä-ž-žämmǟlä

3.6.2. Pronoms démonstratifs.

3.6.2.1. L'espace lié à l'énonciateur, l'ici.

ceci	hǟda hādāyä
celle-ci	hǟdi hǟdīyä
ceux-ci	hādu hādộl hādộla hādộlāyä hādộn hādộna hādộnāyä hādummå

3.6.2.2. L'espace lié à l'énonciateur et aux co-énonciateurs, le là-bas.

cela	hādāk hādāka hādākāyä
celle-là	hǟdīk hǟdīkä hǟdīkǟyä
ceux-là	hādộk hādộka hādộkāyä dộk dộka dộkāyä hādộkummå

3.6.3. Expression du lieu[154].

« Comme pour les démonstratifs [...], on reprendra la distinction entre espace lié au sujet énonciateur, et espace lié aux deux énonciateurs, c'est-à-dire, renvoyant aux limites de la vision » [155].

---

[152] Cf. Saada 1984, p. 79.

[153] Cf. Saada 1984, p. 79.

[154] Cf. Cesàro 1939, p. 74 ; Stumme 1898, p. 280.

« ici » se dit hnä ou hnā̈yä ; « il sert à désigner l'espace où évolue l'énonciateur » [156].

« là » se dit tämmä ; cette adverbe marque « un éloignement de l'énonciateur » et vise « les limites de la vision ».

« là-bas » se dit ġā̈di (ou, moins employé, hnā̈k) ;

ġā̈dīkä « là-bas, par là » désigne un lieu éloigné et imprécis et il convient pour ce qui n'est attribué ni à l'énonciateur, ni au co-énonciateur.

3.7. Prépositions[157].

La préposition lē- et la préposition l- seront successivement traitées.

3.7.1. lē-.

Cette préposition lē- « à, pour » marque l'attribution, la destination, le mouvement (avec plus de distance que la préposition l-). On ne trouve cette préposition que pourvue des pronoms suffixes. Voici le paradigme : lē-yä, lē-k, lē-h, lē-hä, lē-nä, lē-kum, lē-hum. La préposition lē- avec les suffixes rend aussi le possessif.

3.7.2. l-.

Cette préposition l- dénote l'attribution, la destination, la localisation avec mouvement. Elle est dépourvue de voyelle propre. Philippe Marçais dit qu'en l'employant avec les pronoms suffixes, « l- ne peut généralement pas être autonome. Il n'y a qu'en Libye où il est possible de l'admettre dans une proposition nominale comme hāda l-i 'ceci est à moi'. Partout ailleurs, on aura lē- » [158]. Voici le paradigme avec les pronoms suffixes : l-i, l-äk, l-äh, l-hä, l-nä [159], l-kum, l-hum.

3.8. Négation[160].

3.8.1. Négation verbale.

3.8.1.1. La négation verbale est une négation double et discontinue. Elle s'obtient en ajoutant au verbe un préfixe mā- et un suffixe -š. Exemples : mā̈-žā̈b-äh-š « il ne l'a pas apporté » ; mā̈-rēnā̈-k-š « nous ne t'avons pas vu » ; mā̈-bεat-hū l-kum-š « il ne vous l'avait pas envoyé ».

3.8.1.2. La négation mā- (-š) se combine avec les pronoms suffixes[161] :

Il s'agit de la négation de la phrase nominale.

	Singulier		Pluriel	
1ère pers.	mā̈-ni	mā̈-nī-š	mā̈-nä	mā̈-nā̈-š
2ème pers.	mā̈-k	mā̈-k-š	mā̈-kum	mā̈-kum-š
3ème pers. masc.	mā̈-hu	mā̈-hū-š	mā̈-hum	mā̈-hum-š
3ème pers. fém.	mā̈-hi	mā̈-hī-š		

---

155 Cf. Caubet 1993, p. 189 (tome I).

156 Cf. Caubet 1993, p. 189 (tome I).

157 Cf. Cesàro 1939, p. 79 ; Stumme 1898, p. 276 ; Ph. Marçais 1977, p. 218.

158 Cf. Ph. Marçais 1977, p. 218.

159 l-nä est aussi réalisé [n-nä], résultat d'une assimilation régressive.

160 Cf. Stumme 1898, p. 283 ; Cesàro 1939, p. 187 ; Ph. Marçais 1977, pp. 275-280.

161 Cf. Stumme 1898, p. 283 ; Geist 1980, p. 133.

3.8.2. Négation nominale.

La négation nominale s'obtient en insérant la forme invariable mūš devant le terme à nier. Exemples : ā̄ne mūš tūnsi « je ne suis pas Tunisien » ; ɛāli mūš xū-y « Ali n'est pas mon frère » ; el-ḥōš mtāɛ el-gāḍe mūš băɛīd ɛălē-na « la maison du juge n'est pas loin de nous ».

La syntaxe – à l'instar de la phonétique et de la morphologie – dans le parler arabe de Tripoli, alterne traits préhilaliens et traits bédouins. Le recours à la construction analytique, pour marquer la relation de possession, est un trait préhilalien novateur. L'indétermination est marquée par l'article Ø ; un article indéfini wāḥd-əl n'a pas été formé à partir du numéral wāḥəd, comme dans les parlers préhilaliens. On retrouve beaucoup de variation pour les adjectifs et les pronoms démonstratifs : des formes augmentées et beaucoup de variantes pour le pluriel, trait propre aux parlers de type bédouin.

4. Lexique.

Une liste (non exhaustive) de certains mots (verbes, noms, adjectifs, adverbes, pronoms indéfinis, quantificateurs), pour lesquels on sait qu'il y a de la variation selon les parlers, est proposée ; on vérifie également le genre de certains termes.

4.1. Verbes.

faire	dăr, idīr / ɛmel, yaɛmel [162]
entrer	xašš, ixušš [163] / dxal, yudxul
sortir	ṭlåɛ, yåṭlaɛ [164]
vouloir, désirer	bä, yeḅḅẹ [165]
aimer	ḥabb, iḥebb [166]
voir	šbaḥ, yešbaḥ / ṛa [167]
regarder	šbaḥ, yešbaḥ fi
tomber (pluie)	ṣåbb, iṣůbb (el-mṭår)
trouver	lgä, yelgä
mettre	dăr, idīr/ ḥåṭṭ, iḥọṭṭ

---

[162] Les deux verbes alternent. ɛmel, yaɛmel est considéré comme un verbe sédentaire, préhilalien, alors que dăr, idīr est le verbe en usage dans les parlers bédouins.

[163] On trouve xašš, ixušš, qui est considéré comme bédouin. Cf. Marçais et Guîga 1959, tome 3, p. 1088 : « *ḫắš̌ ɛ^a^lä* " entrer chez qq., auprès de qq. " (compris, occasionnellement employé, mais sonsidéré comme du langage bédouin) ».

[164] On ne trouve pas xrəž.

[165] Pour dire « vouloir, aimer, désirer », on se sert de deux verbes : bä, yăbä et ḅḅå, yeḅḅẹ (cf. 2.1.3.8.). Dans l'usage, le premier verbe est utilisé à la conjugaison suffixale, alors que le second est employé pour la conjugaison préfixale. On trouve cela dans les parlers arabes du Fezzân[165] : il n'apparaît à la conjugaison suffixale que sous la forme bā̆, bīt, alors qu'à la conjugaison préfixale, on retrouve les deux formes tbī́ et tābā́ (p. 10 : nə̆bbi bī́ntäk ; p. 41 : tbī́ ; p. 8 : u hḗyyä mā-tābā-š tkắllmä ; p. 34 : mā-tābā́-š ; p. 50 : ḗlli ibí wulda yébṛa).

[166] Les auteurs précisent que le verbe ḥabb, iḥubb n'est utilisé qu'avec le sens d'« aimer ».

[167] Les auteurs précisent que le verbe *ṛa* (préhilalien, citadin), avec le sens de « voir, regarder », n'est utilisé qu'aux premières et deuxièmes personnes de la conjugaison suffixale. šbaḥ, yešbaḥ est considéré comme bédouin. On ne retrouve pas šāf, išūf à Tripoli ; on le retrouve par contre en Cyrénaïque (cf. Griffini 1913, p. 298 et Panetta 1943, p. 223).

poser	ḥåṭṭ, iḥọṭṭ
descendre	nzel, yenzel
monter	rgä, yergä / rkåb, yärkåb [168]
venir (viens !)	žä, iži (tăɛāla ! [169])
ouvrir	ḥall, iḥell
retourner, revenir	wållå, iwulli / rowwaḥ, irowwaḥ / ržaɛ, yeržaɛ[170]
devenir	ṣår, iṣīr / wålla, iwålli
devenir grand	kbåṛ, yukbur
maigrir	nḥaf, yenḥaf
grossir	smen, yesmen
mûrir	ṭå̄b, iṭệb
devenir blanc	ṭlåɛ, yåṭlaɛ åbyåḍ
rendre	radd, irudd
demander (quelque chose)	ṭlåb, yọṭlọb
demander (interroger)	nšed, yenšed
il faut que	lā̈zem / yelzem
emporter	žā̈b, ižīb / rfaɛ, yerfaɛ
attendre	stännä, yestännä / ṛāžä, iṛāži
dormir	rged, yurgud
rester	bgä, yebgä / gɛad, yogɛod
s'asseoir par terre	gaɛmez, igaɛmez
s'asseoir sur une chaise	gɛad, yogɛod
fermer	ṣåkkar, iṣåkkar
tousser	kaḥḥ, ikuḥḥ
prendre	xdä, yāxed
écouter	smaɛ fi, yesmaɛ fi
entendre	smaɛ, yesmaɛ
dormir	rged, yurgud
se lever	nā̈ḍ, inộḍ
travailler	xdem, yexdem
envoyer	bɛat, yebɛat
jeter	rmä, yermi
attraper	ḥåṣṣål, iḥåṣṣål / kmeš, yekmeš / šedd, išedd
saisir, tenir ferme	šedd, išedd
arrêter	wåggåf, iwåggåf
arrête !	wåggåf !
raconter	ḥkä, yäḥki
cacher	däss, idess
se cacher	lbed, yelbed
faire mal	užaɛ, yūžaɛ
j'ai mal à la tête	ṛās-i yūžaɛ fī-yä
il faut que	yelzem, lā̈zem

[168] On trouve rkåb, yärkåb qui est typiquement bédouin.

[169] On trouve l'impératif tăɛāla des parlers bédouins.

[170] ržaɛ, yeržaɛ est considéré comme sédentaire préhilalien.

4.2. Noms.

pluie	mṭår [171]
nuit	lēl
matin	ṣọbḥ
un œuf	däḥyä
thé	šǟhi
homme	ṛāžel / tärrǟs
femme	mṛa
(épouse)	(mṛa / ähĕl / εēlä / zōza)
père	bu
mère	umm
maman	yummi, yuṃṃå, yåṃṃå
sœur	uxt
frère	xu
grand-mère	ḥännä / ḥännǟnä
grand-père	žedd
oncle paternel	εamm
sa tante paternelle	ähĕl-εamm-äh / maṛt-εamm-äh [172]
oncle maternel	xāl / xǟl
tante maternelle	xālä
gendre	nsīb, rbīb
main	īd / yedd
pied	režl
gens	nǟs [173]
tous les gens	nǟs kull-hä / nǟs kull-hum
carottes	sfennǟri
tomates	ṭmǟṭem
oranges	burdgǟ̊n / līm [174]
citrons	gāṛes
poires	anzǟ̊ṣ
noix	zōza
gombo	bǟmyä
courge	gaṛεa
citrouille	gaṛεa ḥamṛa
courgette	gaṛεa bēḍå
épinards	sbānāk
cardons	xuršuf
artichaut	äŋgīnǟr
lentilles	εǟdes

[171] mṭår a le sens de « pluie », nåw celui de « chaleur » et šita celui d'« hiver » ; alors que dans d'autres dialectes, ces trois mots peuvent avoir le sens de « pluie ». « averse » se dit šbūb, « crachin » se dit bišbǟšä, mīhān veut dire « pluie très forte » et sēl « pluie avec inondation ».

[172] Le terme εamma n'apparaît dans aucune des sources.

[173] Chez les auteurs, on remarque que nǟs s'accorde tantôt au féminin (kull en-nǟs tetsowweg « tous les gens vont au souk »), tantôt au pluriel (en-nǟs el-ḥāḍrīn « les gens présents »).

[174] Harvey Goldberg précise que līm est le terme employé par les Juifs de Tripoli (cf. Goldberg 1983, p. 95).

pastèque	dellāɛ
melon	båṭṭệx, gelɛāwiyyä
poivre	felfel
sel	melḥ
menthe	naɛnāɛ
clé	meftā̄ḥ
beurre (frais)	zebdä
beurre (fondu et conservé)	sämĕn
petit-déjeuner	fṭộr
déjeuner	ġdä
dîner	ɛăšä
après-midi (l'après-midi)	ɛaṣĕr / baɛd el-ɛaṣĕr [175]
bouche	fåmm
nez	xäšĕm
gorge	gärẑūma
cheval	ḥṣā̄n, xēl
jument	fråṣ
cochon	xanzīr, ḥallūf
sanglier	xanzīr
poisson	ḥūt
coq	dīk
poulet	farrūž
poussin	fellūs
poule	džā̄žä
moutons	ġnam
tapis	sežžā̄dä, bsāṭ [176]
couverture	sežžā̄da (voyage), baṭṭāniyyä (lit), ɛābe
village	gåṛyå, blā̄d

4.3. Adjectifs.

chaud	sxūn, ḥā̄mi
petit	ṣġīr
bon, bien	bā̄hi / mlīḥ

4.4. Adverbes.

aujourd'hui	el-yōm
demain	ġudwa / ġudwīkä / ġudwīkīthä
après-demain	baɛd-ġudwa / baɛd-ġudwīkä / baɛd-ġudwīkīthä
hier	ā̄mes
hier soir	el-bā̄raḥ
avant-hier	owwul-ā̄mes
avant-hier soir	el-bā̄raḥ l-ūla
tôt	bekri
le lendemain	mən-ġudwīkä

---

[175] « midi » se dit aussi ḍọhᵒr, mais je n'ai pas trouvé baɛd-eḍ-ḍọhᵒr « après-midi » chez les auteurs.

[176] Cf. W. Marçais 1950, p. 199 : « La Tunisie, comme l'Algérie et le Maroc, a gardé pour " tapis " le vieux mot coranique *zarbîya* (*bsâT* n'apparaît qu'en Libye et en Cyrénaïque) ».

ici	hĕnä / hĕnǟyä
ne...personne	ma...ḥadd
encore (à nouveau)	ɛād / tā̱ni
encore (durée)	mǟzǟl / bǟgi / gāɛad
ne...plus	mǟ-ɛǟd-š
tout	okkull [177] / kull-še / kull-ĕš
assez (ça suffit)	yǟser, bess
attention !	bǟl-äk (sg.), bǟl-kum (pl.)
peut-être	bǟlek (bälek žīɛān « il a peut-être faim »), zaɛma

(zaɛma nešbaḥ-kum « peut-être que je vous verrai »), terɛāmta (terɛāmta nešbaḥ-kum « peut-être que je vous verrai »), šōr + suffixes (šōr-ek tebbi txūnī-ni « tu veux peut-être me trahir »), ši (nelgǟ-hum ši « je les trouverai peut-être »)

presque	gē̄š
encore / pas encore	mǟzǟl, bǟgi, gǟɛa / mǟzǟl
il y a / il n'y a pas	fi, tämmä / mǟ-fī-š, mǟ-tämmǟ-š

4.5. pronoms indéfinis.

quelque chose	ḥǟža / še / šeyy
quelqu'un	ḥadd

4.6. Quantificateurs.

un peu de	šweyyä / šwēy
très peu, à peine	tseyyšä
beaucoup de	yǟser / čōk / šōk [178] / hālba [179]

4.7. Genre.

On vérifie dans cette partie 'Genre', le genre de certains termes. Selon les parlers, certains termes peuvent être soit masculins, soit féminins. En ce qui concerne les substantifs féminins du § 4.7.2., ce sont des mots qui n'ont pas de marques extérieures du féminin.

4.7.1. Masculin.

bǟb « porte »
zēt « huile »
mä « eau » [180]
ṣộf « laine »
mūs « couteau »
gmåṛ « lune »
gälb « cœur »
dukkǟn « boutique »

---

[177] On remarque que le /k/ assimile le /l/ de l'article : /əl-kull/ > [okkull].

[178] Du turc çok « beaucoup ».

[179] hālba serait-il à rapprocher de l'hébreu harbēh (הרבה) « beaucoup » ?

[180] Mais le diminutif est toujours au féminin ṃṃʷoyyä « un peu d'eau ».

4.7.2. Féminin.

On a ici une liste de substantifs féminins qui n'ont pas de marque extérieure du féminin. Il peut s'agir de substantifs qui sont traditionnellement féminins en sémitique, ou bien qui sont féminins à cause du substrat berbère.

dāṛ « chambre »
režl « pied »
bēt « tente »
säms « soleil »
båṭn « ventre »
årḍ « terre »
ṭrẹg « route »
nāṛ « feu »

Conclusion.

Cette étude a permis de mettre en évidence le fait que le parler arabe de Tripoli d'après les sources principales de l'époque est massivement un parler de type bédouin – de type *Sulaym*, dans la classification de William Marçais [181] et faisant partie des parlers E, dans la classification de Jean Cantineau [182] – mais on y remarque la présence de caractéristiques propres aux parlers préhilaliens. On a donc affaire à un parler mixte.

C'est en comparant systématiquement le parler arabe de Tripoli avec d'autres parlers bédouins, tels que les parlers de la région du Mzāb [183], le parler des 'Arbâɛ [184], celui de Saïda [185] en Algérie, ou le dialecte arabe ḥassānīya de Mauritanie [186], ou encore le dialecte arabe de Skūra au Maroc [187] et en m'appuyant sur l'article de William Marçais sur les parlers de la Tunisie [188] et sur les articles de Philippe Marçais [189] ainsi que ceux de Jean Cantineau [190] sur les parlers de l'Algérie, que j'ai pu dégager les traits bédouins et les traits préhilaliens dans le parler arabe de Tripoli et répondre à mon hypothèse de départ.

L'aspect mixte apparaît dans la phonétique, la syntaxe, la morphologie et le lexique : – En phonétique, la réalisation sonore occlusive [g] du phonème qāf, la réalisation chuintante spirante [ž] du žīm, les altérations conditionnées des chuintantes et des sifflantes, la labiovélarisation, la réduction des diphtongues ay et aw respectivement en ē et ō, sont des traits communs aux parlers de type bédouin ; mais à l'instar des parlers innovants préhilaliens, ce parler ne possède pas d'interdentales et il a les phonèmes vocaliques brefs d'un parler citadin : il confond, en effet, le /a/ et le /i/ (en /ə/) et sauvegarde l'individualité de /u/.

---

181 Cf. W. Marçais 1950.
182 Cf. Cantineau 1938.
183 Cf. Grand'henry 1976.
184 Cf. Dhina 1938.
185 Cf. W. Marçais 1908.
186 Cf. Cohen 1963.
187 Cf. Aguadé/Elyaacoubi 1995.
188 Cf. W. Marçais 1950.
189 Cf. Ph. Marçais 1957.
190 Cf. Cantineau 1937, Cantineau 1938, Cantineau 1940 et Cantineau 1941.

– En morphologie : Pour la morphologie verbale, on remarque qu'il n'y a pas d'innovations, comme dans les parlers préhilaliens : on distingue le genre dans les conjugaisons, au singulier [191] ; dans les verbes défectueux, il n'y a pas reconstruction du paradigme, avec des formes comme təlgāy, yəbdāw, šrāw, mšāt, par exemple (où apparaît la voyelle longue ā) ; et le passif de la 1ère forme se forme au moyen de la 7ème forme ($nC_1C_2əC_3$) et le réfléchi-moyen au moyen de la 8ème forme ($C_1tC_2əC_3$), comme dans les parlers de type Sulaym. Pour la morphologie nominale : les diminutifs se forment sur des schèmes qu'on retrouve dans les parlers de type bédouin : le diminutif des trilitères se forme sur le schème $C_1C_2\bar{e}C_3$(a) (qui s'oppose au schème $C_1C_2əyyəC_3$ des parlers citadins), les quadrilitères formés sur le schème $C_1vC_2C_3\bar{a}C_4$ ont leurs diminutifs formés sur le schème $C_1C_2\bar{e}C_3\bar{\imath}C_4$ (qui s'oppose au schème $C_1C_2\bar{e}C_3vC_4$ des parlers citadins), et les adjectifs de couleurs formés sur le schème $aC_1C_2vC_3$ forment leurs diminutifs sur le schème $iC_1\bar{\imath}C_2vC_3$ (qui s'oppose au schème $C_1C_2\bar{\imath}C_2vC_3$).

On remarque, cependant, que l'emploi du duel tend à se figer, comme dans les parlers préhilaliens innovants.

– En syntaxe : Le recours à la construction analytique, pour marquer la relation de possession, est un trait préhilalien novateur. L'indétermination est marquée par l'article Ø ; un article indéfini wāḥd-əl n'a pas été formé à partir du numéral wāḥəd, comme dans les parlers préhilaliens. On retrouve beaucoup de variation pour les adjectifs et les pronoms démonstratifs : des formes augmentées et beaucoup de variantes pour le pluriel, trait propre aux parlers de type bédouin.

– dans le lexique : on remarque que des termes citadins alternent avec des termes bédouins. On remarque, par exemple, que ɛmel-yaɛmel alterne avec dā̈r-idīr « faire », que dxal-yudxul alterne avec xašš-ixušš « entrer », que ržaɛ-yeržaɛ alterne avec wållå-iwulli « revenir, retourner » et que yedd (citadin, préhilalien) alterne avec īd (bédouin) « main ». On note également l'emploi du verbe citadin préhilalien ṛa « voir ». On voit aussi que nā̈s s'accorde tantôt au féminin (comme dans les parlers de type bédouin), tantôt au pluriel (comme dans les parlers sédentaires).

Je mène actuellement une étude à Tripoli, où j'enquête sur le terrain. Cette nouvelle étude permettra de constater l'évolution du parler et de compléter les travaux précédents, en prenant en considération, cette fois, les phénomènes de mouvements de population et d'immigration qui ont eu lieu en Libye depuis la moitié du XXe siècle : l'exode rural (en tenant compte du début de l'exploration des puits de pétrole, en 1955, qui l'a beaucoup influencée) ; l'immigration en provenance d'Afrique noire, principalement, du Tchad et du Soudan, où l'on parle aussi des dialectes arabes ; et l'immigration en provenance d'autres pays arabes (et plus précisément de la Tunisie, du Maroc et de l'Algérie et de l'Egypte).

---

[191] Mais pas au pluriel, comme on le retrouve dans le parler des Marazîg (Sud tunisien) et les parlers bédouins du Fezzân (Libye), très conservateurs (cf. G. Boris 1951 et 1958, et Ph. Marçais 2001).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AGUADÉ, Jordi et ELYAACOUBI, Mohammed, (1995). *El dialecto árabe de Skūra (Marruecos)*, Madrid, CSIC.

BORIS, Gilbert, (1951). *Documents linguistiques et ethnologiques sur une région du Sud Tunisien (Nefzaoua)*, Paris, Adrien Maisonneuve.

BORIS, Gilbert, (1958). *Lexique du parler arabe des Marazig*, Paris, Klincksieck.

BURGAT, François et LARONDE André, (2000). *La Libye*, Que sais-je ? n° 1634, Paris, PUF, 2ème édition.

CANTINEAU, Jean, (1936). « Géographie linguistique des parlers arabes algériens », in *Revue Africaine*, LXXIX, pp. 91-93.

CANTINEAU, Jean, (1937). « Les parlers arabes du département d'Alger », in *Revue Africaine*, LXXXI, pp. 703-711.

CANTINEAU, Jean, (1938). « Les parlers arabes du département de Constantine », in *Actes du IVe Congrès de la Fédération des Sociétés Savantes de l'Afrique du Nord*, II, pp. 849-863.

CANTINEAU, Jean, (1940). « Les parlers arabes du département d'Oran », in *Revue Africaine*, LXXXIV, pp. 220-23.

CANTINEAU, Jean, (1941). « Les parlers arabes des Territoires du Sud », in *Revue Africaine*, LXXXV, pp. 72-77.

CANTINEAU, Jean, (1951). « Analyse phonologique du parler d'El-Hâmma de Gabès », in *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, XLVII, Paris, pp. 64-105.

CANTINEAU, Jean, (1960a). *Cours de phonétique arabe*, Paris, Klincksieck.

CANTINEAU, Jean, (1960b). *Etudes de linguistique arabe Mémorial Jean Cantineau*, Paris, Klincksieck.

CAUBET, Dominique, (1993). *L'arabe marocain, I. Phonologie et morphosyntaxe, II. Syntaxe et catégories grammaticales, textes*, Paris-Louvain, Peeters.

CAUBET, Dominique, (2001). « Questionnaire de Dialectologie du Maghreb (d'après les travaux de W. Marçais, M. Cohen, G. S. Colin, J. Cantineau, D. Cohen, Ph. Marçais, etc.) », in *EDNA, Estudios de Dialectología Norteafricana y Andalusí*, n° 5 (2000-2001), pp. 73-92.

CESÀRO, Antonio, (1939). *L'arabo parlato a Tripoli*, Milan, Mondadori, 1939.

CESÀRO, Antonio (1954). « Racconti in dialetto tripolino », in *Annali dell'Instituto Universitario di Napoli*, VI, pp. 49-59.

COHEN, David, (1960). *Etudes de linguistique sémitique et arabe*, La Haye-Paris, Mouton.

COHEN, David, (1963). *Le dialecte arabe Ḥassānīya de Mauritanie*, Paris, Klincksieck.

COHEN, David, (1966). « Le système des voyelles brèves dans les dialectes maghribins », in *Etudes de linguistique sémitique et arabe*, La Haye-Paris, Mouton, pp. 172-178.

DHINA, A. (1938). « Notes sur la phonétique et la morphologie du parler des 'Arbâɛ », in *Revue Africaine*, n° 376-377, Alger, pp.313-352.

DOUTTE, Edmond, (1903). « Un texte arabe en dialecte oranais », in *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, XII, Paris, pp. 335-406.

FARINA, Giulio, (1912). *Grammatica araba per la lingua letteraria con un'appendice sul dialetto tripolino*, Bologna, Giulio Groos.

GEIST, Stephen, (1980). *Esquisse du parler arabe de Tripoli (Libye)*, Mémoire de Maîtrise, Paris III.

GEIST, Stephen , (1981). *La situation linguistique à Tripoli (Libye)*, Mémoire de DEA, Paris III.

GOLDBERG, Harvey E., (1983). « Language and culture of the Jews of Tripolitania: a preliminary view », in *Mediterranean Language Review*, I, p. 85-102.

GRAND'HENRY, Jacques, (1976). *Les parlers arabes de la région du Mzāb (Sahara algérien)*, Leiden, Brill.

GRAND'HENRY, Jacques, (1985). « Un texte arabe de Tripoli (Libye) », in *Mélanges à la Mémoire de Philippe Marçais*, Paris, Adrien Maisonneuve, pp. 65-73.

GRIFFINI, Eugenio, (1913). *L'arabo parlato della Libia*, Milan, Ulrico Hoepli.

LARCHER, Pierre, (2001). « Les langues de la Libye : passé et présent », in *La revue des deux rives*, n° 2, pp. 43-51, Paris, L'Harmattan.

LARIA, Massimo, (1992). « Some phonological and phonetic features of the definite article in the spoken Arabic of Tripoli (Libya) », in *Quaderni del dipartimento di linguistica*, 3, Firenze, Università degli Studi di Firenze, pp. 71-75.

LARIA, Massimo, (1993). « Classi morfologiche del verbo nel dialetto della Cirenaica », in *Quaderni di studi arabi*, XI, 1993 [1994], pp. 107-115.

LARIA, Massimo, (1996). « Some characteristic features of Cyrenaican arabic », in *Proceedings of the 2nd Conference of International Arabic Dialectology Association AIDA (Cambridge, 10-14 September 1995)*, Cambridge, University of Cambridge, pp. 123-132.

MARÇAIS, Philippe, (1947). « Texte en arabe parlé de Sidi Aïssa (Sud Algérois) », in *Annales de l'Institut d'Etudes Orientales*, VI, Alger, Editions " La Typo-Litho et Jules Carbonel ", p. 195-218, 1942-47.

MARÇAIS, Philippe, (1952). *Le parler arabe de Djidjelli*, Paris, Maisonneuve, sans date [1952].

MARÇAIS, Philippe, (1957). « Les parlers arabes », in *Initiation à l'Algérie*, Paris, Adrien Maisonneuve, p. 215-237.

MARÇAIS, Philippe, (1977). *Esquisse grammaticale de l'arabe maghrébin*, Paris, Adrien Maisonneuve.

MARÇAIS, Philippe, (2001). *Parlers arabes du Fezzân, textes, traductions et éléments de morphologie rassemblés et présentés par Dominique CAUBET, Aubert MARTIN et Laurence DENOOZ*, Université de Liège, avec la participation de l'INALCO.

MARÇAIS, William, (1908). *Le dialecte arabe des Ūlād Bṛāhîm de Saïda*, Paris, Honoré Champion.

MARÇAIS, William, (1950). « Les parlers arabes », in *Initiation à la Tunisie*, Paris, A. Maisonneuve, pp. 195-219.

MARÇAIS, William et GUÎGA, Abderrahmân, (1925). *Textes arabes de Takroûna, I. Textes, transcription et traduction annotée*, Paris, Ernest Leroux. (1958). *Textes arabes de Takroûna, II. Glossaire*, Paris, Geuthner, tomes 1 et 2. (1959) *Textes arabes de Takroûna, II. Glossaire*, Paris, Geuthner, tomes 3 à 6. (1960) *Textes arabes de Takroûna, II. Glossaire*, Paris, Geuthner, tome 7. (1961) *Textes arabes de Takroûna, II. Glossaire*, Paris, Geuthner, tome 8.

MARTEL, André, (1991). *La Libye 1835-1990 Essai de géopolitique historique*, Paris, PUF, 1991.

MESSAOUDI, Leïla, (2002). « Le parler ancien de Rabat face à l'urbanisation linguistique », in *Aspects of the dialects of arabic today, Proceedings of the 4th*

conference of the International Arabic Dialectology Association (AIDA), Marrakesh, Apr. 1 – 4. 2000, Rabat, Amapatril, pp. 223-233.

OWENS, Jonathan, (1983). « Libyan Arabic dialects », in *Orbis*, XXXII, 1-2, Louvain, 1983 [1987], p. 97-117.

OWENS, Jonathan, (1984). *A Short Reference Grammar of Eastern Libyan Arabic*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz.

PANETTA, Ester (1943). *L'arabo parlato a Bengasi, I. Testi con traduzione e note, II. Grammatica*, Rome, La Libreria dello Stato.

PEREIRA, Christophe, (2001). *L'arabe de Tripoli (Libye), Etat des lieux et nouvelle approche*, Mémoire de maîtrise d'arabe maghrébin, INALCO.

PEREIRA, Christophe, (2002). « Le parler arabe de Tripoli, un parler mixte », in *Proceedings of the 5th Conference of the International Arabic Dialectology Association (AIDA) – Cadix (Spain), 25-28 September 2002.*

SAADA, Lucienne, (1984). *Eléments de description du parler arabe de Tozeur (Tunisie)*, Paris, Geuthner.

STUMME, Hans, (1894). *Tripolitanisch-tunisische Beduinenlieder*, Leipzig, J.C. Heinrich'sche Buchhandlung.

STUMME, Hans, (1898). *Märchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis in Nordafrika*, Leipzig, Heinrich'sche Buchhandlung.

TAINE-CHEIKH, Catherine, (1986). « Les altérations conditionnées des chuintantes et des sifflantes dans les dialectes arabes », in *Comptes rendus du Groupe Linguistique d'Etudes Chamito-Sémitiques (GLECS)*, tomes XXIV-XXVIII, 1979-1984, Annexe II, [1986], pp. 413-435.

WAGNON, Adrien, (1894). *Chants des bédouins de Tripoli et de la Tunisie, traduits d'après le recueil du DR H. Stumme*, Paris, Ernest Leroux.

estudios de dialectología
norteafricana y andalusí
7 (2003), pp. 59-109

ESTUDIO DESCRIPTIVO Y COMPARATIVO DE LOS FONEMAS DEL ÁRABE DIALECTAL MARROQUÍ

JORDI AGUADÉ

0) En este artículo presento un estudio detallado de los fonemas consonánticos y vocálicos de los dialectos árabes de Marruecos[1]. La publicación en los últimos años de numerosos estudios sobre el árabe marroquí hace aconsejable ofrecer una visión de conjunto que tenga en cuenta todos los nuevos datos de los que ahora se dispone: si bien abundan los trabajos dedicados a dialectos en particular, falta en cambio un análisis general de los fonemas del marroquí ya que las descripciones que figuran en obras generales (como son, por ejemplo, el *Cours* de Cantineau o el *Handbuch der arabischen Dialekte*) han quedado anticuadas. La única excepción la constituye J. Heath quien en su reciente libro *Jewish and muslim dialects of Arabic* (obra que viene a ser un esbozo de atlas lingüístico) dedica un interesante capítulo a este tema[2]: sin embargo su autor no pudo consultar algunos estudios publicados con posterioridad a la aparción de su libro que yo sí he tenido en cuenta aquí.

0.1) He tomado como base y término de comparación el árabe hablado en Casablanca: los ejemplos que aquí se citan están por lo tanto en este dialecto (con la excepción, claro está, de aquellos casos en los cuales se indique expresamente otra procedencia)[3].

Es indispensable hacer hincapié en este punto ya que durante muchos años se han publicado trabajos sobre el árabe marroquí sin que fuera siempre evidente en qué dialecto se basaban: y con demasiada frecuencia se ha generalizado partiendo de ejemplos aislados o de dudosa procedencia. Una obra importante (e indudablemente útil) como es por ejemplo la *Short reference grammar of Moroccan Arabic* de R. S. Harrell se basa (a juzgar por lo que dice su propio autor) en el habla de informantes originarios de Fez, Rabat y Casablanca[4]. Esto es lícito cuando el libro está dirigido al gran público y por tanto está concebido de una manera eminentemente práctica; pero, obviamente, tal amalgama dialectal no es precisamente recomendable cuando se trata de llevar a cabo estudios dialectológicos.

---

[1] Este artículo es parte de un libro sobre el árabe dialectal marroquí que publicaré próximamente.

[2] Cf. pp. 130 ss.

[3] Acerca del dialecto de Casablanca cf. Aguadé, "Textos marroquíes urbanos" y "Notes on the Arabic dialect of Casablanca".

[4] Op. cit., p. 7 de la introducción. Pero, a juzgar por los ejemplos que se citan, más bien parece que el libro se basa en los dialectos de Rabat y Fez.

1) Fonemas consonánticos del árabe marroquí.

Los fonemas consonánticos del dialecto de Casablanca son los siguientes:

	bilabial	labiodental	dental	alveolar	prepalatal	palatal	velar	uvular	faringal	laringal
– / + faringaliz.	– +	– +	– +	– +	– +	– +	– +	– +	– +	– +
oclusivas sordas			t ṭ				k	q		ʔ
sonoras	b ḅ		d ḍ				g			
fricativas sordas		f f̣		s ṣ	š		x		ḥ	h
sonoras				z ẓ	ž		ġ		ʕ	
nasales	m ṃ		n ṇ							
laterales				l ḷ						
vibrantes				r ṛ						
semiconsonantes	w					y				

1.1) Además, en préstamos del francés y del español pueden aparecer los dos siguientes fonemas:
/p/: oclusiva bilabial sorda
/v/: fricativa labiodental sonora (sólo en préstamos del francés).
El fonema /č/ (africada palatal sorda, IPA /tʃ/ o /c/) aparece en dialectos del norte, especialmente en préstamos del español (cf. infra, no. **2.11**).

1.1.1) Las interdentales /ṯ/ y /ḏ/ aparecen en dialectos del norte y en hassaniyya (cf. infra nos. **2.3.3** y **2.3.6**), la interdental /ḏ̣/ aparece en Jebala (cf. no. **2.3.22.1**) así como en hassaniyya y algunos otros dialectos de tipo beduino como el de los Zʕīr (cf. infra, no. **2.3.3**).
El fonema vibrante fricativo /ʁ/ aparece en algunos dialectos urbanos de Jbala (Tetuán, Chauen), en Fez y en dialectos judíos (cf. infra no. **2.4.29**).
El fonema fricativo prepalatal sordo /ç/ aparece en dialectos del norte de Marruecos (cf. infra no. **2.7.4**).

El fonema /ǧ/ (africada prepalatal sonora) aparece en dialectos del norte (cf. infra nos. **2.5.4** y **2.5.5**)

1.2) Diacrónicamente, y de una manera general, hay que destacar los siguientes fenómenos con respecto a los fonemas del árabe clásico:

1.2.1) pérdida de las interdentales /ṯ/, /ḏ/ y /ḏ̣/ que se han convertido en sus correspondientes oclusivas (cf. con más detalle, infra, nos. **2.3.3**, **2.3.10**, **2.3.14**, **2.3.19** y **2.3.21**).

1.2.2) práctica desaparición del fonema oclusivo laringal sordo /ʔ/ (cf. infra no. **2.10.13**).

1.2.3) aparición de un fonema oclusivo velar sonoro /g/ (cf. infra nos. **2.7.6**, **2.7.7**, **2.7.8** y **2.7.9**).

1.2.4) en cambio, la existencia de fonemas faringalizados que no refleja el alifato árabe (como por ejemplo /ṛ/, /ḅ/, /ḷ/) no es siempre una innovación dialectal puesto que muchos de ellos están ya descritos por los gramáticos árabes medievales[5].

2) Descripción de los fonemas consonánticos.

2.1) Bilabiales.

2.1.1) /b/ (= oclusiva bilabial sonora). Ejemplos: *āṛbʕa* "cuatro", *bāba* "miga", *bāhər* "asombroso, fascinante", *bāhi* "bello, magnífico", *bākūṛ* "breva", *bāqi* "todavía", *bārəd* "frío, fresco", *bāš* "a fin de que", *bāša* "gobernador", *bdāw* "ellos empezaron", *bəġla* "mula", *bəkri* "temprano", *blāġi* "babuchas", *bəndīr* "pandereta", *bənnāya* "albañiles", *bəṛġūt* "pulga", *bəttīx* "melones", *bzābəẓ* "grifos", *bġīt* "yo quiero", *bhāyəm* "acémilas", *bībi* "pavo", *byār* "pozos", *bla* "sin", *bəldān* "países, regiones", *būla* "orina", *bŭwwāba* "porteros", *dāba* "ahora", *dəbbān* "moscas", *dbāləž* "brazaletes", *dyāb* "chacales", *dŭwwbu* "ellos fundieron", *dūžānbīr* "diciembre (del calendario agrícola)", *ġāləb* "vencedor", *ḥəbb* "él amó", *ḥlīb* "leche", *ībrīr* "abril (del calendario agrícola)", *kbīr* "grande viejo", *kəbda* "hígado", *kəddāb* "mentiroso", *klāb* "perros", *ktūba* "libros", *ləbsāt* "ella vistió", *lūbān* "ámbar", *mbĭyyəḍ* "blanqueado, encalado", *məktūba* "escrita", *məṛḥba* "bienvenido, bienvenida", *nsība* "cuñada", *nūba* "vez, turno", *qwāləb* "pilones de azúcar", *qəlb* "corazón", *qšāšəb* "túnicas", *rākbīn* "que cabalgan, cabalgando", *sbāni* "pañuelos", *šəbʕāna* "harta", *šrābəl* "babuchas bordadas", *šūtānbīr* "setiembre (del calendario agrícola)", *ṣḥāb* "amigos, compañeros", *tābūt* "ataúd, encofrado", *tūb* "tela, tejido", *ṭāyəb* "que hierve, maduro, a punto", *xwābi* "jarras, tinajas", *xāyəb* "feo, malo", *yābəs* "seco", *ẓəbda* "mantequilla", *žāwbu* "ellos respondieron", *žbāl* "montañas", *žbəd* "él tiró, estiró", *žəllāba* "ganaderos, tratantes de ganado", *žəbti* "tú trajiste", *žənb* "lado, borde", *ʕənkbūt* "tela de araña".

---

[5] Quienes hablan de la faringalización *(tafxīm"ⁿ")* de estos fonemas: cf. Cantineau, *Cours*, pp. 23-24 y 48 así como art. "tafkhīm" de Al-Ani en *EI*², vol. 10, p. 90: el término lo utiliza por primera vez el gramático árabe Sībawayhi (fallecido hacia el año 796).

2.1.2) Representa diacrónicamente el fonema /b/ del árabe clásico: ác. *bāb*^{un} > *bāb* “puerta”, ác. *baqiyat* > *bqāt* “ella permaneció”, ác. *ḥabasa* > *ḥbəs* “él retuvo, encarceló”, ác. *qabīla*^{tun} > *qbīla* “tribu”, ác. *šabaka*^{tun} > *šəbka* “red”, ác. *yabisa* > *ybəs* “se secó”, ác. *baʕīda*^{tun} > *bʕīda* “lejana”, ác. *baqara*^{tun} > *bəgṛa* “vaca”, ác. *bayn*^{a} > *bīn* “entre”.

> En algunos dialectos /b/ representa el fonema /m/ del árabe clásico[6]. Así ác. *mašā* > *bša* “el anduvo” (dialecto de los Zʕīr)[7], *mʕa bən* “¿con quién?”, *dyāl bən* “¿de quién?” (Chauen)[8]. En ocasiones también puede representar /m/ en préstamos de lenguas europeas: español “metro” > *bēṭro* (Anjra)[9].

2.1.3) Representa el fonema oclusivo sordo /p/ así como los fonemas /b/ y /v/ en préstamos de lenguas europeas: francés *bac(calauréat)* > *bāk* “bachillerato”, francés *pneu* > *bnu* “neumático”, francés *appartement* > *bāṛṭma* “apartamento”, español *pastel* > *bəṣṭīḷa* “guiso a base de hojaldre, almendras y carne de pollo”, español *campo* > *kānbu* “paleto, rústico, ignorante”[10], francés *valise* > *bālīza* “maleta”, francés *banane* > *bānān* “plátano”, español *playa* > *blāya* “playa”, español (o italiano) *punta* > *būnta* “colilla”[11].

2.1.4) /b/ tiene los siguientes alófonos:

[ß] (= oclusiva bilabial sonora africada). Es alófono de /b/ en posición intervocálica: *bībān* ⟶ [bi:ßæ:n] “puertas”, *bībi* ⟶ [bi:ßi] “pavo”, *dāba* ⟶ [dæ:ßa] “ahora”. Este alófono no es muy frecuente en Casablanca (es característico, en cambio, de algunos dialectos del norte como por ejemplo Anjra y Chauen)[12].

> Se trata de un fenómeno antiguo que ya fue descrito por el gramático árabe medieval Sībawayhi[13].

---

6 Este fenómeno ya se daba antiguamente: *Makka* > *Bakka* “La Meca”: Cantineau, *Cours*, p. 28.

7 Cf. Aguadé, “Zʕīr”, p. 142 (no. 1.5).

8 Cf., respectivamente, Natividad, “Chefchaouen”, p. 111 y Moscoso, *Chauen*, p. 44 (no. 2.1.31).

9 Vicente, op. cit, p. 50 (no. 2.12.1).

10 Acerca de este préstamo cf. Benyahia/Aguadé, “Hispanismos”, p. 197.

11 La etimología exacta de la voz no está clara: cf. Benyahia/Aguadé, “Hispanismos”, p. 193.

12 Cf. Cantineau, *Cours*, p. 31; Colin, “Taza”, pp. 35 y 39; Singer, “Neuarabische Texte”, p. 110; Vicente, *Anjra*, pp. 38-39 (no. 2.1.1.1); Aguadé/Moscoso, “El permiso de conducción”, p. 266; Moscoso, *Chauen*, pp. 43-44 (no. 2.1.1.1). En los dialectos del norte, esta tendencia a la africación (que se da asimismo en con las dentales /t/, /d/ y las palatales /k/ y /g/ se explica como influencia del bereber rifeño: cf. sobre esto Cantineau, op. cit., pp. 31, 37, 56 y 66. Acerca de la africación de estos fonemas en rifeño cf. Kossmann, *Esquisse*, pp. 9-11.

13 Cf. Cantineau, *Cours*, p. 28.

[ḅ](= oclusiva bilabial sonora faringalizada). Aparece en entornos faringalizados. Ejemplos: *ḍṛəb* [ḍṛəḅ] "él golpeó", *ṭləb* [ṭḷəḅ] "él pidió".

[p] (= oclusiva bilabial sorda). Aparece, por asimilación, en contacto con fonemas sordos. Así tenemos *žəbt* → [žəpt] "yo traje". En préstamos de lenguas europeas /b/ tiene un alófono [p]: *kŭbbānĭyya*~[kŭppa:nĭyya] "grupo numeroso de personas" (del esp. "compañía")[14], *bāṛṭma*~ [pɑ:ṛṭma] "apartamento".

2.1.5) /ḅ/ (= oclusiva bilabial sonora faringalizada).
/ḅ/ es fonema en *ḅūḷa* [ḅo:ḷa] "bombilla"[15] ≠ *būla* "orina" y en *ḅāḅa* [ḅɑ:ḅa]"papá, padre" ≠ *bāba* [bæ:ßa] "miga de pan". En los demás casos [ḅ] es alófono de /b/ en entornos faringalizados o en aquellos en los que hay lo que se ha dado en llamar faringalización afectiva[16].

> Hay una realización geminada y labializada /ḅḅʷ/ de este fonema que se tratará más adelante (cf. infra, no. **2.14**).

2.1.6) /m/ (= nasal bilabial). Ejemplos: *āmnāt* "ella creyó", *āmīn* "amén", *bhīma* "acémila", *bnādəm* "persona, ser humano", *dāyəm* "que dura, duradero", *dəmm* "sangre", *dəmʕa* "lágrima", *dīma* "siempre", *fhəmna* "hemos comprendido", *fṭīm* "destete", *gādūm* "azuela", *gāmīla* "escudilla, tartera", *ġəmzu* "ellos guiñaron un ojo", *hūma* "ellos, ellas", *ḥəmmāl* "porteador", *ḥəmmāmāt* "baños públicos", *ḥəžžāma* "barberos, peluqueros", *ḥkəm* "él gobernó", *ḥləmt* "yo soñé", *kāmlīn* "completos, enteros", *kəmməlna* "hemos terminado", *klām* "palabras, dichos", *kmāt* "ella fumó", *kŭmmĭyya* "puñal curvo", *ma* "no", *myāh* "aguas", *mwāgən* "relojes", *mākān* "sitio, lugar", *mwākən* "máquinas", *mwāl* "bienes, fortuna", *mālḥa* "salada", *mālīk* "rey", *māt* "él murió", *māyu* "mayo (del calendario agrícola)", *māʕūn* "plato, olla", *mbəxra* "incensario", *mdād* "tinta", *mdīna* "ciudad", *mdŭwwəd* "comido por los gusanos", *məfhūm* "comprendido, entendido", *məḥlūla* "abierta", *məktūbīn* "escritos", *məlli* "cuando, desde que", *mən* "de, desde", *msākən* "pobres, desgraciados", *məsləm* "musulmán", *məssūs* "soso, insípido", *məšdūda* "cerrada", *məšʕūl* "encendido", *məzyān* "bien", *mʕīz* "cabras", *mkəbb* "cesta para el pan", *msīd* "esuela coránica", *mšīna* "nosotros nos fuimos", *mūhīmm* "importante", *mūka* "lechuza", *mūl* "dueño, propietario", *mūs* "cuchillo, navaja", *mʕāna* "con nosotros", *nžūm* "estrellas, astros", *nəmla* "hormiga", *nmər* "pantera", *ntūma* "vosotros, vosotras", *qlūma* "cálamos, plumas", *sma* "cielos", *smān* "gordos, gruesos", *smĭyya* "nombre", *šəmš* "sol", *tāmān* "precio", *təmma* "allí, ahí", *tmənya* "ocho", *tʕəlləmt* "yo aprendí", *xādəm* "criada, esclava", *xwātəm* "anillos", *xdəmna* "hemos trabajado", *xəddāma* "trabajadora, obrera", *xəmməmt* "yo pensé, reflexioné", *xəmsīn* "cincuenta", *xyām* "jaimas, tiendas", *lə-xmīs* "jueves", *yūm* "día", *zəʕma* "es decir, o sea", *žāhənnām* "infierno", *žwāməʕ* "mezquitas", *žməʕt* "yo recogí, reuní", *ʕāmāyn* "dos años", *ʕəmm* "tío paterno", *ʕmāyəm* "turbantes".

---

[14] Op. cit., p. 198.

[15] Préstamo del fr. "ampoule électrique" cf. de Prémare, *DAF*, vol. 1, p. 356.

[16] Cf. Caubet, *L'arabe marocain*, vol. 1, p. 4. El término fue acuñado por D. Cohen (cf. *Juifs de Tunis*, p. 13).

2.1.7) Representa diacrónicamente ác. /m/: ác. *māʔ*^{un} > *ma* "agua", ác. *marra*^{tun} > *məṛṛa* "vez", ác. *miskīn*^{un} > *məskīn* "pobre", ác. *takallama* > *tkəlləm* "él habló", ác. *mismār*^{un} > *məṣmāṛ* "clavo", ác. *ṯūm*^{un} > *tūm* "ajo", ác. *xāmis*^{un} > *xāməs* "quinto", ác. *raml*^{un} > *ṛməl* "arena", ác. *ʕamila* > *ʕməl* "él hizo", ác. *laḥm*^{un} > *lḥəm* "carne".

En hassaniya /m/ representa frecuentemente ác. /b/ por asimilación de nasalidad: ác. *bint*^{un} > *mənt* "hija"[17]. Este paso es antiguo y ya fue descrito por los gramáticos árabes medievales[18].

2.1.8) Representa /m/ en préstamos de lenguas europeas: español *semana* > *sīmana,* español *comer* > *kūmīra* "barra de pan", español *armario* > *māryu* "armario", español *tomates* > *māṭīša* "tomate", español *motor* (o francés *moteur*) > *mūṭūṛ* "motor, motocicleta", francés *permis* > *bīrmi/pīrmi* "permiso de conducción".

2.1.9) /m/ tiene el siguiente alófono:
/ṃ/ (= nasal bilabial faringalizada). Aparece en entornos faringalizados o en los que hay faringalización afectiva. Ejemplos: *ṃāṃa* "mamá", *f̣ŭṃṃ* "boca", *ŭṃṃ* "madre", *ḅūṃḅa* "bomba, surtidor de gasolina", *ṃḍa* "él firmó".

2.1.10) /w/ (= semiconsonante bilabial). Ejemplos: *āwwālān* "primero", *bŭwwāb* "portero", *bwākət* "paquetes", *bīḍāwi* "de Casablanca, natural de Casablanca", *bṛāwāt* "cartas", *dwāli* "viñas, cepas", *dāwa* "él sanó, curó", *dŭwwāya* "chismosos, parlanchines", *dŭwwbu* "ellos fundieron", *dwa* "medicina, medicamento", *dwīt* "yo hablé", *ḍāwi* "brillante, que brilla", *fŭwwəṛ* "él cocinó al vapor", *fwīyyəṛ* "ratita", *ġwāt* "griterío, gritos, clamor", *hŭwwa* "él", *ḥwānət* "tiendas, comercios", *ḥāwəl* "él intentó", *ḥwāl* "estados, situaciones", *īwa* "pues, vaya, bueno", *kwāġəṭ* "papeles", *mwāl* "bienes, dinero", *mžŭwwəž* "casado", *nwāqəṣ* "campanas", *nūwānbīr* "noviembre (del calendario agrícola)", *nwāyl* "chozas", *qəhwa* "café", *ṛwa* "él regó", *swāləf* "trenzas", *swāq* "zocos", *swārət* "llaves", *sŭwwəlna* "hemos preguntado", *škāwi* "odres para leche o mantequilla", *šətwa* "invierno", *šwāt* "ella asó", *šwāri* "alforjas", *šwīyya* "poco, un poco", *ṣwāni* "bandejas metálicas", *ṣŭwwəbna* "nosotros hicimos", *ṭwīla* "larga", *wād* "río", *wāḥəd* "uno, un", *wāli* "santo", *wāqīla* "quizás", *wālu* "nada", *wāxxa* "bien, vale, de acuerdo", *wŭkkāl* "comilón", *wŭld* "niño", *wəṣlu* "ellos llegaron", *wŭqt* "tiempo", *wŭṛqa* "hoja, billete, entrada", *xwābi* "jarras, tinajas", *xwātəm* "anillos", *xwān* "hermanos", *zwīna* "bonita, hermosa", *žāwi* "benjuí", *žənwi* "cuchillo", *ʕāwdu* "ellos repitieron", *ʕənwān* "título, dirección", *ʕəwd* "caballo".

2.1.11) Representa ác. /w/: ác. *wa-* > *w-* "y", ác. *daʕwa*^{tun} > *dəʕwa* "rogativa", ác. *fuwāq*^{un} > *fŭwwāqa* "hipo", ác. *ʔalwāḥ*^{un} > *lwāḥ* "tablas de madera", ác. *nuwwār*^{un} > *nŭwwār* "flores", ác. *siwāk*^{un} > *swāk* "cepillo de dientes"[19], ác. *ʔaṣwāf*^{un} > *ṣwāf* "lanas", ác. *ward*^{un} > *wəṛḍ* "rosas, rosales".

2.1.12) También representa ác. /ʔ/: cf. infra, no. **2.10.1.3.4**.

---

[17] Cf. Cohen, *Ḥassānīya,* p. 7.

[18] Cf. Cantineau, *Cours,* p. 28.

[19] Que, generalmente, consiste en corteza de nogal.

2.1.13) Representa /w/ en préstamos del bereber: *gnāwa* "cofradía de los gnawa"[20], *āgwāl* "pequeño tambor".

2.1.14) Representa diptongos en préstamos de lenguas europeas: español *escuela* > *səkwīla* "escuela", español *rueda* > *ṛwīḍa* "rueda"[21], francés *courroie* > *kəṛwa* "correa (del ventilador de un coche)[22], inglés *shampooing* > *šāmbwa* "champú".

2.2) Labiodentales.

2.2.1) /f/ (= fricativa labiodental sorda). Ejemplos: *dəfla* "adelfa", *dfəʕ* "él empujó", *fās* "pico, azada", *fəkṛūn* "tortuga", *fəlfəl* "pimientos", *fəllūs* "polluelo", *fəṛṛān* "horno", *fəṣṣa* "alfalfa", *fəxxāṛ* "alfarero", *fhəm* "él comprendió", *flān* "fulano", *flīyyu* "poleo", *flūs* "dinero", *ftəq* "hernia", *fṭūṛ* "desayuno", *fūq* "encima de, sobre", *fūṭa* "toalla", *fūwwāqa* "hipo", *fxāx* "trampas", *fžəl* "rábano", *ġāfəl* "distraído", *ktāf* "espaldas", *ləfʕa* "víbora", *mġāṛəf* "cucharones", *nīf* "nariz", *ṛṣīf* "acera", *ṣāfṛu* "ellos viajaron", *ṣfəṛ* "amarillo", *ṣīf* "verano", *ṣūf* "lana", *šāfa* "él curó", *šəfna* "hemos visto", *xāfət* "ella temió", *xənfūs* "escarabajo", *xfīf* "ligero", *xrīf* "otoño".

2.2.2) Representa ác. /f/: ác. *fağr*^{un} > *fžəṛ* "alba", ác. *fūl*^{un} > *fūl* "haba", ác. *faʔr*^{un} > *fāṛ* "rata, ratón", ác. *firāš*^{un} > *frāš* "cama", ác. *šarīf*^{un} > *šrīf* "jerife", ác. *raṣīf*^{un} > *ṛṣīf* "acera", ác. *nafs*^{un} >*nəfs* "alma".

> En algunos dialectos /f/ representa la interdental /ṯ/ del árabe clásico[23]. Así por ejemplo en el dialecto de los Zʕīr encontramos ác. *ṯamma* > *fəmmāk* "allí", ác. *ṯānī* "segundo" > *fāni* "también, de nuevo"[24]. Se trata de un fenómeno antiguo[25] y que se da asimismo en árabe andalusí y en maltés[26]. Se da igualmente en dialectos orientales, como por ejemplo en Siirt (sureste de Anatolia)[27], Palmira[28] y Soukhne[29].

---

[20] Del bereber *ignawən* "mudos": cf. Colin, "Appellations" pp. 94-95; Welte/Aguadé, *Die Lieder der Gnāwa,* p. 15; Aguadé, "La langue des *gnāwa*", pp. 405-406; Aguadé, "Sobre los *gnāwa* y su origen", pp. 158-162; Ferrando, "G. S. Colin y los berberismos", pp. 120-122.

[21] Acerca de esta voz. cf. Benyahia/Aguadé, "Hispanismos", p. 201.

[22] Cf. Aguadé, "Dialekt und Strassenverkehrsordnung" p. 78; Heath, *Code-switching,* no. C-378.

[23] Cf. Cantineau, *Cours,* p. 45; Cohen, *Ḥassānīya,* p. 9; Grand'Henry, *Cherchell,* p. 5; Aguadé, "Zʕīr", p. 142. Cf. Heath, *Jewish and muslim dialects,* p. 132 (no. 3.1.3).

[24] Cf. Aguadé, "Zʕīr", p. 142 (no. 1.4).

[25] Cf. Cantineau, *Cours,* pp. 41-42.

[26] Cf. Corriente, *Árabe andalusí y lenguas romances,* p. 49 (no. 2.1.2.3.1); Corriente, *Sketch,* p. 49 (no. 2.12.3).

[27] Cf. Fischer/Jastrow, *HdaD,* p. 50.

[28] Cf. Cantineau, *Cours,* p. 45.

[29] Cf. Behnstedt, *Soukhne,* vol. 2, p. 4.

2.2.3) Representa /f/ en préstamos del bereber: *āfrāg* "real, cerca de tela que rodeaba la tienda del sultán"[30], *ṣīfəṭ* "él envió"[31].

2.2.4) Representa /f/ y /v/ en préstamos del español o del francés: español *favor* > *fāḇūṛ* "gratis"[32], español *familia* > *fāmīlya* "familia", francés *frein* > *frān* "freno"[33], francés *téléphone* > *tīlīfūn* "teléfono", francés *village* > *fīlāž* "pueblo"[34].

2.2.5) /f/ tiene el siguiente alófono:
/f̣/ (= fricativa labiodental sorda faringalizada). Aparece en entornos faringalizados: *f̣wāṃ/f̣ṃāṃ* "bocas", *f̣ṭəṛ* "él desayunó".

2.3) Dentales.

2.3.1) /t/ (= oclusiva dental sorda). Ejemplos: *bātu* "ellos pernoctaron", *bərkāt* "albercas", *bīnātna* "entre nosotros", *bīt* "habitación", *bnāt* "hijas", *byūt* "habitaciones", *dāt* "cuerpo", *ġūšt* "agosto (del calendario agrícola)", *ḥətta* "también", *nti* "tú (f.)", *kətbāt* "ella escribió", *kŭnt* "yo fui", *ḥānūt* "tienda, comercio", *ḥətta* "también", *kətra* "abundancia", *nsīt* "yo olvidé", *qnūt* "esquinas", *qtāl* "combate", *šəft* "yo he visto", *tālta* "tercera", *tāni* "segundo", *tāsəʕ* "noveno", *təktəb* "ella escribirá", *təqba* "agujero", *tərfās* "trufas", *təsʕūd* "nueve", *təʕlīm* "enseñanza", *tīrān* "bueyes, toros", *tlātīn* "treinta", *tməṛ* "dátiles", *tūm* "ajo", *təmma* "allí", *tūt* "fresas", *təlž* "nieve", *tāmən* "octavo", *ŭxt* "hermana", *wŭqtāš* "cuándo", *zīt* "aceite".

> El fonema /t/ se realiza frecuentemente como africada /tˢ/ pudiendo variar mucho el grado de africación dependiendo de los hablantes[35]. En los dialectos del norte de Marruecos esta africación es muy marcada y se atribuye a influencia del sustrato (a veces también adstrato) bereber[36] Así por ejemplo en el dialecto de Anjra encontramos: *tˢūm* "ajo", *tˢāmān* "precio", *tˢŭffāḥ* "manzana", *zītˢ* "aceite", *ləftˢ* "nabo"[37].

---

[30] Cf. de Prémare, *DAF,* vol. 1, p. 57. Acerca de esta voz (que en español ha dado "alfaneque") véase la detallada nota que le dedicó Colin (cf. Ferrando, "G. S. Colin y los berberismos", pp. 111-112).

[31] Cf. de Prémare, *DAF,* vol. 8, pp.152-153. Véase también el detallado estudio que a esta palabra dedica Heath, "SIFT-ing the evidence: adaptation of a Berber loan for 'send' in Moroccan Arabic".

[32] Acerca de esta voz, que también significa "favor, propina, gratificación", cf. Benyahia/Aguadé, "Hispanismos", pp. 193-194 (con numerosos ejemplos).

[33] Acerca de esta voz cf. Heath, *Code-switching,* no. C-228.

[34] Acerca de esta voz cf. Aguadé, "Dialekt und Strassenverkehrsordnung", p. 76.

[35] En nuestra transcripción no se refleja la africación, de manera que el fonema se transcribe siempre como /t/.

[36] Cf. Marçais, *Djidjelli,* p. 6; Colin, "Taza", p. 39; Lévi-Provençal, *Ouargha,* p.19; Cantineau, *Cours,* p. 37; Stillman, *Jews of Sefrou,* p. 31; Heath, *Jewish and Muslim dialects,* p.135 (no. 3.1.7); Vicente, *Anjra,* p. 40 (no. 2.2.1.1) y p. 46 (no. 2.14.1).

[37] Vicente, op. cit., p. 40.

2.3.2) Representa ác. /t/: ác. *ʔanta* > *nta* "tú", ác. *ḥūt*^{un} > *ḥūt* "pescado, pez", ác. *kitāb*^{un} > *ktāb* "libro", ác. *tisʕīn*^{a} > *təsʕīn* "noventa", ác. *ʔaktāf*^{un} > *ktāf* "hombros", ác. *taḥt*^{a} > *təḥt* "debajo, debajo de", ác. *tibn*^{un} > *tbən* "paja", ác. *tāǯ*^{un} > *tāǯ* "corona".

2.3.3) Representa ác. /ṯ/: ác. *ṯalāṯa*^{tun} > *tlāta* "tres", ác. *miḥrāṯ*^{un} > *məḥṛāṭ* "arado", ác. *ḥayṯ*^{u} > *ḥīt* "puesto que", ác. *ṯaʕlab*^{un} > *təʕləb* "zorro", ác. *ṯaqīla*^{tun} > *tqīla* "pesada", ác. *burġūṯ*^{un} > *bərġūt* "pulga", ác. *ṯaman*^{un} > *tāmān* "precio".

En la gran mayoría de los dialectos marroquíes los fonemas interdentales del árabe clásico (/ṯ/, /ḏ/, /ḏ̣/) han sido sustituidos por sus correspondientes oclusivas[38]. El maltés los ha perdido por completo[39].
En Marruecos sólo se han conservado en hassaniyya y en algunos pocos dialectos rurales de tipo beduino como por ejemplo en el de los Zʕīr[40]. Ejemplos de /ṯ/ del hassaniyya: ác. *maṯal*^{an} > *maṯalan* "por ejemplo", ác. *wirṯ*^{un} > *wərṯ* "herencia", ác. *ʔiṯnayn*^{i} > *ṯnē'n* "dos"[41]. Del dialecto de los Zʕīr proceden los siguientes ejemplos: ác. *ṯāliṯa*^{tun} > *ṯālṯa* "tercera", ác. *ḥarrāṯ*^{un} > *ḥərrāṯ* "campesino", ác. *ʔakṯar*^{u} > *kṯəṛ* "más que"[42].
Los fonemas interdentales /ḏ/ y /ḏ̣/ se han conservado asimismo entre los Zʕīr y en hassaniyya: ác. *ḏabaḥa* > *ḏbəḥ* "él degolló", ác. *ḏ̣alla* > *ḏ̣əḷḷ* "él pasó el día", ác. *ġalīḏ̣*^{un} > *ġḷīḏ̣* "grueso"[43].
En Argelia la situación es parecida y las interdentales subsisten en dialectos de nómadas si bien hay ciudades en las que se han conservado (Cherchell, Blida, Dellys etc.)[44].
El árabe andalusí, en cambio, sí conservó las interdentales[45].
Por otro lado, tanto en Marruecos como en Argelia hay dialectos que hoy en día presentan interdentales que diacrónicamente no tienen nada que ver con las del árabe clásico y que se deben a una fricatización secundaria de oclusivas por influencia del bereber: suele darse en posición final o intervocálica y es un fenónemo característico de los

---

38 Cf. Cantineau, p. 44; Marçais, *Esquisse*, p. 8; Heath, op. cit., p. 141.

39 Cantineau, op. cit., p. 44.

40 Cf. Cantineau, op. cit., p.44; Cohen, *Ḥassānīya*, pp. 12-15; Marçais. op. cit., p. 8; Heath, op. cit., p. 141; Aguadé, "Mḥāmīd", p. 205; Aguadé, "Zʕīr", p. 142 (no. 1.2).

41 Cohen, op. cit., p. 13.

42 Aguadé, "Zʕīr", p. 142 (no. 1.2)

43 Cf. Aguadé, op. cit. Para el hassaniyya cf. Cohen, op. cit, pp. 12-15.

44 Cf. Cantineau, op. cit., p. 44; Grand'Henry, *Cherchell*, pp. 6-7. Cantineau pensaba que en estos dialectos urbanos de Argelia no se trataba tanto de una conservación de fonemas interdentales sino más bien de una "restitución" por influencia de los dialectos de nómadas. En lo que respecta a Cherchell, Grand'Henry rechaza esta hipótesis y tiende a explicar la presencia de estos fonemas como influencia del árabe andalusí (que los conservaba) ya que esta ciudad recibió a numerosos inmigrantes andalusíes entre los siglos XIV y XVI.

45 Cf. Colin, op. cit., pp. 44-45; Corriente, *Árabe andalusí y lenguas romances*, pp. 49-50 (no. 2.1.2.3).

dialectos de Jebala y de algunas ciudades del norte de Marruecos como por ejemplo Chauen[46]: cf. infra nos. **2.3.6** y **2.3.16.1**.

2.3.4) Representa el fonema bereber /t/ en préstamos de esta lengua: *sārūt* "llave" (del bereber *tasarut*)[47], *ātāy* "té"[48], *tāta* "camaleón"[49].

2.3.5) Representa también /t/ en préstamos del español, francés o inglés: español *suerte* > *swīrti* "suerte"[50], inglés *tea* > *ātāy* "té", francés *la visite* > *lāfīzīt* "inspección técnica de vehículos"[51].

2.3.6) /t/ tiene dos alófonos:
/ṭ/ (= oclusiva dental sorda faringalizada). Aparece en entornos faringalizados: *ftəṛt* > *fṭəṛṭ* "yo desayuné".
/d/ (= oclusiva dental sonora). Aparece ante /ž/ o /g/: *tžīb* > *džīb* "tú traerás", *tgūl* > *dgūl* "tú dirás".

En dialectos del norte (Jebala, Chauen) /t/ tiene un alófono interdental /ṯ/ en posición intervocálica o final: cf. supra no. **2.3.3**.
Así en, en lo que respecta a Chauen, por ejemplo, tenemos *klāṯ* "ella comió", *ḥūṯ* "pescado", *xūṯi* "mis hermanos", *zīṯ* "aceite"[52], *tlāṯa* "tres", *āṯāy* "té", *lə-ṯnīn* "él lunes", *mĭyyəṯ* "muerto", *ʔāləṯ* "ella dijo", *ḥwānəṯ* "tiendas, comercios"[53].

2.3.7) /ṭ/ (= oclusiva dental sorda faringalizada). Ejemplos: *bəḷḷūṭa* "bellota", *bəẓṭām* "monedero", *bu fəṛṭīṭu* "mariposa", *fṭīm* "destete", *fṭūṛ* "desayuno", *fūṭa* "toalla", *gīṭūn* "tienda, jaima", *ġīṭa* "tipo de trompeta", *məṛṣṭān* "manicomio", *qənṭ* "aburrimiento", *qəṣṭāl* "castañas", *qṭəʕt* "yo corté", *ṛūṭāla* "pulpo", *ṣəḷṭān* "sultán, rey", *ṣṭāḥ* "azotea", *šəṭṭāḅa* "escoba", *šīṭān* "demonio", *šṭūn* "anchoas", *ṭāḥu* "ellos cayeron", *ṭāləb* "estudiante", *ṭāṛ* "él voló", *ṭbīb* "médico", *ṭəbla* "mesa", *ṭəbqa* "piso",

---

[46] Sobre esto cf. Cantineau, op. cit., pp. 37 y 45; Heath, op. cit., p. 141; Natividad, "Chefchaouen", p. 110 (no. 2.1.2); Moscoso, *Chauen*, p. 45 (no. 2.2.1.1). Cantineau señala acertadamente que en ocasiones de esta manera se restituye casualmente el fonema interdental original (op. cit., p. 45). Así, en el dialecto de los Msirda (en Argelia) encontramos: ác. *ḥaraṯa* > *ḥrăṯ* > *ḥrăt* > *ḥrăṯ*.

[47] Cf. de Prémare, *DAF*, vol. 6, p. 230. El préstamo es consecuencia de un eufemismo: *sārūt* sustituye a la voz árabe *məftāḥ* "llave" que a su vez ha pasado a significar "aguja" (para evitar *ībra*, pues existía la creencia de que es de mal agüero mencionar objetos punzantes, en especial por la mañana: cf. Marçais, "L'euphémisme", pp. 434-435; Westermarck, *Ritual*, vol. 2, pp. 28-29). Acerca de la voz bereber *tasarut* cf. Laoust, *Mots*, p. 4.

[48] La voz pasó del inglés al bereber y de allí al árabe dialectal: cf. Colin, art. "čāy" en *EI*[2].

[49] Cf. de Prémare, *DAF*, vol. 2, pp. 5-6

[50] Acerca de esta voz (que en marroquí ha adquirido también el sentido de "fortuna, tómbola, lotería") cf. Benyahia/Aguadé, "Hispanismos", pp. 201-202.

[51] Acerca de esta voz cf. Aguadé, "Dialekt und Strassenverkehrsordnung", p. 76 (y nota 22).

[52] Ejemplos citados por Natividad, "Chefchaouen", p. 110 (no. 2.1.2).

[53] Ejemplos citados por Moscoso, *Chauen*, p. 45 (no. 2.2.1.1).

ṭəḅṣīl "plato", *ṭəḷbu* "ellos pidieron", *ṭəṛf* "trozo", *ṭḥīn* "harina", *ṭḷəʕna* "hemos subido", *ṭṛīq* "camino", *ṭūb* "ladrillo, adobe", *ṭūḅḅa* "rata", *ṭūṛ* "toro", *ṭwīl* "largo", *xṭa* "él insultó", *zəʕṭūṭ* "macaco", *ʕəṭšāna* "sedienta", *ʕṭāw* "ellos han dado".

2.3.8) Representa ác. /ṭ/: ác. *qanṭara*^{un} > *gənṭṛa* "puente", ác. *ṭayr*^{un} > *ṭīṛ* "pájaro", ác. *ġaliṭa* > *ġləṭ* "él se equivocó", ác. *bayṭār*^{un} > *bīṭāṛ* "veterinario", ác. *ṭayyāra*^{un} > *ṭīyyāṛa* "avión", ác. *raṭl*^{un} > *ṛṭəl* "libra".

En algunos dialectos /ṭ/ representa ác. /ḍ/ y /ḏ̣/ por ensordecimiento (que se atribuye a influencia del sustrato bereber): este fenómeno se da en ciertos dialectos judíos (Sefrou, Tafilalt) así como en dialectos del norte de Marruecos (Tánger, Tetuán, Chauen, Jebala)[54]. Así por ejemplo, en Anjra encontramos: ác. *ḍaḥika* > *ṭḥək* "él rió", ác. *mawḍiʕ*^{un} > *mūṭăʕ* "lugar"[55]. De Chauen proceden los siguientes ejemplo: ác. *ḏ̣ahr*^{un} > *ṭhăʁ* "espalda", ác. *ʔabyaḍ*^{u} > *byăṭ* "blanco", ác. *nafaḍa* > *nfaṭ* "sacudir, zarandear", ác. *ʔarḍ*^{un} > *ʔăʁṭ* "tierra"[56].

2.3.9) Representa también ác. /t/ por faringalización del entorno: ác. *tarǧama* > *ṭəṛžəm* "él tradujo", ác. *turāb*^{un} > *ṭṛāb* "tierra".

2.3.10) Representa ác. /ṯ/ por faringalización del entorno: ác. *ṯalāṯa*^{ta} *ʕašar*^{a} > *ṭəlṭṭāš* "trece", ác. *ṯawr*^{un} > *ṭūṛ* "toro, buey", ác. *ʔiṯnā ʕašar*^{a} > *ṭnāš* "doce".

2.3.11) Con mucha frecuencia representa /t/ en préstamos del español y del francés: español *carta* > *kāṛṭa* "naipe, carta"[57], español *patata* > *bṭāṭa* "patata", francés *chantier* > *šānṭi* "pista sin asfaltar, obra", francés *chocolat* > *šəkḷāṭ* "chocolate", español *falta* > *fāḷṭa* "falta"[58].

2.3.12) /d/ (= oclusiva dental sonora). Ejemplos: *bəldi* "nativo, del lugar", *bərd* "frío", *bʕīd* "lejano", *dāqu* "ellos probaron", *dāru* "ellos hicieron", *dāt* "cuerpo", *dāzət* "ella pasó", *dəblīž* "brazalete", *dəfla* "adelfa", *dəḥš* "pollino", *dənba* "rabo", *dənya* "mundo", *dəxlāt* "ella entró", *dīb* "chacal", *gəddīd* "cecina", *ḥəddād* "herrero", *mʕədnūs* "perejil", *məsʕūda* "feliz (f.)", *sādəs* "sexto", *šəddīna* "hemos agarrado", *wād* "río", *wŭld* "niño, hijo", *xda* "el cogió", *xəddāma* "obreros", *žədda* "abuela", *ždīda* "nueva", *ʕdəs* "lentejas".

---

[54] Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 159-160 (no. 3.3.2) así como mapas 3-36 y 3-37 en p. 538. Véase también Cantineau, *Cours*, p. 45; Colin, "Taza", p. 40; Aguadé/Moscoso, "El permiso de conducción", p. 266. En lo que concierne a Anjra y Chauen véanse Vicente, *Anjra*, pp. 42 (no. 2.2.4) y 50 (no. 2.12.6); Moscoso, *Chauen*, p. 46 (no. 2.2.4.1).

[55] Vicente, op. cit.

[56] Cf. Moscoso, *Chauen*, p. 46 (no. 2.2.4.1).

[57] Acerca de esta voz cf. Benyahia/Aguadé, "Hispanismos", pp. 197-198.

[58] También significa "error, mal comportamiento, infracción de tráfico", cf. Benyahia/Aguadé, "Hispanismos", p. 194 (con numerosos ejemplos).

2.3.13) Representa ác. /d/: ác. *dīk^{un}* > *dīk,* ác. *ǧadd^{un}* > *žədd* "abuelo", ác. *badaʔa* > *bda* "él empezó", ác. *ždīd^{un}* > *ždīd* "nuevo", ác. *dūd^{un}* > *dūd* "gusanos", ác. *dāʔim^{an}* > *dīma* "siempre", ác. *dīn^{un}* > *dīn* "religión", ác. *dam^{un}* > *dəmm* "sangre".

2.3.14) Representa ác. /ḏ/: ác. *hāḏā* > *hāda* "éste", ác. *ḏahab^{un}* > *dhəb* "oro", ác. *ḏabaḥa* > *dbəḥ* "él degolló, sacrificó", ác. *maǧḏūb^{un}* > *məždūb* "atraído, poseso", ác. *ḏāba* > *dāb* "se fundió".

Acerca de los fonemas interdentales del ác. en árabe marroquí cf. lo dicho supra, no. **2.3.3** y la bibliografía allí citada.

2.3.15) También representa ác. /ǧ/ en algunos entornos con fricativas alveolares (sibilantes) o prepalatales en los que se ha producido una disimilación y el fonema /ǧ/ ha perdido la africación: así ác. *ǧāza* > *dāz* "él pasó", ác. *ǧaḥš^{un}* > *dəḥš* "pollino"[59] (cf. también infra, no. **2.7.7** y **2.5.5**).

Hay algunos ejemplos de esta disimilación (en los mismos entornos) en árabe andalusí[60].

2.3.16) Representa /d/ en préstamos del español, francés o inglés: inglés *delco* > *dālku* "delco" (del inglés *delco*)[61], francés *deuxième* > *dūzyām* "segunda (marcha del coche)[62], español *bandera* > *bāndīra/bəndīra* "bandera, pabellón de un navío"[63].

2.3.16.1) Alófonos de /d/ :

En dialectos del norte de Marruecos (Jebala, Chauen), /d/ tiene un alófono interdental /ḏ/ en posición intervocálica o final[64].
Así en Chauen tenemos: *smīḏa* "sémola", *hāyḏa* "así", *ʕwīḏa* "ramita", *məzwəḏ* "zurrón"[65], *blāḏ* "país, territorio", *hāḏa* "éste", *sĭyyəḏ* "señor, santo", *mnāḏəm* "ser humano"[66].

2.3.17) /ḍ/ (= oclusiva dental sonora faringalizada). Ejemplos: *bāṛūḍ* "pólvora", *bīḍ* "huevos", *ḍāṛ* "casa", *ḍāṛūṛi* "necesario", *ḍbāb* "niebla", *ḍbəʕ* "hiena", *ḍəbb* "lagarto", *ḍəll* "sombra", *ḍəlʕa* "costilla", *ḍənn* "él opinó", *ḍəṛba* "golpe", *ḍfāṛi* "trenzas", *ḍfəṛ* "uña, garra", *ḍīfān* "huéspedes", *ḍlām* "oscuridad", *ḍṛa* "maíz", *ḍṛu* "lentisco", *fxəḍ* "muslo", *ġəḍbānīn* "enfadados", *ḥāməḍ* "ácido, agrio", *ḥḍāš* "once", *ləṛḍ* "tierra", *məʕṛūḍa* "invitada", *mṛīḍ* "enfermo", *qāḍi* "juez", *qāḍĭyya* "cosa,

---

[59] Cf. Cantineau, *Cours*, p. 61; Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 136-138. Cf. también Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, p. 29; Vicente, *Anjra*, p. 47.

[60] Cf. Corriente, *Árabe andalusí y lenguas romances,* p. 54 (no. 2.1.2.5.2.3).

[61] Acerca de esta voz cf. Aguadé, "Dialekt und Strassenverkehrsordnung", p. 78, nota 51.

[62] Acerca de esta voz cf. Aguadé, op. cit., p. 78, nota 54.

[63] Cf. de Prémare, *DAF,* vol. 1, p. 313; Harrell, *Dictionary,* p. 5 y Elyaacoubi, *Influencia léxica,* p. 204 (no. E-35).

[64] Cf. lo dicho supra, no. **2.3.3**, así como Natividad, "Chefchaouen", p. p. 109 (no. 2.1.1) y Moscoso, *Chauen,* p. 45 (no. 2.2.3.1).

[65] Ejemplos citados por Natividad, op. cit.

[66] Ejemplos citados por Moscoso, op. cit.

asunto", *qbəḍ* "él cogió", *qəṛḍ* "mono", *ṛūḍa* "cementerio", *xḍəṛ* "verde", *ʕḍəm* "hueso".

2.3.18) Representa ác. /ḍ/: ác. *ḍaḥikat* > *ḍəḥkāt* "ella rió", ác. *ḍarabnā* > *ḍṛəbna* "hemos golpeado", ác. *ḍayyiq*un > *ḍīyyəq* "estrecho", ác. *ʔaxḍar*u > *xḍəṛ* "verde", ác. *ramaḍān*u > *ṛəmḍān* "ramadán", ác. *ʕaḍḍū* > *ʕəḍḍu* "ellos mordieron", ác. *ḥāmiḍ*un > *ḥāməḍ* "ácido", ác. *nahaḍat* > *nāḍət* "ella se levantó".

2.3.19) Representa ác. /ḏ̣/: ác. *ḏ̣ill*un > *ḍəḷḷ* "sombra", ác. *ḏ̣ulm*un > *ḍəḷm* "injusticia, arbitrariedad", ác. *ḏ̣arīf*un > *ḍṛīf* "amable", ác. *ḏ̣ahīr*un > *ḍāhīṛ* "decreto", ác. *ġalīḏ̣*un > *ġḷīḍ* "grueso", *ác. naḏ̣ara* > *nḍəṛ* "él miró".

Acerca de los fonemas interdentales del ác. en árabe marroquí cf. lo dicho supra, no. **2.3.3** y la bibliografía allí citada.

2.3.20) Representa ác. /d/ por faringalización del entorno: ác. *ǧarad*un > *žṛāḍ* "saltamontes", ác. *qàdara* > *qḍəṛ* "él pudo", ác. *ṣundūq*un > *ṣənḍūq,* ác. *raddū* > *ṛəḍḍu* "ellos devolvieron", ác. *dars*un > *ḍəṛṣ* "lección".

2.3.21) Representa ác. /ḏ/ por faringalización del entorno: ác. *haḏara* > *hḍəṛ* "él habló"[67], ác. *ʔafxāḏ* > *fxāḍ* "muslos", ác. *ḏāwq*un > *ḍūq* "gusto", ác. *ḏura*tun > *ḍṛa* "mijo, maíz", ác. *maʕḏūr*un > *məʕḍūṛ* "excusado, excusable".

2.3.22) Representa frecuentemente /d/ en préstamos del español o del francés: francés *accident* > *kṣīḍa* "accidente", francés *gendarme* > *žāḍāṛmi* "policía, gendarme", francés *mandat* > *mānḍa* "salario, orden de pago", español *ensalada* > *šlāḍā* "ensalada"[68], español *embajador* > *bāšāḍūṛ* "embajador" [69], español *doblón* > *ḍəblūn* "doblón, moneda antigua de oro"[70].

2.3.22.1) Alófonos de /ḍ/.

En dialectos del norte de Marruecos (Jebala, Chauen), /ḍ/ tiene un alófono interdental /ḏ̣/ en posición intervocálica[71].
Así en Chauen tenemos: *ynūḏ̣u* "ellos se levantarán", *ʁāmāḏ̣ān* "ramadán", *qāḏ̣i* "juez"[72].

---

[67] En árabe marroquí ha habido aquí un cambio semántico ya que en en la lengua clásica este verbo significa "desvariar, decir disparates". Acerca de esta voz en andalusí y en marroquí cf. Corriente, "Reflejos iberorramances", en especial p. 83, nota 14.

[68] Abu-Shams, *Estudio*, pp. 184-185

[69] La presencia de /š/ en esta voz parece indicar que se trata de un préstamo antiguo. También podría tratarse de un préstamo del portugués *ambaixador*: acerca de esta palabra cf. Elyaacoubi, *Influencia léxica,* pp. 207-208 (no. E-47); Heath, *Code-switching,* p. 257 (no. C-62).

[70] Acerca de esta voz cf. Heath, *Code-switching*, p. 269 (no. C-82) y Elyaacoubi, *Influencia léxica*, p. 240 (no. E-176).

[71] Cf. lo dicho supra, no. **2.3.3**, así como Natividad, "Chefchaouen", p. 110 (no. 2.1.3); Moscoso, *Chauen,* p. 46 (no. 2.2.3.1); Heath, op. cit., p. 141. Natividad señala que se trata de un alófono poco frecuente.

2.3.23) /n/ (= nasal dental). Ejemplos: *bənnāy* "albañil", *bənt* "hija, chica", *bəṛṛāni* "de fuera, extranjero", *bəšna* "mijo", *bīn* "entre", *bnāw* "ellos construyeron", *bnīn* "sabroso", *dəfnu* "ello enterraron", *dənžāl* "berenjena", *dīn* "religión", *fətna* "rebelión, lucha", *fīn* "dónde", *fnāṛ* "linterna, fanal", *ftīla* "mecha, pábilo", *gənfūd* "erizo", *nġənni* "yo cantaré", *hnāk* "allí", *ḥənḥən* "él relinchó", "*ḥənna* "alheña", *ḥənš* "serpiente", *ḥna* "nosotros", *ḥnābəl* "alfombras, tapices", *īmən* "derecha", ác. *kāmūn* "comino", *kānu* "ellos fueron", *lətšīn* "naranjas", *mdīna* "ciudad", *mən* "de, desde", *nāṛ* "fuego, infierno", *ndīr* "yo haré", *nəmla* "hormiga", *nəžma* "estrella", *nhāṛ* "día", *nḥās* "cobre", *nīf* "nariz", *nīšān* "recto", *nīyya* "intención", *nqi* "limpio", *nsāt* "ella olvidó", *nšəf* "él se secó", *ntūma* "vosotros", *šnāyəf* "labios, morros", *tbən* "paja", *tnīn* "dos", *tənšāf* "secado", *təṣbīn* "lavado, colada", *xānəz* "maloliente", *xəddāmīn* "que trabajan", *xnāši* "bolsas", *zīn* "bonito", *ʕəndna* "con nosotros", *ʕənq* "cuello, cogote".

2.3.24) Representa ác. /n/: ác. *nās*[un] > *nās* "gente", ác. *kānūn*[un] > *kānūn* "horno", ác. *ʔanā* > *āna* "yo", ác. *ʕišrīn*[a] > *ʕəšrīn* "veinte", ác. *kanz*[un] > *kənz* "tesoro", ác. *lisān*[un] > *lsān* "lengua", ác. *ʔalwān*[un] > *lwān* "colores".

2.3.25) También representa ác. /l/: ác. *silsila*[tun] > *sənsla* "cadena"[73], ác. *zilzāl*[un] > *zənzāl* "terremoto"[74].

> La dismilación de /l/ en contacto con otra /l/ es un fenómeno antiguo que ya fue descrito por los gramáticos árabes medievales, quienes citan ejemplos como *laʕalla* > *laʕanna* "quizás"[75].
> En algunos dialectos del Tafilalt (Īgli y Zrīgāt) estudiados por Behnstedt, el paso /l/ > /n/ es sistemático[76]: *žbəl* > *žbən* "montaña", *n-nxəl* > *n-nxən* "palmeras", *ʕlīha* > *ʕnīha* "sobre ella", *wəlla* > *wənna* "o", *əl-ʕām əlli twəld*> *ən-nʕām ənni twənd* "el año en que da a luz"[77].
> La misma situación se da en el dialecto judío de Had Tahala, en el Sus[78].
> Tanto en el Tafilalt como en el valle del Draa hay dialectos bereberes en los que el paso /l/ > /n/ es sistemático de manera que es lógico suponer que en los dialectos árabes este fenómeno se deba a la influencia del sustrato y adstrato bereberes[79].

---

72 Ejemplos citados por Moscoso, op. cit.

73 Cf. Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, p. 29 (no. 2.2.2.5) y Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 148-149 (donde se citan asimismo las variantes de esta voz).

74 De Prémare, *DAF*, vol. 5, p. 361, sólo cita *zəlzla* para "terremoto", Harrell, *Dictionary*, p. 227, cita *zəlzāl*. La variante *zənzāl* aparece en Aguadé/Benyahia, "El šāwəš Bū-'Azza", p. 117. Acerca de esta disimilación cf. Cantineau, *Cours*, p. 53.

75 Cantineau, *Cours*, p. 51.

76 Cf. Behnstedt, "Īgni (Īgli)", en especial pp. 49-50.

77 Behnstedt, op. cit., p. 49 y 59.

78 Cf. Heath, *Jewish and muslim dialects*, p. 148 (no. 3.1.14).

79 Behnstedt, op. cit., pp. 50-51. Behnstedt llama además la atención acerca de la existencia de este mismo fenómeno en Egipto, en dialectos del oasis de Dakhla donde se sabe que

2.3.26) Representa /n/ en préstamos de lenguas europeas: español *cuna* > *kūna* "cuna", español *manera* > *mānīṛa* "manera, truco, ardid"[80], francés *goudron* > *gūḍṛūn* "asfalto, carretera asfaltada"[81].

2.3.27) /n/ tiene los siguientes alófonos:
/ṇ/ (= nasal dental faringalizada). Aparece sólo en entornos faringalizados: *ṇāṛ* "fuego, infierno", *ḍāṛṇa* "nuestra casa", *ḍəṇṇ* "él pensó, opinó".
/ŋ/ (= nasal velar sonora). Aparece ante /q/, /k/ o /g/. Ejemplos: *ẓənqa* [zəŋqɑ] "calle"[82].
/m/ (= nasal bilabial). Puede aparece ante /b/ (si bien depende mucho del hablante y del dialecto)[83]: *kā-nbīʕ* [kæ:mbɪ:ʕ] "yo vendo".

2.4) Alveolares.

2.4.1) /s/ (fricativa alveolar sorda). Ejemplos:
bās "mal, daño", *bāsu* "ellos besaron", *bəsbās* "hinojo", *flūs* "dinero", *gālsa* "sentada", *ġsəl* "él se lavó", *ḥsāb* "cuenta, cálculo", *ḥsən* "mejor, más bonito", *kəskās* "cuscusera", *kəsksu* "alcuzcuz, cuscús", *kīsa* "manopla", *kīsān* "vasos, copas", *kŭrsi* "silla", *ləbsa* "vestido", *lūs* "cuñado", *məksi* "vestido, que viste", *məskīn* "pobre", *məskūn* "habitado, embrujado", *məsmūm* "venenoso, envenenado", *məsnəd* "cojín", *məssūs* "soso, insípido", *məsʕūd* "feliz, afortunado", *mūsəm* "romería", *nās* "gente", *nāʕsa* "dormida", *nḥās* "cobre", *nsīt* "yo olvidé", *nsīb* "cuñado", *sākta* "silenciosa, callada", *sāqya* "acequia", *sāʕa* "hora", *səbʕīn* "setenta", *sətta* "seis", *sīdi* "señor", *sĭyyāra* "coche", *sma* "cielo", *smīn* "gordo", *snīn* "años", *sūq* "zoco, mercado", *sŭwwlu* "ellos preguntaron", *sxūn* "caliente", *sʕa* "él mendigó", *xəmsa* "cinco", *xəmsīn* "cincuenta", *wəssəx* "él ensució", *yābəs* "seco", *ʕəssās* "vigilante, guarda", *ʕsəl* "miel".

2.4.2) Representa ác. /s/.: ác. *kīs*[un] > *kīs* "bolsa, saco", ác. *labisat* > *ləbsāt* "ella vistió", ác. *misk*[un] > *məsk* "almizcle", ác. *kiswa*[tun] > *kəswa* "vestido", ác. *saʕīd*[un] > *sʕīd* "feliz", ác. *sunbula*[tun] > *sbūla* "espiga", ác. *sikkīn*[un] > *səkkīn* "cuchillo", ác. *samiʕa* > *sməʕ* "él escuchó, oyó".

> En el habla de Casablanca, así como en otros dialectos marroquíes de tipo beduino, es habitual que ác. /s/ > /ṣ/ por influencia del entorno: cf. infra no. **3.2.4.8.**
> En cambio, en los dialectos prehilalíes el fonema /s/ del ác. se ha conservado bien.

---

antiguamente hubo bereberes, y plantea la posibilidad de que también en este caso haya influencia del sustrato bereber (cf. pp. 51-52).

[80] Cf. acerca de esta voz Benyahia/Aguadé, "Hispanismos", pp. 199-200.

[81] Acerca de este préstamo cf. Heath, *Code-Switching*, no. C-281; Aguadé, "Dialekt und Strassenverkehrsordnung", p. 79.

[82] Sobre esto cf. Cantineau, *Cours*, pp. 39-40.

[83] Sobre este alófono de /n/ cf. en especial Heath, op. cit., pp. 158-159. Cf. también Cantineau, *Cours*, p. 40.

Para algunos hablantes /s/ puede representar ác. /š/: así en Skūra *səms* "sol" (< ác. *šams*)[84]. Igualmente, en algunos dialectos, como por ejemplo en Casablanca, es frecuente que ác. *sadda* > *šədd* "él cerró, obstruyó".

2.4.3) Representa /s/ en préstamos del bereber: *sarūt* "llave", *tərfās* "trufas"[85].

2.4.5) Representa /s/ en préstamos de lenguas europeas: francés *vitesse* > *bītīs* "velocidad, marcha (del coche)", francés *police* > *būlīs* "policía", español *hospital* > *sbīṭāṛ* "hospital"[86], español *semana* > *sīmāna* "semana"[87].

2.4.6) /ṣ/ (= fricativa alveolar sorda faringalizada). Ejemplos: *ḅəṛṣ* "lepra", *ḍəṛṣ* "curso, lección", *fəṣṣa* "alfalfa", *gəbbāṣ* "yesero", *gəṣʕa* "plato, fuente", *gṣəb* "caña", *ḥṣīṛa* "estera de palmito", *məṛṣa* "puerto", *məṛṣṭān* "manicomio", *məsṛūq* "robado", *məṣmāṛ* "clavo", *məṣṛān* "intestino, tripas", *məṣṛūṛ* "alegre, contento", *mṣīda* "trampa", *nāqūṣ* "campana", *nəṣrāni* "cristiano, europeo, turista", *nəṣṣ* "medio, mitad", *ṛāṣ* "cabeza", *ṣbāġa* "pintura", *ṣbāḥ* "mañana", *ṣəḥḥ* "verdad, verdadero", *ṣəḷṭān* "sultán, rey, soberano", *ṣnāḍəq* "cajas, cofres", *ṣfāṛ* "se volvió amarillo", *ṣġīṛ* "pequeño", *ṣīkūk* "cuscús con leche", *ṣĭyyāḍ* "cazador, pescador", *ṣūṛ* "muro, muralla", *təṣbīn* "colada", *ʕənṣṛa* "fiesta del solsticio de verano", *ʕṣa* "palo, cayado".

2.4.7) Representa ác. /ṣ/: ác. *bāṣala*^{tun} > *bəṣḷa* "cebolla", ác. *ḥaṣīra*^{tun} > *ḥṣīṛa* "estera de palmito", ác. *qaṣr*^{un} > *qṣəṛ* "castillo, fortaleza, alcázar", ác. *ṣābūn*^{un} > *ṣābūn* "jabón, detergente", ác. *ṣāḥib*^{un} > *ṣāḥəb* "amigo, compañero", ác. *ṣaḥrāʔ*^{u} > *ṣəḥṛa* "desierto".

Al menos en un caso /ṣ/ representa ác. /f/: ác. *niṣf*^{un} > *nəṣṣ* "mitad"[88]. La voz es común a todos los dialectos marroquíes.

2.4.8) Con frecuencia, en dialectos de tipo beduino (Casablanca, Marrakech, Skūra, etc.), el fonema /ṣ/ refleja diacrónicamente ác. /s/ con faringalización secundaria debida al entorno: ác. *raʔs*^{un} > *ṛāṣ* "cabeza", *sulṭān*^{un} > *ṣəḷṭāṇ* "rey, soberano", ác. *mismār*^{un} > *məṣmāṛ* "clavo"[89].

---

[84] Aunque también se usa la variante *šəmš*, cf. Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, p. 29 (no. 2.2.3.1). Sobre esto cf. también Heath, *Jewish and Muslim dialects*, pp. 134-135 (no. 3.1.6).

[85] Acerca de esta voz véase la extensa nota que le dedica Colin: se ha discutido si se trata de una voz latina (< *tuber*) o bereber. Dado que la palabra se usa asimismo entre los tuareg del Ahaggar, Colin se inclina por un origen bereber de la misma (cf. Ferrando, "G. S. Colin y los berberismos", pp. 128-129).

[86] Acerca de este préstamo cf. Heath, *Code-switching*, p. 311 (no. C-682) y Elyaacoubi, *Influencia léxica*, pp. 315-316 (no. E-483). Cf. también la detallada nota que dedica a este préstamo Lévy, "Ports, parlers portuaires", pp. 65-66.

[87] Acerca de esta voz, muy común en Marruecos y Argelia, cf. Heath, op. cit., p. 308 (no. C-640) y Elyaacoubi, op. cit., p. 320 (no. E-500).

[88] Cf. sobre esto Marçais, *TAT*, p. 176; Heath, op. cit, pp. 176-177 (no. 3.3.12).

[89] Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, p. 29 (no. 2.2.3.2). Véase asimismo Heath, op. cit., p. 158 (no. 3.2.5). Se trata de un fenómeno bastante común en todos los dialectos árabes.

2.4.9) Representa frecuentemente /s/ en préstamos de lenguas europeas[90]: español *dados* > *ḍāḍūṣ* "dados", francés *garçon* > *gāṛṣūn* "camarero, braga, calzoncillo", francés *accident* > *kṣīḍa* "accidente", español *cabeza* > *kābīṣa* "cabeza"[91].

2.4.10) /z/ (= fricativa alveolar sonora). Ejemplos: *bəzbūz* "grifo", *bəzzāf* "muy, mucho", *bəzzūla* "pecho, teta", *bzəq* "él escupió", *dāzu* "ellos han pasado", *dəbza* "riña", *fāzəg* "mojado, húmedo", *gnāza* "entierro", *ġzāl* "gacela", *həzzīt* "yo levanté, sacudí", *ḥāgūza* "primer día del año agrícola", *ḥzām* "cinturón", *knūz* "tesoros", *lūz* "almendras", *mənzəl* "dimicilio", *məṛkəz* "centro (comercial)", *məzwəd* "zurrón", *məzyān* "bueno, bonito", *nzūl* "descenso", *ṛəzma* "hatillo", *təzyān* "embellecimiento", *wəzn* "peso", *wzīr* "ministro", *xərrāz* "zapatero", *xzīn* "almacén, depósito", *zāwya* "zagüía", *zbīb* "pasas", *zəbbāla* "basurero, muladar", *zəbbūž* "acebuche", *zəft* "brea", *zəllīž* "azulejo", *zənžlān* "sésamo", *zərda* "banquete, festín", *zīn* "bonito", *zītūn* "olivos", *zmān* "época, tiempo", *zna* "adulterio", *zyāda* "aumento", *zyūf* "servilletas", *ʕəzri* "soltero", *ʕzīz* "querido, estimado, apreciado".

2.4.11) Representa ác. /z/: ác. *ǧāzat* > *dāzət* "ella pasó", ác. *ǧazzār*^{un} > *gəzzār* "carnicero", ác. *maʕza*^{tun} > *məʕza* "cabra", ác. *xubza*^{tun} > *xŭbza* "hogaza, pedazo de pan", ác. *zāda* > *zād* "él añadió", ác. *zubda*^{tun} > *zəbda* "mantequilla", ác. *zayt*^{un} > *zīt* "aceite".

> En los dialectos judíos de Rabat, Fez y Mequínez así como en el dialecto de los musulmanes de esta última ciudad, el fonema /z/ representa ác. /ž/[92]: ác. *ǧabal*^{un} > *zbəl* "montaña".

2.4.12) Representa /z/ en préstamos del bereber: *xīzzu* "zanahorias"[93], *āzfəl* "fusta, vara"[94].

2.4.13) Representa el fonema /z/ en préstamos de lenguas europeas: francés *valise* > *bālīza* "maleta", francés *Butagaz*[95] > *ḅūṭāgāz* "bombona de gas".

2.4.14) /z/ tiene el siguiente alófono en entornos faringalizados:
/ẓ/ (fricativa alveolar sonora faringalizada), *ḅẓāṛ* "pimienta", *ẓāṛ* "él visitó", *ẓəṛbĭyya* "alfombra", *gāẓīṭa* "gaceta, periódico", *məṭṛūẓ* "bordado", *mẓŭwwəq* "adornado, decorado", *ṛəẓq* "medio de vida, bienes, riqueza".

2.4.15) /ẓ/ representa /ẓ/ en préstamos del bereber: *ẓīẓūn* "mudo"[96], *ẓəṭṭəṭ* "él protegió, guió a un viajero"[97].

---

[90] Aunque la realización exacta de /s/ pueda ser muy variada dependiendo de la lengua de que se trate: la faringalización de /s/ > /ṣ/ se realiza para conservar dentro de lo posible un timbre vocálico cercano al del original.

[91] La voz tiene un sentido jocoso, irónico o despectivo: cf. Benyahia/Aguadé, "Hispanismos", pp. 196-197.

[92] Sobre esto cf. Heath, *Jewish and Muslim dialects*, pp. 132-133 (no. 3.1.4).

[93] Acerca de esta voz cf. Laoust, *Mots*, p. 420, nota 4.

[94] Cf. de Prémare, *DAF*, vol. 1, p. 44.

[95] Marca comercial.

2.4.16) /l/ (= lateral alveolar). Ejemplos: *ālf* "mil", *bāl* "atención", *bāli* "antiguo, viejo", *bḥāl* "como", *bla* "sin", *dyāl* "de", *gālu* "ellos dijeron", *kāsūl* "perezoso", *kəlma* "palabra", *kəmmlu* "ellos terminaron", *klāt* "ella comió", *kŭll* "todo, cada", *la* "no", *lākīn* "pero", *ləʕbu* "ellos jugaron", *lqīti* "tú encontraste", *līl* "noche", *lli* "el que", *lūbya* "alubias", *lūn* "color", *lūsa* "cuñada" *lūz* "almendras", *lŭwwəl* "primero", *māl* "dinero, bienes", *māləḥ* "salado", *məhbūl* "loco", *mfəlləs* "arruinado", *mkŭḥla* "espingarda", *nḥəl* "abejas", *nxəl* "palmeras", *tālta* "tercera", *wŭlža* "llanura", *yūlyūz* "julio (del calendario agrícola)", *zəllīž* "azulejo", *ʕməlna* "nosotros hemos hecho", *ʕla* "encima sobre", *ʕsəl* "miel".

2.4.17) Representa ác. /l/: ác. *laqiyat* > *lqāt* "ella encontró", ác. *law* > *lu* "si (condicional irreal)", ác. *lawḥa*^{un} > *lūḥa* "tabla", ác. *kull*^{un} > *kŭll* "cada", ác. *qalb*^{un} > *qəlb* "corazón", ác. *qafaza* > *qfəz* "él saltó", ác. *manāǧil*^{u} > *mnāžəl* "hoces", ác. *bulġat*^{un} > *bəlġa* "babucha", ác. *ʕalaq*^{un} > *ʕləq* "sanguijuelas".

2.4.18) Representa ác. /n/: ác. *ġanamiyy*^{un} > *ġəlmi* "carne de oveja o cabra"[98], ác. *bāḏinǧān*^{un} > *dənžāl* "berenjena"[99].

2.4.19) Representa /l/ en préstamos del bereber: *āgdāl* "prado", *lālla* "señora"[100].

2.4.20) Representa /l/ en préstamos del español y del francés: francés *valise* > *bālīza* "maleta", español *plancha* > *blānša* "plancha"[101], francés *essuie-glace* > *swīglāṣ* "limpiaparabrisas"[102].

2.4.21) /l/ tiene el siguiente alófono:
/ḷ/ (= lateral alveolar faringalizada). Ejemplos: *bṣəḷ* "cebollas, *ṭḷəq* "él soltó".

2.4.22) /ḷ/ (= lateral alveolar faringalizada). Es fonema en *lla* "no" ≠ *ḷḷa* "Dios". En los demás casos parece ser un mero alófono de /l/.

> Una realización faringalizada del fonema lateral /l/ en la voz *Aḷḷāh*^{u} "Dios" ha existido siempre en árabe clásico y pervive en el árabe

---

[96] Cf. de Prémare, *DAF*, vol. 5, p. 441.

[97] Cf. de Prémare, *DAF*, vol. 5, pp. 320-321.

[98] Acerca de la distribución de *ġnəm* "ganado bovino" y su variante *ġləm* cf. Heath, op. cit., p. 148 y mapa 3-16 en p. 535. Sobre la disimilación *ġnəm* > *ġləm* (que se da asimismo en dialectos argelinos) cf. también Cantineau, *Cours*, p. 40.

[99] Cf. también Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, p. 30 (no. 2.2.4). El fenómeno se da también en dialectos argelinos: Cantineau, *Cours*, p. 40, cita el ejemplo *finǧān* > *finǧāl* y dice que es común a bastantes hablas.

[100] Acerca de esta voz. cf. de Prémare, *DAF*, vol 11, pp. 12-13. La voz es corriente en bereber, aunque se discute su etimología exacta: cf. Ferrando, "G. S. Colin y los berberismos", pp. 117-118.

[101] Acerca de esta voz cf. Elyaacoubi, *Influencia léxica*, p. 219 (no. E-91).

[102] Sobre este préstamo cf. Aguadé, "Dialekt und Strassenverkehrsordnung", p. 76.

stándar moderno[103]. Esta pronunciación ya la describen las gramáticas árabes medievales[104].
La faringalización de /l/ > /ḷ/ es en Marruecos un fenómeno característico de los dialectos de tipo beduino (en especial en el sur del país)[105].

2.4.23) /r/ (= vibrante alveolar). Ejemplos: *bārəd* "frío", *l-bārəḥ* "ayer", *bəgri* "carne de vaca", *bəkri* "temprano", *bəllārəž* "cigüeña", *bəndīr* "pandereta", *bərrād* "tetera", *bīr* "pozo", *dāru* "ellos hicieron", *dərri* "niño", *ʕəšrīn* "veinte", *gədra* "olla, marmita", *ġīrān* "cuevas, cavernas", *ḥərrāt* "labrador", *kərš* "vientre, estómago", *krīt* "yo alquilé", *rāb* "se hundió", *rfīsa* "guiso a base de pollo y cebolla", *rīš* "pluma", *skāyri* "borracho", *šrīna* "hemos comprado", *šrīf* "jerife, descendiente del Profeta", *šwāri* "alforjas".

A diferencia del español, el fonema marroquí /r/ se realiza siempre como vibrante simple, incluso en posición inicial o final. Sólo se realiza como vibrante múltiple cuando hay geminación: *dərri, bərrād, ḥərrāt* etc.

2.4.24) Representa ác. /r/: ác. *kabīr*^{un} > *kbīr* "grande", ác. *bard*^{un} > *bərd* "frío, viento", ác. *wirṯ*^{un} > *wərt* "herencia", ác. *ʔadāra* > *dār* "él hizo"[106].

2.4.25) Representa el fonema /r/ del bereber en préstamos de esta lengua: *āfrāg* "real, cerca de tela que rodeaba la tienda del sultán", *sārūt* "llave", *tāmāra* "trabajo duro".

2.4.26) Representa el fonema /r/ en préstamos de lenguas europeas: español (o portugués) *real* > *ryāl* "real (moneda)"[107], francés *pare-chocs* > *ḅāṛšūk* "parachoques"[108], francés *terrain* > *tīrān* "campo de fútbol", francés *frein* > *frān* "freno"[109].

2.4.27) /r/ tiene un alófono /ṛ/ (= vibrante alveolar faringalizada) que aparece en entornos faringalizados: *āṛbʕa* "cuatro", *āxŭṛ* "otro", *bākūṛ* "breva", *ḍāṛ* "casa", *ḍəṛba* "golpe", *fṛāš* "cama, lecho", *gənṭṛa* "puente", *ġāṛ* "cueva, caverna", *ḥmāṛ* "asno", *məṛṛa* "vez", *mṛa* "mujer", *nəžžāṛ* "carpintero", *nhāṛ* "día", *qbəṛ* "tumba", *qəṛʕa* "botella", *qṛāt* "ella estudió", *ṛāṣ* "cabeza", *ṛqīqa* "delgada, fina", *sŭkkāṛ* "azúcar", *šhəṛ* "mes", *škāṛa* "cartera", *ṭṛīq* "camino", *ṭūṛ* "toro, buey", *ṣġīṛ* "pequeño", *ṣūṛ* "muro,

---

[103] Cf. por ejemplo Corriente, *Gramática árabe*, p. 23

[104] Cf. Cantineau, *Cours*, p. 51.

[105] Cf. Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, p. 32 (no. 2.2.12); Heath, op. cit., p. 157 (no. 3.2.4).

[106] En ác. el verbo significa "girar, hacer girar, dirigir".

[107] No está claro si se trata de un préstamo del portugués o del español: cf. Lévy, "De quelques emprunts possibles au portugais", p. 177. Acerca de esta voz cf. también Heath, op. cit., p. 307 (no. C-626) y Elyaacoubi, op. cit., p. 311 (no. E-463).

[108] Cf. acerca de este préstamo Aguadé, "Dialekt und Strassenverkehrsordnung", p. 76 (y nota 17).

[109] Cf. acerca de esta voz Heath, *Code-switching*, no. C-228.

muralla", *ṭəṛžmu* "ellos tradujeron", *ṭṛāḅ* "tierra, barro", *xbāṛ* "noticias", *xḍəṛ* "verde", *žṛān* "ranas", *ʕāṛ* "deshonra", *ʕəṛqāna* "sudorosa", *ʕəšṛa* "diez".

> Este fenómeno es muy antiguo pues gramáticos árabes como Sībawayhi ya lo describen con exactitud y lo denominan *rāʔ mufaxxam:* aparece en entornos con /a/ y /u/ o con las consonantes /ṭ/, /ḏ̣/, /ṣ/, /ḍ/, /q/, /x/ y /ġ/, en cambio la vocal /i/ y la semiconsonante /y/ impiden el *tafxīm*[110].

2.4.28) /ṛ/ (= vibrante alveolar faringalizada) también es fonema. Es rasgo distintivo en los siguientes pares mínimos[111]: *žāṛi* "mi vecino" ≠ *žāri* "que fluye", *kbəṛ* "mayor que" ≠ *kbər* "el creció", *ṛāb* "cuajar (leche)" ≠ *rāb* "se hundió", *ṛāyəb* "cuajado, cuajada" ≠ *rāyəb* "hundido, derrumbado", *ḅṛa* "carta" ≠ *bra* "él cortó, sacó punta".

> Según Cantineau, en los dialectos orientales la oposición /ṛ/ ≠ /r/ no sería nunca un rasgo distintivo[112]. No se puede generalizar tanto pues en El Cairo sí encontramos pares mínimos que muestran la naturaleza fonémica de /ṛ/: *gāṛi* "mi vecino" ≠ *gāri* "que fluye", *waṛṛāni* "posterior" ≠ *warrāni* "él me mostró"[113].
> La faringalización de /r/ es un fenómeno antiguo que los gramáticos árabes medievales describieron con precisión[114].

2.4.29) /ʁ/[115]:

> En algunos dialectos prehilalíes, como por ejemplo los de Fez, Tetuán, Chefchaouen así como en algunos dialectos judíos el fonema /r/ se realiza /ʁ/. Este fonema ha causado una cierta confusión entre los dialéctologos que a veces lo describen como /ġ/[116]. En realidad se trata de dos fonemas distintos tal como demuestra la existencia, por ejemplo en el dialecto de Tetuán, de pares mínimos como *ġāyb* "ausente" ≠ *ʁāyb* "cuajada, requesón"[117]. La diferencia entre /ġ/ (= IPA ɣ) y /ʁ/ parece consistir en que el primero es fonema fricativo velouvular con

---

[110] Cf. Cantineau, *Cours,* pp. 48-49. Así tenemos *ṭūṛ* "toro" pero *tīrān* "toros", *ġāṛ* "cueva" pero *ġīrān* "cuevas", etc. Véase asimismo Heath, op. cit., pp. 149-157 (en p. 155 el autor señala los dialectos en los que *ġīrān* sí presenta faringalización).

[111] Acerca del carácter fonémico de /ṛ/ en los dialectos del Magreb véanse Cantineau, *Cours,* p. 50; Caubet, *L'arabe marocain,* vol. 1, p. 10; Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra,* p. 30 (no. 2.2.5); Heath, op. cit., pp. 150-151.

[112] Cf. *Cours,* p. 50.

[113] Comunicación personal de P. Behnstedt.

[114] Cf. Cantineau, op. cit, p. 50.

[115] Aquí se usa este símbolo del IPA sin que con ello se pretenda afirmar que la realización de /r/ en estos dialectos corresponda exactamente a la de dicho fonema.

[116] Sin embargo, Peter Behnstedt en su artículo sobre el dialecto de la medina de Taza (que se publica en este mismo volumen) insiste en que allí /r/ se realiza efectivamente como /ġ/.

[117] Agradezco este ejemplo a la amabilidad de Asma Amahjour.

una vibración múltiple, el segundo en cambio es fricativo velouvular con una vibración simple.

2.5) Prepalatales.

2.5.1) /š/ (= fricativa prepalatal sorda). Ejemplos: *bāš* "para que, a fin de que", *bāša* "gobernador, pachá", *bərkūkəš* "cuscús de grano grueso", *bəšna* "mijo", *dāhša* "asombrada, estupefacta", *dəḥš* "borrico", *dəšṛa* "pueblo, aldea", *fərmāš* "desdentado", *fṛāš* "cama, lecho", *ġəššāšīn* "embusteros, pícaros, vagos", *ġūšt* "agosto", *ḥnūša* "serpientes", *ḥšəm* "él se avergonzó", *lətšīn* "naranjas", *məšʕūl* "encendido", *mšəmməš* "soleado", *rāši* "carcomido", *šābəl* "sábalo", *šāfu* "ellos vieron", *šāyəb* "viejo, canoso", *šətwa* "invierno", *šhəṛ* "mes", *šīṭān* "demonio", *šməʕ* "vela, bujía", *šrāt* "ella compró", *šəṛbu* "ellos bebieron", *šūtānbīr* "setiembre (del calendario agrícola)", *šwa* "él asó", *šwāri* "alforjas", *šwīyya* "un poco, algo", *šžəṛ* "árboles", *šʕəṛ* "pelo", *tšāmīr* "camisón", *tʕəššīt* "yo cené", *ṭəlṭāš* "trece", *ṭnāš* "doce", *xənša* "bolsa, saco", *ʕəšṛa* "diez", *ʕəšrīn* "veinte", *ʕəṭšān* "sediento".

2.5.2) Representa ác. /š/: ác. *šayʔ*^{un} > *ši* "cosa, algo, un", ác. *mašhūr*^{un} > *məšhūṛ* "famoso, célebre", ác. *rīš*^{un} > *rīš* "plumas", ác. *šabiʕa* > *šbəʕ* "él se hartó, sació", ác. *šakk*^{un} > *šəkk* "duda", ác. *šams*^{un} > *šəmš* "sol", ác. *šitāʔ*^{un} > *šta* "lluvia", ác. *ʕāša* > *ʕāš* "él vivió".

2.5.3) Representa /s/ en préstamos de lenguas europeas: español *tomates* > *māṭīša* "tomates"[118], francés *chantier* > *šānṭi* "pista sin asfaltar, obra", español *ensalada* > *šḷāḍa* "ensalada", español *fiesta* > *fīšṭa* "fiesta, festividad laboral o profana"[119].

2.5.4) /ž/ (= fricativa prepalatal sonora). Ejemplos: *bəllārəž* "cigüeña", *dəblīž* "pulsera", *dənžāl* "berenjena", *dūžānbīr* "diciembre (del calendario agrícola)", *džāž* "pollos, gallinas", *ḥāža* "cosa, asunto", *ḥəžžām* "barbero, peluquero", *ḥtāžu* "ellos necesitaron", *ḥwāyəž* "vestidos, ropas", *ḥžəṛ* "piedra, roca", *məžmāṛ* "brasero", *nəžma* "estrella", *nəžžāṛ* "carpintero", *qāmīža* "camisa", *ṛāžəl* "hombre", *ržəl* "pie", *sžəṛ* "árboles", *wəžžəd* "él preparó", *xəržāt* "ella salió", *zəllīž* "azulejo", *žāməʕ* "mezquita", *žbəl* "montaña", *ždīda* "nueva", *žəbti* "tú trajiste", *žənb* "lado, borde", *žənwi* "cuchillo", *žīr* "cal, cal viva", *žītu* "vosotros habéis venido", *žīʕāna* "hambrienta", *žnān* "huerto, huerta, jardín", *žṛān* "ranas", *zwāž* "matrimonio", *žṛān* "ranas".

La mayoría de los dialectos marroquíes (y en general la mayoría de los dialectos de tipo magrebí) realizan este fonema como fricativa

---

118 Acerca de este préstamo (*ṭūmāṭīš* > *māṭīša*) cf. Heath, *Code-switching*, p. 295 (no. C-491) y Elyaacoubi, *Influencia léxica*, p. 336 (no. E-556). Acerca de la realización /s/ > /š/ (probablemente de origen judío o morisco) véase la bibliografía que se cita en la nota siguiente.

119 Cf. acerca de esta palabra Benyahia/Aguadé, "Hispanismos", p. 195. La presencia de /š/ en lugar de /s/ o /ṣ/ en estos ejemplos parece indicar que se trata de un préstamo antiguo, del andalusí o a través de judíos o moriscos: cf. Elyaacoubi, *Influencia léxica*, pp. 149-150 (no. A-98). La voz está documentada en andalusí: Corriente, *Dictionary*, p. 399.

prepalatal sonora /ž/[120]. Sin embargo, en dialectos del norte de Marruecos (Tetuán, Chauen, Anjra, Tánger) y de Argelia hay también una realización /ǧ/ (africada prepalatal sonora, IPA /dʒ/) del fonema /ž/ en determinados entornos[121]: nunca aparece en posición intervocálica sino sólo cuando hay geminación, después de /n/, después de otras consonantes[122], a veces incluso en posición inicial[123]. De Anjra proceden los siguientes ejemplos: *ǧ-ǧīʕāda* "la zanahoria", *ǧ-ǧāmăʕ* "la mezquita", *ǧ-ǧbəl* "la montaña", *ǧ-ǧīrān* "los vecinos", *qām īǧǧa* "camisa", *ḥăǧǧa* "mujer que ha peregrinado a La Meca", *ṭănǧra* "cacerola", *šfənǧ* "buñuelo", *kā-nǧību* "nosotros traemos" (en cambio: *ḥăžāṭ* "cosas", *ʕžīn* "masa", *wžăhna* "nuestra cara", *ržāl* "hombres")[124]. En Cherchell (Argelia) la realización habitual de /ž/ es /ǧ/ (en cualquier posición): *ǧāǧa* "gallina"[125].
La realización fricativa /ž/ de la africada prepalatal /ǧ/ parece ser bastante antigua, si se ha interpretado correctamente lo que dicen los gramáticos árabes medievales acerca de las diferentes realizaciones de /ǧ/ que conocían[126]. También existía, como alófono de /ǧ/, en árabe andalusí[127].

2.5.5) /ž/ representa ác. /ǧ/: ác. *faǧr[un]* > *fžəṛ* "amanecer, alba", ác. *burǧ[un]* > *bəṛž* "torre", ác. *ḥaǧal[un]* > *ḥžəl* "perdices", ác. *riǧāl[un]* > *ṛžāl* "hombres", ác. *raǧaʕat* > *ṛəžʕāt* "ella regresó", *xarraǧa* > *xəṛṛəž* "él sacó", ác. *ǧāra[tun]* > *žāṛa* "vecina", ác. *ǧudūd[un]* > *ždūd* "abuelos", ác. *ǧanna[tun]* > *žənna* "paraíso", ác. *ǧūʕ[un]* > *žūʕ* "hambre".

Tal como se explica más adelante, en contacto con fricativas alveolares (sibilantes) o prepalatales (chicheantes) ác. /ǧ/ > ám. /g/: así encontramos ác. *ǧalasa* > *gləs* "él se sentó" ác. *ǧibs[un]* > *gəbṣ* "yeso", ác. *ǧazzār[un]* > *gəzzār* "carnicero", ác. *ǧazīra[tun]* > *gzīra* "isla", ác. *ǧayš[un]* >

---

[120] Cf. Cantineau, *Cours*, p.59.

[121] Sobre esto cf. de una manera general Cantineau, *Cours*, p. 59; Marçais, *Esquisse*, p. 9; Marçais, *Djidjelli*, pp. 11-12; Heath, *Jewish and muslim dialects*, p. 136. Cf. también Singer en *HdaD*, p. 252 (sin embargo, no es cierto que /ǧ/ no aparezca en dialectos urbanos marroquíes como se afirma en esta obra: sorprende tal afirmación ya que el mismo Singer menciona la realización /ǧ/ en su estudio sobre el dialecto de Tetuán: cf. "Neuarabische Texte", p. 110).

[122] Cf. Vicente, *Anjra*, p. 45 y Marçais, op. cit., p. 12.

[123] Cf. Aguadé/Moscoso, "El permiso de conducción", p. 266 (no. 2.1.4: se trata de un texto de Tetuán) y Moscoso, *Chauen*, pp. 49-50 (no. 2.6.2.1).

[124] Vicente, op. cit., p. 45. Tradicionalmente se viene transcribiendo como /dǧ/ la geminación /ǧǧ/ (así lo hace Vicente, por ejemplo). Siguiendo a Behnstedt (cf. su reseña del libro de Vicente en *EDNA* 5, pp. 307-308) yo prefiero transcribir /ǧǧ/ para evitar confusiones: es obvio, por otra parte, que /ǧǧ/ se realiza como [ddʒ], con un primer elemento oclusivo seguido de africación.

[125] Cf. Grand'Henry, *Cherchell*, p. 8.

[126] Ya la menciona Sībawayhi: dicen que algunos realizan /ǧ/ como /š/ lo cual parece referirse a una realización fricativa /ž/. Sobre esto cf. Cantineau, *Cours*, pp. 57-58 así como Fleisch, *Traité*, vol. 1, p. 217.

[127] Cf. Corriente, *Árabe andalusí y lenguas romances*, p. 53 (no. 2.1.2.5.2.2).

gīš "ejército", ác. *ʕaǧūz*^{un} > *ʕgūz* "anciano" (cf. acerca de esto infra, no. **2.7.7**). Igualmente, la disimilación en estos mismos entornos hace que ác. /ǧ/ > ám. /d/: así *ǧāza* > *dāz* "él pasó", ác. *ǧaḥš*^{un} > *dəḥš* "pollino" (cf. supra, no. **2.3.15**).
El paso ác. /ǧ/ > ám. /d/ en estos casos nos indica que la realización original de /ž/ tuvo que ser la africada /ǧ/ ya que con una realización /ž/ nunca hubiera dado /d/[128].

2.5.6) Representa los fonemas /ž/ y /ǧ/ en préstamos de lenguas europeas: francés *doublage* > *ḍūblāž* "adelantamiento", francés *garage* > *gāṛāž* "garaje", francés *bougie* > *būži* "bujía"[129].

2.6) Palatales.

2.6.1) /y/ (= semiconsonante palatal). Ejemplos: *ānāya* "yo", *bāyən* "evidente, claro", *byāḍ* "blancos", *byār* "pozos", *bĭyyəḍ* "él blanqueó", *bṛānĭyya* "berenjena", *dāyər* "que hace", *dəġya* "deprisa, rápidamente", *dyāb* "chacales", *dyāl* "de", *ḍyūṛ* "casas", *ḍāya* "charca, laguna", *ḍyāf* "huéspedes, invitados", *ĭyyāh* "sí", *flĭyyu* "poleo", *ġāyəb* "ausente", *hdĭyya* "regalo, ofrenda", *hĭyya* "ella", *hnāya* "aquí", *ḥyūṭ* "muros", *ḥwāyəž* "vestidos, trajes", *kāyən* "que existe, existente", *ləḥya* "barba", *myāh* "aguas", *məzyān* "bueno, bonito", *mya* "cien", *nyūf* "narices", *nĭyya* "intención", *qāḍĭyya* "asunto, cuestión", *ṛyūṣ* "cabezas", *ryāḥ* "vientos", *swāyəʕ* "horas", *səbnĭyya* "pañuelo", *sĭyyāra* "coche", *sĭyyəd* "señor", *smĭyya* "nombre", *šyūx* "jeques", *ṣmāyəm* "canícula", *tānya* "segunda", *tmənya* "ocho", *tyāb* "vestidos, telas", *ṭāyba* "madura", *wālāyənni* "pero, sin embargo", *xābya* "jarra, tinaja", *xāyəb* "feo, malo", *xyām* "jaimas", *xyūṭ* "hilos", *yənnāyr* "enero", *yūm* "día", *zyūt* "aceites", *ʕəṛyān* "desnudo", *ʕyūn* "fuentes", *ʕəyyān* "cansado, enfermo", *ʕyālāt* "mujeres".

2.6.2) Representa ác. /y/: ác. *buyūt*^{un} > *byūt* "habitaciones", ác. *dāliya*^{tun} > *dālya* "viña, cepa", ác. *dunyā* > *dənya* "mundo", ác. *kudya*^{tun} > *kŭdya* "colina", ác. *yābis*^{un} > *yābəs* "seco", ác. *yad*^{un} > *yədd* "mano".

2.6.3) Representa ác. /ʔ/: cf. infra no. **2.10.1.3.5**.

2.6.4) Representa /y/ en préstamos del bereber: *ātāy* "té".

2.6.5) Representa /y/ así como diptongos con /y/ en lenguas europeas así como *ll* (con realización [y]) en préstamos recientes del español: francés *camion* > *kāmĭyyu* "camión"[130], español *armario* > *māryo* "armario"[131], español *ballena* > *bāyīna*[132].

---

[128] Cf. Heath, *Jewish and muslim dialects,* p. 136.

[129] Acerca de esta voz cf. Aguadé, "Dialekt und Strassenverkehrsordnung", p. 78.

[130] Acerca de esta voz cf. Aguadé, op. cit., p. 79; Heath, *Code-Switching,* no. C-313.

[131] Acerca de esta voz cf. Heath, *Code-switching,* p. 294 (no. C-482); Harrell, *Dictionary,* p. 76; Elyaacoubi, *Influencia léxica,* p. 282 (no. E-340).

[132] Acerca de esta voz cf. Elyaacoubi, *Influencia léxica,* p. 210 (no. E-57) y de Prémare, *DAF,* vol. 1, p. 135. Es voz de los pescadores del Estrecho de Gibraltar.

2.7) Velares.

2.7.1) /k/ (= oclusiva velar sorda): Ejemplos: *bākūṛ* "breva", *bāṛāka* "bendición", *bəkri* "temprano", *bka* "él lloró", *bu səkka* "cobra negra", *ḥāyk* "jaique", *ḥəkku* "ellos frotaron", *ḥŭkk* "caja bote", *kāġəṭ* "papel", *kāməl* "completo, entero", *kāyən* "que existe, existente, hay", *kəlb* "perro", *kəddāb* "mentiroso", *kəmmlu* "ellos terminaron", *kḥəl* "negro", *ktāf* "hombros", *kŭnnāš* "cuaderno", *mākān* "sitio, lugar", *mākla* "comida, alimentos", *mūka* "lechuza", *rkəb* "él cabalgó", *sākən* "que habita, residente", *səksu* "alcuzcuz", *šəkwa* "odre pequeño", *škāṛa* "cartera, bolso".

2.7.2) Representa ác. /k/: ác. *kitāb*^{un} > *ktāb* "libro", ác. *kaʔs*^{un} > *kās* "copa, vaso", ác. *kabīr*^{un} > *kbīr* "grande", ác. *kabš*^{un} > *kəbš* "carnero", ác. *šakk*^{un} > *šəkk* "duda".

2.7.3) Representa el fonema /k/ en préstamos de lenguas europeas: francés *bac*[133] > *bāk* "bachillerato", francés *paquet* > *bākīt* "paquete", francés *pare-chocs* > *ḅāṛšūk* "parachoques"[134], inglés *delco* > *dālku* "delco"[135], francés *camion* > *kāmĭyyu* "camión", francés *autocar* > *kāṛ* "autobús", francés *accident* > *kṣīda* "accidente", francés *code* > *kūd* "código", español *comer* > *kūmīr* "barra de pan de tipo europeo"[136].

2.7.4) Representa /p/ (por disimilación) en préstamos del francés: *(tuyau) d'échappement* > *šāpma* > *šākma* "tubo de escape".

> El fonema /k/ se realiza como una fricativa prepalatal sorda /ç/ en algunos dialectos del Norte y de Jbala, probablemente por influencia del bereber rifeño[137].Así tenemos en Anjra: *māçla* "comida", *bəçri* "temprano", *çān* "él fue", *dyālçŭm* "vuestro"[138].
> En otros dialectos, tanto orientales como occidentales, el fonema /k/ presenta diferentes realizaciones por africación o palatalización[139].
> En el dialecto judío del norte del Tafilalt (localidades de Ksar es-Souk y Rich) el fonema ác. /k/ > /t/. Así encontramos: ác. *kāna* > *kān* > *tān* "él fue", ác. *kabīr*^{un} > *kbīr* > *tbīr* "grande", ác. *al-kalb*^{u} > *l-kəlb* > *l-*

[133] Abreviatura de *baccalauréat.*

[134] Acerca de esta voz cf. Aguadé. op. cit., p. 76.

[135] Acerca de esta voz cf. Aguadé, op. cit., p. 78 (*delco* es acrónimo de Dayton Engineering Laboratories Company).

[136] Acerca de esta voz. cf. Benyahia/Aguadé, "Hispanismos", p. 199.

[137] Cf. sobre este fenómeno Cantineau, *Cours,* p. 66; Marçais, *Esquisse,* p. 10; Natividad, "Chefchaouen", p. 110; Vicente, *Anjra,* pp. 46-47 (no. 2.7.1.1); Heath, *Jewish and muslim dialects,* pp. 140-141 (no. 3.1.12); Moscoso, *Chauen,* p. 51 (no. 2.7.1.1).

[138] Vicente, op. cit.

[139] Sobre esto cf. Cantineau, *Cours,* pp.66-67, *HdaD,* pp. 51-52. En Argelia (Djidjelli) se da una realización palatalizada $/k^y/$ de /k/ (cf. Marçais, *Djidjelli,* p. 18). En dialectos del Golfo y de Iraq /k/ > /č/: así *čīs* "bolsa" (Holes, *Gulf Arabic,* p. 262). Igualmente en Siria (Sukhne): *yčūn* "él es", *čill* "todo" (Behnstedt, *Soukhne,* p. 7, no. 1.1.6, cf. también p. 19 de la introducción).

təlb "el perro", ác. *kalima*[tun] > *kəlma* > *təlma* "palabra", ác. *ḥakka* > *ḥəkk* > *ḥətt* "él frotó"[140].
En este mismo dialecto /k/ representa ác. /q/: ác. *qalb*[un] > *kəlb* "corazón", ác. *baqara*[tun] > *bəkṛa* "vaca"[141]. En ocasiones este mismo fenómeno se da en Larache: ác. *qāla* > *kāl*[142].
En hassaniyya, así como en el dialecto de los ZʕĪr y en dialectos del valle del Draa, /k/ representa ác. /q/ en *ktəl* "él mató": en este caso la evolución ha sido ác. *qatala* > *qtəl* > *gtəl* y posteriormente, por ensordecimiento de /g/ en contacto con /t/, *gtəl* > *ktəl*[143].
Acerca de la realización labializada de /k/ > /k^w/ cf. infra no. **2.14**.

2.7.5) /g/ (= oclusiva velar sonora). Ejemplos: *gāləs* "sentado", *gālu* "ellos dijeron", *dəgg* "él molió", *dgīg* "harina", *gāʕ* "todo, todos", *gədd* "talla, medida", *gəddīd* "cecina", *gədra* "olla, marmita", *gəffa* "cesta, cesto", *gəmgūm* "hocico, cara", *gərba* "odre", *gərgāʕ* "nueces", *gərrāb* "aguador", *gərš* "céntimo, moneda fraccionaria", *gəṣʕa* "plato o fuente grande de madera", *gləʕ* "él arrancó", *məʕgāz* "perezoso".

2.7.6) Representa ác. /q/: ác. *qāla* > *gāl* "él dijo", ác. *qamḥ*[un] > *gəmḥ* trigo", ác. *qanṭara*[tun] > *gənṭṛa* "puente", ác. *baqara*[tun] > *bəġṛa* "vaca" (cf. también infra, no. **2.8.2**).

Esta realización sonora /g/ del fonema /q/ es antigua puesto que ya la menciona el gramático árabe Sībawayhi[144]. Es un rasgo típico de todos los dialectos árabes de tipo beduino[145]. Evidentemente, esto también vale para Marruecos: en dialectos judíos así como en dialectos prehilalíes del Norte (Jebala, Tánger, Tetuán, Chauen, Anjra etc.) /q/ nunca se realiza como /g/[146]. Los dialectos hilalíes (todos ellos de tipo beduino), en cambio, tienden a realizar /g/ aunque hay diferentes niveles: en hassaniyya así como en dialectos rurales y de los oasis del sur la evolución /q/ > /g/ es casi la regla, en dialectos de ciudades

---

[140] Acerca de este dialecto cf. Heath/Bar-Asher, "A judeo-arabic dialect of Tafilalt" (los ejemplos aquí citados figuran en pp. 34-35) así como Heath, *Jewish and muslim dialects,* p. 140 (no. 3.1.11). Heath explica la evolución /k/ > /t/ en este dialecto como resultado de una confusión entre ambos al tener /k/ una realización palatalizada [k^y] y /t/ una africada [t^s]: cf. Heath/Bar-Asher, op. cit., p. 36.

[141] Cf. Heath/Bar-Asher, op. cit., p. 36; Heath, *Jewish and muslim dialects,* p. 142.

[142] Cf. Moscoso, *Larache,* p. 25 (no. 1.2.6.1). Este estudio se basa en los textos recogidos por M. Alarcón en 1910 (cf. *Textos árabes*): habría que comprobar si dicho rasgo subsiste hoy en día.

[143] Cf. Cohen, *Ḥassānīya,* p. 35; Aguadé, "ZʕĪr", p. 143 (no. 1.7). En lo que concierne al valle del Draa, los datos provienen de textosrecogidos por mí hace algunos años y todavía inéditos.

[144] Cf. art. "ḳāf" de H. Fleisch en *EI*[2], vol. 4, pp. 416-417; Cantineau, *Cours,* p. 67.

[145] Cantineau, op. cit., pp. 68-70; Blanc, "The fronting of Semitic *g* and the *qāl-gāl* dialect split in Arabic".

[146] Estos dialectos realizan /q/ o /ʔ/, según los casos: cf. infra nos. **2.8** y **2.10.1.2**. Los pocos ejemplos de /q/ > /g/ que encontramos en ellos se explican como préstamos de dialectos hilalíes (cf. Cantineau, *Cours,* p. 68; Heath, op. cit., p. 143.

como Marrakech, Meknes, o Casablanca la realización /q/ es mucho más frecuente[147].
No están del todo claras las razones por las que en estos dialectos magrebíes de tipo beduino el fonema /q/ no siempre ha pasado a /g/. En lo que respecta al hassaniyya, por ejemplo, Cohen señala algunas causas que también son válidas para los dialectos marroquíes: influencia de la lengua clásica (por tratarse de términos religiosos, jurídicos o literarios como es el caso de *qāḍi* "juez") y préstamos de dialectos de tipo no beduino (*brīq* "tetera"). En los demás casos las razones no son evidentes y con frecuencia la oposición /q/ ≠ /g/ es rasgo distintivo[148]. Por ejemplo, en Skūra encontramos la oposición *qəlləb* "él buscó" ≠ *gəlləb* "él dio la vuelta hizo girar"[149].

2.7.7) Representa ác. /ğ/: ác. *ğalasa* > *gləs* "él se sentó", ác. *ğibs*ᵘⁿ > *gəbṣ* "yeso", ác. *ğazzār*ᵘⁿ > *gəzzār* "carnicero", ác. *ğazīra*ᵘⁿ > *gzīra* "isla", ác. *ğayš*ᵘⁿ > *gīš* "ejército", ác. *ʕağūz*ᵘⁿ > *ʕgūz* "anciano" (cf. también supra, no. **2.5.5**).

En este caso el paso /ğ/ > /g/ se explica por un fenómeno (frecuente en dialectos magrebíes) de disimilación de africación al haber fricativas en el entorno[150].

2.7.8) Representa el fonema bereber /g/ en préstamos de esta lengua: *āgdāl* "pradera cercada donde pastaban los caballos del sultán", *āgwāl* "tambor pequeño", *gnāwa* "la cofradía de los Gnāwa".

2.7.9) Representa el fonema /g/ en préstamos de lenguas europeas: francés *Butagaz* > *ḅūṭāgāẓ* "bombona de gas", francés *garage* > *gāṛāẓ̌* "garaje", español *cigarro* > *gāṛṛu* "cigarrillo"[151].

2.7.10) /x/ (= fricativa velar sorda). Ejemplos: *bəttīx* "melones", *dāxəl* "interior", *dəxla* "entrada, vestíbulo", *dŭxxān* "humo", *dəxlāt* "ella entró", *fāxəṛ* "carbón", *sxūn* "caliente", *məxlūʕ* "asustado", *mxədda* "almohada", *mwəssəx* "sucio", *ṛŭxṣa* "permiso", *ṛxīṣ* "barato", *xāla* "tía materna", *xātəm* "anillo", *xbāṛ* "noticias", *xədd*

[147] Cf. en especial los ejemplos recogidos en la tabla que figura en Heath, op. cit., p. 143 (no. 3-1) así como los mapas nos. 3-7, 3-8, 3-9, 3-10, 3-11, 3-12, 3-13, 3-14 y 3-15 en pp. 533-534. Hay que señalar, sin embargo, que según Behnstedt en algunos oasis del Tafilalt (Erfoud, ʕṚab Səbbāḥ, Zrīgāt, z-Zāwya ž-Ždīda, Īgli) de 81 raíces con ác. /q/ prácticamente la mitad (40) presentan /q/ mientras que la otra mitad (41) tienen /g/ (cf. "Īgni (Īgli)", p. 49.

[148] Cohen, *Ḥassānīya,* pp. 33-34. Cf. también Grand'Henry, *Mzāb,* pp. 15-16. Heath, *Jewish and muslim dialects,* pp. 142-147 (no. 3.1.13) estudia con detalle la realización de determinadas voces (por ejemplo *qlīl* "poco", *ʕəṛq* "sudor", *nəqqəz* "saltar" etc.) y concluye: "the isogloss boundary differs from one lexical item to another, the zone of greatest lexical variation being from the urban belt (Rabat-Meknes-Fes) south to Marrakech".

[149] Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, pp. 30-31 (no. 2.2.8).

[150] Cf. Cantineau, *Cours*, p. 61; Heath, *Jewish and muslim dialects,* pp. 136-138. Cf. también Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, p. 30; Vicente, *Anjra*, p. 47.

[151] Acerca de esta voz cf. Elyaacoubi, *Influencia léxica,* p. 251 (no. 251); Heath, *Code-switching,* p. 276 (no. C-263).

"mejilla", *xəddām* "trabajador", *xəll* "vinagre", *xəlxāl* "ajorca", *xəmsīn* "cincuenta", *xənfūs* "escarabajos", *xənša* "bolsa, saco", *xīma* "jaima, tienda", *xḷāṣ* "sueldo, salario, paga", *xlīfa* "califa, representante, lugarteniente", *xu* "hermano", *xūx* "melocotones".

2.7.11) Representa ác. /x/: ác. *āxar*^{u} > *āxŭṛ* "otro", ác. *xŭbz*^{un} > *xŭbz* "pan", ác. *šayx*^{un} > *šīx* "jeque", ác. *xamsa*^{tun} > *xəmsa* "cinco", ác. *xāfīf*^{un} > *xfīf* "ligero, suave".

> En dialectos del norte y de Jebala, como por ejemplo Tánger, Chauen, Tetuán o Anjra, el fonema /x/ representa en ocasiones ác. /q/: ác. *waqt*^{un} > *wăkt* > *wăxt* "tiempo"[152].

2.7.12) Representa el fonema bereber /x/ en préstamos de esta lengua: *xīzzu* "zanahoria".

2.7.13) /ġ/ (= fricativa velar sonora). Ejemplos: *bġīti* "tú quieres", *blāġi* "babuchas", *dəġya* "deprisa", *ġāli* "caro", *ġāṛ* "cueva, caverna", *ġəbṛa* "polvo", *ġədda* "mañana", *ġərbāl* "tamiz, cedazo", *ġḷīḍ* "grueso, gordo", *ġləm* "ganado ovino", *ġṛāb* "cuervo", *ġṛīb* "extraño", *ġŭṛṛāf* "jarra, vasija", *ġwāt* "griterío, clamor", *mġīyyəs* "embarrado", *ṛəġwa* "espuma", *ṣbāġa* "pintura", *ṣġīṛ* "pequeño".

2.7.14) Representa ác. /ġ/: ác. *baġla*^{tun} > *bəġla* "mula", ác. *burġūṯ*^{un} > *bəṛġūt* "pulga", ác. *ġāṛəq* "profundo, hundido", ác. *dabbāġ*^{un} > *dəbbāġ* "curtidor", ác. *ġāba*^{tun} > *ġāba* "bosque", ác. *ġarb*^{un} > *ġəṛb* "oeste".

2.8) Uvulares.

2.8.1) /q/ (oclusiva uvular sorda). Ejemplos: *bāqi* "que queda, restante, todavía", *bəqqāl* "tendero, vendedor de ultramarinos", *dəqqu* "ellos llamaron a la puerta", *ḍāq* "se estrechó", *ḍīqa* "estrechez", *fāqət* "ella se despertó", *fūq* "sobre, encima de", *fəṛṛəqt* "yo repartí", *fūqāni* "superior, situado en la parte superior", *fūwwāqa* "hipo", *ġəmqa* "abismo", *ḥṛəq* "él quemó", *īqāma* "hierbabuena", *məṛqa* "salsa", *mẓūwwəq* "adornado, decorado", *nqi* "limpio, aseado", *nŭqṛa* "plata", *nŭqṛa* "plata" *qāḍi* "juez", *qāləb* "pilón de azúcar", *qāyəd* "caíd, jefe", *qbūṛa* "tumbas", *qbīla* "tribu", *qəlləbt* "yo busqué", *qəllūša* "tarro, vasija", *qənt* "esquina", *qṛāqəb* "castañuelas de hierro", *qəššāba* "túnica", *qəṭbān* "pinchos morunos", *qṛa* "él estudió", *qṛāʕi* "botellas", *qṛāb* "parientes, allegados", *qṭəʕ* "él cortó", *qŭddām* "delante de", *qūqi* "violeta (color)", *swāq* "mercados, zocos", *šəṛq* "Este, oriente", *ṭṛīq* "camino", *wāqīla* "quizás", *wəqt* "tiempo", *znāqi* "calles".

2.8.2) Representa ác. /q/: ác. *baqiya* > *bqa* "él permaneció", ác. *ḍayyiq*^{un} > *ḍīq* "estrecho", ác. *faqīh*^{un} > *fqīh* "alfaquí", ác. *qalb*^{un} > *qəlb* "corazón", ác. *qirāʔa*^{tun} > *qṛāya* "lectura, estudio", ác. *raqīq*^{un} > *ṛqīq* "delgado, fino".

---

[152] Cf. Marçais, *TAT*, p. 419; Singer, "Grundzüge", p. pp. 261-262; Natividad, "Chefchaouen", p. 111; Vicente, *Anjra*, p. 52 (no. 2.12.20); Aguadé/Moscoso, "Permiso de conducción", p. 268; Moscoso, *Chauen*, p. 53 (no. 2.8.2).

Como ya se expuso antes (cf. supra no. **2.7.6**), el fonema ác. /q/ tiene también una realización oclusiva velar sonora /g/ en dialectos marroquíes de tipo hilalí.
En algunos dialectos, como por ejemplo en hassaniyya y en ciertas hablas argelinas, el fonema /q/ representa ác. /ġ/. En hassaniyya encontramos ác. *baġa* > *bqa* "él deseó", ác. *ġabara^un* > *qăbṛa* "polvo", ác. *ġasala* > *qsəl* "él lavó"[153].

2.8.2.1) Acerca de la realización /q/ > /ʔ/ en algunos dialectos, cf. infra no. **2.10.1.2**.

2.9) Faringales.

2.9.1) /ḥ/ (= fricativa faringal sorda). Ejemplos: *ḥūt* "pescado", *bḥāl* "como, igual que", *dəḥš* "borrico", *dəllāḥ* "sandía", *ḍəḥka* "risa", *fəḥḥām* "carbonero", *fəṛḥān* "contento, alegre", *gdəḥ* "bol", *ḥāməḍ* "limón", *ḥna* "nosotros", *ḥānūt* "tienda, comercio", *ḥāṛṛ* "picante", *ḥāža* "asunto, cosa", *ḥədd* "uno", *ḥəllūf* "jabalí", *ḥəmmāl* "porteador", *ḥəmmām* "baño público", *ḥənna* "alheña", *ḥənš* "serpiente", *ḥəqq* "verdad, razón, derecho", *ḥəžžām* "barbero, peluquero", *ḥlīb* "leche", *ḥlu* dulce", *ḥmāṛ* "asno", *ḥrīr* "seda", *ḥŭbb* "amor", *ḥūma* "barrio", *kḥəl* "negro", *lūḥ* "tabla de madera", *māḥəll* "sitio, lugar", *māləḥ* "salado", *məḥlūl* "abierto", *məmsūḥ* "usado, desgastado", *sārəḥ* "pastor", *ṣāḥəb* "amigo, compañero", *ṣbāḥ* "mañana", *ṣḥīḥ* "verdadero, auténtico", *ṣṭāḥ* "azotea", *təffāḥ* "manzanas", *ṭḥīn* "harina", *ṭīḥān* "bazo", *wāḥəd* "un, uno".

2.9.2) Representa ác. /ḥ/: ác. *baḥr^un* > *bḥəṛ* "mar", ác. *ḏabīḥa^tun* > *dbīḥa* "sacrificio", ác. *ḥāl^un* > *ḥāl* "estado, situación", ác. *ḥadīd^un* > *ḥdīd* "hierro", ác. *ḥattā* > *ḥətta* "hasta", ác. *ʔaḥmar^u* > *ḥməṛ* "rojo", ác. *ḥağar^un* > *ḥžər* "piedra".

En maltés el fonema /ḥ/ (ortografiado *ħ*) representa no no sólo ác. /ḥ/ sino también ác. /x/, fonema que ha desaparecido por completo en este dialecto[154].

2.9.3) Representa ác. /ʕ/: ác. *dallāʕ^un* > *dəllāḥ* "sandías".

2.9.4) /ʕ/ (= fricativa faringal sonora). Ejemplos: *āṛbʕa* "cuatro", *bəʕtu* "yo lo vendí", *bəʕd* "después, después de", *dəʕʕa* "empujón", *dəmʕa* "lágrima", *dəʕwa* "rogativa", *ḍəḷʕa* "costilla", *ḍʕāf* "ellos se debilitaron", *gāʕ* "todo, todos", *gərgāʕ* "nueces", *gṣāʕi* "platos grandes, fuentes", *gʕəd* "él se sentó", *kəʕba* "talón, tobillo", *māʕūn* "plato, olla", *məsʕūd* "feliz, afortunado", *məšʕūl* "encendido", *mətʕəllma* "criada, sirvienta", *məxlūʕ* "asustado, atemorizado", *məžməʕ* "grupo, reunión", *məʕgāz* "perezoso, vago", *məʕrūf:* "conocido, famoso", *məʕza* "cabra", *mʕəlləm* "artesano, maestro", *nāʕsa* "dormida, que duerme", *nəʕnəʕ* "hierbabuena", *nfəʕ* "él fue

[153] Cohen, *Ḥassānīya*, pp. 35-36 (estas voces alternan libremente con las variantes *bġa, ġăbra* y *ġsəl*). Acerca de este fenónemo cf. asimismo Cantineau, op. cit, p. 72.

[154] Sobre esto cf. Cantineau, *Cours*, p. 72 (pero no es cierto que se deba a la influencia de un presunto sustrato púnico, como afirma este autor). Véase además Aquilina, *MED*, vol. 1, p. 461.

útil", *ntāʕ* "de", *qəṛʕa* "botella, frasco", *qəṭʕu* "ellos cortaron", *ṛəbbāʕ* "aparcero", *ṛəžʕāt* "ella regresó", *šəbʕān* "harto", *šəmʕa* "vela, candela", *šʕəṛ* "pelo, cabello", *tābəʕ* "siguiente, el que sigue", *tʕəllmāt* "ella aprendió", *tʕəšša* "él cenó", *ṭḷəʕt* "yo subí", *wəʕd* "promesa", *zəʕma* "es decir, o sea", *zṛəʕ* "grano, cereales", *žīʕān* "hambriento", *ʕām* "año", *ʕāmṛa* "llena", *ʕāṛ* "deshonra, oprobio", *ʕāwdu* "ellos repitieron", *ʕāyəq* "despierto, perspicaz", *ʕəbd* "esclavo", *ʕəgṛəb* "escorpión, alacrán", *ʕəhd* "promesa, pacto", *ʕəmma* "tía (paterna)", *ʕəmməṛ* "él llenó", *ʕənwān* "título, dirección", *ʕəšṛa* "diez", *ʕəṭšāna* "sedienta", *ʕīn* "ojo, fuente", *ʕīd* "fiesta, festividad religiosa", *ʕmāma* "turbante", *ʕṛūbi* "beduino, nómada, campesino", *ʕsəl* "miel", *ʕūd* "madera, palo", *ʕyāt* "ella se cansó".

2.9.5) Representa ác. /ʕ/: ác. *baʕīda^{tun}* > *bʕīda* "lejana", ác. *maʕahu* > *mʕāh* "con él", ác. *ʕalā* > *ʕla* "sobre", ác. *ḍāʕa* > *ḍāʕ* "él se perdió", ác. *ḍābʕ^{un}* > *ḍbəʕ* "hiena", ác. *qalaʕat* > *gəlʕāt* "ella arrancó", ác. *mamnūʕ^{un}* > *məmnūʕ* "prohibido", ác. *laʕana* > *nʕəl* "él maldijo", ác. *rubʕ^{un}* > *ṛbəʕ* "cuarto, cuarta parte", *sāʕat^{un}* > *sāʕa* "hora", ác. *ǧāmiʕ^{un}* > *žāməʕ* "mezquita", ác. *ʕāda^{tun}* > *ʕāda* "costumbre, uso", ác. *ʕāša* > *ʕāš* "él vivió", ác. *ʕinda* > *ʕənd* "con, junto a".

2.9.6) Representa ác. /q/: ác. *maqdūnis^{un}* > *mʕədnūs* "perejil".

2.10) Laringales (glotales).

2.10.1) /ʔ/ (= oclusiva laringal sorda). En la mayor parte de los dialectos de Marruecos, el fonema /ʔ/ aparece sólo en préstamos del árabe clásico. Ejemplos: *qŭṛʔān* "Corán".

2.10.1.1) /ʔ/ aparece en ocasiones después de *-a* en pausa. No es rasgo distintivo. Ejemplos: *mša* > *mšāʔ* "él partió", *la* > *lāʔ* "no", *hna* > *hnāʔ* "aquí"[155].

2.10.1.2) Diacrónicamente representa ác. /ʔ/: ác. *qurʔān^{un}* > *qŭṛʔān* "Corán".

> El fonema /ʔ/ representa ác. /q/ en muchos dialectos judíos (Tánger, Tetuán, Mequínez, Fez, Sefrou, Larache) así como en algunos dialectos musulmanes urbanos de tipo prehilalí (Fez, Tetuán, Chauen, Tánger, Taza): se trata de un fenónemo típico de muchos dialectos urbanos en todo el mundo árabe[156] y que se tiende a explicar como

[155] Cf. sobre esto Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra,* pp. 31-32 (no. 2.2.10).

[156] Aunque en la mayoría de los dialectos musulmanes se trata de un rasgo arcaico que, salvo quizás en Fez, está a punto de desaparecer y sólo se conserva en el habla de personas mayores (especialmente entre las mujeres). Acerca de la realización /ʔ/ de /q/ cf. de una manera general: Cantineau, *Cours,* p. 69; Marçais, *Esquisse,* p. 11 (en dialectos orientales se da en ciudades como El Cairo, Alepo, Jerusalén etc.). En lo que respecta a Marruecos, cf. Brunot, "Juifs de Fès", p. 7; Brunot, *Glossaire judéo-arabe,* p. 3 de la introducción y pp. 100-107; Colin, "Taza", p. 40; Singer, "Neuarabische Texte", p. 108 (no. 5); Marçais, *Tlemcen,* p. 17; Stillman, *Jews of Sefrou,* p. 31; Natividad/Rahmouni, "Textos árabes de Chefchaouen"; Natividad, "Chefchaouen", p. 111 (no. 2.6); Moscoso, *Chauen,* pp. 55-56 (no. 2.10.2); Heath, *Jewish and Muslim dialects,* p. 142.

persistencia de una pronunciación infantil[157]. Así en Chauen encontramos: ác. *qāla* > *ʔāl* "él dijo", ác. *baqara*[un] > *băʔʁa* "vaca"[158].
En Marruecos hay dialectos que en estos casos también presentan /ʔ̣/ (es decir, /ʔ/ faringalizado)[159].
También en maltés ác. /q/ > /ʔ/, si bien a principios del siglo XX la realización /q/ era la habitual (hoy /q/ sólo subsiste en tres localidades)[160].
En el dialecto judío de Sefrou hay casos en los que /ʔ/ representa ác. /k/: ác. *-kum* > *-ʔŭm* "vuestro, os", ác. *-ka* > *-ʔ/əʔ* "tuyo, ti", ác. *ʔabūka* > *būʔ* "tu padre"[161].

2.10.1.3) Los cambios que ha sufrido el fonema ác. /ʔ/ en árabe marroquí son complejos. Se trata de los siguientes[162]:

2.10.1.3.1) /ʔ/ > Ø.
El fonema /ʔ/ en posición inicial o final se elide.
En estos casos se suele producir al mismo tiempo una reestructuración de la raíz ya que el dialecto tiende a evitar raíces birradicales[163]. Ejemplos: ác. *ʔibil*un > *bəll* "camellos", ác. *ʔibra*tun > *bṛa* "aguja", ác. *šayʔ*un > *ši* "cosa", ác. *masāʔ*un > *msa* "tarde", ác. *samāʔ*un > *sma* "cielo", ác. *bariʔa* > *bṛa* "él sanó", ác. *ğāʔa* > *ža* "él vino".

Ya en árabe clásico la elisión de /ʔ/ se da ocasionalmente[164]. Así *saʔala* "él preguntó" pero en el imperativo *sal* (f. *sali*) y en el apocopado *yasal*. Igualmente *raʔā* "él vió" pero en el imperativo *rah* (f. *ray*, pl. *raw*) y en el apocopado *yara*. Y los verbos *ʔaxaḏa* "él comió", *ʔakala* "él comió" y *ʔamara* "él ordenó" tienen los imperativos *xuḏ, kul* y *mur*.

2.10.1.3.2) /ʔ/ > /ə/.
No es muy frecuente y probablemente hay que suponer influencia de la lengua clásica. Ejemplos: ác. *ʔarḍun* > *əṛḍ* "tierra" (aunque también existe la variante *ləṛḍ* con aglutinación del artículo: *l-əṛḍ* > *ləṛḍ* > *l-ləṛḍ*)[165].

---

[157] Heath, op. cit., p. 139 (no. 3.1.10).
[158] Ejemplos procedentes de Moscoso, op. cit., p. 55.
[159] Heath, op. cit., pp. 142 y 144.
[160] Cf. Vanhove, "De quelques traits préhilaliens en maltais", p. 99, y la bibliografía allí citada. Cf. también Aquilina, *MED*, vol. 2, p. 1097. La ortografía maltesa actual transcribe este fonema como *q:* así *qalb* [ʔălb] "corazón": cf. Aquilina, *Maltese*, p. 18.
[161] Al parecer éste es el único dialecto marroquí que presenta tal fenómeno. Cf. Stillman, *Jews of Sefrou*, p. 33; Heath, op. cit., p. 140.
[162] Sobre esto cf. Cantineau, *Cours*, pp. 84-85; Grand'Henry, *Cherchell*, pp. 13-16; Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 179-180. Son fenómenos típicos del neoárabe y están documentados en época muy temprana: cf. Hopkins, *Studies*, pp. 19-33.
[163] Convirtiendo, por analogía, la raíz en sorda, cóncava o defectica según los casos.
[164] Cf. sobre esto Fischer, *Grammatik*, pp. 113-114.
[165] Acerca de esta voz cf. de Prémare, *DAF*, vol. 1, pp. 40-41. La aglutinación del artículo también se da en *ʔarnab*un > *ləṛnəb* "liebre".

2.10.1.3.3) /ʔ/ > Ø + alargamiento vocálico compensatorio.
En posición inicial en algunos casos, y probablemente por influencia de la lengua clásica, no ha habido aféresis de /ʔ/ y de la vocal subsiguiente sino alargamiento de ésta última. Así encontramos: ác. *ʔăǧr* > ám. *āžəṛ* "recompensa divina"; ác. *ʔăǧăl* > ám. *āžăl* "plazo fijado por Dios"; ác. *ʔăxira* > ám. *āxīṛa* "el más allá, la otra vida"; ác. *ʔāḏā* > ám. *āda* "dañar, perjudicar a alguien"; ác. *ărz* > ám. *ārəz, āṛəz* "cedro"[166]; ác. *ʔălf* > ám. *āləf* "mil", *ʔizār*^{un} > *īzāṛ* "cortina, sábana", *ʔana* > *āna* "yo".
En posición medial el alargamiento compensatorio es la regla. Ejemplos: ác. *raʔs*^{un} > *ṛāṣ* "cabeza", ác. *faʔs*^{un} > *fās* "azada", ác. *biʔr*^{un} > *bīr* "pozo", ác. *ḏiʔb*^{un} > *dīb* "chacal", ác. *faʔr*^{un} > *fāṛ* "ratón", ác. *yaʔkulu* > *yākŭl* "él comerá".

2.10.1.3.4) /ʔ/ > /w/.
Es habitual en verbos y se explica como influencia del imperfectivo de formas II y III de verbos con /ʔ/ inicial en los que ác. *-uʔa-* > *w* y *-uʔā-* > *w* (así por ejemplo ác. *yuʔakkilu* > *ywŭkkəl* "él alimentará", y de ahí se forma, secundariamente, un perfectivo *wŭkkəl*).
Ejemplos: ác. *ʔakkala* > *wŭkkəl* "él alimentó", ác. *ʔāxaḏa* > *wāxəd* "él censuró", ác. *ʔaḏḏana* > *wŭddən* "él llamó a la oración".

En casos como *sŭwwəl* "él preguntó"(< ác. *saʔala*) la evolución ha sido: ác. *saʔala* > *sāl* y posteriormente creación de una forma II de *sāl* (tratado como verbo cóncavo).

2.10.1.3.5) /ʔ/ > /y/.
Se da en posición inicial o medial. Ejemplos: ác. *biʔārun* > *byār* "pozos", ác. *ḏiʔāb*^{un} > *dyāb* "chacales", ác. *ʔams*^{i} > *yāməs* "ayer", ác. *qirāʔa*^{tun} > *qṛāya* "lectura, estudio", ác. *miʔa*^{tun} > *mya* "cien".

2.10.2) /h/ (= fricativa laringal sorda/sonora). Ejemplos: *bāhər* "asombroso", *bāhi* "hermoso, magnífico", *bəhlūl* "tonto", *bhīma* "acémila, mula", *dəhbi* "de oro, dorado", *dəhšān* "pasmado, asombrado", *ḍāhīṛ* "dahir, decreto real", *ḍhəṛ* "espalda", *hād* "este, esta", *hādāk* "ese, ése", *hākka* "así", *hna* "aquí", *hṛəbt* "yo huí", *hūma* "elos, ellas", *hŭwwa* "él", *īyyāh* "sí", *məfhūm* "comprendido, entendido", *mūhīmm* "importante", *nhāṛ* "día", *nzāha* "excursión, pic-nic", *qəhwa* "café, cafetería", *ṛāh* "aquí está, helo ahí", *šhāda* "profesión de fe", *žāhənnām* "infierno", *žŭhd* "esfuerzo".

2.10.3) Representa ác. /h/: ác. *ḏahab*^{un} > *dhəb* "oro", ác. *fahimat* > *fəhmāt* "ella comprendió", ác. *faqīh*^{un} > *fqīh* "alfaquí", ác. *hāḏā* > *hāda* "éste", ác. *habaṭa* > *hbəṭ* "él descendió", ác. *hadiyya*^{tun} > *hdīyya* "regalo, ofrenda", ác. *hiyya* > *hīyya* "ella", ác. *mašhūr*^{un} > *məšhūṛ* "famoso, célebre".

Hay ejemplos de desaparición de ác. /h/ en árabe marroquí[167]: así, el sufijo de 3ª m. sing. *-hu* > *-u*, ác. *nahaḍa* > *nāḍ* "él se levantó", ác. *faqīh*^{un} > *fqi* "alfaquí".

---

[166] También existen las variantes *ərz, lərz, lārəz* (cf. de Prémare, *DAF*, vol.1, p. 40).

[167] Cf. sobre esto Cantineau, *Cours*, p. 75; Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 180-181 (no. 3.4.3).

2.11) Fonema /č/.
En árabe marroquí la africada palatal sorda /č/ (= IPA /tʃ/ o /c/) no es en realidad un fonema sino que se trata de un grupo de dos fonemas diferentes, /t/ y /š/[168]. Por esta razón es preferible pues transcribir /č/ como /tš/[169]. Así encontramos *kūtši* (pl. *kwātša*) "coche del caballos"[170], *tšāmīr* "camisa tradicional"[171].

2.12) Los fonemas /p/ y /v/ aparecen sólo en préstamos y alternan con /b/ y /f/, de manera que se encuentran *ḅḷāṣa/pḷāṣa* "plaza, lugar", *fīlāž/vīlāž* "pueblo" (ambas realizaciones dependen generalmente del conocimiento del francés o español que tengan los hablantes).

2.13) Faringalización.
Una característica de los dialectos de tipo beduino (hilalí) de Marruecos (como son por ejemplo los de Casablanca, Marrakech, Skūra etc.) es la tendencia a la faringalización que se da en especial con los fonemas /b/, /t/, /d/, /r/, /s/, /l/, /m/ y que con frecuencia conlleva una armonización faringal de todos los fonemas de una palabra[172]. Las vocales /ā/, /ū/, /ə/ y /ŭ/ favorecen por lo general la faringalización, mientras que /ī/ tiende a impedirla. Igualmente, favorece la faringalización la proximidad de las consonantes /q/, /x/, /ġ/.

> Así encontramos por ejemplo *ṭūṛ* "toro, buey", con faringalización en singular, pero en cambio *tīrān* en el plural (cf. lo dicho supra no. **2.4.27** y nota correspondiente).

En los dialectos de tipo prehilalí la faringalización es muy débil: tal característica se suele atribuir a influencia del sustrato rifeño[173].

---

[168] Para que se tratara de un fonema y de no un grupo de dos es necesario que ninguno de ellos aparezca independientemente: cf. Adrados, *Lingüística estructural*, vol. 1, p. 101. En lo que respecta a /č/ en árabe marroquí, cf. también Vicente, *Anjra*, p. 44 (no. 2.6.1.2). Según Heath, *Jewish and muslim dialects*, p. 139, en los dialectos del norte de Marruecos /č/ sí sería fonema, pero este autor se ve obligado a reconocer que "it is apparently limited to prevocalic position and so is not completely integrated in the phonemic system". Es cierto que /č/ aparece con mayor frecuencia en los dialectos del norte (en muchos casos en préstamos recientes del español) pero para darle la categoría de fonema habría que demostrar primero que no lo podemos descomponer en /t/+/š/ o incluso en /d/+/š/.

[169] La transcripción /č/ es también aceptable siempre que se deje claro que no se trata de un fonema.

[170] Sobre este préstamo del español. cf. de Prémare, *DAF*, vol. 10, p. 648.

[171] Acerca de esta voz cf. de Prémare, *DAF*, vol. 7, p.181.

[172] Cf. Cohen, *Ḥassānīya*, pp. 16-18; Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, pp. 32-33 (no. 2.2.12); Aguadé, "Zʕīr", p. 143 (no. 1.10); Caubet, *L'arabe marocain*, vol. 1, pp. 4-5; Moscoso, *Sūs*, p. 27 (no. 2.12); Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 149 ss. (no. 3.2). Véase también, de una manera general, Marçais, *Esquisse*, p. 5.

[173] Cf. por ejemplo Singer "Neuarabische Texte", p. 108; Vicente, *Anjra*, p. 56 (no. 2.14.2); Moscoso, *Chauen*, pp. 61-62 (no. 2.14).

2.14) Labialización.

Es un rasgo muy característico de los dialectos de tipo beduino (hilalí)[174]. La labialización consiste en realizar el fonema vocálico con un redondeo de los labios y acompañándolo con una /ʷ/ relajada.

La labialización se da con los fonemas /ḅ/, /ṃ/ y /f̣/: con frecuencia en estos casos va acompañada de geminación: *ḅḅʷa* "padre, papá", *ṃṃʷi* "madre, mamá".

También se da con los fonemas /k/, /g/, /x/, /ġ/ y /q/. Así: *ġʷbāṛ* "estiércol", *kʷbāṛ* "grandes mayores".

En Casablanca es menos marcada que en los dialectos beduinos del sur (como por ejemplo en Skūra).

> La labialización puede explicar la aparición de la vocal breve /ŭ/ en algunos casos. Así *kŭnt* "yo fui" (que alterna con la realización *kənt*) puede interpretarse como *kʷənt*. Y *gŭffa* "cesta" (que alterna con la realización *gəffa*) como *gʷəffa*. Sin embargo conviene no perder de vista que ya en árabe clásico en estos casos tenemos /ŭ/ en *kuntu* y *quffa*ⁿ. En mi opinión, esto hay que interpretarlo en el sentido de que la tendencia a la labialización en semejantes casos ha favorecido la conservación de la vocal original /ŭ/.
> Algunos autores van sin duda demasiado lejos cuando quieren explicar cualquier /ŭ/ en marroquí como resultado de una labialización[175]. No resulta convincente suponer que en la voz *mŭdd* "almud" la presencia de /ŭ/ se deba a una labialización[176]. La explicación tradicional, según la cual esta vocal /ŭ/ se debería a influencia de la lengua clásica, parece mucho más convincente; lo mismo sucede con *ḥŭṛṛ* "libre", *ḥŭbb* "amor". Téngase en cuenta, además, que la existencia de pares mínimos como *ḥəbb* "él amó" ≠ *ḥŭbb* "amor" o *mədd* "él alargó, alcanzó" ≠ *mŭdd* "almud" ha ayudado sin duda a la conservación de la vocal /ŭ/ en tales casos. Sobre esto cf. asimismo infra, no. **3.5.1.1**, donde se citan otros ejemplos.

2.14.1) En los dialectos prehilalíes la labialización parece ser inexistente[177].

---

[174] Cf. Colin, art. "al-Maghrib" en la *EI²* (vol 5., p. 1194); Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, pp, 28 (no. 2.2.1.4) y 33-34 (no. 2.2.13); Aguadé, "ZSīr", p. 143 (no. 1.9); Moscoso, *Sūs*, p. 28 (no. 2.13); Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 174-176.

[175] Como por ejemplo Voigt en su artículo "Die Labiovelare im Marokkanisch-Arabischen". También Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 192-197 mantiene una postura parecida en este punto.

[176] Voigt, op. cit., p. 24. Si suponemos que la /ŭ/ de *mŭdd* se debe a una labialización ¿por qué no se da el mismo fenómeno en casos como *bənt* "hija", *fəddān* "campo"?

[177] Cf. Vicente, *Anjra*, p. 57 (no. 2.14.3); Moscoso, *Chauen*, p. 62 (no. 2.15). Para Larache (en los textos recogidos por Alarcón) Moscoso cita sólo dos ejemplos (cf. *Larache*, p. 27, no. 1.4).

3) Fonemas vocálicos.

3.0) El vocalismo del árabe clásico.

Fonológicamente el árabe clásico se caracteriza por presentar una oposición entre tres vocales largas y tres vocales breves:

/ā/ /ī/ /ū/

/ă/ /ĭ/ /ŭ/

3.0.1) Estas vocales tienen sus alófonos dependiendo de los entornos en los que aparecen[178].

El alifato árabe es claramente fonológico y sólo refleja estas vocales, sin tener en cuenta los alófonos.

3.0.2) Ningún dialecto neoárabe ha conservado esta oposición basada en tres largas y tres breves[179].

3.1) Las vocales largas del árabe marroquí.

Desde un punto de estrictamente fonológico en árabe marroquí hay tres vocales largas[180]:

/ā/ /ī/ /ū/

Cada uno de estos fonemas tiene a su vez varios alófonos, dependiendo del entorno consonántico[181].

> Diacrónicamente estas vocales largas representan:
> a) vocales largas del árabe clásico: ác. *sūq*^{un} > *sūq* "mercado, zoco", ác. *ʕāša* > *ʕāš* "él vivió", ác. *ṭarīq*^{un} > *ṭrīq* "camino".
> b) reducción de diptongos del árabe clásico: ác. *zayt*^{un} > *zīt* "aceite", ác. *yawm*^{un} > *yūm* "día".
> c) alargamientos compensatorios de vocales breves: ác. *raʔs*^{un} > *ṛāṣ* "cabeza", ác. *biʔr*^{un} > *bīr* "pozo".
> d) alargamiento de vocales breves para evitar su caída: ác. *muhimm*^{un} > *mūhīmm* "importante", ác. *malik*^{un} > *mālīk* "rey"[182].
> A veces la vocal larga es resultado de analogía morfológica: así tenemos vocal larga en los imperativos de verbos cóncavos que se

[178] Cf. Fischer, *Grammatik,* pp. 17-18 (no. 29); Holes, *Modern Arabic,* pp. 48-49; Cantineau, *Cours,* pp. 91-92.

[179] Cantineau, op. cit., p. 92.

[180] Sobre esto cf. Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, pp. 17 ss.; Durand, *Profilo*, pp. 36-37. Aquí me refiero no sólo al árabe dialectal de Casablanca, sino a todos los dialectos marroquíes.

[181] Alófonos que no reflejamos en nuestra transcripción.

[182] Se da especialmente cuando la vocal breve del árabe clásico se conserva (por ejemplo por influencia de la lengua escrita). En algunos casos el alargamiento parece deberse más bien a un cambio de paradigma: ác. *rağul*^{un} > *rāžəl* "hombre" (por analogía con el paradigma {1ā2ə3}).

explican por analogía con el imperfectivo: *bīʕ* "¡vende (m.)!" (por analogía con *ybīʕ*: el árabe clásico tiene en cambio *biʕ*, con breve).

3.2) La vocal /ā/ y sus alófonos.

3.2.1) /ā/ se realiza como IPA [a:], es decir como el fonema /ā/ central de máxima apertura, en entornos velares, faringales y glotales. Ejemplos: *ʕāš* "él vivió", *bāʕ* "él vendió", *xāwi* "vacío", *xāl* "tío materno", *xāmsa* "quinta", *ġāba* "bosque", *bġāl* "mulas", *ḥāl* "estado, condición", *bḥāl* "como, igual que", *hāda* "esto".

3.2.2) /ā/ se realiza como IPA [ɑ:], es decir como /ā/ posterior y faringalizada, en entornos faringalizados y con /q/. Así: *ḍāṛ* "casa", *ṭāṛ* "él voló", *ṛāṣ* "cabeza", *qāḍi* "juez".

3.2.3) /ā/ se realiza como IPA [æ:], es decir como /ā/ más o menos cerrada y anterior, en entornos en los que no hay consonantes faringalizadas[183], velares, faringales o glotales. Así *fās* "azada", *bāš* "para que", *nās* "gente".

3.3) La vocal /ī/ y sus alófonos.

3.3.1) /ī/ se realiza como IPA [ɪ:], es decir como /ī/ abierta, en entornos faringalizados, velares o faringales. Ejemplos: *ṭṛīq* "camino", *ṣīf* "verano", *ṛqīq* "delgado", *ʕīn* "ojo", *xīṭ* "hilo, cordón", *ṭīḥān* "bazo", *fṭīm* "destete".

3.3.2) /ī/ se realiza como IPA [i:], es decir como /ī/ anterior y cerrada, en entornos en los que no hay consonantes faringalizadas, velares, faringales. Ejemplos: *fīn* "¿dónde?", *līl* "noche", *bīr* "pozo", *ktīrīn* "muchos", *šībāni* "viejo, canoso", *zīt* "aceite".

3.4) La vocal /ū/ y sus alófonos.

3.4.1) /ū/ se realiza como IPA [ʊ:] o incluso [o:], es decir /ū/ abierta, en entornos con consonantes faringalizadas, velares o faringales. Ejemplos: *xūx* "melocotones", *lūḥ* "tabla", *sūq* "mercado, zoco", *ʕūd* "madera".

3.4.2) /ū/ se realiza como IPA [u:], es decir /ū/ cerrada, en los demás entornos. Ejemplos: *žūž* "dos", *tūt* "fresas", *tūlūt* "tercio, tercera parte", *mūl* "dueño, propietario", *yšūf* "él ve", *ntūma* "vosotros", *dūd* "gusanos".

3.5) Vocales breves.

3.5.1) Fonológicamente en árabe marroquí sólo hay dos vocales breves[184]:

/ə/ /ŭ/

---

[183] Es decir, los fonemas que tradicionalmente se han llamado enfáticos o enfatizados.

[184] Cf. sobre esto Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra,* pp. 21-22; Singer en *HdaD,* pp. 249-250; Willms, *Einführung,* p. 3. De nuevo conviene recalcar aquí que esto no se refiere sólo al dialecto de Casablanca sino a todos los dialectos de Marruecos.

Estos dos fonemas tienen a su vez varios alófonos[185].

> Diacrónicamente /ə/ representa ác. /ă/, /ĭ/ y /ŭ/: ác. *xămsat*^{un} > *xəmsa* "cinco", ác. *sitta*^{tun} > *sətta* "seis", ác. *zubda*^{tun} > *zəbda* "mantequilla".
> Con frecuencia /ə/ > /ŭ/ por labialización (cf. supra no. **2.14**).
> Diacrónicamente /ŭ/ representa ác. /ŭ/: ác. *mudd*^{un} > *mŭdd* "almud", ác. *ḥubb*^{un} > *ḥŭbb* "amor".

3.5.1.1) El fonema /ŭ/ es marginal, hay pocos ejemplos de una oposición /ə/ ≠ /ŭ/ y es bien posible que en todos ellos haya que suponer influencia de la lengua escrita[186]. Así encontramos *ḥəbb* "él amó" ≠ *ḥŭbb* "amor", *mədd* "él alargó, tendió" ≠ *mŭdd* "almud (medida de capacidad)", *ḥəkk* "él frotó" ≠ *ḥŭkk* "caja", *ḥəṛṛ* "más picante que" ≠ *ḥŭṛṛ*[187].

3.5.1.2) Alófonos de /ə/.[188]

3.5.1.2.1) /ə/ se realiza como IPA [a], abierta, en entornos con las faringales /ʕ/ y /ḥ/ o con las velares /q/, /x/ y /ġ/. Ejemplos: *ʕəšṛa* "diez", *ʕəmm* "tío paterno", *ʕənd* "junto a, con", *ḥəbb* "él amó", *ḥəfna* "puñado", *ḥəll* "él abrió", *xəmsa* "cinco", *ḥənbəl* "alfombra", *qəlʕa* "castillo, fortaleza".

3.5.1.2.2) /ə/ se realiza como IPA [ɑ], posterior y faringalizada, en entornos en los que hay consonantes faringalizadas. Ejemplos: *nəṣṣ* "mitad", *ḥṛəq* "él quemó", *ṣṭəḷ* "cubo", *ṣfəṛ* "amarillo".

3.5.1.2.3) /ə/ se realiza como IPA [ə], [e] en entornos en los que no hay consonantes faringales, velares o faringalizadas. Ejemplos: *kəmməl* "él terminó", *ktəb* "él escribió", *tmənya* "ocho", *sətta* "seis", *zəbda* "mantequilla".

3.5.1.2.4) /ə/ se realiza como IPA [i] cuando esta en contacto con /y/ (especialmente delante de /yy/) y cuando no le precede un fonema faringalizado, velar o faringal. Este alófono lo reflejamos como /ĭ/ en nuestra transcripción. Así: *zĭyyən* "circuncidar", *sĭyyəd* "señor".

3.5.1.2.5) /ə/ se realiza como IPA [ɪ] después de fonemas faringalizados, velares o faringales y delante de /y/ (especialmente delante de /yy). Este alófono lo reflejamos como /ĭ/ en nuestra transcripción. Así: *ṭĭyyəḥ* "él hizo caer", *ḥĭyyəd* "él sacó", *xĭyyəṭ* "él cosió".

---

185 Que, salvo algunas excepciones que se detallan más abajo, no reflejamos en nuestra transcripción.

186 Sobre esto cf. Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, p. 21 (no. 1.2.11); Durand, *Profilo*, p. 40; Caubet, *L'arabe marocain*, vol. 1, p. 18.

187 En los demás casos /ŭ/ es alófono de /ə/ y su presencia se debe al entorno. Véase sobre esto Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, pp. 21-22.

188 Véase sobre esto Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, pp. 19-21.

3.5.1.2.6) /ə/ se realiza como IPA [u], es decir /ŭ/ cerrada, cuando está en contacto con /w/ (especialmente delante de /ww/) y cuando no le precede un fonema faringalizado, velar o faringal. También aparece en contacto con las palatales /k/ y /g/. Este alófono lo reflejamos como /ŭ/ en nuestra transcripción. Ejemplos: *wŭld* "niño", *wŭkkəl* "él alimentó", *skŭt* "¡cállate!", *sŭwwəl* "él preguntó", *dŭwwəb* "él fundió".

3.5.1.2.7) /ə/ se realiza como IPA [ʊ], es decir /ŭ/ abierta, cuando está en contacto con /w/ (especialmente delante de /ww/) y le precede una velar o faringal. Aparece asimismo en contacto con las velares /q/, /x/ y /ġ/. En nuestra transcripción este alófono lo reflejamos como /ŭ/. Ejemplos: *xŭwwəf* "él atemorizó", *qŭwwət* "el alimentó", *dŭxxān* "humo", *qŭbba* "cúpula", *mŭġrīb* "oración del atardecer", *wŭqt* "tiempo".

3.5.1.3) En cuanto al fonema breve /ŭ/, presentará, en principio[189], los mismos alófonos que se han descrito en los apartados **3.5.1.2.6** y **3.5.1.2.7.**

3.6) En posición final sólo hay vocales fonológicamente largas (y estables) que sin embargo puede en oocasiones realizarse bastante breves. En todo caso, en final de palabra no hay oposición entre largas y breves. Por esta razón las reflejamos en nuestra transcripción como /a/, /u/, /i/, sin signo diacrítico.

3.7) Oposición entre largas y breves.

La oposición entre largas y breves se constata gracias a la existencia de pares mínimos como son por ejemplo: *xəmsa* (= [*xămsa*])"cinco" ≠ *xāmsa* "quinta", *ḥəll* (=[*ḥăll*])"él abrió" ≠ *ḥāll* "que abre", *ṣbəḥ* (=[*ṣbăḥ*]) "amanecer" ≠ *ṣbāḥ* "mañana"[190], *kbəṛ* (=[*kbăṛ*]) "más grande que" ≠ *kbāṛ* "grandes", *ṣġəṛ* (=[*ṣġăṛ*]) "más pequeño que" ≠ *ṣġāṛ* "pequeños", *ḥməṛ* (=[*ḥmăṛ*]) "rojo" ≠ *ḥmāṛ* "rojos", *ḥməṛ* (=[*ḥmăṛ*]) "rojo" ≠ *ḥmāṛ* "asno", *ḥməṛ* (=[*ḥmăṛ*]) "rojo" ≠ *ḥmāṛ* "volverse rojo, enrojecer".

> Lo mismo ocurre en otros dialectos. Así por ejemplo Vicente cita en su estudio sobre Anjra los siguientes pares mínimos (además de algunos de los que ya se han citado arriba): *ʕăwd* "leña" ≠ *ʕāwd* "de nuevo, otra vez", *dăqq* "él llamó a la puerta" ≠ *dāqq* "que llama", *xăṣṣ* "él ha necesitado" ≠ *xāṣṣ* "es necesario"[191].

3.7.1) La inmensa mayoría de los estudios dedicados al árabe marroquí habla de una oposición de cantidad en el sistema vocálico del marroquí[192] (al igual que la existente en otros dialectos árabes, tanto magrebíes como orientales)[193].

---

[189] Como hay tan pocos ejemplos de este fonema, se trata de una cuestión más teórica que real.

[190] Oposición claramente constatable en la expresión *ṣbəḥ əṣ-ṣbāḥ* "amaneció".

[191] *Anjra*, pp. 36-37.

[192] Cf. por ejemplo (con detalle) Caubet, *L'arabe marocain*, vol. 1, pp. 23 ss.; Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, pp. 17-26,

[193] En lo que concierne a los dialectos magrebíes cf. por ejemplo Singer, *HdaD*, pp. 249 ss.

Así por ejemplo Harrell habla de tres vocales "estables" (*a, u, i*) de las cuales dice "the stable vowels are relatively long except at the end of words, where they are short"[194].

Y huelga decir en todas las publicaciones de W. Marçais, Brunot, Loubignac, Mercier, Buret, Cleemann, y Colin (por citar sólo algunos de los autores franceses que nos han dejado mayor cantidad de textos en árabe marroquí) se distingue cantidad a la hora de transcribir. Otro tanto hace Alarcón en su antología de textos de Larache[195].

De Brunot proceden los siguientes ejemplos:

tmăṛ "dátiles" ≠ *tmāṛ* "el trigo ha madurado por completo"[196].
tmăṛ "dátiles" ≠ *tmāṛ* "frutos"[197] .
žəbbăṛ "sanar, curar una fractura" ≠ *žəbbāṛ* "sanador, ensalmador"[198].
ḥăḍḍăṛ "hacer venir, hacer comparecer" ≠ *ḥăḍḍāṛ* "persona que canta en una *ḥăḍṛa*"[199].
ḥmăṛ "rojo" ≠ *ḥmāṛ* "él enrojeció", *ḥmāṛ* "asno"[200].
ḥăṛṛăṛ: "poner en libertad" ≠ *ḥăṛṛāṛ* "vendedor de seda o de *ḥṛīra*"[201].

3.7.2) En los últimos años algunos autores (especialmente en Marruecos, pero también en Europa) han puesto sin embargo en duda la existencia de una oposición entre largas y breves en árabe marroquí[202]. Según Benhallam, por citar sólo un ejemplo, tal oposición de cantidad no sería perceptible a los hablantes nativos[203] y en su lugar habría que hablar de una oposición entre vocales "plenas" y vocales "reducidas"[204].

Una opinión mucho más matizada es la de Durand quien en su *Profilo* habla de vocales largas y breves[205] pero luego precisa que: "la distinzione fonetica risiede meno nella quantità che non nella qualità del timbro: all'opposizione araba classica *dxul* ≠ *duxūl* corrisponde in marocchino *dxol* ≠ *dxūl*"[206].

---

[194] Reference Grammar, pp. 10-11.

[195] Textos árabes en dialecto vulgar de Larache. Si bien su sistema de transcripción (vocales largas en letra ordinaria, vocales breves en cursiva) no es precisamente afortunado.

[196] *TAR,* vol. 2, p. 98.

[197] Op. cit., p. 99.

[198] Op. cit. pp. 105-106.

[199] Op. cit., pp. 155-156.

[200] Op. cit., pp. 179-180.

[201] Op. cit., pp. 140 y 143.

[202] Cf. Benhallam, "Aspects", pp. 16-17. Véase también Herrero, Vocabulario, p. 16.

[203] Afirmación ésta que por cierto no comparten muchos informantes marroquíes que yo personalmente he consultado.

[204] Op. cit., p. 16. En este caso se tiene la impresión de que se está hablando de lo mismo.

[205] Op. cit., pp. 36 ss.

[206] *Profilo*, p. 40. El ejemplo escogido no es precisamente el mejor, ya que en muchos dialectos de Marruecos (p. e. en Casablanca) en lugar de *dxŭl/dxŏl* "¡entra!" (imp. masc.) se usa *dxəl.*

Por su parte, J. Heath opina que en los dialectos del norte de Marruecos se ha perdido la oposición de cantidad[207], oposición que si se mantiene en los dialectos centrales y del sur[208].

3.7.3) Recientemente Behnstedt ha defendido, con abundantes pares mínimos, la existencia de vocales largas en árabe marroquí criticando además que quienes niegan su existencia se basan frecuentemente en el análisis de un único dialecto[209]. Coincido plenamente con Behnstedt en este punto.

Por supuesto nadie niega que la oposición entre largas y breves sea poco productiva en los dialectos árabes marroquíes ya que, debido a la ruina vocálica que los caracteriza (en comparación con el árabe clásico), no son muchos los casos en los que tal oposición es relevante.

3.7.4) En todo caso es fundamental distinguir entre vocales largas y breves ya que éstas últimas son inestables, sujetas a métatesis de lugar según la naturaleza de la sílaba (cf. infra no. **3.9.2**). No distinguir entre ambos tipos vocálicos conduce con inevitablemente a monumentales errores de transcripción, que a su vez provocan graves confusiones en la morfología: por desgracia en muchos de los trabajos sobre árabe marroquí publicados en los últimos años el caos en este punto es total.

3.8) Diptongos.

3.8.0) Los diptongos del árabe clásico.

El árabe clásico sólo conoce dos diptongos[210]:

-aw *-ay*

Los dos constan de un primer elemento breve. No hay diptongos con un primer elemento largo (que en cambio sí encontramos en árabe marroquí).

No hay más diptongos ya que en árabe clásico *-iw* > *ī* y *-uy* > *ī/ū:* **miwzān*^{un} > *mīzān*^{un} "balanza", **buyḍ*^{un} > *bīḍ*^{un} "blancos". Igualmente *-ūy* > *-īy* y *-īw* > *-īy:* **ʕlīw*^{un} > *ʕlīy*^{un} "alto", **marmūy*^{un} > *marmīy*^{un} "tirado, arrojado"[211]. Además, ā+*ī* > *-ay* y

---

[207] *Jewish and muslim dialects,* pp. 188-192. El autor dice sin embargo que el tema requiere un estudio más completo y detallado. Además precisa que en los dialectos del norte de Marruecos "the old length distinction survives phonologically, insofar as old short (but not long) vowels are subject to syncope" (op. cit., p. 188).

[208] Cf. op. cit., p. 189; "in mainstream M(oroccan) A(rabic) dialects, the verb 'enter' has an imperative stem *dxŭl* clearly distinct from the verbal noun *dxul* 'entering, entrance'". Pero también en este caso considera que es necesario investigar este tema con más detalle.

[209] Cf. Behnstedt/Benabbou, "Zu den arabischen Dialekten der Gegend von Taza", pp. 62-63 (y nota 30).

[210] Cf. Cantineau, *Cours,* pp, 102-103; Fleisch, *Traité,* pp. 65-70;

[211] Cf. Fischer, *Grammatik,* p.20.

*ā+ū > -aw: *talqā+īna > talqayna* "tú (f.) encuentras", **ramā+ū > ramaw* "ellos arrojaron"[212].

3.8.1) En árabe marroquí, al igual que en dialectos argelinos, los especialistas han distinguido tradicionalmente entre diptongos con un primer elemento breve *(-ăy, -ăw)* y con un primer elemento largo *(-āy, -āw)*[213]. En realidad tal distinción (diacrónicamente plenamente justificada) parece irrelevante desde un punto de vista fonológico.

> En el dialecto de Casablanca un posible par mínimo a tener en cuenta sería en principio *ʕəwdu* [ʕăwdu] "su caballo" ≠ *ʕāwdu* "ellos repitieron, narraron": sin embargo mis informantes no parecen capaces de distinguir claramente entre ambas voces sin ayuda del contexto.
> En otros dialectos (por ejemplo en el norte de Marruecos), en los que la sufijación directa es imposible en el caso de *ʕəwdu* (ya que se usa en su lugar *l-ʕəw dyālu)* ni siquiera este ejemplo sería válido.

A pesar de ello, en este artículo he optado por mantener la tradicional distinción entre ambos tipos ya que, diacrónicamente, refleja dos fenómenos diferentes (cf. infra, no. **3.8.3**).

3.8.2) Los diptongos con un primer fonema vocálico breve son poco frecuentes en el dialecto de Casablanca ya que, por un lado, se produce una reducción de los antiguos diptongos del árabe clásico (*yăwm > yūm*) y por otro, desde un punto de vista sincrónico, los grupos *-əw/-əy* tienden a realizarse *-ŭw/-ĭy*, el diptongo sólo se suele mantener cuando la presencia de *ʕ* o *ḥ* impide la reducción[214]. En Casablanca no se llega siempre a la formación de un verdadero diptongo en estos casos: ác. *ʕayn^un^* > *ʕīn* [ʕɪ:n], *ʕəyn* "fuente".

> Estos diptongos sí se han conservado, en cambio, en los dialectos del norte de Marruecos y en maltés: ác. *lawn^un^* > maltés *lewn* "color"[215], ác. *yawm^un^ > yăwm* "día" (Anjra)[216].

3.8.3) Los diptongos con un primer fonema vocálico largo son, en cambio, mucho más frecuentes en todos los dialectos de Marruecos ya que, en su mayoría, son el resultado de alteraciones morfológicas: elisiones, sufijación del morfema de plural *-u* o del pronombre posesivo de primera persona *-i* a raíces defectivas, etc. Así tenemos *žāw* "ellos vinieron", *ʕāwdu* "ellos narraron", *ātāy* "té', *mšāw* "ellos se marcharon", *bġāw* "ellos quisieron".

---

212 Op. ci.t, p. 20.

213 Cf. Marçais, *Esquisse,* pp. 6-7. En lo que concierne a Argelia, cf. por ejemplo Grand'Henry, *Cherchell,* pp. 25-26.

214 Véase lo que se dice al respecto en Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, no. 1.6.

215 Cf. Aquilina, *Maltese,* p. 24.

216 Cf. Vicente, *Anjra,* pp. 34-35.

3.9) Elisión y métatesis de vocales breves.

En árabe marroquí (al igual que en la mayoría de los dialectos magrebíes) las vocales largas se caracterizan por ser estables y las breves por ser inestables.

3.9.1) Vocales largas.

Las vocales largas son estables, es decir, pueden aparecer en cualquier posición, incluso en sílaba abierta, y están sujetas a elisiones o a metátesis a pesar de las alteraciones que pueda sufrir la raíz al añadírsele desinencias o sufijos.

Así tenemos por ejemplo: *ktāb* "libro" → *ktābi* "mi libro", *ktābu* "su libro", *šāf* "él vio" → *šāfu* "ellos vieron", *gāl* "él dijo" → *gālu* "ellos dijeron", *ḍāṛ* "casa" → *ḍaṛək* "tu casa", *məxlūq* "creado" → *məxlūqīn* "creados", *šūf* "¡mira! → *šūfu* "¡mirad!" etc.

3.9.2) Vocales breves.

Las vocales breves, en cambio, sólo aparecen en sílaba cerrada (= *CvC*) o doblemente cerrada (= *CvCC*). No pueden estar nunca en sílaba abierta (es decir *Cv*) y por lo tanto tienen que cambiar necesariamente de posición si se altera la estructura de la raíz al añadírsele desinencias o sufijos[217]. Cuando, como consecuencia de modificaciones en la raíz, una vocal breve quedaría en sílaba abierta, se produce una elisión o una metátesis de lugar[218]. De este modo se consigue que la vocal breve esté en sílaba cerrada o doblemente cerrada.

3.9.2.1) Elisión.

En este caso, la vocal breve que quedaría en sílaba abierta desaparece. Así tenemos: *ʕāwəd* "él narró" → *ʕāwdu* "ellos narraron", *ṣāfəṛ* "él viajó" → *ṣāfru* "ellos viajaron", *ṛāžəl* "hombre, marido" → *ṛāžli* "mi marido", *kəmməl* "él terminó" → *kəmmlu* "ellos terminaron", *ydāxəl* "él suplicará" → *ydāxlu* "ellos suplicarán".

3.9.2.2) Metátesis de lugar.

Cuando la vocal breve que quedaría en sílaba abierta va precedida por dos consonantes, se inserta entre ambas. Ejemplos: *ktəb* "él escribio" → *kətbu* "ellos escribieron" (en lugar de **ktəbu*), *ktəf* "hombro" → *kətfi* "mi hombro" (en lugar de **ktəfi*), *gləs* "él se sentó" → *gəlsu* "ellos se sentaron", *nəšṛəb* "yo beberé" → *nšəṛbu* "nosotros beberemos" etc.

---

[217] Es un rasgo característico de los dialectos magrebíes; cf. Cantineau, *Cours*, p. 110 (según este autor sería un fenómeno relativamente reciente); Grand'Henry, *Cherchell*, p. 33; Marçais, *Esquisse*, p. 26; Harrell, *Reference Grammar*, p. 17; Singer, *HdaD*, p. 249; Willms, *Einführung*, p. 4.

[218] Sobre esto cf. Cantineau, *Cours*, p. 110; Grand'Henry, *Cherchell*, p. 33; Marçais, *Esquisse*, p. 26; Harrell, *Reference grammar*, p. 17; Singer, *HdaD*, p. 249; Willms, *Einführung*, p. 23; Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, pp. 23-24 (nos. 1.4.2, 1.4.3, 1.4.4); Caubet, *L'arabe marocain*, pp. 28-29. Una visión algo diferente de este problema se encuentra en Heath, *Jewish and muslim dialects*, pp. 201-205 (no. 3.7.1): su interpretación no siempre resulta convincente y sorprende que los ejemplos citados no sean precisamente los más representativos (por ejemplo, no creo que haya dialectos en los que *təktəb* "él escribirá" se realice sistemáticamente *tktəb:* ambas realizaciones son siempre posibles dependiendo del entorno. Si en lugar de *ktəb* tomamos como ejemplo el verbo *ʕməl* entonces es bien evidente que siempre se realiza *təʕməl* "tú harás" y nunca *tʕməl*, que es imposible de pronunciar).

3.10) El acento.

El acento en árabe marroquí no ha sido objeto de muchos estudios y gran parte de lo que sobre este tema se ha dicho es poco fiable. Algunos autores[219] ni siquiera lo mencionan. Cantineau[220] señala que en todos los dialectos árabes el acento es débil y con frecuencia ni siquiera es estable, dice asimismo que más bien parece que exista un acento de frase que no un acento de palabra. Brunot[221] se limita a indicar que la vocal larga es siempre tónica.

Por el contrario, Jastrow[222] dice que la posición del acento se puede establecer con seguridad, si bien varía de un dialecto a otro: hay algunos (pocos) dialectos en los cuales el acento es un rasgo distintivo. Según Jastrow, en los dialectos árabes se suele acentuar la primera secuencia *v2C* o *vCC*, contada desde el final de la palabra: si estas secuencias no se dan, entonces el acento recae en la primera sílaba. Por supuesto hay muchas excepciones y reglas adicionales.

Grand'Henry (y antes que él otros autores franceses) da algunas reglas de acentuación para el dialecto por él estudiado, el de Cherchell[223]. Sin embargo, en mi opinión es más que dudoso que tales reglas realmente se apliquen, en especial dentro de una frase.

3.10.1) Lo que sigue a continuación se basa en estudios propios, para los que se ha utilizado un sonógrafo.

En primer lugar hay que señalar que hay un acento de palabra y otro de frase: no es lo mismo analizar el acento basándonos en palabra aisladas que hacerlo en una frase.

Cuando se trata de palabras aisladas es posible encontrar ciertas reglas, pero tales reglas dejan de ser válidas cuando la voz en cuestión se halla en el interior de una frase.

3.10.2) El acento en marroquí no es fonológicamente relevante (es decir no hallaremos pares de voces que se diferencien sólo por el acento)[224].

En voces polisilábicas con una única sílaba larga, el acento suele recaer en esta sílaba larga (así: *xəddā́m* "trabajador", *ṛā́žəl* "hombre"). En los demás casos no parece que se pueda hallar ninguna regla y basta considerar voces con dos sílabas largas como *ḥānūt* "tienda comercio" o *sārūt* "llave" para constatar que encontramos tanto *ḥā́nūt* como *ḥānū́t* (si bien esta última acentuación parece ser estadísticamente la más frecuente).

Sin embargo, en la frase el acento parece ser extraordinariamente libre, lo cual no tiene nada de sorprendente: no podía ser de otra manera, teniendo en cuenta la

---

[219] Por ejemplo Harrell, *Reference Grammar*, Marçais, *Esquisse*.

[220] *Cours*, p. 120.

[221] *Introduction*, p. 27.

[222] En *GdaPh* vol.1, pp. 133s.

[223] Cf. *Cherchell*, p. 36. Sobre el tema, y con más detalle, véase Aguadé/Elyaacoubi, *Skūra*, no. 2.4.

[224] Esto se puede corroborar pidiendo a hablantes nativos (que hablen algo de español) que distingan entre "célebre ≠ celebre ≠ celebré": la respuesta habitual suele ser que no hay diferencia. Incluso después de bastantes años de residencia continuada en España, muchos marroquíes siguen teniendo dificultades en este punto (al igual que quienes tienen como lengua materna el francés, en la que el acento tampoco es rasgo distintivo).

inestabilidad de las vocales breves, que tiene como consecuencia que las sílabas se descompongan y recompongan continuamente.

3.10.3) El acento del árabe marroquí es del mismo tipo que el del español, es decir se trata de un acento cuyo índice más importante para su percepción se basa en la frecuencia fundamental[225].

4) Resumen diacrónico: del árabe antiguo al árabe dialectal marroquí.

Con objeto de facilitar lo expuesto en anteriores apartados, se incluye aquí un resumen de cómo han evolucionado los fonemas desde el árabe antiguo al marroquí actual (no siempre se cita la forma original del árabe clásico: en algunos casos, por ejemplo cuando se trata de faringalizaciones o africaciones secundarias, se cita directamente la forma dialectal intermedia para que los ejemplos resulten más claros).

4.1) Fonemas consonánticos.

4.1.1) bilabiales:

/b/

ác. /b/ > ám. /b/: *bāb*^{un} > *bāb* "puerta

ác. /b/ > ám. [ß]: *bībān* → [bi:ßæ:n] "puertas".

ác. /b/ > ám. [p]: *žəbt* → [žəpt] "yo traje".

ác. /b/ > ám. /m/: *bint*^{un} > *mənt* "hija" (hassaniyya).

ác. /b/ > ám. [ḅ]: *ṭləb* [ṭḷəḅ] "él pidió".

/m/

ác. /m/ > ám /m/: ác. *māʔ*^{un} > *ma* "agua".

ác. /m/ > ám. /ṃ/: *ŭṃṃ* "madre".

ác. /m/ > ám. /b/: *mašā* > *bša* "el anduvo".

/w/

ác. /w/ > ám. /w/: *daʕwa*^{tun} > *dəʕwa* "rogativa".

4.1.2) labiodentales:

/f/

ác. /f/ > ám /f/: *fağr*^{un} > *fžəṛ* "alba".

ác. /f/ > ám. /ḟ/: *ḟṭəṛ* "él desayunó".

ác. /f/ > ám. /ṣ/: *niṣf*^{un} > *nəṣṣ* "mitad".

4.1.3) dentales:

/t/

ác. /t/ > /ṭ/: *fṭəṛt* > *ḟṭəṛṭ* "yo desayuné".

ác. /t/ > ám /ṯ/: *zīṯ* "aceite" (Chauen).

ác. /t/ > ám. /ṭ/: *turāb*^{un} > *ṭṛāb* "tierra".

ác. /t/ > ám. /d/: *tgūl* > *dgūl* "tú dirás".

ác. /t/ > ám. /t/: *ʔanta* > *nta* "tú".

ác. /t/ > ám. /tˢ/: *tˢŭffāḥ* "manzana" (Norte).

/ṭ/

ác. /ṭ/ > ám. /ṭ/: *qanṭara*^{tun} > *gənṭṛa* "puente".

---

[225] Quilis, *Fonética acústica,* p. 332. La comparación con el acento del árabe marroquí se basa en un trabajo todavía inédito.

/d/
ác. /d/ > ám. /d/: *ǧadd*^{un} > *žədd* “abuelo”.
ác. /d/ > ám. /ḍ/: *ǧarad*^{un} > *žṛāḍ* “saltamontes”.
ác. /d/ > ám. /ḏ/: *blāḏ* “país, territorio” (Chauen).
/ḍ/
ác. /ḍ/ > ám. /ḍ/: *ḍayyiq*^{un} > *ḏ̣īyyəq* “estrecho”.
ác. /ḍ/ > ám. /ṭ/: *mawḍiʕ*^{un} > *mūṭāʕ* “lugar” (Chauen, Tetuán).
ác. /ḍ/ > ám. /ḏ̣/: *ʁāmāḏ̣ān* “ramadán” (Chauen).
/ṯ/
ác. /ṯ/ > ám. /t/: *ṯalāṯa*^{un} > *tlāta* “tres”.
ác. /ṯ/ > ám. /ṯ/: *ṯāliṯa*^{un} > *ṯālṯa* “tercera” (Zʕīr, hassaniyya).
ác. /ṯ/ > ám. > /t/ > /ṭ/: *ṯawr*^{un} > *ṭūṛ* “toro, buey”.
ác. /ṯ/ > ám. /f/: *ṯānī* > *fāni* “también, de nuevo” (Zʕīr).
/ḏ/
ác. /ḏ/ > ám. /d/: *ḏahab*^{un} > *dhəb* “oro”.
ác. /ḏ/ > ám. /ḍ/: *haḏara* > *hḍəṛ* “él habló”.
ác. /ḏ/ > ám. /ḏ/: ác. *ḏabaḥa* > *ḏbəḥ* “él degolló” (Zʕīr, hassaniyya).
/ḏ̣/
ác. /ḏ̣/ > ám. /ḍ/: *ḏ̣ill*^{un} > *ḍəḷḷ* “sombra”.
ác. /ḏ̣/ > ám. /ṭ/: *ḏ̣ahr*^{un} > *ṭhāʁ* “espalda” (Chauen, Tetuán).
ác. /ḏ̣/ > ám. /ḏ̣/: ác. *ġalīḏ̣*^{un} > *ġḷīḏ̣* “grueso” (Zʕīr, hassaniyya).
/n/
ác. /n/ > ám. /n/: *nās*^{un} > *nās* “gente”.
ác. /n/ > ám. /ṇ/: *ṇāṛ* “fuego, infierno”.
ác. /n/ > ám. /l/: *ġanamiyy*^{un} > *ġəlmi* “carne de oveja”.
ác. /n/ > ám. /m/: *kā-nbīʕ* [kæ:mbe:ʕ] “yo vendo”.
ác. /n/ > ám. /ŋ/: *zənqa* [zəŋqɑ] “calle”.

4.1.4) alveolares:
/s/
ác. /s/ > ám. /s/: ác. *kīs*^{un} > *kīs* “bolsa, saco”.
ác. /s/ > ám. /ṣ/: *raʔs*^{un} > *ṛāṣ* “cabeza”.
/ṣ/
ác. /ṣ/ > ám. /ṣ/: ác. *bāṣala*^{un} > *bəṣḷa* “cebolla”.
/z/
ác. /z/ > ám. /z/: *zayt*^{un} > *zīt* “aceite”.
ác. /z/ > ám. /ẓ/: *ẓāṛ* “él visitó”.
/l/
ác. /l/ > ám. /ḷ/: *ṭḷəq* “él soltó”.
ác. /l/ > ám. /l/: *laqiyat* > *lqāt* “ella encontró”.
ác. /l/ > ám. /n/: *žbəl* > *žbən* “montaña” (Tafilalt).
ác. /l/ ám. /n/: *silsila*^{un} > *sənsla* “cadena”.
/r/
ác. /r/ > ám. /ṛ/: *məṛṛa* “vez”.
ác. /r/ > ám. /ʁ/:*ʁāyb* “cuajada, requesón” (Fez, Tetuán, etc.)
ác. /r/ > ám. /r/: *kabīr*^{un} > *kbīr* “grande”.

4.1.5) prepalatales:
/š/
ác. /š/ > ám. /š/: *rīš*^{un} > *rīš* "plumas".
ác. /š/ > ám. /s/: *šams*^{un} > *səms* "sol".
/ğ/
ác. /ğ/ > ám. /ğ/: *ğ-ğāmăʕ* "la mezquita" (Norte).
ác. /ğ/ > ám. /ž/: *fağr*^{un} > *fžəṛ* "amanecer, alba".
ác. /ğ/ > ám. /d/: *ğāza* > *dāz* "él pasó".
ác. /ğ/ > ám. /g/: *ğalasa* > *gləs* "él se sentó".
ác. /ğ/ > ám. /z/: *ğabal*^{un} > *zbəl* "montaña" (dialectos judíos).

4.1.6) palatales:
/y/
ác. /y/ > ám. /y/: *yad*^{un} > *yədd* "mano".

4.1.7) velares:
/k/
ác. /k/ > ám. /ʔ/: *ʔabūka* > *būʔ* "tu padre" (Sefrou judío).
ác. /k/ > ám. /ç/: *bəçri* "temprano" (Jebala).
ác. /k/ > ám. /k/: *šakk*^{un} > *šəkk* "duda".
ác. /k/ > ám. /t/: *kalima*^{tun} > *kəlma* > *təlma* "palabra" (Tafilalt judío).
/x/
ác. /x/ > ám. /x/: *xāfīf*^{un} > *xfīf* "ligero, suave".
/ġ/
ác. /ġ/ > ám. /ġ/: *ġarb*^{un} > *ġəṛb* "oeste".

4.1.8) uvulares:
/q/
ác. /q/ > ám. /ʔ/: *qāla* > *ʔāl* "él dijo" (Fez, Tetuán, Chauen)
ác. /q/ > ám. /g/ > /k/: *qatala* > *gtəl* > *ktəl* "él mató" (hassaniyya, Zʕīr).
ác. /q/ > ám. /g/: *qāla* > *gāl* "él dijo".
ác. /q/ > ám. /k/ > /x/: *waqt*^{un} > *wăkt* > *wăxt* "tiempo" (Norte).
ác. /q/ > ám. /k/: *qalb*^{un} > *kəlb* "corazón" (Tafilalt judío).
ác. /q/ > ám. /q/: *raqīq*^{un} > *ṛqīq* "delgado, fino".
ác. /q/ > ám. /ʕ/: ác. *maqdūnis*^{un} > *mʕədnūs* "perejil".

4.1.9) faringales:
/ḥ/
ác. /ḥ/ > ám. /ḥ/: *ḥağar*^{un} > *ḥžər* "piedra".
/ʕ/
ác. /ʕ/ > ám. /ʕ/: *ğāmiʕ*^{un} > *žāməʕ* "mezquita".
ác. /ʕ/ > ám. /ḥ/: *dallāʕ*^{un} > *dəllāḥ* "sandías".

4.1.10) laringales:
/ʔ/
ác. /ʔ/ > ám. /ʔ/: *qurʔān*^{un} > *qŭṛʔān* "Corán".
ác. /ʔ/ > ám. Ø: *ʔibil*^{un} > *bəll* "camellos", *ʔibra*^{tun} > *bṛa* "aguja", *šayʔ*^{un} > *ši* "cosa", *masāʔ*^{un} > *msa* "tarde", *samāʔ*^{un} > *sma* "cielo", *bariʔa* > *bṛa* "él sanó", *ğāʔa* > *ža* "él vino".

ác. /ʔ/ > ám. /ə/: *ʔarḍun* > *əṛḍ* "tierra" (*l-əṛḍ* > *ləṛḍ* > *l-ləṛḍ*).
ác. /ʔ/ > ám. Ø + alargamiento vocálico compensatorio: *ʔăǧr* > *āžəṛ* "recompensa divīna", *ʔălf* > *āləf* "mil", *raʔs*^{un} > *ṛāṣ* "cabeza", *yaʔkulu* > *yākŭl* "él comerá".
ác. /ʔ/ > ám. /w/: *ʔakkala* > *wŭkkəl* "él alimentó", *ʔāxaḏa* > *wāxəd* "él censuró", *ʔaḏḏana* > *wŭddən* "él llamó a la oración".
ác. /ʔ/ > ám /y/: *biʔārun* > *byār* "pozos", *ḏiʔāb*^{un} > *dyāb* "chacales", *ʔams*^{i} > *yāməs* "ayer", *qirāʔa*^{tun} > *qṛāya* "lectura, estudio", *miʔa*^{tun} > *mya* "cien".
/h/
ác. /h/ > ám. /h/: *ḏahab*^{un} > *dhəb* "oro".
ác. /h/ > ám. Ø: *faqīh*^{un} > *fqi* "alfaquí".

4.2) Fonemas vocálicos.

4.2.1) vocales largas:
ác. /ā/ > ám. /ā/: *ʕāša* > *ʕāš* "él vivió".
ác. /ī/ > ám. /ī/: *ṭarīq*^{un} > *ṭṛīq* "camino".
ác. /ū/ > ám. /ū/: *sūq*^{un} > *sūq* "mercado, zoco".

4.2.2) vocales breves:
ác. /ă/ > ám. /ə/: *kammala* > *kəmməl* "él terminó".
ác. /ĭ/ > ám. /ə/: *bint*^{un} > *bənt* "hija".
ác. /ŭ/ > ám. /ə/:*zubda*^{tun} > *zəbda* "mantequilla".
ác. /ŭ/ > ám. /ŭ/: *mudd*^{un} > *mŭdd* "almud

4.3) diptongos:
ác. /ay/ > ám. /ay/: *ṣayf*^{un} > *ṣăyf* "verano" (Norte).
ác. /ay/ > ám. /ī/: *ṣayf*^{un} > *ṣīf* "verano".
ác. /aw/ > ám. /aw/: *yawm*^{un} > *yăwm* "día" (Norte)
ác. /aw/ > ám. /ū/: *yawm*^{un} > *yūm* "día".

BIBLIOGRAFÍA

Abreviaciones:

DAF: PRÉMARE, A. L. de; *Dictionnaire arabe français.*
EI^{2} = *Encyclopédie de l'Islam.*
GdaPh: FISCHER, W.; *Grundriss der arabischen Philologie.*
GLECS: Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques.
HdaD: FISCHER, W./ JASTROW, O.; *Handbuch der arabischen Dialekte.*
MED: AQUILINA, J.; *Maltese-English Dictionary.*
PIHEM: Publications de l'Institut des hautes études marocaines. Rabat.
TAR: BRUNOT, L.; *Textes arabes de Rabat.*
TAT: MARÇAIS, W.; *Textes arabes de Tanger.*
ZDMG: Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft.
ZAL = *Zeitschrift für arabische Linguistik/ Journal of Arabic Linguistics/ Journal de linguistique arabe.*

ABU-SHAMS, L.; *Estudio lingüístico y textual del léxico relativo a la cocina y la alimentación en el dialecto árabe de Rabat (Marruecos).* Universidad de Zaragoza. Área de estudios Árabes e Islámicos, 7. Zaragoza 2002.

AGUADÉ, J.; "Dialekt und Strassenverkehrsordnung: Zur marokkanischen Führerscheinprüfung". En: *Romania Arabica.* Festschrift für Reinhold Kontzi zum 70. Geburtstag. Herausgegeben von Jens Lüdtke. Tübingen 1996, pp. 73-81.

AGUADÉ, J.; "La langue des *gnāwa*". En: Youssi, A./ Benjelloun, F./ Dahbi, M./ Iraqui-Sinaceur, Z.; *Aspects of the dialects of arabic today.* Proceedings of the 4th Conference of the International Arabic Dialectology Association (AIDA). Marrakesh, Apr. 1-4 200. In honour of Professor David Cohen. Rabat 2002, pp. 405-411.

AGUADÉ, J.; "Notes on the Arabic dialect of Casablanca". En: *AIDA 5th Conference. Proceedings.* Ed. by I. Ferrando, J.J. Sánchez Sandoval. Cádiz 2003.

AGUADÉ, J.; "Relatos en hassaniyya recogidos en Mĥāmīd (valle del Dra, sur de Marruecos)". En: *EDNA* 3 (1998), pp. 203-215.

AGUADÉ, J.; "Sobre los *gnāwa* y su origen". En: *EDNA* 4 (1999), pp. 157-166.

AGUADÉ, J.; "Textos marroquíes urbanos: Casablanca (1)". En: *EDNA* 6 (2002), pp. 193-219.

AGUADÉ, J.; "Un dialecte maʕqilien: le parler des Zʕīr au Maroc". En: Aguadé, J./ Cressier, P./ Vicente, A.; *Peuplement et arabisation*, pp. 141-150.

AGUADÉ, J./BENYAHIA, L.; "El šāweš Bū-'Azza visita al siquiatra. Un diálogo en árabe dialectal de Casablanca". En: *Anaquel de estudios árabes* 1 (1990), pp. 103-128.

AGUADÉ, J./ CRESSIER, P./ VICENTE, A.; *Peuplement et arabisation au Maghreb Occidental. Dialectologie et histoire.* Actes réunis et préparés par Jordi Aguadé, Patrice Cressier et Ángeles Vicente. Casa de Velázquez/ Universidad de Zaragoza. Área de Estudios Árabes e Islámicos. Madrid/ Zaragoza 1998.

AGUADÉ, J./ELYAACOUBI, M.; *El dialecto árabe de Skūra (Marruecos).* Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1995.

AGUADÉ, J. / MOSCOSO, F.; "«El permiso de conducción». Una parodia en árabe del norte de Marruecos". En: *EDNA* 5 (2000-2001), pp. 265-289.

ALARCÓN Y SANTÓN, M.; *Textos árabes en dialecto vulgar de Larache.* Madrid, Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas. Centro de estudios históricos, 1913.

AQUILINA, J.; *Maltese. A complete Course for beginners.* Teach Yourself Books. Londres, 1994.

AQUILINA, J.; *Maltese-English Dictionary.* 2 vols., Malta, 1987-1990.

BEHNSTEDT, P.; *Der arabische Dialekt von Soukhne (Syrien).* Teil 2: Phonologie, Morphologie Syntax. Teil 3: Glossar. Semitica Viva, Bd. 15, Teil 2 und 3. Harrassowitz Verlag, Wiesbaden 1994.

BEHNSTEDT, P.; "Von an-'Aṣər (al-Qaṣr) nach Īgni (Īgli): ein Vorbericht zu einigen arabischen Dialekten der Provinz ər-Rašīdīya (Marokko)". En: Haak, M./ De Jong, R./ Versteegh, K.; *Approaches to Arabic dialects. A collection of articles presented to Manfred Woidich on the occasion of his sixtieth Birthday.* Brill, Leiden-Boston 2004, pp. 48-65.

BEHNSTEDT, P./ BENABBOU, M.; "Zu den arabischen Dialekten der Gegend von Tāza (Nordmarokko)". En: Arnold, W./ Bobzin, H.; *"Sprich doch mit deinem Knechten aramäisch, wir verstehen es!". 60 Beiträge zur Semitistik. Festschrift für*

Otto Jastrow zum 60. Geburtstag. Herausgegeben von Werner Arnold und Hartmut Bobzin. Harrassowitz Verlag, Wiesbaden 2002, pp. 53-72.

BENHALLAM, A.; "Aspects de la recherche en phonologie de l'arabe marocain". En: *Langue et societé au Maghreb*. Royaume du Maroc. Université Mohammed V. Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines-Rabat. Série: Colloques et Séminaires, nº13. Rabat 1989.

BENYAHIA, L./ AGUADÉ, J.; "Notas acerca de algunos hispanismos en el árabe dialectal marroquí". En: *al-Qanṭara* 8 (1987), pp. 191-202.

BLANC, H.; "The Fronting of Semitic G and the Qāl-Gāl Dialect Split in Arabic". En: *Proceedings of the International Conference on Semitic Studies held in Jerusalem,* 19-23 July 1965. Jerusalem 1969, pp. 7-37.

BRUNOT, L.; *Introduction à l'arabe marocain.* Paris 1950.

BRUNOT, L.; "Notes sur le parler arabe de Juifs de Fès". En: *Hespéris* 22 (1936), pp. 1-32.

BRUNOT, L.; *Textes arabes de Rabat. I, Textes, transcription et traduction annotée.* Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines, tome 20. Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1931.

BRUNOT, L.; *Textes arabes de Rabat. II, Glossaire.* Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines, tome 49. Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1952.

BRUNOT, L./ MALKA, E.; *Glossaire judéo-arabe de Fès.* Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines, tome 37. Rabat, École du livre, 1940.

CANTINEAU, J.; *Cours de phonétique arabe. Suivi de notions générales de phonétique et phonologie.* Paris 1960.

CAUBET, D.; *L'arabe marocain. Tome 1: phonologie et morphosyntaxe. Tome 2: syntaxe et catégories grammaticales, textes.* (Études chamito-sémitiques. Langues et littératures orales). Paris/Louvain, Éditions Peeters, 1993.

COHEN, D.; *Le dialecte arabe ḥassānīya de Mauritanie (parler de la Gebla).* Études arabes et islamiques. Études et documents, 5. Paris 1963.

COHEN, D.; *Le parler arabe de Juifs de Tunis: textes et documents linguistiques et ethnographiques.* Études juives, 7. Paris/La Haye 1964.

COHEN, D.; *Le parler arabe des Juifs de Tunis.* Tome 2: Étude linguistique. Paris/La Haye 1975.

COLIN, G. S.; "Appellations données par les Arabes aux peuples hétéroglosses". *GLECS* 7 (1954-1957), pp. 93-95.

COLIN, G. S.; "Notes sur le parler arabe du nord de la région de Taza". En: *BIFAO* 18 (1921), pp. 33-119.

CORRIENTE, F.; *A Dictionary of Andalusi Arabic* (= Handbuch der Orientalistik. Erste Abteilung, Bd. 29). Brill, Leiden/New York/Köln, 1997.

CORRIENTE, F.; *A Grammatical sketch of the Spanish Arabic dialect bundle.* Madrid, IHAC, 1977.

CORRIENTE, F.; *Árabe andalusí y lenguas romances.* Colecciones Mapfre 1492. Madrid 1992.

CORRIENTE, F.; *Gramática árabe.* Barcelona 1988.

CORRIENTE, F.; "Reflejos iberorromances del andalusí {ḥṭr}". En: *Al-Andalus Magreb* 1 (1993), pp. 77-87.

DURAND, O.; *Profilo di arabo marocchino. Varietà urbane centro-meridionali.* Dipartimento di Studi Orientali. Studi Semitici. Nuova serie, 11. Roma, Università degli Studi La Sapienza, 1994.

ELYAACOUBI, M.; *La influencia léxica del árabe andalusí y del español moderno en el árabe dialectal marroquí*, Dpto. de Estudios Árabes e Islámicos, Universidad Autónoma de Madrid, 1996. (Tesis doctoral inédita).

Encyclopédie de l'Islam. Nouvelle édition. Leiden/París 1975 ss.

FERRANDO, I.; "G. S. Colin y los berberismos del árabe andalusí". En: *EDNA* 2 (1997), pp. 105-145.

FISCHER, W.; *Grammatik des klassischen Arabisch.* (Porta linguarum orientalium. Neue Serie, 11). Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1972.

FISCHER, W.; *Grundriss der arabischen Philologie.* Bd. 1: Sprachwissenschaft. Herausgegeben von Wolfdietrich Fischer. Wiesbaden 1982.

FISCHER, W./ JASTROW, O.; *Handbuch der arabischen Dialekte.* Bearbeitet und herausgegeben von W. Fischer und O. Jastrow. Porta Linguarum Orientalium, Neue Serie, 16. Wiesbaden 1980.

FLEISCH, H.; *Traité de philologie arabe.* Vol. 1: préliminaires, phonétique, morphologie nominale. (Recherches. Collection publiée sous la direction de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université Saint-Joseph. Beyrouth. Serie 2: langue et littérature arabes. Tome XVI). Beyrouth, Dar el-Machreq éditeurs, 1990.

GRAND'HENRY, J.; *Le parler arabe de Cherchell (Algérie).* (Publications de l'Institut Orientaliste de Louvain, 5). Louvain-la-Neuve, Université Catholique de Louvain. Institut Orientaliste, 1972.

GRAND'HENRY, J.; *Les parlers arabes de la région du Mzāb (Sahara algérien).* Studies in Semitic Languages and Linguistics, 5. Leiden 1976.

HARRELL, R. S.; *A Dictionary of Moroccan Arabic; Moroccan-English.* Washington 1966.

HARRELL, R. S; *A Short Reference Grammar of Moroccan Arabic.* Washington 1962.

HEATH, J.; *From code-switching to borrowing: foreign and diglossic mixing in Moroccan Arabic.* Library of Arabic Linguistics, no. 9. Londres/ New York 1989.

HEATH, J.; *Jewish and Muslim dialects of Moroccan Arabic.* Routledge Curzon, London 2002.

HEATH, J.; "SIFT-ing the evidence: Adaptation of a Berber loan for 'send' in Moroccan Arabic". *Études berbères et chamito-sémitiques.* Mélanges offerts à Karl-G. Prasse. Réunies par Salem Chaker et Andrzej Zaborski. Éditées par Salem Chaker. Paris/Louvain, Éditions Peeters, 2000, pp. 223-231.

HEATH, J./ BAR-ASHER, M.; "A Judeo-Arabic Dialect of Tafilalt (Southeastern Morocco)". En: *ZAL* 9 (1982), pp. 32-78.

HERRERO, B.; *Vocabulario básico español-árabe marroquí.* Servicio de Publicaciones de la Universidad de Almería. Almería 1998.

HOLES, C.; *Gulf Arabic.* (Croom Helm Descriptive Grammar Series). London/New York, Routledge, 1990.

HOPKINS, S.; *Studies in the Grammar of Early Arabic. Based upon Papyri datable to before 300 A.H./912 A.D.* London Oriental Series, 37. Oxford 1984.

KOSSMANN, M.; *Esquisse grammaticale du rifain oriental.* Centre de recherche berbère. INALCO. M. S. 16. Ussun Amazig. Editions Peeters, Paris / Louvain 2000.

LAOUST, E.; *Mots et choses berbères. Notes de linguistique et d'ethnographie. Dialectes du Maroc.* París 1920 (reedición Rabat 1983).

LÉVI-PROVENÇAL, E.; *Textes arabes de l'Ouargha, dialecte des Jbala (Maroc septentrional).* PIHEM, 29. Paris 1922.

LÉVY, S.; "De quelques emprunts possibles au portugais dans les parlers du Maroc". En: *EDNA* 2 (1997), pp. 173-180.

LÉVY, S.; "Ports, parlers portuaires et importation linguistique. Place des hispanismes dans la problematique de l'emprunt". En: *Le Maroc et l'Atlantique.* Université Mohammed V. Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines. Rabat. Serie Colloques et Seminaires, nr. 21, pp. 59-74. Rabat 1992.

MARÇAIS, Ph.; *Esquisse grammaticale de l'arabe maghrébin.* (Langues d'Amérique et d'Orient). Paris, Adrien Maisonneuve, 1977.

MARÇAIS, Ph.; *Le parler arabe de Djidjelli (Nord constantinois, Algérie).* Paris 1956.

MARÇAIS, W.; "L'euphémisme et l'antiphrase dans les dialectes arabes d'Algérie". En: *Orientalische Studien Th. Nöldeke zum 70. Geburtstag gewidmet.* Giessen 1906, pp. 425-438.

MARÇAIS, W.; *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen. Grammaire, textes et glossaire.* Paris 1902.

MARÇAIS, W.; *Textes arabes de Tanger. Transcription, traduction annotée, glossaire.* Bibliothèque de l'École des langues orientales vivantes. Paris 1911.

MOSCOSO, F.; *El dialecto árabe de Chauen (N. de Marruecos). Estudio lingüístico y textos.* Universidad de Cádiz, Área de Estudios Árabes e Islámicos, 2003.

MOSCOSO, F.; *Estudio lingüístico del dialecto árabe de Larache (Marruecos). A partir de los textos publicados por Maximiliano Alarcón y Santón.* Universidad de Cádiz. Servicio de Publicaciones/Área de Estudios Árabes e Islámicos, Cádiz 2003.

MOSCOSO, F.; *Estudio lingüístico de un dialecto árabe del Sūs (Marruecos). Basado en los textos recopilados por E. Destaing.* Área de Estudios Árabes e Islámicos. Universidad de Cádiz. Cádiz 2002. [CD. Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz].

NATIVIDAD, E.; "Le dialecte de Chefchaouen". En: *Peupplement et arabisation*, pp. 109-120.

NATIVIDAD, E. /RAHMOUNI, A.; "Textos árabes de Chefchaouen: transcripción, traducción y glosario". En: *EDNA* 1 (1996), pp. 139-155.

PRÉMARE, A. L. DE; *Dictionnaire arabe français.* Établi sur la base de fichiers, ouvrages, enquêtes, manuscrits, études et documents divers par A. L. de Prémare et collaborateurs. Vols. 1-12, París 1993-1999.

QUILIS, A.; *Fonética acústica de la lengua española.* (Biblioteca románica hispánica. Dirigida por Dámaso Alonso. III. Manuales, 49). Madrid, Editorial Gredos, 1988.

SINGER, H. R.; "Grundzüge der Morphologie des arabischen Dialekts von Tetuan". En: *ZDMG* 108 (1958), pp. 229-265.

SINGER, H. R.; "Neuarabische Texte im Dialekt der Stadt Tetuan". En: *ZDMG* 108 (1958), pp. 106-125.

STILLMAN, N. A.; *The language and culture of the Jews of Sefrou, Morocco: an ethnolinguistic Study.* Journal of Semitic Studies, monograph no. 11. Manchester 1988.

VANHOVE, M.; "De quelques traits pré-hilaliens en maltais". En: *Peupplement et arabisation*, pp. 97-108.

VICENTE, A.; *El dialecto árabe de Anjra (norte de Marruecos). Estudio lingüístico y textos.* Universidad de Zaragoza. Área de Estudios Árabes e Islámicos, 6. Zaragoza 2000.

VOIGT, R. M.; "Die Labiovelare im Marokkanisch-Arabischen". En: *Romania Arabica. Festschrift für Reinhold Kontzi zum 70. Geburtstag.* Herausgegeben von Jens Lüdtke. Tübingen 1996, pp. 21-29.

WELTE, F./AGUADÉ, J.; *Die Lieder der Gnāwa aus Meknes.* Marburg, Diagonal-Verlag, 1996.

WESTERMARCK, E.; *Ritual and Belief in Morocco.* 2 vols. London 1926.

WILLMS, A.; *Einführung in das Vulgärarabische von Nordwestafrika.* (Studies in semitic languages and linguistics, 4). Leiden, E. J. Brill, 1972.

estudios de dialectología
norteafricana y andalusí
7 (2003), pp. 111-123

CORRECCIONES Y ADICIONES A LA EDICIÓN CAIROTA DEL *DĪWĀN* DE IBN QUZMĀN

FEDERICO CORRIENTE*

Nuestra edición cairota de 1995 de esta obra fundamental de la literatura andalusí ha agotado bastante pronto una primera tirada, por lo que su editor, el Consejo Superior de Cultura de la República Árabe de Egipto, nos pidió hace algún tiempo autorización para producir una segunda, así como posibles enmiendas, cosas ambas que remitimos hace ya bastantes meses, sin que hayamos tenido ulterior noticia de su aparición. Mientras tanto, las observaciones de algunos colegas y las propias nuestras nos han hecho ver interesantes adiciones y nuevos errores o carencias remediables de aquel trabajo, confirmando de nuevo el aserto que hiciéramos varias veces, la última en Corriente (2002: 170), de que toda nueva edición o traducción de esta obra será siempre mejorable, en mayor medida de la validez media universal de tal principio, a causa de las características de su transmisión, limitada a un solo manuscrito de mediocre calidad y escasas adiciones de fragmentos en otras fuentes literarias.

Nos parece, pues, conveniente no retrasar la difusión entre los interesados en esta especialidad del conocimiento de dichas modificaciones, necesarias o discutibles, tanto si se trata de meras erratas de impresión o redacción que escaparan a las revisiones y correcciones que se fue haciendo al texto sucesivamente, como si son el resultado de posteriores reflexiones u observaciones sobre las lecturas entonces aceptadas, ya que aquella edición es la generalmente utilizada en la actualidad por cuantos citan a Ibn Quzmān con propósito científico, en original o traducción. Las ordenamos, pues, por la numeración de las páginas de aquella edición, lo que produce el siguiente listado:

p. 1: en la n. 1 hay error en la fecha de la última obra citada de Nykl, que fue 1946, no 1936. En la misma página, falta la mención de una tercera entrega del trabajo citado del Prof. ᶜA. Alᵓahwānī, publicado en la *Revista del Instituto Egipcio de Estudios Islámicos*, la cual apareció en las pp. 21-60 del número 19, correspondiente a los años 1976-1978.

p. 8: en las líneas 12-13 debe sustituirse la frase *ǧāᵓa ᶜAbbāsu bnu Firnāsin bi-kitābi l-Ḫalīl* por *waqaᶜa ... ᶜalà kitābi* etc., puesto que no trajo él dicha obra de Oriente, sino que, una vez importada para la biblioteca de palacio, fue puesta a su disposición en Córdoba, según Ibn Ḥayyān, traducido por Corriente & Makkī (2001: 138).

* Área de Estudios Árabes e Islámicos, Universidad de Zaragoza.

p. 9: hay cuatro erratas tipográficas: en l. 3, *ibqāʿiyyah por īqāʿiyyah, en l. 13, *bʾlfṣḥy por bilfuṣḥà, en l. 24, *wmʿny por wamaʿnà, y en n.1, l. 1 **poesìa** por **poesía**.

p. 10: en l. 11 dice *bn* por *ʾbn*, y en l. 21 falta *almūlaʿīn* tras *almuṯaqqafīn*.

p. 12: en l. 14 dice *aliḫtizāl* por *aliǧtizāʾ*, lo que se repite en p. 15, l. 9. De este fenómeno fonético nos habíamos ocupado en Corriente (1976: 81), al comentar ciertos rasgos de los dialectos árabes antiguos, lo que no impidió que la errata pasara inadvertida repetidamente bajo nuestros ojos y los de los correctores, probablemente a causa del parecido fonético, óptico y semántico de ambos tecnicismos.

p. 13: en l. 9 se ha saltado *muʿẓam* antes de *alʾandalusiyyīn*.

p. 17: en l. 12 y en la n. 3 debe ciertamente corregirse el ms. *>ʾltḫālīn<, pero no en *attaḫālīq* "lisonjas", sino en *attaḫāliʾ*, pl. de *tiḫliʾ* "suciedad del cuero que debe quitarse antes de curtirlo", mucho más acorde con el contexto metafórico. Nykl (1933: 8ár.) mantuvo la grafía del ms. sin interpretarla, mientras que García Gómez (1972: 877), que no editó dicho prólogo, pero lo tradujo, parece haber supuesto **attalāḥīn*, puesto que interpreta "melodías", escasamente pertinente.

p. 18: en l. 8 se ha alterado innecesariamente el ms. *āḫaru* en *ġayruhū*, lo que no cambia el sentido. Más abajo, en l. 17, falta la *alif* del artículo en *attaġazzul*.

p. 20: en l. 21 se ha saltado *minhā* tras *yaḍīʿ*.

p. 21: en l. 2 el número de nota debe retrasarse ante la coma.

p. 37: en 7/1/3 hay inseguridad acerca de las voces romances segunda y última en la l. 6[1]. Contra nuestra anterior propuesta, últimamente mantenida en Corriente (1997b: 364 y 367), para EŠPOLYÁḎO vemos ahora una seria dificultad, ya que los participios romandalusíes suelen reflejar la /t/ latina con /ṭ/; además, a la grafía del ms. >ʾšbāyiḏ< convendría más, sin ninguna alteración, un reflejo del lt. *expăvĭdus* "aterrorizado", con caída de la labio(dental) intervocálica, de la que hemos dado otros testimonios en Corriente (2001-2002: 224). También nos replanteamos la última palabra de esta mudanza, con la grafía >*ḏiknūra*<, que veníamos interpretando como DE KÚRA "de cuidado": aunque la etimología armenia de **tahúr** no carece de algún escollo oportunamente señalado por Corominas (1951: IV 342-344), lo cierto es que la forma arabizada *takfūr* "rey cristiano de Oriente" casa bien semánticamente con el ár. *miqdām* "campeón", que le precede, dentro de la evolución semántica reflejada por el cs. medieval, sin que sea grave escollo la vocal final /a/, requerida por esta rima, pues hay una variante **ta(n)fure**, donde aparece una vocal paragógica, suficiente para estos efectos, aun no teniendo en cuenta por su modernidad la variante hispanoamericana **taura**.

p. 38: en 7/4/3 la vuelta de la estrofa 4, en l. 5, nunca ha sido muy clara, por lo que a nuestro intento de explicarla en n. 2 debemos ahora añadir el paralelo de Madġallīs 23/1/4, que editamos y tradujimos en Corriente (1994: 76-77): *balláh narḍaʿ waʾabyáḍ aw+ aswád aw+ ahbáṭ aw+ aṭláʿ* "mi vaso, pardiez, mamaré, sea el caso blanco o negro, o haya de subir o bajar". Hay también cierta oscuridad en las mudanzas 1 y 3 de la siguiente estrofa 5.

p. 43: en 8/4/1 la primera mudanza de la estrofa 4 es reputadamente oscura, incluso paleográficamente. Aunque la secuencia implica claramente que el mecenas

---

[1] Nykl (1933: 11) se limitó a transcribir, mientras que la lectura de García Gómez (1972: 30-31), **bi-hašl* EŠBAÍD MANDĀM DE KE MÚRA "flaco, ESBAÍDO, a esperar ḎE KE MŪRA", peca, como otras veces, de ingenuidad lingüística y alto porcentaje de enmiendas paleográficas.

esparce sus favores y que el poeta los ensarta como perlas que le devuelve, metáfora de sus versos, no es fácil aclarar la porción central de la línea. Sin separarse demasiado de la grafía, como es nuestro método y propósito, puede leerse *náṯir fiyál at biḏáwqu masrúr* "esparcidor de la arena del juego *fiyāl* eres tú, contento de su gusto", donde lo más dudoso es la alusión a dicho juego, en que la prenda se oculta bajo uno de varios montones de arena, cambiándola de lugar, pues hay que reconocer que la metáfora nos escapa total o parcialmente[2].

p. 54: en 9/42/3 la tercera vuelta de la estrofa, en l. 7, tiene una voz problemática, >*ᵓyḏā*<, a la que los sucesivos editores han dado soluciones diversas, como *yaḏḏ(a)* "aun " en García Gómez (1972: 52-53), *yuḏáq* "se le haga gustar" en Corriente (1980: 76), >*ayḏā*< "dañe" en Corriente (1995: 54) y (1996: 76). Acerca de esta última hipótesis, es de señalar, aunque no conste esa diptongación del ár. antiguo *āḏà* en *ayḏà* en la documentación andalusí de esta raíz, que hay casos paralelos en Corriente (1977: 60) y Corriente (1992: 59), al tiempo que la apoya temáticamente el paralelo del *Cancionero de Baena*: "por ende en dolor con daño / bivan quantos os desaman"[3].

p. 58: en 11/8/4, es dudosa la grafía y lectura de la voz editada como >*yābis*< en Corriente 1980, traducida como "seca" en Corriente 1984, y editada como >*yāsir*< en Corriente 1995, y traducida como "presta" en Corriente 1996. No menos probable sería >*yāᵓis*< "desesperada por", que casa bien con la siguiente preposición *ᶜan*.; no se recomiendan paleográficamente, en cambio, Nykl (1933: 27) **nāsir* = 359 "limpiarme", ni García Gómez (1972: 62-63) **nāšid* "en busca de".

p. 60: en 12/2/1, al hilo de nuestra sospecha de que el llamado Qurrah, al que se disfraza de bailarina, sea un travestido, barruntamos ahora que haya que corregir tal nombre en Qazz(i), añadiendo un solo punto diacrítico, porque observamos que en 12/4/4, dos estrofas más abajo, se reclama la presencia de otro artista llamado Qunbar, voces ambas que reaparecen en 53/3/5, *faḫlá ma ánt qázzi tarǧáᶜ qunbár* "de hermosa seda en coco te tornarás", aludiendo al cambio que experimenta el rostro del efebo al apuntarle el bozo. En la jerga de estos cómicos, es muy probable que se diese el mote de *qazz* "seda" al efebo totalmente imberbe, y *qunbar* "fibra de la cáscara del coco" al que ya tenía desarrollado el sistema piloso facial. Nykl (1933: 28) mantuvo el ms. qarra, sin traducción alguna, mientras que García Gómez (1972: 64-65) lo convirtió en el antropónimo femenino Zuhra sin más explicaciones.

p. 60: la tercera mudanza de la estrofa 12/4, en l. 15, contiene un pasaje oscuro en su porción central, donde el ms. dice >*yā fazmakazāh*<, frase ininteligible de la que Nykl (1933: 28) se desentendió, como solía, y que García Gómez (1972: 66-67) interpretó con su habitual desenfado, sin demasiado respeto a la grafía, mientras que nuestras ediciones, Corriente (1980: 92) y (1995: 60) supusieron sucesivamente **ya qázma*, y luego *qawmī* ("oh, magia"; "oh, mi gente"), con mera adición de un punto diacrítico en el primer caso, y ligera alteración de >*z*< en

---

[2] Se podría pensar en corrupción de **náṯir laᵓál* "esparcidor de perlas", en lugar del habitual *laᵓáli*, puesto que hay algún otro caso de dominio de dicha forma pausal en andalusí, vgr., *ǧawár* "muchachas", por *ǧawári, zawán* "prostitutas", por *zawáni*, etc. (v. Corriente 1977: 84), pero no es postulable sin más, ni es paleográficamente frecuente la confusión de >*l*< y >*f*<. Por otra parte, es notorio que el nombre andalusí de dicho juego era *ġubára*, según nota 5 en Corriente (1995: 43).

[3] Según Eguílaz (1886: 301).

>*w*< en el segundo, separando siempre un segundo segmento donde *kazāh* es leído como *kaḏā hu* en todo caso, con muy escasa modificación gráfica. Hay que reconocer que el pasaje sigue siendo oscuro.

p. 61: v. nota a p. 400.

p. 69: en 14/14/2 las palabras editadas como >*^{c}ammi qāyil*<, traducidas como “cuentos de abuela” por “relatos de oídas” en 1996: 87, convencen menos que el *^{c}an maqāyil*< de 1980: 110-111, traducidas como “sólo ... palabras” en 1984: 75. Pero hay otras posibilidades, vgr., >*^{c}an maqābil*< “recibido de testimonios fiables”, voz que reaparece en 167/0/1, en Aššuštarī 13/2/1 e Ibn Zamrak 4/3/2 en la acepción de “buenas gentes”[4], por lo que su pertenencia en este dialecto parece innegable. Nykl (1933: 35) edita *lesanah fīk ^{c}ammu qā$^{\supset}$il* y traduce “no todo el mundo te las dice”, en 366, mientras que García Gómez (1972: 78-79) lleva *^{c}amma qā$^{\supset}$il* “cosas que se dicen”, sintácticamente improbable.

p. 72: la segunda vuelta de 16/1, en l. 5, contiene una palabra de dudosa lectura que editábamos allí como *wabílu* “su bastón”, aunque advirtiendo de la rareza del vocablo clásico, y no descartando definitivamente la anterior lectura de Corriente (1980: 118-119), *waníltu* “y lo lograra”, que requiere una sustitución de pie, fenómeno no excesivamente raro en Ibn Quzmān[5]. Otra posibilidad, métrica y semánticamente irreprochable, aunque con cierta distorsión paleográfica, sería leer la línea *in waqá^{c} ya wáylu fi yáddi/ las naṯlaqú* “si cayera, ¡ay de él!, en mi mano, no lo soltaría”.

p. 79 y 80: la dificultad de 19/8/3-4 resulta patente si se tiene en cuenta que la lectura propuesta en 1980: 136-137, fue modificada en 1984: 82, y que en 1995 y 1996: 96 renunciamos a proponer ninguna interpretación para el último verso. El pasaje sigue sin solución totalmente convincente; para dársela, haría falta saber si continúa la descripción de comodidades que reclama el poeta en 1-2, o si ha vuelto a la de su penuria, y si dice que quiere estar sentado y cebado como cordero, alternativamente alimentado con caldo de esta carne, o si, por el contrario, se queja de estar vilipendiado y manoseado como cordero en corral. Si optamos por la segunda situación, el endiablado verso 4 sería tal vez susceptible de un nuevo y siempre muy hipotético intento de lectura, algo así como un híbrido romance-árabe **KÍ TE BERÁD biḥáli wáy ^{c}aṭarí* “¿Quién te vería en mi caso? ¡Qué perfume el mío!”

p. 80: en la segunda mudanza de 19/10, debe corregirse el supuesto romancismo REṬÓNṬO “redondo” de Nykl (1933: 45), García Gómez (1972: 100-101) y nuestras dos ediciones por la hipótesis más correcta de Simonet (1888: 486), REṬÉNṬO “retenido, guardado”, ya que responde más normalmente al lt. *retentus* que a *rotundus*. Ello exige que en la explicación de la n. 2 deba sustituirse el ár. *mudawwar* por *muddaḫar*.

p. 81: en la tercera mudanza de 19/14, según acertada observación de Abu-Haidar (2001: 70-71)[6], se debe leer *wátta tasmán* “y tu engordas”, en lugar de **wát tusammá* “y tú eres nombrado” de nuestras ediciones, que no difieren en ese punto de las de García Gómez (1972: 102-103) y Nykl 1933: 46.

---

[4] En las ediciones de Corriente 1988 y 1990, respectivamente.

[5] Este concepto es desarrollado a partir de Corriente (1986: 39), habiendo posteriormente resultado imprescindible para la teoría de la métrica ḫaliliana adaptada al ritmo acentual, que explica la prosodia de *muwaššaḥ* y cejel.

[6] V. Corriente (2002: 168).

p. 87: en la vuelta de 20/22 la última palabra aparece por error tipográfico como *iqtidári* en lugar de *iḍṭirári*, que llevaba correctamente nuestra edición de 1980, y reflejan nuestra traducción de 1996 y anteriores.

p. 100: en 24/0/1 el ms. lleva >*samāwī*<, no habiendo serio motivo para la supresión de la *alif* que se ha producido en nuestra edición de 1995, aunque el testimonio único de Alcalá es la acentuación aguda.

p. 105: en 26/4/2 las tres primeras palabras del ms., >*fmn qṣṣ b.ndi*<, resultan enigmáticas: Nykl (1933: 64) leyó *fa min qaṣṣ nabdi* y no lo tradujo; García Gómez (1972: 142-143) leyó *fa-min qiṣṣa bī* y tradujo “lo que me pasó”, sin preocuparse demasiado de la sintaxis, mientras que nuestra edición de 1980: 192-193 llevaba *faman quḍí fíh*, entendido como “aquél en quien se sentencia”, que pasó en 1995 a *man qáṣṣa bándi*, o sea, según la traducción de 1996: 114, “quien mi bandera sigue”. Sin embargo, y a pesar del criterio paleográfico, teniendo en cuenta que la mudanza anterior dice *háǧran šáṭ ^{c}aṭáni alláh wawáṣlan qaṣír* “Dios diome largo desdén y unión breve”, parece se impone corregir *famin qaṣáru nuṣaddá^{c} ṣudá^{c}an kiṯír* “y por su cortedad sufro harta jaqueca”.

p. 197: La voz transcrita como *muqarran* en 27/8/4, hipotéticamente dada como berberismo en sendas notas de 1995 y 1996, podría ser mera corrupción del ár. *yu^{c}azzaz* o *mu^{c}azzaz* “(es) acatado”. Para este pasaje, saltado por Nykl (1933: 66), García Gómez (1972: 148-149) tiene la corrección silenciosa **yaqtaran* y una arbitraria traducción.

p. 114: en 31/1/5 la segunda vuelta contiene una última frase, leída por Nykl (1933: 71) como *allā nakbar*, sin traducción, por García Gómez como *li-nanqabar* “me va a enterrar”, alterando despreocupadamente la grafía, y por nuestras dos ediciones como en Nykl, traduciendo “ea, envejezco” en Corriente 1996, mientras que en Corriente 1984, se presumía un texto **naṭyár*, con la traducción “¡Qué mal agüero!”. Para esta alteración, no sólo no es excepcional en la grafía magrebina el intercambio de >*ṭ*< y >*k*<, sino que el mismo ms. parece tener como siguiente letra más bien una *yāʾ* que una *bāʾ*, por lo que el único escollo serio para nuestra primera interpretación es que el verbo en cuestión aparece en las fuentes como *naṭṭayyár*, con una sílaba más de lo conveniente al metro, aunque la aparición de un sinónimo de forma IX-XI no sería demasiado sorprendente[7], puesto que está documentado el correspondiente adjetivo-participio *miṭyár* “ominoso”.

p. 132: en 38/3/3 la última vuelta contiene en el ms. la frase *las nafas ^{c}alayh šayṭán*, mantenida por Nykl (1933: 87), sin traducción, y García Gómez (1972: 196-197), donde Abu-Haidar (2001: 64) sugería corregir *nafaṯ* aunque, curiosamente, daba a esta voz su acepción primera de “soplar” (“not blown on by the Devil”), y no la de “inspirar”, que llevaba nuestra traducción de 1996, ya que las raíces *{nfs}* y *{nfṯ}* son alternantes y coinciden semánticamente en su sentido básico de “soplar”, que permite fácilmente un metafórico “inspirar”. Admitiendo la posible pertinencia de su observación en Corriente (2002: 169), con la sugerencia adicional de que pueda tratarse de *nāfas ^{c}alayh* “competir”, debe tenerse en cuenta que el intercambio de >*s*< y >*ṯ*< en los clasicismos de los dialectos urbanos levantinos es normal, y que la existencia del giro ár. *nafṯu ššayṭān* “inspiración de Satanás = poesía” parece dar

[7] Dada la frecuencia de esta forma de verbo cualitativo en todo el árabe occidental, demostrada por Corriente 1977, n. 166, y una cierta relación entre su participio y el adjetivo intensivo *{mi12ā3}*, acerca del cual, v. Corriente (1977: 79).

la razón a Abu-Haidar en cuanto a la grafía, pero semánticamente a nuestra citada traducción.

p. 146: en 41/3/1 la grafía *tanāḫas* del ms., aunque admitida en Corriente (1997a: 523) como entrada ("to be ill-fated"), tiene pocas posibilidades de ser correcta, ya que falta tal derivación verbal en los diccionarios clásicos y no tiene otro testimonio en las fuentes andalusíes. Era, seguramente, mejor la corrección introducida en la edición de 1980 *áš yurá min manáḫis*, y la traducción de 1984 "¡cuánta desgracia se ve!", o aun mejor, considerar la última voz pl. de *manḫús*, traduciendo "¡cuánto desgraciado se ve!". No hay motivo para la lectura de Nykl (1933: 99), *eš narā man tanāǧas*, sin traducción, mientras que García Gómez (1972: 216-217) atinó a corregir *manāḫis*, pero no con el sentido exclamatorio del verso.

p. 166: en 50/0/1 la palabra final del verso aparece en el ms. como *narīd*, respetado por Nykl (1933: 117) y García Gómez (1972: 258-259), el primero sin traducción, mientras que el segundo interpretó, con característico desparpajo, "perdí la razón". Pero aquella voz tiene poco sentido en el contexto, y extrañaría mucho la repetición del mismo verbo, aunque en persona distinta, en las dos primeras rimas del poema, en su mismísimo preludio, ya que dicho defecto de versificación, *īṭāᵓ*, es muy raro en Ibn Quzmān; por ello, corregimos en *šaríd* "errante" en 1980: 334-335 y 1984: 137, y en *farīd* "solo" en 1995 y 1996: 160; aunque esta última voz tiende a indicar no tanto la soledad dañina como la elogiada unicidad, tiene el primer sentido indudablemente en 124/0/2.

p. 168: en 50/8/4, en la primera vuelta hay una mera errata tipográfica **ǧabībak*, por *ḥabībak*, que no está en la edición de 1980, ni es reflejada por nuestras traducciones.

p. 170: en 51/4/2 la rima de la vuelta lleva la grafía >*ᵓlāṭym*< que en la edición de 1980: 342-343 sugerimos leer como *allaṭím* "huérfano de padre y madre", traducido metafóricamente en 1984: 139 como "única (será mi dicha)", mientras que en 1995 la corregimos en **alᵓaṭím*, que justificábamos por exigencia de rima, dándole el sentido de "inexpugnable", pero posteriormente y ya en la traducción de 1996: 163 hemos vuelto a nuestra primera opinión, que nos parece semánticamente más coherente. Nykl (1933: 120) mantuvo la grafía del ms., sin interpretarla, mientras que, como solía, García Gómez (1972: 264-265) fue más audaz, y alteró en silencio la paleografía, editando *aṭṭamīm* y traduciendo "mayor", aunque esta voz ár. no tiene tal sentido.

p. 175: en 53/7/4 la voz de la rima, *manǧar*, da una lección de prudencia a cuantos piensen haber resuelto todos o casi todos los enigmas del texto de Ibn Quzmān. Desde Simonet (1888: 331) a Corriente 1984: 143, 1995 y 1996: 167, pasando por García Gómez (1972: 272-273) y Corriente 1980[8], todos hemos leído el ms. como >*ǧīd n.kul manǧar*<, y hasta discutido si esta última voz, equivalente del cs. **manjar**, era o no un galicismo del romandalusí, sin prestar suficiente atención al contexto, que dice: "mientras te veo .../ cuando te ausentes, dame un corazón que sufra". Aunque el buen comer pueda ser señal de estabilidad afectiva, no es la más poética, desde luego, y basta suponer que la *nūn* de *n.kul* es una fácil errata por *hu kul(l)* para que desaparezca el problemático romancismo y tengamos una frase

---

[8] Nykl (1933: 126) leyó *munǧar*, lo que hace pensar que tomó esta voz por ár., pero no dio ninguna traducción: tal vez pensó en un participio de *anǧar* "dar de comer gachas", carente de sentido en este contexto.

mucho más apropiada: *ğíd hu kúlli manğár* "bueno es cualquier camino" o, con un diacrítico adicional, *matğar* "negocio, trato", mucho más probable.

p. 176: en 54/1/2, en la edición de 1995, aparece en rima *anniqár*, frente a *annifār* del ms., lo que es mera errata tipográfica, no reflejada por otras ediciones y traducciones.

p. 203: en 65/5/4 la primera palabra es claramente *suḫtata* en el ms., mantenida sin traducción por Nykl (1933: 151), alterada en la inexistente voz *šuḫnat* por García Gómez (1972: 224-225), que traduce "mas es irrisión", y editada por Corriente 1980: 420-421 como *tuḫmat* "empacho", reflejada por la traducción de 1996: 187, aunque la lectura correcta parece ser la de Corriente 1995, *suḫnat*, ya que, en conexión con *alᵓabṣār*, se trata del llanto ardiente que provocan ciertas emociones, como recogen los diccionarios, insuficientemente consultados en este caso por todos nosotros.

p. 207: en la n. 1 observamos la inserción indebida de >*srq*<, procedente de la línea anterior, en la explicación árabe de la *ḫarğah* de Albuᶜbuᶜ, que debe corregirse como *lahū ᶜunqu lġazāli wafuwayhatu lḥuğaylah* "tiene cuello de gacela y boquita de perdicilla".

p. 210: en 67/13/3 el ms. lleva *naqabbal*, mantenido por Nykl (1933: 1256) y García Gómez (1972: 336, "no puedo dar un beso"), y por nuestras dos ediciones y traducción de 1996: 191, mientras que la de 1984: 166 ("de lo mucho que hace que lo tuerzo") se utilizaba parcialmente una sugerencia de Corriente (1983: 14), de corregir dicha palabra en *yufattál*, lo que vuelve a parecernos más correcto, teniendo en cuenta que un mostacho largo, por no recortarse en la peluquería, no puede impedir besar, pero sí llegar a pesar demasiado para dejarse retorcer las puntas hacia arriba, según conocido uso cosmético de los varones musulmanes. La edición que recomendamos ahora es, pues, *min šaṭáṭu las yufattal,*y su traducción "de tan largo no se deja retorcer".

p. 211: en 68/4/2 la edición de 1980: 440-441, reflejada en las traducciones de 1984: 167 y 1996: 193, llevaba una pertinente nota, que sigue siendo válida como interpretación plausible del pasaje, no como un salto de barrizal en barrizal (*ṭīn*), sino del fin de un verano seco, metonímicamente representado por los higos (*tīn*) al otoño, época de lluvias, que lo es por el barro. De hecho, ambas voces hacen el mismo juego en los refranes de Azzağğālī N° 17, "cuando veas higos, anuncia barro"[9], referido a las lluvias otoñales, y Alonso del Castillo N° 892, "agosto empieza con higos y termina en lodos"[10].

p. 220: en la n. 5 a 71/2/3 la explicación de la voz *ḫankarah* y *taḫankur* debe de ser corregida como "canturreo", según propone convincentemente Aᶜrağī 1998: 29 y ya aceptamos en Corriente (2002: 168). Lo que es válido también para p. 284, n. 9, y p. 455, n. 3.

p. 221: en 71/7/4 hay una mera errata tipográfica *atkallam* "habla", por *sallam* "saluda", no reflejada en otras ediciones o traducciones.

p. 229: en 74/4/4 hay un pasaje oscuro al comienzo de la línea, >*fibadw ᵓlšarab*<, que Nykl (1933: 172) meramente transcribió, sin traducción, García Gómez (1972: 368-369) convirtió desenfadadamente en *fa-baᶜd aš-šarāb fīhi tandīd* "pero contaron chismes después", y nuestras ediciones en *fi bádwi laṯṯárbi* "comenzar el reproche", aunque nuestra traducción de 1984: 179 estribó en Corriente (1983:

---

[9] V. Ould Mohamed (1999: 42).

[10] V. Corriente & Bouzineb (1994: 74).

15), donde se propuso alteraciones más radicales (*fatbaddád aššaráb fíh tabdíd walas yifíd* "se ha disipado la bebida y no sirve"). No pretendemos poder resolver definitivamente esta dificultad pero, teniendo en cuenta el contexto, donde completa sentido, y con alteraciones paleográficas mínimas, como siempre se debe procurar, podríamos leer *biqádru laššúrbi* "tanto como de la bebida", aludiendo al efecto embriagador no inferior de los aromas de jazmín y albihar.

p. 236: en 77/9/2 hay una mera errata tipográfica *maḥmúda*, repetición de la rima anterior, por *masᶜúda* "fausta", que llevan el ms. y todas las ediciones o traducciones.

p. 245: al final de la n. 2 hay la errata tipográfica **alistidāl* por *alistibdāl.*

p. 258: en 84/9/1 el ms. y todas las ediciones llevan >*(wa)qad ǧāt*< "habiendo ella venido" pero, sin gran diferencia de sentido, teniendo en cuenta la métrica subyacente, es probable que el texto original llevase *>*waqtan ǧāt*< "cuando vino", alterado por un copista oriental que desconocía los usos del *tanwīn* en andalusí[11].

p. 261: en 84/20/3 el ms. lleva claramente >*ᵓlwzġ*<, indebidamente editado por Nykl (1933: 196) como *alwazaġa*, sin traducción, al igual que García Gómez (1972: 424-425), vertido como "alferecía", y aun peor en Corriente (1980: 556-557) como >*alwarā*< con el reflejo "por detrás" en 1984: 199, si bien el texto fue por primera vez respetado en Corriente 1995, aunque mal traducido por "temblor" en 1996: 227. Dicha voz y acepción es recogida por los diccionarios clásicos, pero tal hápax, como tal recogido en Corriente (1997a: 563), nos resulta ahora un tanto dudoso por su rareza en el conjunto del neoárabe. En cambio, como zoónimo, *wazáġ*, colectivo del andalusí *wázġah* < árabe antiguo *wazaġah* "salamanquesa", no sólo es general en los dialectos occidentales[12], sino objeto de ciertas supersticiones populares, transmitidas a Alandalús, e incluso al gallego y portugués junto con el término **osga**, como señalamos en Corriente (1999^2: 585-6). Ello nos sugiere una interpretación alternativa, más probable "que ves salir como salamanquesas...", comparación comprensible para todo el que ha visto la apariencia de estos gecónidos, tan frecuentes en nuestras latitudes.

p. 262: en 85/3/3 la tercera vuelta contiene en el ms. la frase *aṣḥāl hu ḥabíbak, aṣḥāl hu ṣadīqak*, mantenida por Nykl (1933: 197), sin traducción, y nuestras ediciones, donde Abu-Haidar (2001: 65-67) critica justamente el ms., que tiene una evidente mala rima, y las versiones de García Gómez (1972: 426-427)[13] y nuestras, proponiendo corregir *ǧ.yb.k* ("roasted cuts") y *s.dyf.k* "dried strips"). Corroborando la indudable pertinencia de su observación en Corriente (2002: 168), señalamos también que el primer término debe probablemente ser corregido más bien en *ǧanbáyk* "tus costados", preferible semántica y hasta paleográficamente, ya que sólo se diferencia de la lección del ms. en los puntos diacríticos.

p. 265: en 86/5/4 la vuelta contiene en su primera porción tres palabras claramente escritas como *ḥay ḥay ᶜur*, pero que resultan en conjunto ininteligibles. Nykl

---

[11] En los términos descritos en Corriente (1977: 121-122).

[12] Cf. el marroquí *wuzġa* pl. *ūzəġ*, según Iraqui (1993: 2050), y el maltés *wiżgħa*, según Aquilina (1990: 1537).

[13] Quien corrigió acertadamente la rima, pero propuso para el término anterior *ǧabīnak*, al que quiso dar el sentido de "sesos", que no tiene, inexactitud semántica compartida por la propuesta de Abu-Haidar, ya que *ǧayb* tampoco ha significado nunca "costillas asadas".

(1933: 200) las transcribió literalmente, como solía, sin dar ninguna traducción, y García Gómez (1972: 432-433) dio por sentado, con su habitual desenfado y una marca de admiración, que había que leer *wa-banī Ben Ruḏimīr* "y a los hijos de Rudmir", mientras que nuestra primera edición (Corriente 1980: 556-557) propuso un largamente elaborado *wabaní lḥarḥá ^{c}uwár* "hijos de lúbrica tuertos", modificado en "de palo" en la traducción de 1984: 201, al tiempo que Corriente 1995 lleva *wabaní ḥáy ḥáy ġuzá*, traducido en 1996: 230 como "y todo clan bereber", suponiendo un distributivo por repetición, *ḥay ḥay* "clan a clan", realmente infrecuente en la sintaxis en este contexto. La comparación de unos guerreros que saltan como alacranes, suponemos que en el fuego, según cierto dicho, parece más adecuada para enemigos que para aliados, como podían ser los *ġuzā* ("combatientes de la fe") norteafricanos, por mucho que los andalusíes los motejasen de bárbaros, pero es honrado confesar que no estamos cerca de dar el pasaje por aclarado.

p. 274: en 87/32/4 hay una mera errata tipográfica *alhawà*, por *alhudá* "el buen camino", que llevan el ms. y todas las ediciones o traducciones.

p. 276: en 88/6/2 el ms. tiene un extraño >*ṭūzahī*<, que Nykl (1933: 208) transcribió como *ṭuza hī* sin traducción alguna, y García Gómez (1972: 432-433) como *ṭurī*, imprecisamente reflejado en "es en sueños tal cosa", mientras que nuestras ediciones de 1980: 578-589 y 1995 llevan *ṭáz^{c}a hí* "¿será ... ilusión?", basándose en la documentación lexicográfica del andalusí. Sin embargo, tanto desde el punto de vista paleográfico, por no requerir la adición de /^{c}/, como semántico, ya que *ṭáz^{c}a* indica más bien el capricho de la voluntad que la fantasía de la imaginación, podría ser preferible suponer **ṭárra* (< *ṭāri$^{\supset}$ah*) "cosa sobrevenida"[14].

p. 277: en 88/11/1 el ms. comienza la línea con las ininteligibles palabras >*^{c}ukn wadūnak yaḫnaṯ*<, donde Nykl (1933: 209) sólo alteró la última voz en *taḫbaṯ*, sin proponer traducción, y García Gómez (1972: 450-451) leyó *yakfī wa-dūnak nabḥaṯ qaṭ f-at-tafṣīl* ("ya basta: he de ahorrarte mayor pormenor"), sin siquiera señalar que restauraba el texto, mientras que nuestras ediciones de 1980: 580-581 y 1995 llevan respectivamente *^{c}akrakúna naǧṭaṯṯi fattafṣíl* y *^{c}uṭnu dúnak! taḫnáṯ qaṭ fattafṣíl*, traducidas en 1984: 208 y 1996: 239 como "te ahorro seguir; corto detalles"[15] y "te ahorro el enojo: siempre es perjurio detallar". Tales divergencias ya indican el carácter inseguro de cualquier propuesta para este difícil pasaje, aunque todos estemos de acuerdo en su sentido amplio; tal vez la lectura más próxima al texto y al dialecto fuese **ákraka dún! naǧṭáṯṯi fattafṣíl* "¡Holgazana miserable! Pero abreviemos detalles", refiriéndose aún con las dos primeras palabras a la esclava a la que estaba injuriando inmediatamente antes. Sin embargo, para la primera porción tampoco podemos excluir **^{c}úkru dúnak* "lejos de ti sus heces", etc.

p. 287: en 90/9/4 falta una nota explicando al lector árabe el sentido del romance IĠRANNÚN "grañón, gachas".

p. 317: en 99/11/4 el ms. lleva >*wuǧǧi ḏašūl*< que hemos mantenido en la edición de 1995 y traducción de 1996: 268 ("cara de sol"), al igual que hicieron Nykl (1933: 241 y 420) y García Gómez (1972: 514-515), aunque probablemente fuese

[14] Con un fenómeno fonético de contracción /C$^{\supset}$/ > /CC/, característico del andalusí, que hemos señalado en Corriente (1977: 58) y (1992: 58-59), y utilizado para la misma voz que nos ocupa ahora, al proponer la etimología de **cimitarra** en Corriente (1999: 290).

[15] Influido por las reflexiones de Corriente (1983: 16).

más acertado corregir en *rāğğu* ("rayo"), como hicimos en la edición de 1980: 670-671 y traducción de 1984: 235.

p. 324: en 102/4 tenemos una estrofa con mucho texto romance, que ha sido objeto de las propuestas más dispares y disparatadas por parte de los editores, destacando por sus aciertos en la dirección correcta la de García Gómez (1972: 530-531), que colocó el pasaje en vías de solución, aunque no resolviera todos sus enigmas, como tampoco nuestras ediciones de 1980: 686-687 y 1995, que aún contienen puntos dudosos, en particular las palabras, probablemente romances, segunda y última de la vuelta segunda, pues no podemos dar por seguras, ni mucho menos, las lecturas YO DÓ "yo doy" o TEW DÓ "te lo doy"[16], ni ṬÚ KARPÍṬO "tú (serás) rajado".

p. 336: en 106/9/4-5 tenemos una irrebatible confirmación de la oposición de género en andalusí y otros dialectos neoárabes entre *ᶜabīd* "esclavos" y *ḫadam* "esclavas", en los términos que señalamos en Corriente 2002: 162, en réplica a una objeción de Abu-Haidar. Tanto Nykl (1933: 256 y 423) como García Gómez (1972: 550-551) habían editado y entendido correctamente este pasaje.

p. 337: en 107/4/4 hemos optado en 1995 por mantener la lección del ms. *aḥdab qar*, traducida en Corriente 1996 como "un jorobado, ¡detente!", frente a la corrección de la edición de 1980 en *far* "¡huye!", a causa del mal agüero. Ha habido otras opiniones, junto a la mera reproducción del original en Nykl (1933: 257), como la de García Gómez (1972: 554-555), *aḥdab ṣār* ("quedó giboso"), o la reflejada por nuestra traducción de 1984: 247 "jorobado, aguántate", basada en leer *qár* como imperativo de *waqár*, lo que es morfológicamente viable, pero actualmente nos inclinamos a sostener la propuesta de 1995 y 1996: 282, a causa del paralelo de 137/4/2 *qar biyáddak* "¡quieta la mano!".

p. 352: en 114/4/4, según acertada observación de Abu-Haidar (2001: 72)[17], se debe leer *matáᶜ alġurúr* "objeto de orgullo", en lugar de **maqáᶜ* "lugar" de nuestras ediciones, que no se diferencian en ese punto de las de Nykl (1933: 270) y García Gómez (1972: 558)[18].

p. 356: en 116/5/4 la crítica de Abu-Haidar (2001: 78)[19], aunque no asumible en sus términos por Corriente (2002: 169), ha servido para corregir nuestras lecturas de 1980: 764-765, *liḥadídu*, y 1995, *liḥadídi* "a su/mi hierro", en *liḫudáydu* "su mejillita".

p. 358: en 118/0/1 la lectura *muḥtafal* del ms., mantenida por Nykl (1933: 275), García Gómez (1972: 600-601) y nuestra edición de 1995, con la traducción

---

[16] Lo que vamos sabiendo de romandalusí obliga a excluir una forma YO para el pronombre sujeto de primera persona, mientras que tampoco consta TEW como "te lo", siendo así que se esperaría femenino como referencia a la vida, mientras que el verbo "dar" sólo tiene reflejos como DONÁR. La grafía del ms. permitiría en el primer caso suponer *qudúh* "lleváoslo (prisionero)", como propusimos en Corriente (1983: 17), pero no pasa de hipótesis, y parecería más lógico que el vencido dijese ambos términos en romance. No excluimos la voz NÚDO, frecuente en los botánicos, y que quizás conocían los andalusíes como orden de atar a un cautivo, pero nos seguimos moviendo en el terreno de la imaginación.

[17] V. Corriente (2002: 169).

[18] Aunque éste corrigió en *mawqiᶜ*, del mismo sentido, siento todos superados por el conocimiento de Abu-Haidar del texto coránico aludido, como le reconocimos en Corriente 2002: 169.

[19] Nuestra primera propuesta también provocó valiosos comentarios de Drozdík 2000: 250-251, que han contribuido a impulsarnos en la dirección de esta nueva lectura.

"celebro" de 1996: 297, nos parecen ahora inferiores a la lectura *muḥtaqal* de 1980: 770-771, y traducción "por impedimentos" de 1984: 262.

p. 400: en 139/0/2 la grafía >*^{ɔ}rkum*< del ms. parece deber leerse como *addakkám* "métete", como efectivamente corregimos en la edición de 1980: 874-875 y traducción de 1984: 289, en lugar de **árra kám* de la edición de 1995 y traducción de 1996: 330, "¡A ver cuántos!", a juzgar por los datos lexicológicos de Corriente (1999: 182), donde se debe sustituir *{dkm}* por *{dkn}* como interpretación de las entradas de Alcalá. La misma corrección debe hacerse a la grafía idéntica de 12/4/4, aunque en este caso la edición de 1980: 92-93 y traducción de 1984: 70 no fuera modificada por las de 1995 y 1996: 81, respectivamente. Nykl (1933: 28 y 311) leyó **arākum* en ambos pasajes, sin traducir, mientras que García Gómez (1972: 66-67) y (690-691), con igual lección, traduce "os estoy viendo" en el primer caso, e "iré a veros", en el segundo, aunque tal clasicismo está fuera de lugar en la lengua del cejel cuzmaniano.

p. 404: en 140/6/3 el ms. lleva como primera palabra **wahab,* mantenida por Nykl (1933: 314), sin traducción, y García Gómez (1972: 698-699), pero difícilmente comprensible en este contexto, por lo que sugerimos leerla como **waham* en nuestra edición de 1980: 882-883, traduciendo "por veleidad" en 1984: 291. Sin embargo, la semántica parece más bien pedir *da^{c}áb* "(por) broma", lo que es paleográficamente bastante próximo.

p. 408: en 142/4/2 el ms. lleva **tandīb*, mantenido por nuestra edición de 1980: 894-895, y por Nykl (1933: 318), sin traducción, pero convertido por García Gómez (1972: 706-707) en *tandub*, sin exacta correspondencia en su laxa traducción, y en **taṯríb* por nuestra edición de 1995, traducido por "censurando" en Corriente 1996: 336. Actualmente, mantendríamos la lectura de García Gómez, modificando nuestra última traducción en "invocando".

p. 412: en 144/6/1 la lectura *bihámmak* de la edición de 1980: 902-903, fiel al ms. y mantenida por Nykl (1933: 320) y García Gómez (1972: 614-615), nos parece preferible a su corrección en **yahúmmak* en 1995, aun con escasa diferencia semántica.

En conclusión, son aún bastantes los pasajes del *Dīwān* de Ibn Quzmān que se resisten a recibir una interpretación definitivamente clara e indiscutible, aunque el estudio de este texto ha avanzado enormemente desde su primera edición total por García Gómez 1972, gracias sobre todo a los progresos en la dialectología andalusí y romandalusí, y a la reintroducción de la métrica ḫaliliana adaptada, característica de toda la poesía estrófica andalusí, que permite comprobar constantemente la viabilidad de las correcciones propuestas, que deben ser las mínimas posibles, por sensato imperativo paleográfico.

Por esta senda, y no otra, los buenos conocedores del árabe, su dialectología y su prosodia podrán todavía en el futuro ir resolviendo enigmas, aunque tal vez nunca todos, a menos que aparezcan inesperadamente nuevos y mejores mss.

BIBLIOGRAFÍA

Abu-Haidar, J.A. (2001). *Hispano-Arabic Literature and the Early Provençal Lyrics*, Richmond (Surrey), Curzon.

Aquilina, J. (1990). *Maltese-English Dictionary*, Valetta, Midsea Books.

A^c^rajī, M.Ḥ. (1998). "Ašyā᾿ min allugah almuwalladah fī alqarn al^c^āšir almīlādī", en *Z Mekki do Poznania*, Poznań, Universidad Adam Mickiewicz, 25-35.
Corominas, J. (1951). *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, Berna, Francke.
Corriente, F. (1976). "From Old Arabic to Classical Arabic through the Pre-Islamic koiné: some notes on the native grammarians' sources, attitudes and goals", en *Journal of Semitic Studies* 21, 62-98.
Corriente, F. (1977). *A grammatical sketch of the Spanish Arabic dialect bundle*, Madrid, Instituto Hispano-Árabe de Cultura.
Corriente, F. (1980). *Gramática, métrica y texto del cancionero hispanoárabe de Abán Quzmán*, Madrid, Instituto Hispano-Árabe de Cultura.
Corriente, F. (1983). "Istidrākāt waqtirāḥāt ğadīdah ^c^alà hāmiš Dīwān Ibn Quzmān", en *Awrāq* 5-6, 5-19.
Corriente, F. (1984). *El Cancionero hispanoárabe* (de Ibn Quzmān), Madrid, Editora Nacional.
Corriente, F. (1986). "Again on the metrical system of *muwaššaḥ* and *zajal*", en *Journal of Arabic Literature* 17, 34-49.
Corriente, F. (1988). *Poesía estrófica (cejeles y/o* muwaššaḥāt*) atribuida al místico granadino Aš-Šuštarī (siglo XIII d.C.)*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas.
Corriente, F. (1990). "Catorce cejeles de Ibn Zamrak y uno de Ibn Alxaṭīb", en *Anaquel de estudios árabes* 1, 1-33.
Corriente, F. (1992). *Árabe andalusí y lenguas romances*, Madrid, MAPFRE.
Corriente, F. (1994). "Textos andalusíes de cejeles no quzmanianos en Alḥillī, Ibn Sa^c^īd Almağribī, Ibn Xaldūn y en la Genizah", en *Foro Hispánico* 7, 61-104.
Corriente, F. (1995). *Dīwān Ibn Quzmān Alqurṭubī*, El Cairo, Consejo Superior de Cultura.
Corriente, F. (1997a). *A dictionary of Andalusi Arabic*, Leiden, Brill.
Corriente, F. (1997b). *Poesía dialectal árabe y romance en Alandalús*, Madrid, Gredos.
Corriente, F. (2001-2002). "El romandalusí reflejado por el Glosario Botánico de Abulxayr", en *Estudios de dialectología norteafricana y andalusí* 5, 93-241.
Corriente, F. (2002). "Of secrets and mirages in Ibn Quzmān", en *Journal of Arabic Literature* 33.2, 156-171.
Corriente, F. (1999). *Diccionario de arabismos y voces afines en iberorromance*, Madrid, Gredos. Segunda edición ampliada de 2003.
Corriente, F. & Bouzineb, H. (1994). *Recopilación de refranes andalusíes de Alonso del Castillo*, Zaragoza, Área de estudios árabes e islámicos.
Corriente, F. & Makkī, M.^c^A. (2001). *Crónica de los emires Alḥakam I y ʕAbdarraḥmān II entre los años 796 y 847 [Almuqtabis II-1]*, Zaragoza, Instituto de Estudios Islámicos y del Oriente Próximo. Para la edición del texto ár. original, v. Makkī 2003 (ed.).
Drozdík, L. (2002). Recensión de Corriente 1997a, en *Asian and African Studies* (Bratislava) 9.2, 247-251.
Eguílaz, L. de & Yanguas (1886). *Glosario etimológico de las palabras españolas ... de origen oriental*, Granada, La Lealtad.
García Gómez, E. (1972). *Todo Ben Quzmān*, Madrid, Gredos.

Iraqui-Sinaceur, Z. (ed.) (1993). *Le Dictionnaire COLIN d' Arabe Dialectal Marocain*, Rabat, Al Manahil.

Makkī, M.A. (ed.) (2003). *Assifr aṯṯānī min kitāb almuqtabis*, Riyadh, Centro Rey Fayṣal de Investigaciones y Estudios Islámicos.

Nykl, A.R. (1933). *El Cancionero de Aben Guzmán*, Madrid-Granada, Maestre.

Ould Mohamed Baba, A.S. (1999). *Estudio dialectológico y lexicológico del refranero andalusí de Abū Yaḥyà Azzajjālī*, Zaragoza, Área de estudios árabes e islámicos.

Simonet, F.J. (1888). *Glosario de voces ibéricas y latinas usadas entre los mozárabes ...*, Madrid, Fortanet.

estudios de dialectología
norteafricana y andalusí
7 (2003), pp. 125-134

A TEXT IN THE FISHERMAN DIALECT OF ACRE (AKKO)

AHARON GEVA-KLEINBERGER / ROGER TAVOR

1. The dialectological mosaic of Acre.

Acre figures in the Bible as Akko, the name by which it is still known in Hebrew. The city was part of the territory assigned to the tribe of Asher, but as Judges (1:31) tells us, the people of this Israelite tribe could not drive out the then inhabitants of Sidon. In crusader times, Acre (St. Jean d'Acre) was a bridge between three continents: Asia, Europe and Africa. Such was still its importance during the Napoleonic wars.

Until 1948 the dialects spoken in Acre corresponded to the different large neighbourhoods. There were places where educated locals lived and spoke a more elevated and sophisticated dialect, a mixture of the current colloquial and the *fuṣḥā* known as *luġat ilʔafandiyyi*. This population, consisting of both Muslims and Christians, was concentrated along the southern and western parts of Acre, in the proximity of the sea-wall. These locations are still known in Acre as Ḥārt ilFaxūṛa and Sāḥit Ɛabbūd. Another dialect could be found among the more popular classes who spoke a simpler dialect, leaner in glossary. On the outskirts of Acre, along the Naɛamān (Naɛmēn) River, lived a tribe called Ġawārni, a name indicating their origin in the al-Ġōr region along the northern tributaries of the Jordan river. They brought their own dialect to Acre and in the course of a few generations it amalgamated with the local Arabic dialects but still preserved some specialities. This people were ridiculed by the local Acreans as "the Ġawārnis eat catfish in sour milk" *(ilĠawārni byāklu ʔarmūṭ bi-laban)*, a sort of fish caught in the Naɛmēn River and considered by the inhabitants of Acre as a very disgusting creature. In the centre of the old city of Acre, a group of Africans living in Ḥārt liMbaḷḷaṭa claimed to be of Sudanese origins, a part of the Egyptian army that conquered Acre in 1832, led by Ibrāhīm Pāšā. Some phonetical characteristics of their original dialect were maintained among the elderly, such as a weak articulation of *ɛ* and *ḥ (ḥ>h)*.

The fishermen of Acre used to live in the vicinity of the harbor in places known as Sāḥit ilŽrēni, Xān ilƐumdān and Xān ilFrānž. In 1948, during the Israeli War, when skirmishes between Jews and Arabs took place in the Haifa district, many of the inhabitants of adjacent villages started to flee to Haifa and from Haifa to Acre by rafts *(zaḥḥafāt)* since the landroad was cut off by the Jewish army. These refugees, partly consisting of fishermen from coastal villages like Ṭanṭūra and Caesarea, settled in Acre. A few of them engaged in fishing, while others continued their flight to Lebanon. We cannot tell the exact influence they had on the fishing vocabulary, since it is known that fishermen along the shore of Palestine-Libanon

from Jaffa in the south to Tyre in the North used more or less the same glossary. The text presented in this article, therefore, can be regarded as a conglomerate of those shore dialects, though the informant Ḥasan Mamlūk and many others like him still belonged to the main core of native fishermen who lived for many generations in the city.

After the establishment of the civil institutes of the new state of Israel, and with the coming of Jewish immigrants from North Africa, especially Morocco and Tunisia, a new Jewish group of fishermen, who spoke a different Arabic, joined the indigenous fishermen and adopted the local Arabic fishing glossary. At the same time, the 1950's, many refugees from the Arab villages surrounding Acre which were occupied by the Israeli army, found shelter in Acre. Since the possibilities for earning a living were restricted, many of these refugees joined the fishing industry. Those were the days before the Aswan dam was built in Egypt and the catch was abundant and demanded much manpower. The refugees, together with the new Jewish immigrants, took part in the type of fishing called *žarf* (beach seine). Naturally, a process of interculturation took place in the craft of fishing and its language. In recent years there is a strong deurbanization, i.e. a large immigration from Acre to villages in the vicinity, especially to Makir and Ždēdi.

The fishermen of Acre were known to the non-fishing population of the city as strong and healthy people, since they used to drink the blood of sea-turtles (*turrasi* pl. *túrras*). They were also considered as more expert at foretelling the weather than the radio forecasts. It is told that local women used to consult them whether to hang out their laundry.

The fishermen were grouped in *žamaꜥāt* ("crews") headed by a *rayyis* ("captain") who usually owned the nets and the main boat, *ilimbaṭṭani,* which towed small *flāyik*. After a night of fishing, the catch was brought to the harbor where merchants auctioned the fish and paid the *rayyis* accordingly. Afterwards the fishermen would sit in the ilŽrēni-coffee-house and distribute the money among themselves. This distribution had its own code. All the fishermen were paid equally, minus a part for the nets and the boats. The latter naturally belonged to the *rayyis* who usually got twice the portion.

2. Dialect General Characteristics.

2.1. Phonology.

2.1.1. Consonants.

2.1.1.1. A very back realization of k throughout the text.
e.g. *šaṛak* (1, "Fishing-Hook-and-Line"), *issamak* (2, "fish"), *yšukk* (2, "stick in"), *flūka* (8, "boat").

2.1.1.2. *q>hamza* in most cases, except for some loan words from *fuṣḥā:*
ʔaṣdiqāʔ (18, "friends"), *qawiyyi-qawiyyi* (24, "very strong"; three more times in 42), *taqrīban* (32, "approximately"; compare *taʔrīban*, 16).

The situation in Acre is not as in Haifa (among all communities) and partly in Tiberias where the final hamza is weak and can be omitted. On the contrary, in Acre it is always pronounced, e.g. *ʔasmāʔ* (8, "names"), *ʔaṣdiqāʔ* (18, "friends").

2.1.1.3. *ž* always appears.

2.1.1.4. The dialect is characterized by a strongly velarized *ṣ* throughout (e.g. *binṣād,* 3, "can be caught") and by a very intensive pronunciation of *ɛ* and *ṭ*.

2.1.1.5. A slight develarization was found in some cases:
ṣunnāra, ṣa(na)nīr (1, "fish-hooks"), *baɛid, baɛda* (e.g. 14, 28, 36, 40, "afterwards"). Compare *baɛid <baɛḍ* and *baɛd-mā* e.g. *baɛid <baɛd* (e.g. 30, see).

2.1.1.6. Secondary velarization in some cases:
waṣaṭ (13, "middle"), *žaẉẉ, naẉẉ* (33; 24+28, "weather, storm"), *iẓẓġīr, ẓġīr, ẓġīri,* (e.g. 7, "the little one"), *ḷuʔʔṣāt* (3, "dusky grouper"), *ḷḷuʔʔuṣ* (11, with article).

2.1.1.7. *q>ɛ* only once: *titmazzaɛ* (< *titmazzaq,* 31, "get torn").

2.1.1.8. No interdentals at all.

2.1.2 Vowels.

2.1.2.1. We find in Acre 5 long vowels: *ī-ē-ā-ō-ū* and 3 short vowels *i-a-u*. The short *e* and *o* exist in foreign loan words like *farrīden* (12, "common dentex") and *mannōren* (7, "saddled bream").
An allophonic vowel change occurs in the proximity of pharyngal consonants, e.g. *yoʔɛadu* (8, "they sit").

2.1.2.2. There are rarely velarized vowels, e.g. *fi lʔạšhur hạy* (38, "in those months").

2.1.2.3. Long *ē,* originally a diphthong, is a high *ē* close to *ī,* e.g. *illēl* (4, "the night"), *ṣēd* (15, "fishing"), *ilžēš* (19, "the army"), *b-xēr* (27, "well").

2.1.2.4. The length of the unstressed first vowel is preserved only sporadically in the plural of participle active in the first stem, like *kāsḥīn; māš(y)īn* (18, "sailing; going").

2.1.3. Morphology.
2.1.3.1. Nouns.

2.1.3.1.1. The feminine ending (except after pharyngal consonants) is *-i* (as in Haifa) and not *-e*.

2.1.3.1.2. Some fish names have the structure *faɛɛōlen* or *faɛɛīlen,* like *mannōren* (7) and *farrīden* (12, "saddled bream ; common dentex").

2.1.3.1.3. *naẉẉ* ("storm/s") is analogous to *žaẉẉ* (feminine! see 33; "weather", *faɛl* forms).

2.1.3.1.4. A rare plural form, e.g. *ʔaryāḥ* (<*riyāḥ,* 29, 32, 41,42, "winds").

2.1.3.1.5. Two nouns of different origins merge into an identical morphological form: *baɛiḍ* ("some") and *baɛid* ("after") become *baɛid.*

2.1.3.1.6. Demonstratives: demonstrative adverbs, pronouns and adjectives, mostly have the ending *-ki: hunāki, hadāki, hēki* (18,21, 37, "there") but also *hunāk* (19).

2.1.3.2. Verbs.

2.1.3.2.1. *byífɛalu* forms instead of *bífɛalu* before pharyngal consonants, e.g. *byiḥẓaru* or *byíḥiẓru* (44, "forecast" (verb)).

1.3.2.2. A Greek noun is used as the Arabic word *biġallin* (33, "calms down, becalm") from *ġallíni,* see **2.1.5.1.2.**

1.3.2.3. *fōɛal* form in *msōgar* (38, 40, for sure).

2.1.4. Syntax.

2.1.4.1. Remnants of *tanwīn* are found in several cases in expressions with *fī ʔayya.... -ʔin kān,* like: *fi ʔayya maḥall-in kān* (15, no matter where), *ʔayya šayʔ-ʔin kān* (17, whatever), and in loan words from *fuṣḥā* e.g. *taʔrīban* (16, approximately), *dāyman* (28, 37, 38, 40, always) and contrary to *fuṣḥā* also in *ʔamman* (17, but).

2.1.5. Lexicon.
2.1.5.1 Loan words.

2.1.5.1.1. English loan words:
báraks (8, Eng. <"baracks", shacks and *nēvi* (Eng. "navy"), *ḅabbōr* (18, "ship") from Eng. "vapor" through Turkish *vapōr* (see Bartélemy, pp.27: he mentions also the forms without gemination, *babūr, babōr* and also *wābṓr*).
Other words possible of English origin are *ṃatōr* (Eng. "motor", twice in 23) and *rādyu* (Eng. "radio", 28, 42, 43), *winšāt* (22, <Eng. "winch"), *linš* <Eng. "launch".

2.1.5.1.2. Greek loan words:
biġallin "to becalm" (the sea, from *ġallíni*).
Another etymology derived from Greek (*efólkion,* 8+24, "boat") is *flūka* pl. *falāyek.*

2.1.5.1.3. Latin/Greek loan words:
many fish names like *mannōren* (7 <*mela nura* "black tail"=), *ʔisfirna* (7, <*sphyraena,* "yellowmouth barracuda").

2.1.5.1.4. Italian loan words: *barwanzāt* (36, 37, 39, 40, "stormy winds") from Italian *Provenza* = Provence, a northern Mediterranean stormy wind from Provence. In Lebanon those stormy winds are also called *barwanzāt* and have the same singular form *barwānza.*
Another etymology that may be derived from Italian is the verb *msōgar* (38, for "sure") from ancient Italian *sicurtá.*

3. The Text.
1. *hāda ššaʔʔ usmu šaṛak, fi fi ʔalbu ṣanīr, kull ʔarbaɛ xams ʔamāt, yaɛni sitt ⁱmṭūṛa sabɛ ⁱmṭūṛa mⁱnḥuṭṭ bnayyi w ṣunnāṛa.* 2. *hāy báɛid-ma yxalliṣ ittaṣlīḥ, w*

báɛid-ma yibda hadāk... bibdi yšukk samak, sardīni, ġubbus, turġullus, ʔēš-ma kān, miššān ṣēd issamak; birūḥ hāda yitṣayyad fi. 3. *bitṣayyad yaɛni byōxud ḥfāš, ḷuʔʔṣāt, ṣarġūṣ, yaɛni ʔimm... ha-l...issamak illi byōkul hāda ṭṭuɛum... binṣād.* 4. *hāda binḥaṭṭ bass b-illīl, yā bi-... ilmuġrib, ʔaw bi-nuṣṣ illēl, issaɛāt waḥdi tintēn b-illēl, hēk ši yaɛni.* 5. *bīži... ṣṣubḥiyyāt, nafs* [i]*liḥsāb biži.* 6. *biži birawwaɛ, bibīɛ ha-ssamakāt, b-ilmismaki bižībin, hadāk, bištri samak, ṭuɛum, minšān yḥuṭṭu kamān, min ʔawwal yžību w ɛād-ma žarra.* 7. *baɛdēn fi šuġul, fi nās tištġil b-išbāk,* [1,00] *tḥuṭṭ* [i]*šbāk, titṣayyad ɛa-ssardīni, yaɛni titṣayyad ɛala iṣṣarġūṣ, l...mannōren, ilɛiṛab, yaɛni min žamīɛ ʔanwāɛ issamak iẓẓġīr hāda, w ilmutawassiṭ w kullu: ʔisfirna, maḷḷīṭa.* 8. *fi ʔasmāʔ samak ktīr: ġubbus, turġullus, yaɛni... bižību ššbāk, bižibūha la-hōn la-lbáraks, bass yoʔɛadu yxallṣu ssamak ʔilli fi ʔaḷba, w byiržaɛu biʔarrtūha w biḥuṭṭūha ɛala lflūka min ižd̄īd (?).* 9. *w ha... hēk yaɛni taʔṛīban; biḥuṭṭūha hāy, b-ʔalb ilmuġrib b-ilbaḥar, biʔimūha ṣṣubiḥ bakīr issāɛa sitti sabɛa w kada.* 10. *yaɛni biddna nɛīdlak iyyā hāda lḥadīs willa?* (laughs) 11. *aġla samak mawžūd yaɛni taʔṛīban huwwi ḷḷuʔʔuṣ, hū maʔbūl maṭlūb,* [2,00] *min žamīɛ iṭṭabaʔāt, aġla samak yaɛni, biži ġāli ktīr.* 12. *w baɛdēn ilfarrīden, w ilḥafiš, taʔūṛ, ɛiṛab, hāda kamān nōɛ min nōɛ il...ḷuʔʔuṣ w ilhadāki.* 13. *fi samak ʔiši tāni, ʔarxaṣ, yaɛni b-nuṣṣ issiɛir, fi ṣarġūṣ... kbīr, ṣarġūṣ waṣaṭ, ṣarġūṣ*[i]*mšakkal; fi baɛ*[i]*d marrāt biṭlaɛ musɛāṛ, ʔumbāṛ; hāda bass biži b-miš ...iyyāmu, bi-... baṭṭal yīži la-ɛinna ɛa-liblād, min yōm illi ɛimlu ssadd ilɛāli fi...* (laughs); *tsakkarat yaɛni. amma b-iššita hāda byōxud minnu ḥabbāt yaɛni b-iššbāk, biɛušš fi šuġul w ġēr iššbāk, w ilbaḥriyyi tuʔɛod yaɛni.* 14. *illi ɛindu šabaki, w ʔilli mā ɛindu šabaki, bištri šabaki ɛa-sās kamān mišān yṭalliɛ maɛīštu bass, miš ʔaktar wala ʔaʔall.* 15. *amma huwwi, ɛāmmatan, iṣṣēd miš kwayyis, yaɛni law ištáġal fi ʔayya maḥall-ʔin kān ɛāmil,* [3,00] *hadāk ʔaḥsan min ṣēd issamak, bi-ktīṛ.* 16. *yaɛni ʔana* [i]*štaġalt taʔrīban ʔarbɛīn sini, w kān wala miškili yaɛni, lamma lwāḥad bixaḷḷiṣ, lā fi ilu taʔmīn, lā fi ilu šī, lā fi ilu... wala ɛindu mablaġ maṣāri ʔayy šihir ḥitta.* 17. Q: *miš maḍmūn yaɛni?* A: *miš maḍmūn, lā! fišš taʔmināt yaɛni mawžūdi fi lbaḥar, ġēr ʔissa ždīd ṣāru yʔammnu, ilfalāyik yaɛni ʔiža bṣīr maɛu ḥādis ʔaw ʔayya šay-ʔin kān, bass! ʔamman ʔawwal ma kanš fi yaɛni.* 18. *marra kunna kāsḥīn yaɛni ʔana w ʔabu Bašīr, w fi ʔaxūy, w ɛiddit ʔaṣḥā(b)... w itnēn kamān ʔaṣḥāb, ʔaṣdiqāʔ, w kunna žayyīn min ṭarīʔ Ḥēfa, w hunāki fi kān ḅaḅḅōr ġarʔān min zamān, w ʔumna yaɛni miš ɛarfīn ʔiḥna fi ḅabōr ġarʔān, ʔumna mā iḥna māšīn ʔilla rkibna ɛala lɛumdān tabaɛūn ilḥadīdi, tabaɛūn ilḅabbōr, w* [i]*ġriʔna hunāki, f-hadāk izzam(ān)...* [4,00] 19. *ʔumna ṭliɛna ɛa-ššaṭṭ, w ṭliɛna stanžadna, kān šāfna wāḥad kamp mn-ilžēš, w ṭliɛna la-ɛindun, w btiɛraf ʔaxadu taḥʔiʔāt w ma taḥʔiʔāt, biddun yiɛrafu kull šī hunāk mawžūd.* 20. *w baɛdēn* [i]*rkibna b-ittaksi w žābna lbulīs yaɛni axad minna taḥʔīʔ w kull ʔiši li-ʔannu minšān yiɛraf lēš ġriʔna w...* 21. *w ḍallat ha il... fallatna llinš hunāki, w ḍallēna žayīn ɛala Ɛakka b-sayyāṛa, žabūlna sayyāṛa, rkibna b-sayyāṛa w ʔižīna la-Ɛakka ržiɛna.* 22. *ʔaḍēna tāni yōm, tālit yōm, ruḥna, žibna axadna Fiyat, ilna aṣdiqāʔ hōn kullin ɛindin maṛākib* [i]*kbīri, winšāt yirfaɛu, w ruḥna rafaɛna llinš hād w uxra žibna žamāɛa yúġuṭsu.* 23. *yaɛni ḥallu lṃatōr, w ṭallaɛna lṃatōr ɛala lmarkib, w ṭallaɛna baɛdēn il...linš tabaɛna, ɛaṭṭalnā w žibnā la-Ɛakka, w* [i]*bdīna b-ittaṣlīḥ tabaɛta.* 24. *fi marra kunna ḥāṭṭīn šbāk, ana w ṣadīʔ ili, šrīk yaɛni ili fi lbaḥir; ʔabu Bašīr; kunna ḥāṭṭīnu ṭiliɛ naẉẉ ɛāṣif, kān w kānt ɛāṣfi qawiyyi qawiyyi* [5,00], *yaɛni lā yiʔdar yiṭlaɛ lā markib kbīr, wala linš kbīr, wala iši min ha-ššikil, w niḥna min yaɛni... xifna ɛala ššbāk išwayy, w btiɛraf kant ilmaddiyyi ḍaɛīfi šwayy, fa-ʔumna ṭliɛna fi lbaḥar innaẉẉ ilʔāfil, yaɛni ṛīḥ, ɛawāṣif kānat, bēn Ɛakka w Ḥēfa, ruḥna, ṭli...žibna ššbāk, w baɛdēn hōni yaɛni fi Ɛakka fi ʔaṣḥāb ʔittaṣalu fi l... fi l... žēš...*

ilbulīs w fi lhadāki, la-ʔannu baṭṭalna nbayyin niḥna, ʔasās ilmōž miš mbayyin, la-ʔinnu flūka ẓġīri, linš ẓġīr. 25. *w btiɛraf, radār w ḥatta lbulīs, biʔdar yfattiš kamān, mā šafnāš.* 26. *willa niḥna baɛdēn ḥawwašna ššbāk, w ʔižīna ɛala Ɛakka w ˈržiɛna w žīna, w laʔēna wažadna nās, yaɛni kānat malāni kulla ahil Ɛakka taʔṛīban mawžūdi ɛa-lmīna, w ʔāɛdi titfarraž kīf ʔinnu ruḥna iḥna žayīn min ilbaḥar.* 27. *w ilḥamdu li-llā ṭliɛna b-xēr.* [6,00] 28. *b-iyyām irrabīɛ; bass yiṭlaɛ ššarʔi yaɛni, fi ɛādatan, ayya rīḥ in kān biṭlaɛ šarʔi ʔilla min baɛdu tṣīr, ɛawāṣif, ɛawāṣif šamaliyyi ġarbiyyi w naẉẉ, zayy ma hū nēvi ɛa-bitsažžlu, w hāy btudxul yaɛni baɛid marrāt ɛala ġafli hiyyi w irrīḥ maɛ baɛda; ˈbtiɛraf innās ˈbtibʔa mitḥaḍḍri lamma bismaɛu iṭṭaʔis, bi-ha... dāyman bismaɛu, lmaḥaṭṭāt ʔinno, iši ɛa-rriyāḥ w kaẓa, w byiɛraf sīdi, ilwāḥad yaɛni xabīr bi-hāy ilʔašyāʔ; amma dāʔiman bismaɛ ilrādyu miššān ykūn muṭmaʔinn ʔaktar yaɛni...* 29. *biḥuṭṭ ˈšbāk yaɛni, ɛād marrāt ktīr bibʔa ɛala xaṭar; bibʔa sāmiɛ iṭṭaʔis kamān miš kull ha-lʔaddi biḥuṭṭ minšān maɛīštu, minšān biddu hadāk, w miš dāyman btiḥzar ilʔarṣād ilžawwiyyi b-taġṭiyy ilxabar iṣṣaḥīḥ ilkāmil; w hāda ššī... ṣār fi iyyām ilɛawāṣif il... ʔaryāḥ, innās tḥuṭṭ ˈšbāk ta-tṣayyad, tistarziʔ, ˈṭṭalliɛ maṣrūfha maɛīšˈtha.* [7,00] 30. *w hiyyā! fi nās ˈtfallt ˈšbāka baɛid mā... ma-ġidratš tḥawwišha yumēn tlāti ḍallu ilɛawāṣif ṭālɛa.* 31. *titmazzaɛ iššbāk, iši žība, iši ma-žibāš, w šēʔ min ha-nnōɛ yaɛni.* 32. *hāy ilbarwanzāt bi-šahir xamsi, taqrīban biṣīr tudxul ʔaryāḥ ġarbiyyi muɛtádili, w našiṭa baɛd marrāt; yaɛni zayy ʔiyyām il... hadāk hāy bʔulūlha lbarwānza.* 33. *ʔēš barwanzāt? bit ḍall hāy ḥawāli ʔarbɛīn yōm, dāyiman mutawāṣli, yaɛni biġallin ˈšwayy, bi... hubb bi... iḥubb irrīḥ w buskut, ilmuġrubiyyāt biɛušš fi hadāki biržaɛ budxul iṣṣubḥiyyāt; w biḍallu ʔawi ṭūl innhār la-ʔāxr innhār; ʔāxir innhār bi... tiṣfa lžaẉẉ.* 34. *bitṣīr innās yaɛni, hāda min ʔarbɛīn xamsīn yōm bibʔá x... yaɛni ṣaɛbīn ma lwāḥad, fišš safīni w biʔdarš yištġil kull iššuġul illi lāzim yištiġlu; hāy biʔulūlla lbarwanzāt.* 35. *hāy ḥawāli arbɛīn yōm biḍḍalla min haššikil; ʔā btiɛrif, btitʔaxxar baɛid marrāt, btīži bi-ʔāx... b-šahir xamsi baɛid marrāt; b-ʔawāxir xamsi, b-sitti w sabɛa biḍḍallha baɛid marrāt tīži sitti, w sabɛa* [8,00], *btiɛraf ɛala... ṭṭʔūṣ btitġayyar ɛalēha.* 36. *yaɛni mitil ʔissa baɛda issa la-ḥadd ʔissa mā xilṣátiš ilbarwanzāt, hāy issini iḥna b-šahir tisɛa ṣurna, w hiyyā.* 37. *ʔabil yumēn kān fi barmazāt ʔawiyyi, ʔabil žumɛa kān fi barw... w niḥna fi ššahr ittāmin w ittāsiɛ, hāy yaɛni btīži mitʔaxxri ɛala hawa ssini, w hāda hēki; dāyman yaɛni, kull sini.* 38. *hāy msōgara lāzim tīži, dāyman dāyman, fi lʔašhuṛ hāy, sitti, b-ʔāxir xamsi, tibtadiʔ yaɛni w baɛdēn b-šahir tamāni btibʔa mxallṣa; b-ʔawāxir tamāni bibʔa mxallṣa.* 39. *šū (b)ddak tiɛmal? tuxudla yumēn talāti zyādi, btuxudla b-innāʔiṣ yumēn tlāti, bitbaṭṭil fi lbarwanzāt, w hāda ššī.* 40. *hāy yaɛni dāyman ṣārat zayy ma tʔūl ɛārfinha, hinni mitɛallmīn zayy ma inti... mitɛallmīn ʔintu b-ilžāmɛa, yinɛárif ʔinnu lbarwanzāt tīži b-hāda ššahir (laughs)...* 41. *miš bi-tnabbuʔ, hāda ˈmsōgar, yaɛni biɛraf, saddiʔni, baɛid mṛṛāt* [9,00], *bt... btismaɛ iṭṭaʔiṣ, innās btismaɛu k...ʔusmu, w bīžu w biʔammṣu ɛala ṭṭaʔiṣ, bišūfu lʔaryāḥ, bišūfu lġēm, bišūfu šū smu, wúlak mafiš ši, miš ɛād tudxul rīḥ ʔawi, miš rāḥ ykūn kaẓa!* 42. *w hāda btusduʔ b-aktar, btibʔa ʔāyil irrādyu innu fi ʔaryāḥ qawiyyi w žāmdi, w ʔiši min ha-ššikil, w bibʔa, btiṭláɛiš ʔēš kīf lāzim, li-ʔannu lbaḥriyyi ɛindun naẓra kamān qawiyyi qawiyyi b-mašākil...mašākil ilʔaryāḥ hāy w ilbarmazāt w iššita* 43. *w... ilṛabīɛ, yaɛni ṛṛabīɛ hāda... mā byuxdūš ḥadd wala b-iltilfizyōn wala b-irrādyu wala b-ʔiši!* 44. *w byiḥẓaru ɛalē lbaḥriyyi ʔaktar ma-byíḥiẓru ɛalē lʔarṣād ilžawwiyyi.* [9,40].

4. Translation.

1. This part (of apparatus) is called a "Fishing-Hook-and-Line" and it contains fish-hooks, every four or five fathoms, that is every six or seven meters, we put an offshoot hook-and-line. 2. And after he (the fisherman) finishes fixing, after doing that, he starts to stick in fish: sardines, bogues, blue runners, no matter what there is for fishing; He goes out to fish with it. 3. He can catch golden grouper, dusky grouper, white sea bream, that is... any fish that eats this bait... can be caught. 4. This (apparatus) is cast only during the night, or at... sunset or at midnight, at one o'clock or two o'clock, something like that. 5. He comes in the morning, according to the same reckoning. 6. He leaves (the pier), then he sells the fish to a fish shop and he buys fish for bait to stick it in again, (the process) starts from the beginning and so forth. 7. Afterwards there is work, there are people who work on the nets, [1,00] who cast the nets, who catch sardines that is to say white sea bream, saddled bream, painted comber, that is every sort of tiny fishes or the middling ones like yellowmouth barracuda and obtuse barracuda. 8. There are many fish names, like bogues, false scad; they bring nets and take them to the shacks, as they sit and pluck out the fish which are (trapped) in them, they mend them again and lay them in the boat and so forth(?). 9. That is the way it is approximately: they plunge in the sea at sunset, they pull it out early in the morning at six or seven o'clock, something like that. 10. Do you really want me to tell it to you again from the beginning? (laughs) 11. The most expensive fish to be found is the dusky grouper and it is the most common and sought after [2,00] by all social classes, it is the most expensive and considered to be very expensive. 12. Then (from the price aspect) come the common dentex, the golden grouper, the dusky grouper, the painted comber, and another sort... the white grouper and the rest. 13. There are other sorts of fish which are cheaper, something like half in price, like the diplodus fishes: the large sort, the middle one, and other sorts of diplodus, sometimes we catch meagre, bluefish, this sort does not come anymore... it does not come to our country anymore, since they built the high dam in... (laughs); So there is no more (of this sort). But in the winter, one can catch some of these fish in nets, then there is no work except (fishing) by nets and (therefore) the fishermen sit idle. 14. Those who have a net, and those who do not have one, buy a net, in order to get his living from it no more or no less. 15. Generally speaking, fishing is not good (profitable), that is if one works no matter where as a worker [3,00], it is much better than fishing. 16. I have been working something like forty years (in this job) and I did not have any problem; nowadays when one finishes, he has no (pension) insurance and nothing... and he does not even have any savings. 17. Q: You have no guarantee? A: No guarantee, no! there are no insurances in the work of the sea, but recently they began to make insurance. I mean for the boats, if he has an accident or whatever, but in the past there was none! 18. Once we were sailing, me and Abu Bašīr, and my brother and some friends were there... two other friends, close friends, we were coming from the direction of Haifa, and there was an old shipwreck, and then we did not know that there was a sunken ship, and as we were passing, and there we struck into the iron pillars of the ship and we sank there then ... [4,00] 19. We reached shore and we were crying for help, somebody saw us, from the military camp, we went up to them, and you know, they made some interrogations, because they wanted to know everything that had happened. 20. Afterwards, we took a taxi which brought us to the police (station), that is they made some questionings in order to know how did we sink... 21. And so ... We left the launch there and we came straight ahead to Acre with a car, they brought us a car, we took the car and we came back to Acre. 22. We stayed the next day and the day

after; we went and brought a Fiat, we have friends here who all own big ships, and cranes... and we lifted the launch... and we also brought some divers. 23. They dismantled the engine, we lifted the engine onto the ship and then we lifted our boat, we immobilized and brought it to Acre and we began our repairs. 24. Once we were casting nets, me and a friend of mine, that is a sea-partner of mine, Abu Bašīr, we had cast it, when suddenly a storm broke, a very strong one, [5,00] so no big ships nor big launch and nothing of the like, could go out (to sea) and we were... somehow worried about the nets, and you know, the economic situation was a bit hard, so we cruised into the gloomy stormy sea, that is to say a wind, a storm it was between Acre and Haifa... we went, brought... nets and afterwards here, that is in Acre, there were friends of ours who phoned the army... the police and so on, because we ceased to be visible because of the waves, and because it was a small boat, a small launch. 25. You know, the radar... also the police, can fetch us and does not see us. 26. Here afterwards we gathered the nets and came back to Acre, we came back and we found people, I mean, almost all the people of Acre were there in the port, they were sitting looking at us (to see) how we came back from the sea. 27. The Lord be praised! We came back well. [6,00] 28. In spring, at the moment the eastern wind begins, normally every time when an eastern wind begins, there is a northwestern wind afterwards and a storm, according to the registrations of the navy, this (storm) sometimes happens suddenly and (that is) a wind, and you know, people are in a state of alert when they hear the weather (forecast); they are used always to listening to (various) stations, as regards winds and so on. One can be an expert, Sir, in those things, but in spite of that, they still listen to the radio in order to be more certain. 29. When one casts nets, he is often in danger, he listens to the weather (forecast), not so much, but he does it for his own living, because he wants it, and not every time the meteorological services forecast reports the real and full news and this thing... when the weather is stormy, the people cast nets to fish for their living, they make their living, (their) livelihood. [7,00] 30. Indeed, there are people who leave their nets after... they cannot gather them, because... two or three days the storms continue to blow. 31. The nets get torn, some of them can be returned and some not and so on. 32. Those *barwanzāt* are approximately in May, light western winds blow and sometimes even moderate, as in the days of... they are called *barwanzāt.* 33. What are those *barwanzāt?* They remain approximately forty days, always continuous, then they calm down a bit until the wind blows and calms down and in the afternoon there is nothing more of it but in the morning it comes back again and remains strong all day until the day ends then the weather becomes clear. 34. The people begin to... They (the stormy winds) remain between forty and fifty days, they are hard, one...there is no ship, you cannot do the work you have to do. Those are called *barwanzāt* ("stormy winds"). 35. They remain like that for forty days, yes, they can stay sometimes a little more and occur in May or even sometimes at the end of May or stay even in June or July [8,00], yes they come sometimes in June and July, you know... the weather conditions change accordingly. 36. This year, until now, those *barwanzāt* are still blowing, we are in September and they are still blowing as you can see. 37. Two days ago, there were strong *barwanzāt* and also a week ago... (this year) also in August and September, they come late and (change) every year, it is like that; it is always like that every year. 38. It is for sure that they have to come, always, always in those months, June or at the end of May they begin and they will be finished by August; they are finished by the end of August. 39. What can you do? They can take two or three days more or two or three days less and then there will be no *barwanzāt* and so forth. 40. It always happened, that is to say they (fishermen)

know it, they are well-trained as you are... educated at the university... it is known that the *barwanzāt* come in this (specific) month (laughs)... 41. They do not prophesy, it is for sure! that is to say they know; Believe me, sometimes [9,00] you hea... hear the weather forecast [on the radio], the people hear it, what,s its name [the weather forecast] and they come and look at the weather, they see the winds, they see the clouds, they see what is its name, and here, nothing! there is no strong wind! nothing [of what they said] happens! 42. And this [the fishermen,s forecast] is more correct! the radio would say that there will be strong and violent winds or something of the kind, and nothing of the like happens because the seamen have a very strong insight also concerning the matters... matters of these winds and the stormy winds and the rain. 43. The spring... the spring, no one in the television or in the radio can forecast it at all! 44. The fishermen can forecast it more accurately than the meteorological service. [9,40]

5. Bibliography.

Arnold, Werner (1998). *Die arabischen Dialekte Antiochiens.* Wiesbaden: Harrassowitz Verlag.

al-Bargouthi, Abd al-Laṭīf (1998). *al-Qāmūsu l-Ɛarabīyyu šŠaɛbīyyu lFilasṭīniyyu.* al-Bīrā: Markazu tTurāṯi šŠaɛbiyyi lFilasṭiniyyi.

Barthélemy, A. (1935). *Dictionnaire Arabe-Français: Dialectes de Syrie: Alep, Damas, Liban, Jérusalem.* Paris: Librairie Orientaliste Paul Geuthner.

Bauer, Leonhard(1913). *Das Palaestinische Arabisch: Die Dialekte des Staedters.* Leipzig: Hinrichs'sche Buchhandlung.

Behnstedt, Peter (1997). *Sprachatlas von Syrien.* Wiesbaden: Harrassowitz Verlag.

Bergstraesser, Gotthelf(1915). *Sprachatlas von Syrien und Palaestina.* Leipzig : J. C. Hinrichs.

Blau, Joshua.(1960). *Syntax des palaestinensischen Bauerndialektes von Bīr-Zēt auf Grund der "Volkserzaehlungen aus Palaestina" von Hans Schmidt und Paul Kahle.* Walldorf-Hessen: Verlag fuer Orientkunde.

Dalman, Gustaf (reprinted 1987). *Arbeit und Sitte in Palaestina.* New York: Georg Olms Verlag. Band 6.

Geva-Kleinberger, Aharon (2004A). *Die arabischen Stadtdialekte von Haifa in der ersten Haelfte des zwanzigsten Jahrhunderts.* Wiesbaden: Harrassowitz Verlag.

Geva-Kleinberger, Aharon (2004B). "Memories of the Sea of Galilee: the Jewish dialect of Tiberias", *Jerusalem Studies in Arabic and Islam (JSAI)* 29 , pp. 145-165.

Golani, Dani and Darom, David (2002). *Handbook of Fishes of Israel.* Jerusalem: Keter.

al-Hilo, Abdullah (1986). *Topographische Namen des syro-palaestinensisches Raumes nach arabischen Geographen: historische und etymologische Untersuchungen.* Inaugural-Dissertation der Freien Universitaet Berlin.

al-Khālidi, Walīd (1998?). *Kay lā nansā.* Beirut: Institute for Palestine Studies.

Levin, Aryeh (1995). *Dikdúk ha-láhag ha-ɛarví šel Yerušaláyim* (The Grammar of the Arabic Dialect of Jerusalem). Jerusalem: Magnes Press.

al-Maghribī, Ɛabd ar-Raḥmān (1997). *Ɛakkā: Muʔassasat al-ʔaswār.*

Makhoul, Nājī Ḥabīb. (?) *Ɛakkā wa-Qurāhā.* Ɛakkā: Manšūrāt al-ʔaswār.

Makhouly, N. (1941). *Guide to Acre.* Jerusalem: Azriel Press.

Mutlak Albert H. (?). *Dictionary of Fishing Terms on the Lebanese Coast.* ?.

Muelinen, Graf E. von (1908). *Beitraege zur Kenntnis des Karmels*. Leipzig: In Kommission bei K. Baedeker.
Naxle, R. (1959). *ġarāʔib al-lahža al-Lubnāniyya as-Sūriyya*. Beirut: ?.
Palva, Heikki (1965). *Lower Galilean Arabic*. Helsinki: Suomalaisen Kirjallisuuden Kirjapaino Oy.
Rabinovich, Abraham (1950). *Akko: St. Jean d'Acre*. Jerusalem (?): Palphot.
Rasabi Y. (1986). *Otsár ha-Lašón ha-ɛarvīt be-tafsīr Rav Seɛadya Gaon* (Ramat-Gan: Bar Ilan University).
Scioloni, Gaio (1993). *Dizionario Italiano-Ebraico*. Tel-Aviv: Editrice Achiasaf.
Vilnai, Zeev (1978). *Ariel: Entziklopédya li-Diɛát Eretz Yisraél*. Tel-Aviv: Am Oved.
Vilnai, Zeev (1988?). *Ɛakó: Ɛir Rabát Tmurót*. Acre: Tambur.
Yehieli, M. (1960). *ve-ʔéle Toldót... Ɛakkó*. Acre: Opst.

estudios de dialectología
norteafricana y andalusí
7 (2003), pp. 135-141

DARIJA, LANGUE DE LA MODERNITE - ENTRETIEN AVEC NOUREDDINE AYOUCH

DOMINIQUE CAUBET

Darija (arabe marocain)[1], langue de la modernité ? Certains ne sont pas loin de penser le contraire, qui l'associent plutôt avec arriération et analphabétisme. Mais on s'aperçoit que des voix venues d'horizons fort divers se rejoignent pour dire qu'au contraire, *darija* est un vecteur de modernité et surtout un instrument indispensable à une réelle démocratie, aux côtés de *tamazight* bien entendu.

Précurseur pour l'Algérie, Mohamed Benrabah, dès 1992, avait fait paraître dans la presse algérienne une série d'articles (qui ont fait sensation à l'époque) sur ce thème[2].

Darija, langue d'enseignement.

Au Maroc, dès 1997, Noureddine Ayouch, président de la Fondation *Zakoura*[3], annonçait lors d'une émission de télévision que son association avait mis en place un programme de rattrapage scolaire pour les enfants non scolarisés et qu'elle leur permettait, avec une matinée par jour, de faire un programme de six ans en trois ans. Il disait explicitement utiliser l'arabe marocain et le berbère comme langues d'enseignement pour être mieux compris des enfants et ainsi gagner un temps précieux dans l'acquisition des connaissances.

Le ministre de l'éducation nationale de l'époque, Rachid Belmokhtar (aujourd'hui président de l'Université Al-Akhawayn) m'avait confirmé qu'il avait été étonné, en visitant ces classes pilotes, de voir combien les enfants étaient intelligents et la

---

[1] Pour désigner l'arabe marocain, trois termes sont utilisés dans l'article : ' arabe dialectal ', ' arabe marocain ' et *darija*. Pour désigner l'arabe classique ou standard, on trouvera les termes d'arabe littéraire ou littéral.

[2] " La modernité passe par l'arabe algérien ", in *Hebdo Libéré*, ns. 63 (pp. 26-28), 64 (pp. 22-24), 65 (pp. 24-26), juin 1992 ; " La Haine de soi ", in *Ruptures* n. 19 (pp. 22-23), mai 1993 ; " Arabe algérien – arabe classique, le débat ne fait que commencer ", in *El Watan*, 25 août 1993, p. 7.

[3] Quelques informations sur la Fondation : " La fondation *Zakoura*, créée en octobre 1995 montre aujourd'hui des résultats impressionnants. Implantée sur tout le territoire, elle a octroyé depuis sa création près de 640 000 micro crédits - dont 98 % à des femmes - , a créé 245 écoles d'éducation non formelle pour les enfants et alphabétisé 68.000 adultes. En tout, 950 salariés à plein temps, répartis dans cinquante points du royaume, apprennent à lire et à écrire à des adultes, scolarisent des enfants, distribuent des micro crédits, aident de jeunes chômeurs à créer leur micro entreprises " in *L'Intelligent*, 6 avril 2003. Noureddine Ayouch, comparant les coûts de l'enseignement public et celui mis en place par la fondation dit : " L'Etat consacre 230€ par an à la scolarisation d'un enfant. Nous, cela nous coûte 70€ ", in *L'Express*, 11 septembre 2003.

facilité avec laquelle ils comprenaient. Cet enseignement a depuis pris de l'ampleur, mais il se poursuit sur les mêmes bases, comme le confirme Noureddine Ayouch dans l'entretien.

Patrimoine, mais aussi technolectes et NTIC !

Sur un tout autre terrain, des universitaires marocains ont créé une association[4] qui se propose de conserver le patrimoine linguistique et culturel du Maroc ; ils réalisent de nombreux projets, dont une base de données contenant plus de 15 000 proverbes.

Cela ne les empêche pas de travailler également sur les ‘ technolectes ’, vocabulaire technique affectant aussi bien les techniques traditionnelles que la technologie la plus moderne (mécanique auto, code de la route), la médecine, la vie politique et administrative, et aujourd'hui, les NTIC[5].

TelQuel : “ DARIJA, Langue Nationale ”.

Dans le domaine de la presse, l'hebdomadaire marocain *TelQuel*, a publié en 2002 un numéro qui est resté dans les mémoires[6], dont la ‘ une ’ titrait *DARIJA, Langue Nationale :* “ *Darija,* notre VRAIE langue nationale. L'arabe marocain, notre parler de tous les jours, n'est pas pris au sérieux. Pourtant, c'est la seule langue qui nous unit ”. Le journal comprenait un dossier central de huit pages fort bien documenté.

En effet, *darija* joue au Maghreb un rôle à la fois vernaculaire et véhiculaire : vernaculaire, il est la langue des arabophones, et véhiculaire (voir ci-dessus “ la seule langue qui nous unit ”), puisqu'il permet la communication entre arabophones et berbérophones, voire entre différents groupes de berbérophones qui ne se comprennent pas (voir Messaoudi 2003, pp. 111-112).

Minoration d'une langue véhiculaire.

La minoration d'une langue véhiculaire à l'échelle d'un pays est paradoxale et c'est pourtant bien le cas dans les pays du Maghreb. Tout ce qui contribue dans la société civile à la valoriser est donc essentiel pour faire évoluer son statut ; si on veut qu'un jour elle soit prise en compte au niveau institutionnel, il importe qu'elle ne soit plus pensée comme un dialecte d'une langue standard affectée d'un prestige religieux et politique, mais bien comme une langue.

Moufida : une chaîne de télévision entièrement en arabe marocain.

Tout dernièrement (fin 2003), au moment de la libéralisation de l'espace audio-visuel marocain, Noureddine Ayouch a annoncé dans la presse marocaine, un projet de création d'une chaîne de télévision satellite[7] entièrement en arabe marocain, *Moufida*. Il argumentait ses choix linguistiques en ces termes (*Maroc Hebdo International* n. 583, 5-11 décembre 2003, p. 26) : “ *Moufida* doit atteindre le

---

[4] Amapatril, Université Mohamed V de Rabat [amapatril@hotmail.com].

[5] Pour les technolectes, voir Messaoudi. NTIC : Nouvelles technologies de l'information et de la communication : internet, téléphonie mobile, SMS (voir Caubet 2004d), etc.

[6] Aujourd'hui encore, on évoque encore ce dossier qui remonte à 2002, quand je parle de mon travail sur *darija* : “ Tu avais vu le dossier de *TelQuel* sur *darija* ? ”.

[7] Avec des émetteurs hertziens pour les régions qui ne seraient pas couvertes par le satellite.

maximum de gens au Maroc ; que ce soit en milieu rural ou urbain. C'est pourquoi nous avons adopté l'arabe dialectal. (...) la chaîne s'adressera également aux jeunes, à travers une programmation spécifique. Les enfants font l'objet d'un programme adapté avec non seulement des dessins animés de qualité, doublés en arabe dialectal, mais aussi une émission qui éveille la curiosité sur les phénomènes scientifiques, en les rendant compréhensibles. Les enfants pourront développer ainsi un regard intelligent sur le monde et une confiance en eux-mêmes pour investir ".

Quant aux objectifs, ils sont clairement énoncés : " Nous venons tous d'univers différents, mais ce qui nous unit c'est le domaine social qui est notre principale préoccupation. (...) Nous voulons répondre, à travers de ce projet, aux problèmes d'obscurantisme, de violence et d'intolérance qui portent préjudice au développement de notre pays. Pour ces raisons, nous pensons que ce projet est indispensable pour notre pays. *Moufida* participera à l'édification d'un Maroc démocratique fort des valeurs traditionnelles telles que la solidarité, le respect des autres et le goût d'entreprendre (...) Notre objectif est de montrer l'autre face du Maroc, celui qui bouge, qui entreprend, qui réussit, qui n'est ni fataliste, ni obscurantiste. C'est l'esprit de la chaîne *Moufida* ".

Il est prévu que cette chaîne soit mise en place avec le soutien des télévisions nationales et de l'état, du moins pour son démarrage (trois à quatre ans).

Il m'a semblé important de voir Noureddine Ayouch, l'un des membres fondateurs du Collectif 'Démocratie et Modernité' créé à la suite des attentats de Casablanca du 16 mai 2003, associer explicitement arabe marocain et lutte contre la violence et l'intolérance. C'est ce qui m'a poussé à demander un entretien sur le statut de *darija*, à un homme qui compte dans la société civile marocaine et qui a montré qu'il avait les moyens de faire avancer les mentalités.

Il a eu la gentillesse de se prêter au jeu : qu'il soit ici remercié !

Casablanca, agence Shem's Lowe, le 19 avril 2004.

Dominique Caubet : Depuis une dizaine d'années, vous avez beaucoup fait pour la *darija* au Maroc, que ce soit les expériences de scolarisation par la Fondation Zakoura, où il s'agit de rattraper le retard en faisant deux années en une et où darija permet d'aller plus vite dans la mesure où les enfants comprennent tout ce qui se dit ; ou en tant qu'homme de publicité, où l'arabe marocain est certainement important et utile ; et bien sûr, sur l'expérience nouvelle de la future chaîne en arabe marocain, Moufida, dont vous préparez le lancement.

Noureddine Ayouch : C'est une préoccupation qui est mienne depuis plusieurs années, je dirais même depuis mon enfance, puisque je suis né dans une famille où les gens ne parlent pas l'arabe littéraire mais, comme tous les Marocains, seulement l'arabe dialectal.

Quand je suis allé à l'école, ça a été une surprise pour moi, et en même temps, j'ai été quelque peu déstabilisé, parce que j'apprenais une autre langue qui s'appelait l'arabe littéraire et quand je revenais à la maison, je ne parlais pas cette langue.

Ce n'est pas comme le français qu'on apprend à l'école et que l'on parle chez soi, comme pour beaucoup de langues, anglais, japonais ou autre...

Là, j'avais une langue que tout le monde parlait, qui est l'arabe dialectal, et puis j'allais à l'école ou au lycée et j'apprenais une autre langue, une langue étrangère pour moi, et qui se limitait à l'apprentissage, à la lecture et quelque fois à l'écriture, et ne s'appliquait pas du tout à la vie courante.

Et c'est un problème très grave qui s'est posé aux différents gouvernements que nous avons connus, qui ont commencé au départ par conserver les deux langues, le français et l'arabe ; l'arabe dialectal était alors la langue courante, même au niveau de l'enseignement. Ça se passait très bien, puisque les élèves dominaient les deux langues, l'arabe littéraire ET le français, et parlaient l'arabe dialectal.

Depuis qu'il y a eu cette arabisation forcée, appliquée par le gouvernement de l'époque, où un ministre *istiqlalien*[8] l'a imposée. Le résultat est aujourd'hui dramatique, puisqu'on a des élèves qui ne parlent bien ni le français ni l'arabe et parce qu'il y a une confusion des genres : on n'apprend pas les mathématiques en arabe, il n'y a plus d'ouverture...

La Fondation *Zakoura*.

Quand nous avons commencé l'expérience de la fondation *Zakoura*, nous nous sommes dits que pour apprendre aux gens à lire et à écrire, il fallait que l'enseignant ne parle que l'arabe dialectal ou le berbère en classe, selon les régions.

On s'est aperçu que les enfants apprenaient mieux, qu'ils n'étaient pas déstabilisés, que l'on ne leur imposait pas de langue étrangère dès leur jeune âge et qu'ils évoluaient infiniment mieux.

Le résultat, c'est que dans nos écoles, avec deux heures et demies par jour, six jours par semaine sur trois ans, on apprenait autant qu'en six ans à l'école primaire toute la journée.

C'est parce qu'ils avaient du plaisir à étudier, qu'on n'utilisait pas une langue difficile pour l'apprentissage, mais l'arabe dialectal ; et on leur apprenait également l'arabe littéraire et le français en deuxième langue.

On leur parlait uniquement en arabe dialectal, ce qui leur permettait d'être plus réceptifs. Voilà pour ce qui est de la Fondation *Zakoura*.

***Moufida*, une chaîne citoyenne.**

Par la suite, en réfléchissant, je me suis dis ces temps-ci qu'il fallait lancer une chaîne citoyenne qui pose des problèmes culturels, sociaux et pour cette chaîne, sans hésitation aucune, nous avons choisi l'arabe dialectal.

En effet, si vous écoutez ce qui se passe à la télévision ou à la radio, les discours des grandes personnalités, ministres ou chefs d'état, sont faits en arabe littéraire ; plus que cela, les animateurs des émissions à la télévision ou à la radio, parlent en arabe littéraire.

Résultat : 70 à 80 % de la population ne comprend rien ! À quoi cela sert-il de faire de la politique, de véhiculer un certain nombre de programmes ? À quoi cela sert-il de vouloir mobiliser les gens autour de projets, s'ils ne comprennent pas ce qu'on leur dit ?

---

[8] Le parti nationaliste, l'Istiqlal, avec le Ministre de l'Education Nationale A. Laraki, a promu cette politique d'arabisation de l'enseignement primaire et secondaire à partir de 1979, en particulier pour les matières scientifiques. Tout en prônant cette arabisation de l'enseignement public, les nationalistes envoyaient leurs enfants dans l'enseignement privé bilingue, voire dans les lycées français.

C'est pour cela que nous avons décidé de lancer cette chaîne en arabe dialectal, pour qu'elle soit une chaîne de proximité, pour parler aux gens la langue qu'ils parlent tous les jours et pour qu'ils comprennent absolument tout ce qu'on leur dit !

D. C. : Avec l'arabisation, il me semble ce n'est pas seulement la langue d'enseignement qui a changé, mais les méthodes. C'est comme si on appliquait à l'enseignement scolaire des méthodes inspirées de l'école coranique : l'apprentissage par cœur, sans développer un esprit critique.

N. A : Ça, c'est le propre de l'enseignement marocain : on ne cherche pas du tout à épanouir les gens, mais on leur demande de réciter par cœur, et c'est une façon de les abrutir.

Dans nos écoles de la Fondation *Zakoura*, sur les deux heures et demies quotidienne, 20%, c'est-à-dire une demi-heure, sont consacrés au théâtre, à la musique, au chant, et ceci est indispensable ; cela permet aux enfants d'être à l'aise, de faire appel à leur personnalité, de développer leur esprit créatif et de les aider à s'épanouir au lieu de les abrutir.

Ils n'ont pas de travail à faire chez eux à la maison, on laisse les cahiers et les livres dans la classe ; cela aussi est important. L'enseignement est adapté à leur milieu socioculturel. C'est pour cela que nous commençons par le berbère et l'arabe dialectal, les chansons sont celles de leurs régions ; ainsi, ils ne sentent pas déphasés ou acculturés.

D. C. : Pour ce qui d'un autre aspect de votre travail, celui de la publicité, qu'en est-il ? Avez-vous systématiquement recours à l'arabe dialectal ?

N. A : Automatiquement, quand l'annonceur ne nous impose pas d'avoir recours à l'arabe littéraire.

Je trouve que c'est une erreur d'utiliser l'arabe littéraire, parce que les gens ne comprennent pas ; 90% des spots publicitaires sont faits en arabe dialectal.

C'est uniquement dans la presse écrite qu'on fait appel à l'arabe littéraire, là encore parce que certains annonceurs le demandent. Et il y a une loi qui interdit d'utiliser le dialectal.

Un jounal en arabe dialectal.

Nous avons lancé un journal qui s'appelle *Zakoura* et qui est écrit en arabe très simplifié et voyellisé, avec de gros caractères et des expressions en arabe dialectal, pour que les gens comprennent.

Donc, il faut en finir une fois pour toute avec cette idée que c'est l'arabe littéraire qui est notre langue : ça n'est pas vrai ! C'est une langue qui est venue de l'extérieur il y a un certain nombre de siècles et qui nous a été imposée ; il faut faire avec, mais c'est une langue qui n'est pas une langue parlée.

C'est pourquoi, dans les spots publicitaires, nous favorisons l'arabe dialectal pour que tout le monde comprenne.

N'oublions pas que l'arabe dialectal est beaucoup plus riche, beaucoup plus imagé, beaucoup plus drôle, beaucoup plus vivant, beaucoup plus vrai, dans la mesure où nous le parlons tous les jours.

D. C. : Oui, c'est vrai, et quelqu'un comme Youssef Fadel, le dramaturge marocain, me disait la difficulté d'écrire du théâtre en arabe dialectal[9], parce que chaque mot compte avec ses non-dits et qu'on ne peut pas tricher, puisque tout le monde comprend toutes les subtilités de l'arabe marocain. Mais c'est un savoir qui n'est pas valorisé, qui n'est pas reconnu.

N. A : Absolument ! Et c'est vrai que nous vivons une expérience assez originale pour notre chaîne, nous faisons appel à des animateurs pour parler en arabe dialectal et nous remarquons qu'ils ont des difficultés à le faire, parce qu'ils ont arabisé leur langue.

Et c'est dangereux dans la mesure où ils emploient des mots difficiles en arabe littéraire dans leur langue parlée qui est l'arabe dialectal. Ça pose problème et nous sommes en train de nettoyer ça, parce que c'est dramatique qu'on en arrive là.

D. C. : Oui, ils ont acquis cette pratique ; par exemple, il y a encore une dizaine d'années, les matchs de football étaient commentés en arabe dialectal, et aujourd'hui c'est presque exclusivement de l'arabe littéral qu'ils emploient ; de même dans les émissions de jeux les plus populaires.

N. A : Que voulez-vous, c'est un retour en arrière.

D. C. : J'ai remarqué que lorsque le gouvernement avait besoin de communiquer sur des problèmes graves, vitaux, comme la sécurité routière ou la santé, les annonces étaient uniquement en *darija.*

N. A : Absolument ! Parce qu'il est essentiel de se faire comprendre. De même, lorsqu'il y a eu les élections, le gouvernement a fait une campagne où on a utilisé la langue dialectale, parce que, pour communiquer avec tout le monde, il faut parler la langue dialectale.

Il y a également quelque chose d'important au Maroc, c'est la prise de conscience de la langue amazighe. Et, de plus en plus maintenant, certains spots publicitaires et certains messages sont faite en trois langues : l'arabe dialectal, l'*amazigh*, le rifain et le *tachelhit*[10].

D. C. : Oui, c'est important parce que *darija,* comme vous le dites, est utilisée partout, mais elle n'est absolument pas reconnue, elle n'a aucun statut, elle n'existe pas officiellement.

N. A : Je pense que la réhabilitation de la *darija* viendra un jour dans notre pays. Les officiels hésitent beaucoup à cause de certains clichés comme l'union arabe, la langue arabe est la langue de la révélation du Coran et j'en passe.

---

[9] Voir Dominique Caubet, *Les Mots du Bled*, L'Harmattan, 2004.

[10] Les trois parlers berbères (dans l'article, on parle de berbère, de *tamazight* ou de langue amazighe) du Maroc : rifain ou *tarifit* (Rif au nord), *amazigh* ou *tamazight* (Moyen-Atlas), chleuh ou *tachelhit* (Sous).

D. C. : Je me dis que peut-être le fait que la langue amazighe gagne progressivement un statut va amener les gens à réfléchir sur le statut de sa sœur, *darija*...

N. A : C'est une remarque pertinente et j'espère que nous allons revenir vers une langue *darija*, qui sera enseignée, qui sera écrite, mais parce qu'elle peut être écrite voyellisée ; et cela peut être une façon de véhiculer le message d'une manière beaucoup plus simple, moins rébarbative, moins dogmatique, et surtout plus vivante et plus amusante.

Cela peut amener les gens à s'ouvrir, à aller vers les sciences. Les lectures pour eux ne seront plus difficiles. Parce qu'aujourd'hui, quand on lit l'arabe littéraire non voyellisé, les gens se trompent souvent. Alors que lorsqu'ils liront *darija*, il n'y aura pas de problème, ce sera voyellisé et les gens comprendront.

Et votre idée est pertinente, dans la mesure où, lorsqu'on donnera un statut à *tamazight*, on se dira : pourquoi oublier *darija* qui est notre langue ?

BIBLIOGRAPHIE

BENRABAH, M. 1992 ; "La modernité passe par l'arabe algérien", in *Hebdo Libéré*, ns. 63 (pp. 26-28), 64 (pp. 22-24), 65 (pp. 24-26), juin 1992.

1993a - "La Haine de soi", in *Ruptures* n. 19 (pp. 22-23), mai 1993.

1993b - "Arabe algérien – arabe classique, le débat ne fait que commencer", in *El Watan*, 25 août 1993, p. 7.

1999 - *Langue et pouvoir en Algérie, histoire d'un traumatisme linguistique*, Séguier-Atlantica, Paris.

CAUBET, D. 2004a ; *Les mots du bled, les artistes ont la parole : création contemporaine et langues maternelles au Maghreb,* Espaces Discursifs, L'Harmattan, 241 p.

2004b - "Enseigner l'arabe maghrébin, langue de France ?", in *Cahiers d'études pédagogiques*, pp. 52-54.

2004c - "L'arabe maghrébin-*darja,* langue de France", in *La Célibataire* n. 8, printemps 2004, pp. 139-145.

2004d - "L'intrusion des téléphones portables et des 'SMS' dans l'arabe marocain en 2002-2003", in *Parlers jeunes ici et là-bas*, *Pratiques et Représentations,* D. Caubet, J. Billiez, Th. Bulot, I. Léglise, C. Miller éds., L'Harmattan, pp. 247-170.

MESSAOUDI L. 2003 ; *Etudes sociolinguistiques*, Editions Okad, Rabat, Maroc, 250 p.

TELQUEL ; n. 34, 15-21 juin 2002, pp. 18-26, "Darija Langue nationale".

estudios de dialectología
norteafricana y andalusí
7 (2003), pp. 143-151

ḪBĀR BLĀDNA. UNE EXPÉRIENCE JOURNALISTIQUE EN ARABE DIALECTAL MAROCAIN

ANGELA DAIANA LANGONE

Ḫbār blādna[1], hebdomadaire entièrement écrit en arabe dialectal marocain, a vu le jour le vendredi 28 février 2002 à Tanger, Route de la Vieille Montagne 229. Il s'agit d'une publication gratuite dont le directeur est Mme Elena Prentice, une artiste peintre américaine, d'origine marocaine (ses grands-parents venaient de Tanger) avec une forte passion pour la *dāriža*. Pour mieux découvrir cette initiative exemplaire, arrivée désormais à deux années d'activité, figure ci-après, une interview que m'a accordée Mme Zhūr al-ʕArfāwi[2], Secrétaire de Rédaction, coordinatrice, écrivain de *Ḫbār blādna*, à Tanger le 1er octobre 2003, pendant une de nos rencontres, et, enfin, des textes en transcription latine tirés des articles de cette revue.

1. Interview à Mme Zhūr əl-ʕArfāwi[3], Secrétaire de Rédaction de *Ḫbār blādna*.

1.1. Pourquoi avez-vous choisi comme titre pour votre journal *Ḫbār blādna* ?
– Notre revue s'appelle *Ḫbār blādna* parce qu'elle concerne uniquement les nouvelles de notre pays, le Maroc. Elle s'occupe de la culture, de la société et de la politique marocaines...

1.2. A qui votre revue s'adresse-t-elle ?
– Notre revue s'adresse à tout le monde, notamment aux femmes ou mieux à la femme marocaine.

1.3. Pourquoi à la femme marocaine ?
– Parce que 70% au moins des femmes au Maroc sont analphabètes. Et nous proposons d'aider ces femmes et à leur apprendre à lire.

1.4. Qui a eu l'idée de créer cette revue ? Et pourquoi ?
– La personne qui soutient la publication de cette revue est avant tout Mme Elena Prentice. Moi, je suis professeur d'arabe dialectal marocain au Centre Culturel Es-

[1] Quelques journaux marocains, comme, pour citer un exemple "Les Nouvelles du Nord", ont consacré quelques lignes à analyser *Ḫbār blādna*, voir aussi Zizi, Y., "Presse écrite. Gratuit et en darija", *Tel Quel* n° 34, 15-21 juin 2002, p. 20.

[2] Mme Zhūr əl-ʕArfāwi est née à Tanger en 1965. Elle a travaillé pour le journal *La Presse* pendant 14 années, pour *Le Journal de Tanger* et *al-ḥaḍrāʔ až-Žadīda*. Elle a étudié à la Faculté de Lettres Modernes de l'Université de Tanger. Actuellement, Mme əl-ʕArfāwi est professeur d'arabe dialectal au Centre Culturel Espagnol.

[3] L'original de l'interview à Mme Zhūr əl-ʕArfāwi est en dialectal marocain. Le texte présenté ci-après figure dans sa traduction française.

pagnol et j'enseigne aux étrangers depuis sept ans. Mes élèves m'ont demandé plusieurs fois : " Pourquoi ne rédige-t-on pas un dictionnaire en arabe dialectal marocain ? ". Et alors, j'ai eu l'idée de proposer à mon amie Elena la section " *munžid* " en arabe dialectal. A cette époque, Elena n'avait pas un logement fixe, elle vivait entre les Etats Unis et Tanger. Ensuite, on a eu l'idée de créer une revue et on y a ajouté la section " *munžid* " en dialectal marocain à la dernière page du journal. C'était une section adressée notamment aux élèves étrangers. Et voilà comment est né *Ḫbār blādna*.

1.5. Quelle est la structure de votre journal ? Quelles sont ses sections ?
– Ses sections sont les suivantes : *ṯqāfa w-mawāʕīd* (Culture et Rencontres), *riyāḍa* (Sport), *ṣəfḥaṯ ən-nisāʔ* (Page dédiée aux femmes), *ṯurāṯ* (Folklore), par Žalīla ṣ-Ṣəbḥān, *āš ṭra w-žra* (Qu'est-ce qu'il s'est passé ?), par Muntaṣər, les dessins sont composés par l'artiste Mḥammed, *nṣāyəḥ kəll yūm* (Conseils chaque jour) par Kārla et par le Docteur Kərrāṭ ʕAbd əs-Salām, *ḥkāyāṯ* (Contes), *ṣəḥḥa* (Santé), *rṯāḥu šwīya* (Relaxez-vous un petit peu), *ʔamṯāl w-kalimāṯ* (Proverbes et Mots), *ʔalf līla w-līla* (Les mille et une Nuits) par Mḥammed əl-Baġdādi, *ḥkāyāṯ* (Contes) par Zhūr əl-ʕArfāwi avec la collaboration de Mme Saʕīda ʔAmžad.

A la deuxième page il y a toujours une citation de M. Boutros Boutros Ghali, Secrétaire Général de l'Union Internationale pour la Francophonie. La troisième page est toujours consacrée à l'*Iṯṯiḥād ən-Nisāʔi əl-Maġribi* (L'Association des Femmes Marocaines), il y a une carte du Maroc où sont marquées toutes les divisions de l'Association oeuvrant au Maroc et il y a aussi une photo de S.A. la Princesse. A la quatrième page, une revue de presse, ce qui s'est passé au Maroc. A la cinquième page, la section " Culture et Rencontres ", où l'on signale les rencontres les plus significatives d'un point de vue culturel, festivals, expositions, etc. A la sixième page : " Qu'est ce qu'il s'est passé ? ", les dernières nouvelles culturelles, notamment concernant l'art. A la septième page, voilà le sport, le sport marocain. La huitième page est pour les enfants. Nous voulons que les enfants colorient avec nous. Nous préparons un dessin sur la page et laissons que les enfants y colorient afin qu'ils participent effectivement à notre journal. La neuvième page est consacrée tout spécialement à la femme. Il s'agit d'une page sur la cuisine marocaine, on propose des recettes, ou des conseils sur la peau et sur le maquillage de la femme, sur sa beauté. La deuxième page : c'est parfois Mme Kārla, une dame américaine mariée avec un marocain (dessinateur de notre journal) qui s'en occupe, parfois c'est le Docteur əl-Karrāṭ ʕAbd əs-Salām, médecin pédiatre, qui donne des conseils précieux aux mères sur le lait, sur l'éducation et, en général, sur la santé de la mère et de son enfant. La onzième page concerne nos traditions, l'histoire du Maroc et notre folklore que plusieurs marocains ne connaissent point. Notre journal, c'est, alors, l'occasion, pour se connaître mieux. Dans la deuxième page, nous proposons des contes : la première partie de cette section est relative aux contes les plus divers, la deuxième à la santé. Sur la treizième page un conte est toujours publié. C'est un conte simple qui a toujours un sens sous-jacent, une leçon. La quatorzième page est *rṯāḥu šwīya* (" On se repose un petit peu "), c'est-à-dire un ensemble de devinettes dont la solution sera donnée au numéro suivant. A la dernière page, nous offrons des nouvelles culturelles, des proverbes ou l'explication de mots difficiles, ou les textes de quelques chansons populaires en dialectal, ou bien quelques vers de poésie en dialecte, des vers, pas de poèmes complets. Il y a, enfin, toujours des proverbes. Je les choisis personnellement pour les lecteurs. Au début, il y a avait un petit dictionnaire en dialectal marocain. A la place de cette rubrique, maintenant il y a " La Page

de la Création Artistique ", n'importe qui peut nous envoyer un poème ou des nouvelles en dialecte, nous choisissons les plus convenables et les publions. Toujours, toujours en dialecte, car notre revue est entièrement en arabe dialectal. Moi, je corrige ce que les lecteurs me donnent, je filtre, si tu veux. S'ils utilisent des mots dans la *fuṣḥà*, je les remplace par des mots en dialecte.

1.6. Quel but a la section " *əl-munžid əl-maġribi* " ?
– Par la section " *əl-munžid əl-maġribi* " nous essayons de donner l'explication de certains mots dans les différents dialectes marocains. Il y a des mots qui n'ont pas la même signification au nord, au sud, à l'est et à l'ouest de notre pays.

1.7. Sur quels soutiens économiques votre journal se base-t-il ?
– C'est avant tout Mme Elena Prentice qui finance notre revue. Elle s'occupe soit de la publication et édition de *Ḫbār blādna*, soit des contacts avec des gens qui puissent écrire sur notre revue. À part ça, il y a parfois des étrangers, récemment deux américains, qui de temps en temps aident Mme Elena à financer notre journal.

1.8. Pourquoi avez-vous choisi comme langue de communication l'arabe dialectal marocain ? Quel genre de dialecte utilisez-vous dans *Ḫbār blādna* ? Le dialecte de Tanger ? De Rabat ? De Fès .... ?
– Nous avons choisi d'écrire en arabe dialectal marocain afin de rendre plus facile aux gens, notamment aux femmes, la lecture, pour les aider un peu car pour eux ce serait très difficile de lire et comprendre la *fuṣḥà*. Nous sommes de Tanger et par conséquent dès le début nous écrivons en dialecte de Tanger. Mais récemment, il y a des auteurs provenant de Fès, une dame d'Ifrane, des écrivains de n'importe quelle partie du Maroc, chacun s'exprimant dans son dialecte. Si on continue à écrire dans des dialectes différents c'est simplement pour permettre aux lecteurs de ne pas être limités au dialecte de Tanger, à un seul dialecte, mais pour leur faire connaître toutes les nuances de nos différents parlers. Cependant, parfois, on utilise même la *fuṣḥà*. A vrai dire, c'est une idée tout à fait personnelle, Mme Elena Prentice n'était pas d'accord avec moi. Elle aimerait mieux écrire en dialecte pur. Par exemple, pourquoi utilise-t-on " *sayyāra* " au lieu de " *ṭūmūbīl* " ? Personnellement, je préfère le mot " *sayyāra* ". Pendant la colonisation, les dialectes ont englouti des emprunts étrangers, mais la période de la colonisation a cessé et ces mots restent essentiellement étrangers au patrimoine linguistique arabe. Il y a beaucoup d'exemples de la même nature.

1.9. Y a-t-il d'autres revues en arabe dialectal au Maroc ?
– Depuis deux mois à peu près, une revue a été publiée en dialecte marocain, ou mieux, elle n'est pas complètement en dialecte, elle est écrite en *fuṣḥà*, mais elle présente parfois des mots en dialecte. C'est Mme Naʕīma əl-Mšarqi qui s'en occupe. Mme əl-Mšarqi est une actrice très connue. Elle travaille depuis deux années à une émission à la télé marocaine qui s'appelle " *Alif-Lām* ". Il s'agit d'un programme très simple en dialecte marocain. Elle enseigne la grammaire de la *fuṣḥà* en dialecte marocain. Récemment il y a une autre revue mais ce sont seulement des mots en dialecte, ce n'est pas en dialecte cent pour cent, c'est 20% en dialecte. C'est tout ce qui existe jusqu'à maintenant en dialecte. Bien sûr, il y a des pièces de théâtre, des romans, même de la poésie (seulement *aš-šiʕr al-ḥurr*) en dialecte.

1.10. Quelle est la situation linguistique au Maroc ?
– Il y a beaucoup de dialectes au Maroc, les dialectes du nord sont différents des dialectes du sud, ainsi que les dialectes de l'ouest sont différents des dialectes de l'est. Par exemple, nous, à Tanger, nous prononçons la *qāf* du verbe *qāl*, " il a dit ". Au contraire, dans le centre du pays, comme dans les villes de Casablanca et de Rabat, la *qāf* dévient *g: gāl.* Nous, à Tanger, on n'a pas *gāl.* Nous employons le dialecte dans notre journal seulement dans le but d'aider les gens qui ne sont pas très cultivés à accéder plus facilement à la lecture. Mais, à notre avis, la *fuṣḥà* garde et gardera toujours son rôle de prestige. Elle est la langue du Coran, en général la langue des musulmans pour le monde entier. La *fuṣḥà* est la langue sainte. A même temps, je ne comprends pas ceux qui méprisent les dialectes, ce sont quand même des expressions de notre bagage culturel.

1.11. Comment diffusez-vous votre journal ? Où peut-on le trouver ? Est-il cantonné à la région de Tanger ?
– *Ḫbār blādna* est distribuée en général partout au Maroc. Quiconque peut le trouver facilement auprès des sièges de l'Union Nationale des Femmes Marocaines, aux centres culturels où sont prévus des cours de dialecte marocain, mais on ne peut pas les acheter aux kiosques à journaux, dans les librairies, ou bien aux marchés, sauf dans la ville de Tanger. Il y a des centres de l'Union Nationale des Femmes Marocaines partout au Maroc. Les frais de distribution sont tous à la charge de Mme Elena Prentice. On peut même demander de recevoir des exemplaires à domicile. L'idée principale de Mme Elena Prentice est " la joie de la lecture ". Son objectif est celui de faire naître dans l'esprit des gens l'enthousiasme pour la lecture et *Ḫbār blādna* est une occasion précieuse pour atteindre ce but. Peut-être, la télé, Internet et le cinéma détournent les gens du livre. Et nous visons à faire découvrir de nouveau le plaisir de la lecture. Pourquoi notre revue est-t-elle gratuite ? Parce que nous voulons arriver jusqu'à la maison du plus pauvre, celui qui ne possède pas un dirham. Comment peut-on demander de l'argent à un individu qui n'a aucun moyen pour manger ? Mme Elena voudrait offrir une possibilité.

1.12. Combien de personnes travaillent dans *Ḫbār blādna* et combien de lecteurs avez-vous en général ?
– Nous sommes presque dix-onze à travailler ensemble dans le journal. En ce qui concerne le nombre des lecteurs, il y en a pas mal. Il y en a des milliers. Parce que, tu sais, avant les exemplaires imprimés étaient quatre mille, maintenant six mille par semaine. Donc, six mille journaux... et rien ne reste.

1.13. Y a-t-il beaucoup de lecteurs qui vous écrivent ? La plupart, ce sont des femmes ou des hommes ? Quel est leur âge ? Font-ils des critiques ou des encouragements ?
– Il y a des hommes et des femmes, plus au moins en même nombre. Les hommes, ou plutôt les garçons nous envoient *šiʕr,* des vers de poésie ou bien de brefs articles où ils critiquent la société. La plupart des femmes nous écrivent pour demander des conseils sur la santé, l'alimentation et le maquillage. Mais il y en a vraiment beaucoup qui éprouvent de la honte, qui voudraient nous écrire mais n'ont pas le courage de le faire. D'ailleurs c'est très difficile d'écrire en dialecte, le dialecte on le parle, rarement on l'écrit. Moi, personnellement, mais c'est une exception, je l'écris depuis sept ans car je suis professeur d'arabe dialectal marocain au Centre Culturel Espagnol.

1.14. Quelle est la situation des femmes à Tanger ? Et au Maroc en général ?
– Ça marche, grâce à Dieu. La situation avance de plus en plus. Avant, il y a avait un très faible pourcentage de femmes capables de lire et écrire. De nos jours, par contre, les femmes se sont émancipées, elles ne veulent pas rester en marge de la société, elles peuvent choisir le parcours de leur vie. Elles s'inscrivent aux centres culturels pour suivre des cours. Même Sa Majesté le Roi Mohammed VI a récemment établi dans les écoles des cours gratuits pour lutter contre l'analphabétisme. C'est la situation que je peux constater à Tanger. Et dans les autres villes marocaines, la situation est presque pareille. Une campagne contre l'analphabétisme est en cours au Maroc, afin que la condition des femmes d'aujourd'hui soit différente par rapport aux générations précédentes. Autrefois, les femmes étaient pour la plupart analphabètes et n'étaient pas capables d'aider leurs enfants. Mais la situation dans les campagnes est tout à fait différente : la femme de la campagne continue à ne pas avoir conscience de son rôle et de son identité. Nous visons à lui apprendre à lire et à écrire afin qu'elle puisse prendre conscience d'elle-même, parce que, comment les français le disent, il n'est jamais trop tard. Il ne faudrait pas dire " Je suis trop vieille ; je n'ai plus le temps d'apprendre ; le temps est passé ", etc. Non ! La porte de la culture et de la science n'a pas de limites, elle est infinie. Il faut toujours apprendre et apprendre, jusqu'à la mort, jusqu'au dernier jour, jusqu'au dernier soupir. Zakarīya Tāmer et Muḥammad Šukri seraient des exemples à suivre. Au début, ils vivaient des situations très difficiles, ils ne pouvaient ni lire ni écrire. Mais, ensuite, après avoir appris à lire et à écrire, à surmonter leurs difficultés, ils ont fait éclater leur esprit créateur.

1.15. Quels sont les problèmes majeurs auxquels les femmes marocaines doivent faire face ?
– Avant tout, c'est le manque de conscience de soi, une femme éduque ses enfants sans avoir aucun critère précis auquel se référer. A travers notre journal, on essaie de lui donner des points de repère en ce qui concerne les rapports entre la mère et ses enfants. Malheureusement la plupart des femmes dans notre pays ne sait pas comment se conduire dans la société, comment se conduire avec ses enfants. Il y a une très grande différence entre la femme " ignorante ", " analphabète " *(l-ʔəmmīya)* et la femme " consciente " *(l-wāʕīya)* : la femme ignorante se sent toujours inférieure, anéantie sans un homme à son côté. De son point de vue, sa vie est la maison, l'accouchement. Mais la femme aussi peut donner, elle pourrait faire autant de choses que l'homme, ou plus. On doit aider cette femme.

1.16. Quelles sont les régions de votre pays où les femmes trouvent le plus de difficultés ?
– Sans aucun doute, c'est la campagne. Les gens sont analphabètes, n'ont pas de possibilités, ou même leurs enfants trouvent beaucoup d'obstacles. Les écoles sont loin, les hôpitaux ne sont pas proches.... Si on ne résout pas les problèmes du *rīf*, la femme aura toujours de graves problèmes. La femme de la campagne travaille comme un homme, elle laboure les champs, etc.... et elle s'occupe des enfants. Elle fait tout ce que fait l'homme, et en plus, il y a les enfants par-dessus le marché. C'est un autre univers par rapport aux femmes de la ville.

1.17. Quelle est, à votre avis, la situation de la femme du Maroc par rapport à la situation des femmes dans les autres pays arabes ?

– La situation des femmes marocaines, en général, est en train de s'améliorer par rapport aux autres pays. Au Maroc, à la femme sont reconnus des droits qui n'existent pas dans d'autres pays. Au Maroc, les femmes sont représentées au Parlement, dans les Ministères, elles travaillent dans les Administrations Publiques. Elles ont les mêmes opportunités qu'un homme. Elles travaillent à côté de l'homme dans n'importe quel domaine.

1.18 Qu'est-ce que pensent, en général, les femmes marocaines à propos de leurs sœurs étrangères ? Et quel est votre avis, Mme Zhūr ?

– En général, les femmes marocaines pensent que leurs homologues occidentales ont plus de liberté : liberté en ce qui concerne la façon de s'habiller, de manger, de se conduire, etc. Liberté, dans le sens général du mot. La femme marocaine se sent toujours " enchaînée ". Mais, moi, personnellement, je ne suis pas d'accord. Selon moi, c'est exactement le contraire. La femme marocaine, et la femme musulmane, en général, ne sont pas " enchaînées ". L'Islam donne aux femmes la liberté depuis plusieurs siècles. Le problème est comment gérer cette liberté. Les marocaines se sentent " enchaînées " parce qu'avant le mariage leur liberté est dans les mains de leur père, avec le mariage leur liberté " passe " dans les mains de leur mari. Mais cela n'est pas vrai à cent pour cent. Il faudrait renverser le point de vue. Les parents protègent leurs enfants, ce n'est pas une prison, c'est une protection. Après le mariage, c'est le rôle du mari. C'est lui qui doit protéger sa femme et ses enfants. La liberté n'est pas faire ce qu'on veut et cela suffit ! Non, la liberté est la prise de conscience.

2. Textes.

2.1. *l-luġa.*

kull luġa ka-ṭʕīš, ka-ṭṭġəyyər w-ka-ṭṭəwwər dīma mʕa l-wəqṭ. kəlmāṭ ždād ka-ybānu w-kəlmāṭ ẖʷrīn ka-yṭṭənsāw. l-luġa hīya b-ḥāl əl-mrāya. mrāya dyāl əl-makāṭīb əl-məddāẖla f-wāḥd əl-mərḥāla. mrāya dyāl ṭ-ṭaqāfāt w-əl-ḥaḍārāṭ əl-məddāẖla f-wāḥd əl-mərḥāla.- lli ka-yẖəṣṣəṣ f-əl-bəḥṭ f-əl-kəlmāṭ w-lā l-ḥubb əl-ʕādi dyāl əl-faṛansiyya, lli ka-ybġi yqalləb ʕla s-sərr d-əl-kəlmāṭ, ka-ylqāw l-ʕalāqa l-ʕamīqa lli ka-ṭəžmaʕ l-ʕālam l-frānkufūni w-l-ʕālam əl-ʕarabi.

Būṭrūs Būṭrūs Ġāli, l-kāṭib l-ʕām dyāl əl-munəḍḍāma l-ʕālamiyya lə-l-frānkufūniyya.

" La langue ".

Chaque langue existe, change, se développe avec le temps. Mots nouveaux sont construits, d'autres sont oubliés. La langue est comme un miroir. Le miroir des destinées qui s'interpénètrent dans une période. Le miroir des cultures et des civilisations qui s'interpénètrent dans un moment donné. Celui qui se consacre à la recherche, aux mots, et non à l'amour habituel pour la langue française et celui qui veut découvrir le secret des mots, trouvent l'union profonde qui lie le monde francophone au monde arabe.

Boutrous Boutrous Ghali, Secrétaire Général de l'Organisation Mondiale pour la Francophonie. (*H̱bār blādna*, le vendredi 29 août 2003, page 2).

2.2. *Ṭanža : l-ʔaṭfāl lli f-wəḍʕīya ṣʕība.*

əl-wīkānd l-fāyṭ, nəḍḍmāṭ žamʕīyaṭ ṭ-ṭaḍāmun l-musāʕadaṭ l-ʔaṭfāl f-wəḍʕīya ṣʕība, hīya w-əl-munəḍḍāma l-ʕālamīya l-riʕāyaṭ ṭ-ṭufūla l-Yūnīsīf, yūmāyn dyāl d-

dirāsa, l-məwḍūʕ dyālhum : " l-ʔaṭfāl lli f-wəḍʕīya ṣʕība w-l-muʔəssāsāṭ ". f-hād l-yūmāyn ṭṭnāqšāṭ bəzzāf dyāl əl-mawāḍīʕ ka-ṭḫəṣṣ hād əl-ʔaṭfāl, w-ʔəkkdu n-nās lli šārku fīhum ʔənna ṭ-ṭfəl bi-ṭabīʕaṭi l-ḥāl, ḫāṣṣ ṭkūn ʕəndu l-ḥuqūq dyālu kāmla, w-ma ḫāṣṣu yṭḥəkkəm mən ḥəṭṭa ši ḥədd.

ʔayy ṭfəl ʕəndu l-ḥəqq ykūn mʕa ʕāʔilṭu w-ymši l-lə-mḍrāsa, w-yqra w-yṭʕəlləm.

w-kānəṭ ʕurūḍ ʕla hād l-məwḍūʕ w-ʕla ž-žānib l-qānūni lli ka-yḫəṣṣəṣ lə-ḥmāya dyāl l-ʔaṭfāl lli ka-ykūnu f-dāṛ l-yṭāma wəlla lli səmḥu fīhum wāldīhum w-lli ʕəndhum mašākil mʕa l-qānūn.

w-f-hād l-yūmāyn, həḍru n-nās lli kānu mšārkīn w-ḥāḍrīn ʕla l-wasāʔil w-l-ʔimkāniyāṭ lli kāyna dāba f-əd-duwal lə-ḫʷra w-lli ka-ṭəḥmi l-ʔaṭfāl f-wəsṭ əl-muʔəssāsāṭ w-l-ʔaṭfāl lli ka-yhāžru ya f-wəsṭ blādhum ya f-blad ḫʷra.

w-l-ḫubarāʔ ʕṭāw šahādāṭ w-ʕāwdu ʕla ʔaṭfāl f-wəḍʕīya ṣʕība, w-ṭbādlāṭ ṭ-ṭažārib w-b-əl-ḫuṣūṣ ṭ-ṭažārib dyāl lə-sṭiqbāl d-hād l-ʔaṭfāl lli ka-ṭəhṭəmm bīhum bəzzāf d-əl-muʔəssāsāṭ w-ž-žamʕiyāṭ w-ka-ṭḥāwəl ṭʕāwənhum bāš yəržʕu l-lə-ʕāʔilāṭ dyālhum w-yʕīšu məzyān mʕa ḥbābhum.

" Tanger: les enfants en difficulté ".

Le week-end dernier, l'Association de la Solidarité pour l'Aide aux enfants vivant des conditions difficiles et l'Organisation Mondiale pour la Tutelle de l'Enfance UNICEF ont organisé deux journées d'études dont l'objet était : " Les enfants en difficulté et les Organisations ". Pendant ces deux journées, on a beaucoup débattu les problèmes relatifs à ces enfants en difficulté. Les personnes qui y ont participé ont affirmé que chaque enfant doit absolument avoir ses pleins droits et personne n'a le droit de le tyranniser. Chaque enfant doit avoir le droit de vivre avec sa famille et de suivre l'école, d'étudier et d'apprendre... Il y a eu des pétitions à ce sujet et d'un point de vue légal en ce qui concerne la tutelle des enfants en orphelinats ou ayant été abandonnés par leurs parents ou ayant des problèmes avec la loi. Pendant ces journées, les participants ont débattu sur les thèmes relatifs aux moyens et aux possibilités existant actuellement dans les autres pays et sur la protection des enfants à l'intérieur des associations et les enfants qui émigrent au centre de leur pays ou vers un autre pays. Les experts ont donné même des témoignages sur les enfants en difficulté et il y a eu un échange d'expériences, notamment l'expérience de l'accueil de ces enfants qui inquiète beaucoup d'associations et d'institutions. Les experts demandent la collaboration de ces associations afin que les enfants puissent rentrer chez leurs familles et vivre tranquillement avec eux ". (*Ḫbār blādna*, le vendredi 2 mai 2003, page 2).

2.3. *ṭqāfa w-mawāʕīd.*

l-məʕriḍ d-Hnīda l-Ġūli. ḥəṭṭa l-ḫəmsa māy, ka-ṭəʕrəḍ l-fənnāna Hnīda l-Ġūli ṭ-ṭāblūyāṭ dyālha, ʕlāyn ʕəšrīn ṭāblu wəlla lūḥa f-rwāq mənzəh əl-qəṣba f-əṣ-Ṣwīra. hād əl-məʕriḍ ka-ṭəšrəf ʕlīh ž-žamʕīya ṣ-ṣwīrīya " Afāq Nisāʔīya " w-wizāraṭ ṭ-ṭqāfa ".

" Culture et Rendez-vous ".

L'artiste Hnīda l-Ġūli exposera ses tableaux (vingt œuvres environ) jusqu'au cinq mai à la galerie de la terrasse de la Kasbah d'Essaouira. Cette exposition a été organisée sous les auspices de l'Association " Horizons Féminins " d'Essaouira et du Ministère de la Culture.

2.4. *Ṭanža : ṭəkrīm l-əl-fənnān Mḥamməd d-Drīsi, ḷḷāh yrəḥmu.*
ġādi ynḍəm l-maʕhad l-faransi d-əš-šamāl f-Ṭanža wāḥd əl-məʕriḍ fənni hūwa ṭkrīm lə-l-fənnān w-r-rəssām Mḥamməd d-Drīsi, ḷḷāh yrəḥmu. l-məʕriḍ ġādi ybda nhār ṛbʕa māy w-ġādi ybqa lə-ṛbʕa yūnyu ž-žāy f-rwāq Delākrwā, šāriʕ l-Ḥuṛṛīya, Ṭanža.
ndəkrūkum ʔənna r-rəssām Mḥamməd d-Drīsi ṭwəffa f-əl-luwwl dyāl hād əl-ʕām f-Bārīs w-ẖəlla blāṣṭu qəddāš f-əl-fann əṭ-ṭəškīli l-maġribi.

" Hommage à Mḥamməd d-Drīsi".
L'Institut Français du Nord à Tanger organisera une exposition pour rendre hommage au feu artiste et peintre Mḥamməd d-Drīsi. L'exposition est prévue du 4 mai au 4 juin à la Galerie Delacroix, sise Rue de la Liberté, Tanger. Il est à rappeler que le peintre Mḥamməd d-Drīsi est décédé au début de cette année à Paris, laissant une marque considérable dans les arts marocains ".

2.5. *l-mūsīqa l-ʔandalusīya fəqdāṭ ʕAbd r-Raḥmān l-Wāšīri.*
nhār ṭ-ṭlāṭa l-fāyṭa, ṭwəffa l-fənnān ʕAbd r-Raḥmān l-Wāšīri lli kān mən l-fənnāna l-kbār dyāl ṭarab əl-ʔāla. ʕAbd r-Raḥmān l-Wāšīri lli ṭzād f-ʕām wāḥd w-rəbʕīn, kān ṭəlmīd dyāl əš-šīẖ Sīdi Mḥamməd ž-Žʕāydi w-ẖrrīž Dār Mūlāy Ršīd d-əl-Mūsīqa l-ʔandalusīya f-ər-Rbāṭ. w-kān f-fərqaṭ l-ẖəmsa w-ẖəmsīn w-f-əž-žūq l-malaki w-f-əž-žūq d-l-idāʕa w-ṭ-ṭalfaza l-maġribīya. w-kān, ḷḷāh yrəḥmu, ʔəsṭād f-əl-maʕhad l-mūsīqi f-əl-Qṣar lə-Kbīr w-šḥāl ẖdəm mʕa l-marḥūm ʔAḥməd l-Wkīli.

" La musique andalouse a perdu ʕAbd r-Raḥmān l-Wāšīri ".
Le musicien ʕAbd r-Raḥmān l-Wāšīri qui était un des plus grands artistes de musique andalouse est mort mardi dernier. ʕAbd r-Raḥmān l-Wāšīri, né en 1941, a été élève de Sīdi Mḥamməd ž-Žʕāydi, et a complété ses études à l'Ecole de Musique Andalouse " *Dār Mūlāy Ršīd* " à Rabat. Il était membre de l'Orchestre des 55, de l'Orchestre Royale et de l'Orchestre de la Radio et de la Télévision Marocaines. Il était professeur dans l'Académie Musicale du Grand Château et il a collaboré longtemps avec le feu ʔAḥməd l-Wkīli ".

2.6. *d-Dāṛ l-Bīḍa : l-məʕriḍ d-əl-mənḥūṭāṭ w-ṭ-ṭāblūyāṭ.*
kān ġādi ykūn ma bīn səṭṭa w-ʕəšrīn ʔabrīl w-ṭlāṭa māy l-məʕriḍ l-fənni d-əl-mənḥūṭāṭ w-ṭ-ṭāblūyāṭ walla l-lūḥāṭ ṭ-ṭəškīlīya. l-məʕriḍ lli mnəḍḍmīnəh l-ʔiẖwān Ḥamīd w-Luṭfi ġādi ykūn ma bīn ṭlāṭa w-ʕəšra māy f-əl-maqaṛṛ dyāl əl-məndūbīya d-əṭ-ṭaqāfa f-d-Dār l-Bīḍa (šāriʕ n-Nāḍūr ḥda ḥadīqaṭ Lārmīṭāž). hād əl-məʕriḍ ġādi ykūn fīh ši rəbʕa w-ṭlāṭīn ʕamal fənni w-š-šiʕār dyālu : l-ʕalāqa dyāl əṭ-ṭəškīl b-əl-mūsīqa ; məžmūʕaṭ Nās əl-Ġīwān w-ġādi ysīni l-fənnān ʕEmr s-Səyyəd l-kṭāb dyālu : " Klām əl-Ġīwān " lli ġādi yqrāh n-nāqid Ḥamīd ʔEbṭāṭu w-ṣ-ṣaḥafi l-ʔadīb Drīs l-Ḫūri.

" Casablanca : exposition de sculptures et de tableaux ".
L'exposition des sculptures et des tableaux, initialement prévue du 26 avril au 3 mai et organisée par les frères Ḥamīd e Luṭfi a été reportée à la période du 3 au 10 mai dans la Salle de la délégation de la Culture à Casablanca (rue Nador, à côté du Parc l'Ermitage). Cette exposition dont le titre est " Le Rapport entre la Peinture et la Musique : la Troupe *Nās əl-Ġīwān* " sera composée de 34 oeuvres. L'artiste ʕEmr

əs-Səyyəd présentera son livre " Les paroles des Ġīwān " dont quelques pages seront lues par Ḥamīd ʔEbṭāṭu, critique, et Drīs l-Ḫūri, journaliste littéraire ".
(*Ḫbār blādna,* le vendredi 2 mai 2003, page 5).

2.7. *ḥkāyāṭ w-ṣ-ṣəḥḥa.*
lli ʕəndu ṣəḥḥṭu ʕəndu kull ḫīr.
bāš ṭəqḍi ʕla l-qəšra: lə-stiʕmāl l-ḫāriži.
l-ġasūl:
– nġəllīw qzību l-bīr w-myaṭ ġrām mən n-nabāṭ mžəffəf f-līṭru d-əl-ma ṭġəllīh nəṣṣ sāʕa.
– wrāq " bəllūṭ n-nṣāra " f-līṭru d-əl-ma mġəlli.
– nḥuṭṭu f-əl-ma l-mġəlli l-qšūr dyāl l-bəllūṭ w-ṣ-ṣəfṣāf lə-kḥəl w-līṭru d-əl-ma.
– ʕṣīr əl-ḥurrīga ṭ-ṭāyba w-žūž mʕāləq kbār mən zīṭ əl-ḫirwaʕ.

məḥlūl l-ḫəll ḍədd əl-qəšra:
ṭa-nəstʕəmlu mən žūž ḥəṭṭa ṭlāṭa d-əl-mʕāləq mən ḫəll ṭ-ṭəffāḥ w-nəṣṣ līṭru d-əl-ma, ṭa-nḫālṭu l-ḫəll b-əl-ma w-nfəzzgu bīh š-šʕər.

" Contes et Santé ".
Santé passe richesse.
Pour éliminer les pellicules. Usage extérieur.
Le ghassoul :
Laissez bouillir des algues et 100 grammes de plantes sèches dans un litre d'eau, laissez bouillir une demi-heure et, ensuite, filtrez-le.
Feuilles de marronniers dans un litre d'eau bouillie ;
Mettez dans l'eau bouillie l'écorce des glands et des peupliers noirs et un litre d'eau ;
Jus d'ortie et deux cuillérées d'huile de ricin.

La solution du vinaigre contre les pellicules.
Utilisez deux ou trois cuillérées de vinaigre aux pommes et un demi-litre d'eau, mêlez le vinaigre et l'eau, puis, en mouillez vos cheveux.
(*Ḫbār blādna*, le vendredi 2 mai 2003, page 6).

estudios de dialectología
norteafricana y andalusí
7 (2003), pp. 153-163

TRANSCRIPCIÓN AL ÁRABE MARROQUÍ DE MENSAJES DE TELÉFONO MÓVIL[1]

MONTSERRAT BENÍTEZ

1.0. Recientemente han ido surgiendo nuevos medios de comunicación como el teléfono móvil o Internet que, a través de los mensajes de texto o SMS (*short message service*) y el chat o el e-mail, se han convertido ya en canales de comunicación de tanta aceptación que han acabado por desbancar a la tradicional carta o al telegrama, entre otros. El éxito de tales medios de comunicación es, sin duda, la velocidad con la que podemos comunicarnos. Marruecos no está a salvo de ello[2], y los mensajes de texto son uno de los medios más frecuentes de comunicación, principalmente entre los jóvenes.

En este artículo se trata con detenimiento el fenómeno de los mensajes de móvil, su temática, la forma en que se escriben, el tipo de población asidua a esta forma de comunicación y una serie de mensajes cortos inéditos que apoyan y ejemplifican todas estas cuestiones.

1.1. El tamaño de esos textos es reducido por dos razones: en primer lugar, los mensajes de teléfono móvil tienen, hoy por hoy, una limitación de caracteres, por lo que el hablante (en este caso el que escribe, pues no hay que olvidar que estos actos de comunicación se realizan por escrito, aunque simulen una conversación real, dispone de un espacio reducido para comunicar con el oyente (en este caso el que lee); cuando se trata del chat, no existe limitación de espacio pero sí de tiempo. Es decir, los textos deben ser reducidos porque se trata de una conversación en tiempo real, y si el hablante se expresara de la manera en que suele hacerlo por escrito, es decir de manera más reflexionada y que toma más tiempo que el acto oral, el oyente tendría que esperar largo tiempo antes de recibir el mensaje lo que encarecería los costes de la conversación virtual. En resumidas cuentas, el debate no debe ser muy largo y ninguno de los participantes en el acto comunicativo debe emplear más de lo necesario para un mensaje conciso.

---

[1] Este trabajo fue presentado, de forma resumida, durante una jornada de estudios bajo el tema: "La arabización y la Universidad marroquí" que tuvo lugar el 25 de marzo de 2004 durante la "Semana de la Ciencia" en la Facultad de Letras y Ciencias Humanas de la Universidad Sais de Fez. En esta ocasión, se presenta el trabajo completo en su versión española.

[2] Acerca de esto véase: Caubet, "Sms dans l'arabe marocain", pp. 246-270.

Los temas más frecuentes son de carácter íntimo, tratan de sentimientos, citas, felicitaciones en ocasiones festivas, etc. Tal intimidad da lugar a un lenguaje coloquial, desenfadado, en ocasiones incluso vulgar, que no es el mismo que se utiliza en público.

Además de la limitación de espacio o de tiempo, existe otra característica en estos textos: se trata de la frecuente inclusión de préstamos de lenguas extranjeras, principalmente del francés pero también del español o del inglés[3].

1.2. Los textos que aquí presento se recopilaron a lo largo del año 2003, aprovechando mi estancia en Marruecos en calidad de lectora de español en la Universidad de Agadir, y abusando de la confianza en mi depositada y de la amistad que me unía a los informantes que participan en este trabajo[4]. En todos los casos se trata de mensajes que ellos han ido recibiendo o enviando y que, posteriormente, han tenido la amabilidad de darme para que yo pudiera utilizarlos aquí.

Con respecto a los informantes, cabe destacar aquí que todos ellos están, lógicamente, alfabetizados y tienen un nivel medio de formación de Bachillerato; en algún caso poseen titulación universitaria, por lo que todos ellos conocen cuando menos, rudimentos de árabe clásico y francés como lengua extranjera. Sus orígenes son diversos: entre ellos se encuentran tanto arabófonos como berberófonos, pero no se trata aquí de hacer estudio lingüístico de sus hablas, sino simplemente de observar cómo se expresan al utilizar este medio de comunicación tan reciente.

Los rasgos comunes que podemos encontrar en los informantes son el grado de alfabetización, del que ya se ha hablado, la pertenencia a una misma generación (todos ellos entre veinte y treinta años), así como la voluntad de expresarse en árabe incluso si los medios técnicos[5] no lo permiten.

Los objetivos que se pretende alcanzar en este artículo son varios. En primer lugar, analizar las razones por las que se prefiere el árabe en lugar de otra lengua europea. En segundo lugar, estudiar los motivos por los que este fenómeno (el uso del árabe) se produzca casi en exclusividad entre jóvenes pues curiosamente no se han encontrado textos de este tipo en miembros de otras generaciones, que al parecer prefieren usar otras lenguas. Por último, como ya se ha mencionado, dejar constancia de este hecho antes de su desaparición[6].

2.0. A continuación reproduzco algunos ejemplos de este fenómeno tan particular; en primer lugar el mensaje se transcribe por escrito tal como se recibiría en la pantalla del

---

[3] Sobre cambio de código y préstamos: Boumans/ Caubet, "Modelling intrasentential code-switching...", pp. 113-180.

[4] Agradezco particularmente aquí la colaboración de mis informantes y amigos, los cuales estaban todos al corriente de la realización de este artículo.

[5] Me refiero a los teclados de móviles y ordenadores, en su mayoría en caracteres latinos.

[6] Este temor no es infundado puesto que una de las compañías de telefonía móvil existente en Marruecos, más concretamente *Meditel*, ha sacado al mercado recientemente aparatos móviles con teclados de doble opción, caracteres latinos y árabes, cosa que existía ya en los teclados de ordenador.

ordenador o del teléfono, luego se transcribe en un sistema científico[7] y finalmente se da una traducción del mensaje.

2.1. Mensaje 1[8].

Salut ca va? Sana saida okantmna tkon bikhir widkhel 3lik had l3am bmatmniti nchalah, smeh lia kent bit ntasl bikwalakin tsalat lia lacart yalah 3ndi bach nsift lik msg, sana saida hta ntasl bik, bey thla frask.

Transcripción: salut, ça va?[9] *sāna sʕīda w-kā-nᵊtmᵊnna tkūn*[10] *bī-xīr w-yĭdxəl ʕlīk hād l-ʕām b-ma tmᵊnnīti nšāḷḷāh, sməḥ lĭyya kənt bīt ntāṣᵊl bīk wālākīn tsālāt lĭyya* la carte[11] *yāḷḷāh ʕəndi bāš nṣīfəṭ līk* m[es]s[a]g[e], *sāna sʕīda ḥᵊtta ntāṣᵊl bīk* bye[12] *tḥᵊlla f-ṛāṣᵊk.*

Traducción:Hola, ¿qué tal? Feliz cumpleaños, espero que estés bien y que entre (este año) para ti con lo que deseas, si Dios quiere, lo siento quería llamarte pero se me acabó la tarjeta sólo tengo con que enviarte un mensaje, feliz cumpleaños, hasta que te llame, adiós, cuídate.

2.2. Mensaje 2[13].

Fin osalti?

Transcripción: *fīn wṣălti?*

Traducción: ¿a dónde has llegado? (¿dónde estás?)

2.3. Mensaje 3.

Hi zin diali. Bghit n3ayt lik walakin tele dialk kan makhadamch.

Transcripción: hi[14] *z-zīn dyāli, bġīt nʕăyyᵊṭ līk wālākīn* tele[15] *dyālᵊk kān mā-xăddām-š.*

---

[7] He optado por el sistema de transcripción habitual en esta revista, respetando las particularidades dialectales que se reflejan a través de los mensajes recogidos en el transcurso de mi investigación, como es el caso de la diptongación o su ausencia y del vocalismo, o de *bġīt* y su variante *bīt*. Acerca de los fonemas del árabe marroquí cf. Caubet, *L'arabe marocain* y Harrell, *Reference Grammar*.

[8] Los mensaje 1 y 4 pertenecen al mismo informante, se trata de una mujer, de 24 años, alfabetizada y de origen bereber, más concretamente de la región del Sous. Los rasgos de su dialecto son de tipo hilalí.

[9] Del francés.

[10] La /o/ refleja tanto /u/ como /o/ en los casos en los que es alófono de /u/. Probablemente transcriba "tkon", en lugar de "tkun" para respetar la pronunciación del árabe y evitar la pronunciación francesa de /u/.

[11] Del francés, hace referencia a las tarjetas de prepago que utilizan las compañías de telefonía móvil.

[12] Del inglés *good bye* o simplemente *bye*: "adiós".

[13] Los mensajes 2, 3, 5, 8, 9 y 10 pertenecen al mismo informante que es varón, treinta años y alfabetizado. Proviene de la región de Azilal y es de origen bereber, pero está arabizado.

Traducción: hola guapa. Quise llamarte pero tu teléfono no funcionaba.

2.4. Mensaje 4.

Salut mimo ca va?kidazt l3otla? kantmna tkon bikhir, frask wash tohchtek bzaf walakin...
Transcripción: salut mimo[16], ça va? *kī-dāẓᵊt l-ʕŏṭḷa? kā-nᵊtmᵊnna tkūn bī-xīr, f-ṛāṣᵊk*[17] *w-āš twŏḥḥᵊštək bᵊzzāf wālākīn...*
Traducción: hola Mimo, ¿qué tal? ¿cómo pasaste las vacaciones? Espero que bien, que lo sepas, te echo mucho de menos, pero...

2.5. Mensaje 5.

Fayn kayna? Ba9ya fil 7ammam? Saliti ola laa?
Transcripción:
fāyn kāyna? bāqya fĭ-l-ḥămmām?[18] *sālīti wŭlla la?*
Traducción: ¿Dónde estás? ¿(Estás) todavía en el baño turco?¿Terminaste o no?

2.6. Mensaje 6[19].

Ramadan mubarak sa3id
Transcripción: *ṛāmāḍān mūbāṛăk sʕīd*
Traducción: feliz ramadán sagrado

2.7. Mensaje 7.

Fayncom.com[20]
Transcripción: *fāyn-kŭm.*com
Traducción: ¿dónde estáis?.com

---

[14] Del inglés *hi.*

[15] Probablemente haya abreviado del español porque en francés lo hubiera hecho con la palabra "phone" y me consta que el informante conoce y usa la lengua española con frecuencia.

[16] Abreviatura cariñosa de algún nombre masculino.

[17] La expresión *f-ṛāṣᵊk* seguido del interrogativo podría equivaler a nuestro "¿Sabes que....?" o "¡qué lo sepas....!".

[18] La /ĭ/ que no tiene el árabe dialectal puede ser influenciaa del árabe clásico. Esta vocal aparece en todos los mensajes de este informante (al que mencionamos en la nota 13).

[19] Los mensajes 6 y 7 corresponden al mismo informante, en este caso se trata de un varón de 20 años, alfabetizado y de origen bereber, de la región del Sous que, como en el caso anterior también está arabizado.

[20] *Fayncom.com*: Este mensaje es en realidad un juego de palabras. La segunda parte del mensaje reproduce la última parte de una dirección web, sirva de ejemplo *www.yahoo.com*, juega con el pronombre de segunda persona del plural *-kum.*

2.8. Mensaje 8.

Nta fi dar? Ana jay daba
Transcripción: *nta fi-ḍ-ḍāṛ? āna žāy dāba.*
Traducción: ¿estás en casa?, voy ahora.

2.9. Mensaje 9.

Wakha 3la tasiltak[21]*, fayn had laghbour?*
Transcripción: *wāxxa ʕla tāṣīltăk, fāyn hād lă-ġbūr?*
Traducción: verán los tuyos ¿Dónde [estuviste en] esta ausencia?

2.10. Mensaje 10.

Hi kbida. Faynak? twahashtak bzaaaaf al jaib diali
Transcripción: hi[22] *kbĭyyda*[23]*, fāynăk? twăḥḥăštăk bᵊzzāāāāf a-l-xāyb dyāli.*
Traducción: hola cariñito, ¿dónde estás? Te echo mucho de menos "mi fealdad".

2.11. Mensaje 11[24].

Naasti owla baqui.
Transcripción: *nʕăsti wŭlla bāqi*
Traducción: te has dormido o todavía (no).

2.12. Mensaje 12[25].

La ba9i 7it tana9ra wa7d l'ktab ou khasni n'kamlou had lila, choukran ou ahlam sa3ida.
Transcripción: *la, bāqi ḥīt tā-năqṛa wāḥd lᵊ-ktāb w-xăṣṣni nkămmlū(h) hād l-līla, šŭkrān w ăḥlām sʕīda.*
Traducción: todavía no, porque [tengo] que leer un libro y necesito terminarlo esta noche. Gracias y felices sueños.

---

[21] Esta expresión *wakha 3la tasiltak* se utiliza en tono de amenaza pero en contexto cariñoso y hace referencia a la familia. Sobre *tāṣīltăk* véase Colin: *Dictionnaire*, vol. 4, pág. 18.

[22] Del inglés.

[23] Diminutivo de *kebda* "hígado". En la cultura árabe el hígado es el órgano en el que reside el amor por lo tanto correspondería a "corazoncito", "cariñito", etc.

[24] Los mensajes 11 y 13 corresponden a una mujer de 25 años, alfabetizada, nacida en la ciudad de Agadir y de origen árabe.

[25] Los mensajes 12 y 14 son respectivamente la respuesta a los mensajes 11 y 13, el origen de este informante es desconocido.

2.13. Mensaje 13.

Wach ratji owla mazal
Transcripción:*w-āš ġa tži wŭlla mā-zāl.*
Traducción: vas a venir o todavía no

2.14. Mensaje 14.

Hani ranji m'n hna 15 min matkhrjouch t'sanawni rah maradich nt3atl.
Transcripción: *hāni ġa nži mᵊn hna* 15 min. *mā-txəržū-š tsănnāwni ṛāh mā-ġādī-š nᵊtʕăṭṭᵊl.*
Traducción: Heme aquí, iré de ahora a quince minutos no salgáis, esperadme no voy a tardar.

3.0. Con los ejemplos anteriores sólo se pretende observar ese sistema de transcripción "popular", ver de qué manera es utilizado, y descubrir las convenciones grafémicas que lo hacen funcionar y las razones por las que se emplea.

3.1. En principio, los grafemas vocálicos se transcriben de la forma siguiente:

a: abierta y central.
e: vocal breve.
i: cerrada y anterior.
u: cerrada y posterior.
ou: larga cerrada y posterior.

3.2. Semiconsonates: *o* y *w*; *i* e *y*, que se usan de manera indistinta como vemos en los ejemplos *wach* en el mensaje 2.13 o *osalti* del mensaje 2.2 y *faynak* o *jaib* ambas en el mensaje 2.10.
La forma de escribir los diptongos también es diversa: *-ai*, *-ay* como en *jaib* (2.10)[26], *jay* (2.8); *-ia*; *-ya* como ocurre en *diali* (2.3) y *ba9ya* (2.5.); *-wa* como ocurre en *twahashtak* (2.10). Probablemente también exista el diptongo *-oa,* que por el momento no se ha encontrado en ningún ejemplo. También encontramos casos de monoptongación *tohchtek* en el mensaje 2.4 o *zin* en el mensaje 2.3, dependiendo de si el dialecto del emisor reduce o no los diptongos.

3.3. Grafemas consonánticos.

b: representa la oclusiva bilabial sonora [b] por ejemplo *baqui* (2.11), *kbida*, (2.10) *mubarak* (2.6.), entre otros.

---

[26] Véase también la nota 18, relativa al grafema *j*.

c: representa la oclusiva postpalatal sorda [k][27].

ch: representa la chicheante sorda [š]. Ejemplos: *maradich* (2.14) *tohchtek* (2.4).

d: representa la oclusiva dental sonora [d] *widkhel* (2.1) *3ndi* (2.1) *diali* (2.3) entre otros ejemplos, y la oclusiva dental sonora faringalizada [ḍ], ejemplos: *ramadan* (2.6).

f: representa la fricativa labiodental sorda [f], ejemplos: *faynak* (2.10), *bzaf* (2.4).

gh: representa la fricativa velar sonora [ġ], ejemplos: *laghbour* (2.9), *bghit* (2.3).

h: representa la fricativa glotal [h], por ejemplo *had* (2.12) y la fricativa faringal sorda [ḥ] *tohchtek* (2.4).

j: representa la chicheante sonora [ž] *ranji* o *matkhrjouch* (2.14) y la fricativa velar sorda [x][28].

k: representa la oclusiva postpalatal sorda [k], ejemplos: *kayna* (2.5.), *mubarak* (2.6) entre otros.

kh: representa la fricativa velar sorda [x] ejemplos: *widkhel* (2.1), *matkhrjouch* (2.14), etc.

l: representa la lateral [l] como en los casos *mazal* (2.14) *kamlou* (2.12) entre otros y la lateral faringalizada [ḷ] en *yalah* (2.1).

m: representa la nasal bilabial [m], ejemplos: *mubarak* (2.6), *matkhrjouch* (2.14), *n'kamlou* (2.12).

n: representa la nasal dental [n]: *3ndi* (2.1.), *walakin* (2.4), *ramadan* (2.6) *t'sanawni* (2.14).

r: representa la vibrante [r] como se ve en los ejemplos *laghbour* (2.9), *matkhrjouch* (2.14), entre otros.

s: representa la sibilante sorda [s] como en *sana* (2.1), *t'sanawni* (2.14) y la sibilante sorda faringalizada [ṣ] como ocurre en *ntasl* o *tsalat* (ambas en 2.1).

sh: representa la chicheante sorda [š]: *wash* (2.4) o *twahashtak* (2.10), quizá por influencia del inglés.

t: representa la oclusiva dental sorda [t]: *7it* o *matkhrjouch* (2.14) y la oclusiva dental sorda faringalizada [ṭ][29] como en la palabra *tohchtek* (2.4).

w: representa la semiconsonante bilabial[30], como se ve más arriba.

y: representa la semiconsonante prepalatal[31].

---

[27] Sólo aparece en el mensaje 2.7, en el juego de palabras *fayncom.com* que ya había señalado anteriormente por lo que pienso que se trata de una excepción.

[28] Caso particular ya que el uso del grafema *j* como fricativa velar sorda, que aparece en el mensaje 2.10, puede deberse a que el informante conoce la lengua española y su ortografía, por lo que habría que considerarlo como una excepción.

[29] Podría también representar a la fricativa interdental sorda, pero no se ha encontrado ningún ejemplo.

[30] Este grafema alterna con el grafema *o* que se utiliza en el mensaje 2.6 exactamente en el mismo contexto que la semiconsonante *w*.

z: representa la sibilante sonora [z]; es el caso de *mazal* (2.14).

3: representa la oclusiva faringal sonora [ʕ] como se ve en los siguientes ejemplos: *3ndi* (2.1.), *nt3atl* (2.14). A veces también se usa la duplicación de la vocal como se constata en *naasti* (2.11)

7: representa la fricativa faringal sorda [ḥ], valgan de ejemplo: *7ammam* (2.5) *7it* (2.14).

9: representa la oclusiva velar sorda [q], como ocurre en *ba9ya* (2.5), por ejemplo.

3.4. El sistema de transcripción utilizado en los mensajes telefónicos aquí recogidos es eminentemente fonético porque se distinguen los distintos alófonos, especialmente en el vocalismo breve, tal como vemos en palabras como *7ammam*, *twahashtak*, *osalti*, *com*, etc. Ésta puede ser la razón por la que no haya encontrado el grafema *g*, que representaría la oclusiva velar sonora [g] y que nuestros informantes no realizan.

No hay rasgos específicos que señalen la cantidad vocálica, salvo en el caso de *-ou* que suele reflejar [u:][32]; por ejemplo *matkhrjouch* en el mensaje 2.14 Sin embargo, hay un caso particular: la duplicación vocálica como *laa* en el mensaje 2.5 o la palabra *bzaaaaf* en el mensaje 2.10. En estos casos todo parece indicar que además de reflejar una vocal larga [a:] también se pretende destacar una entonación especialmente afectiva o de impaciencia.

Por otro lado, y debido tanto al desconocimiento de un sistema de transcripción más científico como a las condiciones técnicas de transcripción (no hay que olvidar que el teclado de un teléfono móvil se limita a caracteres del alfabeto latino), es imposible encontrar los grafemas correspondientes a fonemas faringales (oclusiva faringal sonora /ʕ/, fricativa faringal sorda /ḥ/), algunos velares (fricativa velar sonora /ġ/) y los faringalizados (oclusiva dental sorda faringalizada /ṭ/, oclusiva dental sonora faringalizada /ḍ/, sibilante sorda faringalizada /ṣ/, etc.).

De hecho, no se encuentran diferencias entre los grafemas empleados para los fonemas faringalizados y para los no faringalizados, *s*, *t* y *d* se usan en ambos casos, siendo el contexto el que permite al lector descartar entre ambos por ejemplo, *saliti- sa3id* [ṣ/s], *ramadan/daba* [ḍ/d] o *twahashtak* [ṭ/t].

Es digno de resaltar el curioso uso de números (3, 9 y 7) para sustituir algunos de los grafemas inexistentes en lenguas latinas como /ʕ/ (oclusiva faringal sonora), /q/ (oclusiva velar sorda) y /ḥ/ (fricativa faringal sorda), respectivamente.

En el caso de *3* y *9* puede que la creación de ambos símbolos haya sido provocada por similitud del número con el grafema árabe para *ʕayn* y *qāf*. En el primer caso el grafema corresponde a la letra árabe invertida hacia la derecha y en el segundo corresponde a la letra árabe en posición vertical. La solución tomada en el caso del grafema /q/ es especialmente llamativa puesto que podría haberse optado por las formas tradicionales *k* o *q*, que suelen utilizarse de manera indistinta en transcripciones de tipo administrativo y

---

[31] En ocasiones, el grafema *i* se usa en lugar de la semiconsonante *y*, tal como puede verse en los mensajes 2.2. y 2.10.

[32] Sólo se ha encontrado un caso en el que *-ou* no refleja cantidad vocálica, se trata de *choukran* en el mensaje 12 y que puede corresponder a la entonación.

normalmente acompañadas por su correspondiente grafía en árabe[33]. En mi opinión, el uso del número 9 intenta evitar las confusiones que la alternancia de los grafemas [k] o [q] podría provocar.

En cuanto al grafema *7*, su origen puede encontrarse en el hecho de que la forma de la letra árabe *ḥāʔ* es algo similar a la del número siete (7). Puede observarse que alterna con el grafema *h* como en *twahashtak*, *hta* o *7ammam*. Esto puede ser debido a que el uso de este grafema no esté todavía lo suficientemente fijado: esto señala cierta falta de coherencia en el sistema de transcripción utilizado.

Otro rasgo de este sistema es el uso de dígrafos como en el caso del fonema /x/ sustituido por *kh* y /ġ/ sustituido por *gh*; ambos se encuentra en sistemas tradicionales de transcripción en textos de época colonial de origen francés. Valgan de ejemplo los paneles indicadores de carretera, seguramente sea esta la razón por la que se utilizan los dígrafos en este sistema.

4. Este sistema de transcripción ha sido difundido principalmente a través del uso, tanto en los teléfonos móviles y en el chat[34], como por medio de la televisión, concretamente las cadenas árabes por satélite que se dedican a la emisión de videos de música árabe a la moda, y tienen gran aceptación entre los jóvenes, no sólo marroquíes, sino de todos los países arabófonos, por lo que se han convertido en un punto más de encuentro, de intercambio y de relaciones.

Las razones por las que es sólo este segmento de la población el que emplea el método de trascripción del que hablo, son principalmente dos. En primer lugar, porque la comunicación se produce a través de nuevas tecnologías. Es cierto que tanto el Internet como el teléfono móvil no son usados exclusivamente por jóvenes, sin embargo son ellos quienes dominan estas prácticas. En segundo lugar, el hecho de que estos mensajes se escriban en caracteres latinos y con las innovaciones[35] que ya se señalaron, resulta trasgresor, quizá irrespetuoso, y choca con capas adultas de la sociedad, que suelen ser más conservadoras.

En cuanto a las prácticas de habla que aquí se exponen, se trata de la lengua árabe dialectal. La pregunta que se plantea a partir de aquí es: si todos los individuos están alfabetizados, razón por la cual se sabe que pueden utilizar el francés, por qué crear todo un sistema diferente de transcripción del árabe, con todas las dificultades técnicas que ello implica. A esta pregunta todos los informantes han contestado de la siguiente manera: "Prefiero utilizar la lengua árabe porque es más fácil para mí y porque es mi lengua"[36] (la expresión "es mi lengua", ha sido a veces sustituida por "es la lengua de mi país"; "me gusta más" o "es la lengua de mis padres").

---

[33] Es el caso de apellidos como Yakoubi o Yaqoubi (= Yăʕqūbī).

[34] Sobre el uso del chat puede verse: Babassi, "Communauté 'virtuelle' franco-arabe", pp.271-285, Khalaf Sakarna, "The Englo-Arabic", pp. 1-25.

[35] Ver supra 3.4.

[36] Mi cargo de lectora de español en la Universidad de Agadir durante los años 2001-2004, me permitió estar en contacto con la población que mayoritariamente utiliza este sistema y poder realizar encuestas acerca de este asunto y del uso de la lengua árabe.

La primera de las respuestas "es más fácil" denota cierta inseguridad del dominio de la lengua francesa, esto se justifica a través de la arabización, puesto que la población encuestada ha sido ya producto de un sistema educativo arabizado, en el que la lengua francesa ya no es una lengua familiar, cotidiana, sino una lengua extranjera, así impartida en el sistema educativo. En relación con la inseguridad de expresarse en otra lengua, debo hablar de la temática de los mensajes. Como se dijo anteriormente, son íntimos, relativos a los sentimientos, las citas, la complicidad de la amistad, etc., para expresarse en estos término los interlocutores deben estar seguros de que el código empleado es bien conocido por ambos, para evitar interferencias, malentendidos y provocar que el único inconveniente sea la autocensura del pudor.

La segunda respuesta, "es mi lengua" y sus variantes, coincide con las afirmaciones de los estudios de sociolingüística que demuestran una mayor valoración de la lengua árabe en los últimos años[37].

Así pues, estas razones y el hecho de crear todo un sistema de trascripción, con las dificultades que esto implica, hace pensar seriamente que tanto emisor como receptor tienen el deseo de comunicarse en una lengua propia, dominada y querida, como es el caso de la lengua árabe[38], considerada como un todo del que el dialectal no sería más que una variante cotidiana de esa lengua.

BIBLIOGRAFÍA

ABASSI, O. (2004); " Peut-on parler d'une communauté 'virtuelle' bilingue franco-arabe 'algeroise' sur l'internet relay chat? ". En: *Parlers jeunes. Ici et là-bas. Pratiques et représentations*. L'Harmattan: Paris, pp. 271-285.

BOUMANS L. et D. CAUBET (2000); "Modelling intrasentential codeswitching: a comparative study of Algerian/French in Algeria and Moroccan/Deutch in the Netherlands". En: Owens, J. (ed.); *Arabic as a Minority Language*. Mouton, de Gruyter: Berlin-New York, pp. 113-180.

CAUBET, D. (1993); *L'arabe marocain*. 2 tomos, Peeters: Paris/Louvain.

CAUBET, D. (2004); "L'intrusion des téléphones portables et des 'sms' dans l'arabe marocain en 2002-2003". En: *Parlers jeunes. Ici et là-bas. Pratiques et représentations*. L'Harmattan: Paris, pp. 246-270.

CAUBET, D., BILLIEZ J., BULOT, Th., LEGLISE I., MILLER C. (eds.), (2004); *Parlers jeunes. Ici et là-bas. Pratiques et représentations*. L'Harmattan: Paris.

---

[37] Gravel, *Multilinguism in Morocco*, El-Gherbi, *Amenagement linguistique*. En el primero de los estudios, cronológicamente hablando, la población encuestada prefiere utilizar otras lenguas, francés, español o inglés (aunque sobre todo la primera de ellas) en su vida cotidiana, cuando escucha música o va al cine. En cuanto al estudio de El-Gherbi, se observa ya la valoración de la que se habla más arriba: los informantes prefieren comunicarse en árabe y usar esa lengua en su vida cotidiana. Estos estudios, y principalmente el último, tienen como población encuestada las mismas generaciones que en este trabajo.

[38] Esta se concibe como un todo, según mis propias encuestas a las que ya hice referencia.

COLIN, G.S.(1993); *Le diccionnaire Colin d'arabe dialectal marocain.* Sous la direction de Z. Iraqui-Sinaceur. 8 vols. Al Manahil, Rabat, en collaboration avec le C.N.R.S., Paris.

EL-GHERBI, M. (1993); *Amenagement linguistique et enseignement du Français au Maroc.* La voix de Meknés: Meknés.

GRAVEL, L.(1979); *A Sociolinguistic Investigation of Multilinguism in Morocco.* Thèse de Doctorat non publiée. Columbia University Teacher's College.

HARRELL, R. (1962); *A short reference Grammar of Moroccan arabic.* Georgetown University Press: Washington, DC.

KHALAF SAKARNA, A.(2004); "The Englo-Arabic language of Young Urban Jordanians: The influence of th Internet, Mobile Phones and TV Satellites". Ponencia en " *Evolutions des parlers urbains arabes, l'impact des mouvements migratoires et des changements sociaux* ", (inédito), Aix en Provence 20-23 octubre-2004. Aix-en-Provence, pp. 1-25.

estudios de dialectología
norteafricana y andalusí
7 (2003), pp. 165-171

ZWEI TEXTE IM ALTSTADT-DIALEKT (T^3) VON TAZA (MAROKKO)

PETER BEHNSTEDT

Eigentlich sollten die hier vorgestellten Texte innerhalb eines Textbandes zum Marokkanisch-Arabischen erscheinen, der als Beiband für einen Sprachatlas von Marokko geplant geplant war. Das Projekt kam jedoch aufgrund widriger Umstände zum Erliegen, so dass ich das von mir bisher in Marokko gesammelte Textmaterial nur „häppchenweise" publizieren kann und will, und ich zunächst einmal mit einem dialektologischen „Leckerbissen" im doppelten Wortsinn beginnen möchte.

Zu den Dialekten von Taza habe ich mich schon in Behnstedt-Benabbou 2002[1] geäussert. Es handelt sich bei dem hier mit Texten vorgestellten Dialekt (T^3) um einen aussterbenden Dialekt, der nur noch von einer Minderheit in Taza gesprochen wird. Es ist nicht auszuschliessen, dass es sich dabei um den Dialekt von Zuwanderern aus einer anderen Gegend handelt, am wahrscheinlichsten ist Fes. Dass der Dialekt, um den es hier geht, existiert, war „eingeweihten" Marokkanisten schon lange bekannt, nur hat ihn keiner beschrieben, und es liegen, meines Wissens, auch keine Textaufnahmen dazu vor. Die vorgelegten Aufnahmen habe ich im Mai 2000 in Taza mit einem ca. 50-jährigen Papierwaren- und Buchhändler in seinem Kiosk aufgenommen, Herrn ᶜAbd əl-Wahhāb. Des öfteren war bei den Aufnahmen und Befragungen sein etwas jüngerer Bruder anwesend, der ähnlich sprach. Die Töchter des Informanten, die ab und zu in den Kiosk kamen, sprachen völlig anders als der Vater. Die Transkription wurde vor Ort mit einem Einheimischen aus Taza durchgegangen. Sie ist einerseits morphophonemisch, wenn ich z.B. Geminaten, die vor Konsonant reduziert werden, schreibe, andererseits allophonisch, indem ich die Allophone von */ə/* wiedergebe, nämlich [a] und [i], bisweilen, wo [o] für /u/ steht auch dieses, sowie die Aussprache des /ū/, die manchmal nach [ö:] oder [ü:] klingt. Was nun das Zäpfchen-r des Dialekts betrifft, so höre ich keinen Unterschied zwischen diesem und einem */ġ/* (Ġayn). In anderen nordmarokkanischen Dialekten, etwa Tetouan, besteht aber ein leichter Unterscheid zwischen den beiden Lauten. Das */t/* ist aspiriert, jedoch nur selten affriziert. Die Reflexe von **q* sind ein sehr energisch artikulierter Kehlkopfverschluss */'/, /'ḫ/, /q/* oder */qḫ/.* Der Sprecher drückt sich des öfteren etwas gewählter aus und verwendet hocharabische Formen, die, da leicht als solche

[1] Behnstedt, P., Benabbou, M.; "Zu den arabischen Dialekten der Gegend von Taza (Nordmarokko)". In: *„Sprich doch mit deinem Knechten aramäisch, wir verstehen es!". 60 Beiträge zur Semitistik. Festschrift für Otto Jastrow zum 60. Geburtstag.* Herausgegeben von Werner Arnold und Hartmut Bobzin. Harrassowitz Verlag. Wiesbaden 2002, pp. 53-72.

erkenntlich, nicht weiter kommentiert werden. Was er von sich gibt, ist allerdings keine Literaturprosa. Die Übersetzung wurde nach Möglichkeit etwas geglättet.

1. Festessen.

1. *ʿaddna žūž aʿyād mūhīmmīn, ʿandna, yā sīdi, l-ʿīd, l-ʿīd əl-'aḍḥa fāš*[2] *kā-ndəbḥu l-kbiyyəš.* 2. *kā-tʿaġf, ən-nās kā-ydəbḥu fəl-*^{a}*ʿyād, fəl-ʿīd.* 3. *w kā-yṣuġġbu*[3] *l-gāṭō, w yṣuġġbu bəzzāf əl-ḥwāyəž.* 3. *əl-mākla? ʿal-ʿīd mā kā-ydīġūš əl-mākla, kā-yṣuġġbu l-gāṭō bəzzāf, gāṭō, ātāy, w əl-ʿāṣēġ, w kā-ydəbḥu l-kəbš, ī!* 4. *w kēyn, kānu n-nās bḥāl dāba t-twāza l-kəbš kā-yṣuġġbu mənnu l-mġōzīya, kēyn šī, dāba mā kā-yṣuġġbūhāš lə-mġōzīya.* 5. *šnīya l-mġōzīya, lli mā kā-yʿaġfhāš?* 6. *kāyən*[4] *lli kā-yṣuġġbu l-əḥmīs, mən əl-ʿīd.* 7. *l-əḥmīs, ā sīdi, lḥam, kā-y'ḥallīwəh w kā-ydīġu hīb*[5] *əl-ʿaṭṭāġīya: kāmūn, əl-'aġlābīya l-əbzāġ. kī smīytu?, əl-, əl-, əl-qṣbōġ, ḥabb kā-ydu''ḥō w ydīġu mʿāh l-əbzāġ.* 8. *w šī kī smīytu? kāmūn, w kā-ydu''ḥō w kā-yxəlltū w kā-yṣuġġbu l-lḥam dəl-ʿīd w kā-yṣuġġbu.* 9. *w kēyn əl-mġōzīya, kā-yṣuġġbu l-mġōzīya, yā sīdi ʿawd bəl-lḥám.* 10. *lḥam w waḥd əl-ʿaṭṭāġīya kā-tətbāʿ f-Tāza l-fō'*[6]. 11. *kā-ybīʿūha l-ʿaššāba, kī hādīk lli smīytha l-mġōzīya.* 12. *fīha ġās əl-ḥānūt, fīha bəzzāf dəl-ḥwāyəž w fīha waḥd əl-, hādīk dəbbānt əl-Hēnd*[7], *w əl-gūza w əl-wagd, šī šwīya dəl-wagd w šī, bəzzāf šī ḥwāyəž xġēn*[8] *əmʿāh.* 13. *w kā-yžībūha, yā sīdi, l-*^{a}*ʿsəl, yṣuġġbūha bəl-*^{a}*ʿsəl, w zbīb kḥal, zbīb kḥal, lā būdda kḥal, mā kēynš mən ġēġ l-əkḥál, mā kā-džīš məzyāna, xəṣṣa tkūn kaḥla.* 14. *əl-lūn dyālha kā-yaʿṭi kḥal, ī!* 15. *w kēyn, sīdi, y'ḥallīwəh məzyān məz-zīt*[5]. 16. *w yimkən txabbaʿha təlt šhōṛ w rəbaʿ šhōṛ, lā mā 'stīhāš bəl-mā, mā tḍēʿš.* 17. *tdīgha fəl-kōnžəlātö:g*[9], *w hādāk mā yiṭrālha wālu.* 18. *w lākīn kā-tṣuġġub fəz-zīt məzyāna, kā-tkūn ḥluwwa ḥluwwa.* 19. *əl-mākla? əl-mākla kēyna bḥāl dāba*[10] *ta'ḥlīdīya.* 20. *kēyna haġġma, haġġma, yṣuġġbūha bəl-kwāġaʿ ntāʿ l-əžžūla, w fā ydīġūha fəl-ʿīd, fəl-ʿīd lə-kbīġ, bəl-kwāġaʿ ntāʿ əl-ḥawli, r-rəžlīn dyālu, žö:ž.* 21. *l-'aġlābīya kā-ydīġu b-žūž rəžlīn w kā-yṣuġġbu z-záġa*[11], *kā-ydu''ḥō w yfəzzgū məzyān w ydu''ḥō w lā yṭiyybū mʿāh w yxəlltū mʿāh šwīyt əz-záġaʿ w šwīyt əl-ḥummuṣ, kā-tkūn məzyāna hiyya.* 22. *hādi t-ta'ḥālīd dyāl, ntāʿ, məl-ʿām əl-ʿām kā-tənṣuġġub hādi.* 23. *kā-yṣuġġbūha məl-ʿām əl-ʿām taqḥġīban, hiyya məl-ʿīd əl-ʿīd.* 24. *kēyn lli kā-yṣuġġbūha šī maġġa bḥāl īla bġāw yṣuġġbūha w ṣāfī mən ġēġ əl-ʿīd.* 25. *kēyn, ā sīdi, w əl-xġēn kēyn ā sīdi, kēyn bəzzāf hāda bḥāl bṣṭēla, kā-yṣuġġbu bṣṭēla, l-əbṣṭēla kā-yṣuġġbūha bəd-džāž.* 26. *kēyn lli kā-ttṣuġġub bəd-džāž, kēyn lli kā-ttṣuġġub bəl-ḥö:t, bəl-kö:gö:vāt*[12], *kēyn lli kā-yṣuġġbūha, kēyn əl-*

---

[2] Wohl aus *fu'āš?* „wann?", das zur Konjunktion „wenn" wurde.

[3] *yṣuġġbu* = „sie machen" ist von J. Heath (*Jewish and Muslim dialects of Moroccan Arabic*, London 2002) nicht erfasst worden, es ist u.a. typisch für den Dialekt der Tsoul.

[4] Lentoform zu normalem *kēyn*.

[5] *hīb* „nur" ist keinem Wörterbuch zum Marokkanisch-Arabischen nachweisbar.

[6] D.h., „im oberen Statdteil von Taza".

[7] „Fliege aus Indien" = „spanische Fliege".

[8] „Andere".

[9] Langes /ö/ nasalisiert, frz. *congélateur*.

[10] „So wie jetzt".

[11] „Weizen".

[12] Französisch *crevettes*.

ḥluwwa w kēyn lli māši ḥluwwa, kēyna l-ʿādīya, məssūsa, māši kēyn l-əḥluwwa kā-yṣuġġbūha bəl-lūz w əd-džāž, w bəd-džāž kā-tkūn ḥluwwa w məssūsa. 27. *kā-yṣuġġbūha bəš-šōġba hādīk, š-šōġba š-šīnwāz w əl-kö:ġö:vāt.* 28. *kēyn lli yṣuġġbūha bḥāl hakda.* 29. *bəzzāf l-āškāl fīha.* 30. *kəyn ā sīdi l-gāṭō, kēyna bḥāl hādīk kaʿb əġzāl, bḥāl mṣuwwaġ bḥāl šhaġ.* 31. *kā-yṣuġġbūha hīb bəl-lūz, šn-āxoġ?* 32. *kēyn ā sīdi, fakkaġni šnū kēyn! fakkaġni nta šnū kēyn!* 33. *āh! əl-bə''ōla!* 34. *əl-bə''ōla, hūma lēzēpīnāġ bəl-fġānsāwīya, kā-yʿayyṭūlha lēzēpīnāġ.* 35. *ḥná l-bə''ōla dyālna b-škəl.* 36. *kā-ttṣuġġub, kā-yišġīw hādāk aġbāṭi*[13]*, hiyya l-bə''ōla l-xaḍġa.* 37. *kā-y'ḥaṭṭʿōha məzyān w kā-ybaxxġōha fəl-mā, iyyāk?* 38. *w kā-yṣuġġbūlha lāṣōṣ*[14] *dyālha b-wáḥədha w ʿād mnī*[15] *kā-yṣuġġbūha kā-ṭṭēb təmma kā-twulli ṭṭēb mən tāwždīt*[16]. 39. *w mnī kā-yḥuṭṭūha kā-ydīġu ʿlīha z-zītūn əl-mġa''ad, tʿaġf əz-zītūn əl-mġa''ad?* 40. *ḥāməḍ hādāk lli ḥāmḍ əz-zītūn.* 41. *hīb lēzēpīnāġ mā fīha ḥᵃtta ši ḥāža.* 42. *kā-yzīdu mʿāha ġēġ šwīyt lāṣōṣ, lāṣōṣ kā-yzīdu mʿāha lāṣōṣ, wəš fhəmti?* 43. *laṣōṣ kā-ydīġūha b-waḥda kā-ṭṭēb b-waḥda w lēzēpīnāġ kā-ysəl'ūha fəl-mā', kā-tbəxxaġ, bḥāl šġul kūskūs.* 44. *kā-ybəxxġōha bḥāl kūskūs, kā-tʿaġf ʿawd kūskūs, hādi, hādi t-ta'ḥālīd.* 45. *āh! kī smīytu? ā, kūskūs kā-tʿaġf ʿawd kā-yətbəxxaġ fəl-mā bəl-fwāġ dyālu, fəl-kūskūsīya, hiyya fīha l-ma'!*[17] 46. *hiyya bəl-mā kā-yətbəxxaġ fō' lāṣōṣ, ʿawd kēyn lli kā-yətbəxxaġ fō' lāṣōṣ.* 47. *ydīġu fīh əz-zbīb w əl-ḥummu:ṣ, w əl-gəġʿa*[18] *w əl-lēft, kda!* 48. *īwa, kūskūs ʿawd nāklu kūskūs, hna kā-ydīġu fīh kā-yṣuġġbu bəl-lḥám.* 49. *kēyn lli kā-yṣuġġbu bəd-džāž w ydīġu fīh ā sīdi l-bəṣla w əz-zbīb w əl-ḥummuṣ.* 50. *kēyn lli kā-ydīġ, kēyn lli kā-ydīġu b-waḥdu z-zbīb.* 51. *w əl-bəṣla w kēyn lli kā-ydīġu l-xōḍāġ.* 52. *əl-xoḍġa fīha l-gəġʿa, əl-gəġʿa, əl-lēft, bəzzāf əl-ḥwāyəž, bāṭāṭa, w kēyn lāṣōṣ w hādāk əl-xoḍġa kā-ṭṭēb b-waḥda*[19] *w kā-yṭiyybūha w əl-kuskus kā-yətbəxxaġ b-waḥdu.* 53. *ta*[20] *kā-ddīġ, kā-ddīġ*[21] *tlāta l-xəṭrāt wulla 'aġbʿa.* 54. *w kā-yṣuġġbu kā-yəftlu, ʿāġf yəftlu? kā-tʿaġf!* 55. *kā-yəftlu, ydīġūlu šwīya fō' əl-mā, baʿḍ əl-xəṭrāt ʿawd kā-ydīġu f-tālta məxṭra.* 56. *kā-ydīġūlu zbīda bāš kā-yṭēb šwīyš məzyān, ta kā-yūžəd*[22]*, yṣuġġbu.*

2. Hochzeit.

1. *əl-ʿəġs? əl-əġs ʿandna hnāya, ʿandna l-ʿəġs wāʿəġ! wāʿəġ! māši bḥāl Ōġobba! Ōġobba sāhəl!* 2. *kēyn əl-ḥāl hādi f-'ḥādīm əz-zāmān wulla dāba?* 3. *wāh! kēyn qḥādīm əz-zamān ā sīdna dāba ž-žāwāž.* 4. *kīfāš kā-ydžuwwžu b-qḥādīm əz-zāmān?* 5. *waš əl-xūṭūba wulla hīb əž-žāwāž, əl-əġs?* 6. *āh! məl-bīdāya!* 7. *mən əl-bīdāya sīdi, b-ḥāl hādi f-qḥādīm əz-zāmān kān əġ-ġāžəl mā kā-yaʿġafš əl-mᵃġá,*

---

[13] = *rbāṭi*, pl. zu *rəbṭa* „Bund".

[14] Französisch *la sauce.*

[15] Aus **mnīn.*

[16] Nach berberischem Muster gebildete Form, „von neuem".

[17] Mit Kürzung des langen /*ā*/.

[18] *gərʿa* „Kürbis" mit /*g*/.

[19] Für das Pronominalsuffix der 3.sg.f. verwendet er häufiger *-a* anstelle von *-ha*. Dies ist Einfluss der anderen Taza-Dialekte.

[20] Aus **ḥatta.*

[21] = *tdīr.*

[22] *wžəd, yūžəd* „fertig werden, sein", und nicht „gefunden werden"!

mnī kā-yəxṭubha mā kēynš yəxṭubha. 8. *kā-təmši mmāh, əl-ʿā'ila, hīb ən-nsá, hīb əl-mmāyn*[23], *w mmāh w xtu w ḥbābu, māši ġ-ġāžəl kā-yimši, əġ-ġāžəl b-waḥdu.* 9. *hūma lli kā-yimšīw yšūfu wəžha dyāla kī dāyəg*[24], *waš*[25] *məzyāna.* 10. *hūma lli kā-y'ḥūlu: təʿṭēna bəntkom l-wəld dyālna, w kā-yttaf'u ʿla ṣ-ṣda'ḥ, əṣ-ṣda'ḥ.* 11. *tʿaġf šnū əṣ-ṣāda'ḥ, ʿġafti šnūwa? huwwa l-flūs! flūs, šḥāl?* 12. *w kā-yḥaddu*[26] *l-yūm dyāl əl-ʿəġs, fū'āš.* 13. *w kā-ydīġu l-ʿəġs w kā-ydīġu lāxoġ.* 14. *kā-ydīġu, ġ-ġāžəl kā-ydīġ, əl-ʿāġīs kā-ydīġ əl-ḥəfla dyālu w əl-ʿāġūsa kā-ddīġ əl-ḥəfla dyāla.* 15. *w fəl-līl kā-yžību l-ʿāġūsa dyālu, l-m*ᵃ*ġá dyālu.* 16. *ī, w ṣāfi! ṣāfi!* 17. *la'! yxəṣṣ yəktʿəb ʿənd l-əʿdūl, l-əʿdūl yəktʿəb əl-kāġəd.* 18. *lī'anna əl-kāġəd ḍāġōġa fəl-'īslām, hāda lā būdda mənnu!* 19. *w lā wālu lā mā kānš kāġəd, mā kānš žwāž.* 20. *əl-kāġəd kā-yəktʿbū ʿand l-əʿdūl.* 21. *kā-yəktʿəb fīh: əs-siyyəd əl-flāni džuwwəž bənt əflān əl-flānīya.* 22. *kī smīytha, škūn, kī smīytu, kā-yəktbu ṣ-ṣādaqḥ, šḥāl* ᵃ*ʿṭālha ṣ-ṣādaqḥ dyālha.* 23. *əṣ-ṣādāqḥ huwwa l-maʿna dyālu, hūma, huwwa, šḥāl əl-flūs.* 24. *kā-ddīġ bīha, kā-təmši təšġi bīha l-ḥwāyəž dyālha, bəzzāf l-əḥwāyəž lli kā-tšġi bīha, hādāk əš-ši, lli kā-džību mʿāha d-dāġ*[27]. 25. *w hādāk əl-flūs māši kā-təddīhum*[28] *hakda.* 26. *kā-tšġi: bīhum l-əḥwāyəž w ədžībhum mʿāha.* 27. *l-əḥwāyəž bəzzāf, bəzzāf dəl-ḥwāyəž.* 28. *kā-ykūn zīfāf, kā-ykūn əl-mākla, əl-mākla: džāž w lḥam, əl-gāṭō, kā-tkūn mūsīqa fəl-līl.* 29. *w bəzzāf hādāk lli dāba f-hād əl-ʿāṣaġ.* 30. *hād əš-ši ġāḥ mfuwwət bəzzāf.* 31. *xṣṣək l-əmlāyən bāš ddīġ əl-ʿəġs!* 32. *əl-ḥənna, lā būdda hādīk f-əl-ḥbāba.* 33. *[. . .]*[29] *kā-tkūn hādīk kā-yḥənnīwlha b-līla, qbəl əl-ʿəġs.* 34. *yzuwwqūlha l-ḥənna f-yiddīha w rəžlīha, qbəl līla məl-ʿəġs.* 35. *ykūn šī nhāġ, yū:māyən, təlt iyyām, yū:māyən gāʿ, əlla, əl-'aġlābīya yū:māyn, līla w nhāġ.* 36. *əl-'aġlābīya kā-ydīġu žūž yū:māyn, lī'anna kā-tkūn baʿḍ əl-xəṭrāt əl-ʿaġḍa, kā-yʿaġḍu l-līl, kā-yʿaʿḍu, kēyn lli kā-yʿaġḍu n-nsa b-waḥdhum, ən-nsá b-waḥdhum, əġ-ġīžāl b-waḥdhum.* 37. *hādāk əš-ši ykūn məžhəd*[30], *məžhəd džāž, bṣṭēla, lḥa:m, gāṭō, hal-'aškāl, ātāy, mōnāḍa, eywa, zīd w zīd, bəzzāf!*

3. Festessen.

1. Wir haben zwei wichtige Feste, bei uns, mein Herr, das Fest, das Opferfest, wenn wir den Hammel schlachten. 2. Du weisst, die Leute schlachten bei den Festen, beim Fest. 3 Und sie machen Kuchen, und sie machen viele Sachen. 3. Das Essen? Beim Fest, da machen sie kein Essen, da machen sie viele Kuchen, Tee, und Saft, und sie schlachten den Hammel. ja! 4. Und es gibt, die Leute wie jetzt die Bewohner von Taza, aus dem Hammel, da machten sie aus ihm die *mrōzīya,* da gab es etwas, jetzt machen sie die *mrōzīya* nicht mehr. 5. Was ist die *mrōzīya,* [für den], der sie nicht kennt? 6. Da gibt es welche, die machen *ḥmīs,* fürs Fest. 7. Den *ḥmīs,* mein Herr, das ist Fleisch, das braten sie und sie tun nur die Gewürze hinzu:

---

[23] „Mutter". Wahrscheinlich aus einer Genitivkonstruktion mit *-n* rückgebildet: *mma,* aber *mmāy n-əṭ-ṭbēb* „die Mutter des Arztes", berberische Konstruktion.

[24] „Wie es ist". Vgl. *kī dāyər?* „Wie geht es dir?", wörtlich „wie machst du (es)?".

[25] Fragepartikel, hier „ob".

[26] Aus **kā-yḥadd'du.*

[27] Ursprüngliches **ṛ* äussert sich in einer dumpferen Aussprache des langen */ā̤/,* vs. *dāġ* „er hat gemacht".

[28] Vor dem Verbmodifikator Präsens *kā-* wird die nominale Negation *māši* verwendet.

[29] Selbst von einem Einheimischen nicht verstandenes Wort.

[30] „Stark, grosses Ding".

Kreuzkümmel, und die meisten Pfeffer. Wie heisst es schon? Der, der, der Koriander. Das sind Körner, die zermörsern sie und fügen ihm Pfeffer zu. 8. Und etwas, wie heisst es schon? Kreuzkümmel, und den zermörsern sie und mischen ihn [mit den anderen Gewürzen] und sie bereiten das Festfleisch zu und machen es. 9. Und dann gibt es noch die *mrōzīya,* sie machen die *mrōzīya,* die ist auch ein Fleischgericht. 10. Fleisch und eine Gewürzmischung, die verkaufen sie in der Oberstadt von Taza. 11. Die verkaufen die Gewürzhändler, so wie die, die man *mrōzīya* nennt. 12. In ihr ist *ṛās əl-ḥānūt*[31], in ihr sind viele Sachen und in ihr ist ein, diese „spanische Fliege"[32], und Walnüsse und Rosenblätter, etwas Rosenblätter, und etwas, also viele anderen Sachen sind mit dabei. 13. Und sie fügen ihr, mein Herr, den Honig zu, und schwarze Rosinen, schwarze Rosinen, ohne schwarze geht es nicht, es geht nur mit schwarzen, sonst wird [das Gericht] nicht gut, es müssen schwarze sein. 14. Ihre Farbe kommt schwarz, ja! 15. Und es gibt, mein Herr, [welche], die braten sie gut in Öl an. 16. Und vielleicht bewahrst du sie drei Monate oder vier Monate auf; wenn kein Wasser rankommt[33], dann verdirbt sie nicht.17. Du tust sie in das Gefrierfach, und jener, es geschieht ihr nichts. 18. Aber du machst sie gut im Öl an, [dann] ist sie sehr „süss". 19. Das Essen? Das Essen ist so wie jetzt traditionell. 20. Das gibt es die *hargma,* die *hargma,* die machen sie aus den Rinderfüssen, und die machen sie zum Fest, zum Grossen Fest, mit den Füssen des Hammels, mit seinen Füssen, den beiden. 21. Die meisten machen sie mit zwei Füssen und sie fügen Weizen zu[34], den mörsern sie [grob] und weichen ihn gut ein und mörsern ihn und wenn sie es damit zubereiten so vermischen sie es mit etwas Weizen und Kichererbsen, dann ist sie [die *hargma*] gut. 22. Das sind die Traditionen von, von, jedes Jahr werden diese gemacht. 23. Sie machen sie ungefähr jedes Jahr, von Fest zu Fest. 24. Es gibt welche, die machen sie einmal, wenn sie Lust haben, einfach so, auch ohne Fest. 25. Es gibt, mein Herr, es gibt andere, mein Herr, es gibt viele, die machen so die *bsṭēla*[35], die machen eine *bsṭēla,* die *bsṭēla* machen sie mit Hühnern. 26. Es gibt eine, die wird mit Huhn gemacht, und es gibt eine, die wird mit Fisch gemacht, mit Krabben, es gibt welche, die machen sie, es gibt eine süsse, und es gibt eine, die ist nicht süss, es gibt die gewöhnliche, ohne Zucker, es gibt eine, die ist nicht süss, die machen sie mit Mandeln und mit Huhn, und mit Huhn ist sie süss und (= oder) ohne Zucker. 27. Sie machen sie mit jener Suppe, der chinesischen Suppe und mit den Krabben. 28. Es gibt welche, die machen sie so. 29. Es gibt viele Arten von ihr. 30. Es gibt, mein Herr, den Kuchen, so einen wie „Gazellenfuss", der ist so „abgebildet" wie ein Halbmond[36]. 31. Den machen sie nur mit Mandeln. Was gibt es noch anderes? 32. Es gibt, mein Herr, erinnere mich an das, was es gibt! Erinnere du mich an das, was es gibt! 33. Ah! Die

---

[31] Bekannte Gewürzmischung.

[32] Ich wollte es zunächst nicht glauben, dass man diesem Gericht das Aphrodisiakum „spanische Fliege" beigibt, und bin deshalb zu einem Gewürzhändler in die Oberstadt gegangen, um mich zu vergewissern. Dem ist tatsächlich so. Allerdings werden nicht „spanische Fliegen", wie ich zunächst annahm als Dekoration darüber gestreut, sondern es kommt eine Fliege zerstossen unter die Gewürzmischung.

[33] Wörtlich: „wenn du sie nicht mit Wasser berührt hast".

[34] Wörtlich: „machen".

[35] Er erklärt das Gericht nur unzulänglich. Eine *bsṭēla* ist eine Art Kuchen aus Blätterteig, der normalerweise mit kleinen Stücken von Tauben- oder Hühner-fleisch gefüllt wird.

[36] D.h., „er hat die Form eines Halbmonds".

bə''ōla, das ist „les épinards (= Spinat)“ auf Französisch, sie nennen es „les épinards“. 35. Unser Spinat, der hat verschiedene Formen. 36. Er wird gemacht, sie kaufen jene Bunde, diesen grünen Spinat. 37. Sie schneiden ihn gut klein und dünsten ihn im Wasser, hast du aufgepasst? 38. Und sie machen ihm seine Sauce extra und dann, wenn sie sie machen, ist er gekocht, und dann wird er nocheinmal aufgekocht. 39. Und wenn sie ihn auftischen legen sie in Zitronen eingelegte Oliven drauf, du weisst was „in Zitronen eingelegte Oliven“ sind. 40. Säuerlich sind sie diese sauren Oliven. 41. Nur Spinat, mehr ist nicht dabei. 42. Sie fügen ihm nur etwas Sauce zu, die Sauce, sie fügen ihm die Sauce zu, hast du verstanden? 43. Die Sauce machen sie extra, sie wird extra gekocht, und den Spinat, den kochen sie im Wasser, er wird gedämpft, so wie das Kuskus. 44. Sie dämpfen ihn wie das Kuskus, du weisst auch, was das Kuskus ist, dies, dies sind die Traditionen. 45. Ah! Wie heisst es schon? Ah, Kuskus kennst du, das wird auch im Wasserdampf gekocht, mit seinem Dampf, im Kuskustopf, in ihm ist das Wasser! 46. Es wird im Wasserdampf über der Sauce gekocht, es gibt auch welches, das wird über der Sauce gedämpft. 47. Sie fügen ihm Rosinen zu und Kichererbsen, und Kürbis und Rüben, so ist das! 48. Ja, das Kuskus, wir essen auch Kuskus. Hier machen sie das Kuskus mit Fleisch[37]. 49. Es gibt welche, die machen es mit Huhn, mit Huhn und sie fügen ihm, mein Herr, Zwiebeln, Rosinen und Kichererbsen zu. 50. Es gibt welche, die machen, es gibt welche, die fügen nur Rosinen zu. 51. Und Zwiebeln, und es gibt welche, die machen es mit Gemüse. 52. Und das Gemüse, das ist Kürbis, Kürbis, weisse Rüben, viele Sachen, Kartoffeln, und dann gibt es noch die Sauce, und dieses Gemüse, das wird für sich gekocht, und sie kochen es, und das Kuskus wird für sich gedämpft. 53. Bis du es gemacht hast, musst du es drei oder vier Mal dämpfen. 54. Und sie zerreiben es mit den Händen, du weisst was *yəftlu* bedeutet? Du weisst es! 55. Sie zerreiben es mit den Händen, sie tun etwas Wasser darauf, ein paar Mal, also sie machen es drei Mal. 56. Sie fügen ihm etwas Butter zu, damit es etwas besser wird, bis es fertig ist, machen sie es.

4. Hochzeit.

1. Die Hochzeit? Die Hochzeit hier bei uns, bei uns ist die Hochzeit schwierig! Schwierig, nicht so wie in Europa! In Europa ist es leicht! 2. Willst du wissen, wie es jetzt ist oder wie es früher war? 3. Ja! Früher, mein Herr, also jetzt kommt die Hochzeit. 4. Wie haben sie früher geheiratet? 5. Willst du die Verlobung hören oder nur die Heirat, die Hochzeit? 6. Ah! Von Anfang an! 7. Anfangs, mein Herr, früher, da kannte[38] der Mann die Frau nicht, wenn er um sie angehalten hat, so hat er das nicht [selbst] getan. 8. Seine Mutter ging hin, die Familie, nur die Frauen, nur die Mutter, seine Mutter und seine Schwester und seine Familie, der Mann ging nicht hin, der Mann blieb für sich. 9. Sie gingen hin sah, schauten, wie sie ausssah, ob sie hübsch war. 10. Sie waren es, die sagten: „Gibst du uns eure Tochter für unseren Jungen“, und sie einigten sich über den Brautpreis, den Brautpreis. 11. Du weisst, was der „Brautpreis“ ist, du weisst, was es ist? Das ist das Geld! Das Geld. „Wieviel?“ 12. Und sie legten den Tag für die Hochzeit fest, wann [er sein sollte]. 13. Und sie machten die Hochzeit und machten das andere. 14. Sie machten, der Mann machte, der Bräutigma machte sein Fest und die Braut machte ihr Fest. 15.

[37] *lḥam* „Fleisch“ bezieht sich hier nur auf Schaf, Rind, Ziege, nicht auf Huhn!
[38] Er erzählt im Präsens. Es wird in die Vergangenheit übersetzt.

Und in der Nacht brachten sie seine Braut, seine Frau. 16. Und das war's, das war's! 17. Nein, er musste [den Heiratsvertrag] beim Korangelehrten schreiben, der Korangelehrte schrieb den Vertrag[39]. 18. Denn der Ehevertrag ist nötig im Islam, ohne den geht es nicht! 19. Ohne Vertrag geht es nicht, da gab es keine Heirat. 20. Den Vertrag schrieben sie beim Korangelehrten. 21. Da schrieb er hinein: Der Herr Soundso heiratet die Tochter des Soundso und der Soundso. 22. Wie sie hiess, wer sie war, wie er hiess, sie schrieben den Brautpreis fest, wieviel er ihr gab, ihren Brautpreis. 23. Brautpreis, das bedeutet, sie, er, wieviel Geld [er zu bezahlen hatte]. 24. Damit machte sie, damit ging los und kaufte damit ihre Sachen, viele Sachen kaufte sie damit, jene Sachen, die sie mit ihr ins Haus brachte. 25. Und jenes Geld, das gab er ihr nicht einfach so. 26. Damit kaufte sie die Sachen, die sie mit [in die Ehe] brachte. 27. Viele Sachen, viele Sachen. 28. Und dann gab es den Brautzug, dann gab es das [Hochzeit]sessen, das Essen: Huhn und Fleisch, Kuchen, Musik gab es in der Nacht. 29. Und es wurde mehr getan als jetzt in diesem Zeitalter. 30. Das überschreitet alle Grenzen. 31. Du brauchst Millionen[40], um eine Hochzeit zu machen. 32. Die Henna, ohne die geht es nicht in ihrer Familie. 33. Jene, die schmücken sie mit Henna in der Nacht vor der Hochzeit. 34. Sie schmücken sie mit Henna an ihren Händen und ihren Füssen, eine Nacht vor der Hochzeit. 35. Das [d.h. die Hochzeitsfeier] ist ein Tag, zwei Tage, drei Tage, eigentlich nur zwei Tage, also die meisten machen es zwei Tage, eine Nacht und ein Tag. 36. Die meisten feiern zwei Tage lang., denn manchmal gibt es eine Einladung, sie laden [die Leute] für die Nacht ein, sie laden ein. Es gibt welche, die Laden die Frauen für sich ein, die Frauen für sich, und die Männer für sich. 37. Das ist eine grosse Sache, jede Menge Huhn, „pastilla", Fleisch, Kuchen, solche Sachen, Tee, Limonade, ja, und so fort, sehr viel!

---

[39] Wörtlich: „das Papier".

[40] Er rechnet noch in alter Währung.

estudios de dialectología
norteafricana y andalusí
7 (2003), pp. 173-195

FUENTES PARA EL ESTUDIO DE LOS DIALECTOS ÁRABES

ÁNGELES VICENTE*

Introducción.

La información al alcance del especialista sobre la realidad lingüística del mundo arabófono es heterogénea y, en general, poco abundante, agravándose aún más la situación cuando lo que intentamos es conocer cómo era el panorama en épocas anteriores. De esta manera, en lo que se refiere a los dialectos del árabe antiguo, sólo disponemos de documentación escasa y fragmentaria[1]. En cuanto a los dialectos del neoárabe, la situación es similar en relación con el periodo que va hasta el siglo XIX, por lo que su estudio diacrónico es en general algo difícil de llevar a cabo. En cambio, a partir del siglo XX, la situación lingüística del mundo árabe empieza a conocerse de una manera más sistemática, y ello gracias al desarrollo de una especialidad como la dialectología árabe cuyo principal objetivo es el estudio de estas lenguas vernáculas desde todos los campos de la lingüística: fonología, fonética, morfosintaxis, lingüística comparativa, sémantica, sociolingüistica, etc. No obstante, hay que admitir que el conocimiento no es exhaustivo en ningún caso.

En este trabajo vamos a especificar las fuentes con las que cuentan los dialectólogos para decribir esta realidad, todo ello teniendo en cuenta que hablamos de lenguas que tradicionalmente no se han escrito, aunque siempre han existido algunas excepciones[2], de manera que la lengua árabe escrita ha reflejado, y refleja en la mayor parte de los casos, la variante conocida entre otras denominaciones como árabe clásico. Por lo tanto, el número de fuentes escritas es limitado aunque no inexistente, como veremos más adelante, y habrá que esperar hasta el siglo XX para que los adelantos técnicos nos proporcionen otro tipo de soportes, y así contar con la grabación de fuentes sonoras como principal instrumento de trabajo para el estudio de estas lenguas.

La primera diferencia que conviene aclarar en relación con las fuentes a nuestra disposición es la distinción entre fuentes directas e indirectas, es decir, las que están escritas consciente y sistemáticamente en dialecto, y aquellas que, aunque la intención del escriba es atenerse a la norma estandarizada, presentan de manera

---

* Universidad de Zaragoza. Instituto de Estudios Islámicos y del Oriente Próximo (IEIOP).

[1] A esta documentación fragmentaria e imprecisa alude Ferrando en su intento de describir el panorama dialectal de la Arabia preislámica, cf. Ferrando 2001: 63.

[2] Véase, por ejemplo, el artículo de Madiha Doss sobre los inicios de la escritura en árabe dialectal en Egipto, Doss 1996. Esta autora propone la denominación "escritura popular" para los textos en el tipo de lengua conocida hasta ahora como "árabe medio", los cuales no representan el habla real de ninguna época concreta.

inconsciente particularidades dialectales en un texto escrito básicamente, aunque no siempre, en árabe clásico. La línea divisoria entre estos dos tipos de fuentes no está claramente delimitada, ya que encontramos una gran variedad de registros en ambos casos. En todo caso, podemos afirmar que las fuentes indirectas las vamos a encontrar abundantemente en todas y cada una de las épocas, mientras que las directas son más escasas y difíciles de hallar, ya que la importancia y estatus del árabe clásico ha influido de manera rotunda en todas las manifestaciones escritas de las distintas variantes de la lengua árabe, de manera que siempre podremos encontrar rasgos exigidos por el paso de la lengua hablada a la escrita, es decir el empleo de formas clásicas, al lado de formas orales. Ésta es la razón por la que las fuentes escritas no nos muestran los registros dialectales más "puros", y ha habido que esperar a la grabación de fuentes sonoras y su transcripción fonética, para poder conocer ciertos rasgos de la realidad lingüística del mundo árabe.

1. Fuentes para el estudio de los dialectos del árabe antiguo.

Para conocer los dialectos del árabe antiguo podemos encontrar datos dispersos en fuentes de tipo indirecto como son las obras de gramática, de historia, relatos de viajes u obras lexicográficas[3]. Pero ésta es una información ambigua y tergiversada en muchas ocasiones.

La intención general era la de evitar a toda costa el reflejo de este tipo de información, por lo que esta situación ha tenido como consecuencia la escasez de datos conservados, ya que sólo conocemos parcialmente un número muy reducido de zonas dentro de la Península Arábiga. Por todo ello, es muy difícil establecer con precisión el mapa dialectal de esta zona geográfica referente a la época anterior a la era islámica, e incluso a un periodo de tiempo algo posterior.

Una fuente inesperada es el Corán, donde también podemos encontrar ciertos dialectalismos, ya que en el texto sagrado de los musulmanes están reflejadas algunas características fonéticas, morfosintácticas y lexicográficas de varios de estos dialectos del árabe antiguo, aunque la lengua utilizada no pueda ser identificada con ninguno de ellos en concreto. Así, podemos citar como ejemplo una particularidad del dialecto *ḥiǧāzī* presente continuamente en el texto sagrado, consiste en la ausencia del fonema *hamza* /ʔ/, el cual hubo después de ser restituido mediante el recurso a grafemas auxiliares diversos. Estos dialectalismos han desaparecido de las lecturas canónicas del Corán, llamadas *qirāʔa mašhūra*, en cambio, podemos encontrarlos en aquéllas otras sobre las que no hay consenso, conocidas como *qirāʔa šādda*, cuya utilidad para algunas interpretaciones religiosas del Corán, y la resolución de problemas lingüísticos es indiscutible. Ibn Fāris en su obra *Fiqh al-Luġa* ya hace alusiones a estas diferencias dialectológicas en el Corán.

De la situación descrita se puede deducir el gran desconocimiento que hay sobre esta parcela de la dialectología árabe, ya que sólo conocemos un número de detalles dispersos y, a menudo, incluso contradictorios.

No obstante, aunque no contamos con fuentes directas, es decir, con textos escritos en estos dialectos, existen trabajos de varios autores que han llevado a cabo una interesante recopilación de datos, así el de Ch. Rabin de 1951 titulado *Ancient West Arabian*, y los de H. Kofler que con el título "Reste alterarabischer Dialekte" se publicaron entre 1940-1942.

---

[3] Sobre los dialectos del árabe antiguo, véase Ferrando 2001: 61-71.

En el campo del léxico la situación cambia, ya que la información sobre estos dialectos árabe antiguos es más abundante. Esto se debe a que la lexicografía fue una ciencia muy desarrollada por los lingüistas árabes antiguos a la que distinguían del resto de la gramática. Así podemos contar con varios diccionarios y repertorios léxicos. El más conocido y completo es *Lisān al-ʕarab* de Ibn Manẓūr, del siglo XIII.

2. Fuentes para el estudio de los dialectos del neoárabe.

2.1. Textos en árabe medio.

Con el advenimiento del islam y la expansión del imperio islámico surgió la necesidad, religiosa primero y política después, de codificar la lengua árabe. A partir de la creación por parte de los gramáticos del siglo VIII de una lengua normativa y estandarizada, podremos encontrar textos escritos en lo que se ha denominado árabe medio, que lo constituyen las fuentes indirectas citadas anteriormente[4]. Así, la aparición de textos escritos por autores que no logran dominar las normas gramaticales de la variante árabe codificada, es decir, la conocida como árabe clásico, será una fuente indispensable de datos sobre la realidad dialectal del mundo arabófono. Conviene aclarar además que este tipo de lengua, el árabe medio, no pertenece a ninguna fase histórica determinada dentro de la historia de la lengua árabe, sino que ha existido desde los comienzos del imperio arabo-islámico y continúa hasta nuestros días, ya que es natural que la lengua materna del autor se infiltre de alguna manera en sus textos o relatos, sobre todo cuando, como se ha dicho antes, su conocimiento de las normas del árabe clásico no es perfecto.

Estos textos documentan mediante sus dialectalismos las características propias del neoárabe que le oponen al árabe antiguo[5], por esta razón, los rasgos lingüísticos que encontramos en este tipo de fuentes pueden aparecer tanto en textos contemporáneos, como en documentos de hace varios siglos, es decir, no hay que reducirlos a un conjunto de desviaciones de la norma clásica ni a un conjunto de dialectalismos de una época concreta, sino que "c'est aussi un état de langue écrit qui favorise des tournures stylistiques particulières à des époques et à des lieux données, et dont certaines représentent des écarts par rapport à la norme littéraire, d'autres de dialectalismes, d'autres encore des développements dus à l'écrit"[6], por esta razón, son de un gran valor para el estudio de la dialectología árabe y de la historia de la lengua árabe.

Estos textos tienen una mayor utilidad para el dialectólogo cuando están vocalizados, y todavía más cuando utilizan una grafía diferente de la grafía árabe capaz de reflejar mejor que las distintas realizaciones fonéticas, tanto consonánticas como vocálicas.

Los documentos más importantes en este sentido son: del primer tipo el editado por Blau y Hopkins en 1985, con el título "A vocalized Judaeo-Arabic letter from the Cairo Geniza", y del segundo tipo, el fragmento de un salmo con alfabeto griego editado por Violet en 1902 con el título "Ein zweisprachiges Psalmfragment aus

---

[4] Para una panorámica general sobre el árabe medio, véase Ferrando 2001: 147-158, de donde se han tomado las referencias bibliográficas que aquí se indican.

[5] Como dice Ferrando: "Estos textos (...) confirman la impresión inicial y genérica de que el árabe medio está en ese terreno más próximo a la prosodia y fonología del neoárabe que a la del árabe antiguo", cf. Ferrando 2001: 149.

[6] Véase Doss 1996: 122.

Damaskus", y el estudiado por Blau en 1979 con caracteres coptos y titulado "Some observations on a Middle Arabic Egyptian text in Coptic characters".

Para citar los tipos de árabe medio que existen voy a atenerme, siguiendo a Blau[7], a una división de tipo sociolingüístico que clasifica los textos según hayan sido producidos por una comunidad religiosa u otra. No obstante, hay que señalar que esta división no es comúnmente aceptada aludiendo a la ausencia de particularidad lingüística que identifique a una comunidad religiosa frente a otra.

2.1.1. El árabe medio de la comunidad musulmana.

En este apartado, contamos con los textos escritos por musulmanes en cualquier contexto geográfico y cronológico, que además presentan un contenido muy heterogéneo, pues contamos con textos contractuales, religiosos, literarios, etc.

Comprende, por tanto, textos desde época muy temprana, como son la colección de papiros de los tres primeros siglos de la Hégira, que datan del 800 d.C., y que constituyen la principal fuente para conocer el árabe hablado en la época inmediatamente posterior a la expansión del imperio islámico. Hablamos de una conjunto abundante de textos que proceden mayoritariamente de Egipto y de Siria, tratándose de documentos de chancillería y de diversa índole, los cuales no fueron descubiertos hasta el siglo XX. Han sido editados por S. Hopkins, *Studies in the grammar of early Arabic. Based upon Papyri datable to before 300 A.H./912 A.D.* en 1984, y A. Grohmann, *Einführung und Chrestomathie zur arabischen Papyruskunde*, en 1954[8].

No obstante, tal y como se indicaba más arriba, este tipo de lengua no tiene límites geográficos, y de esta manera, también encontramos ejemplos producidos en el Magreb. Éste es el caso de una obra hagiográfica del siglo XIV como es el *Maqṣad* de ʕAbd al-Ḥaqq al-Bādisī, en la que la aparición de algunos dialectalismos le sirvió a G.S. Colin para afirmar la influencia del andalusí en los dialectos del norte de Marruecos[9]. Otro ejemplo, perteneciente esta vez al género epistolar, lo constituye la correspondencia mantenida en los siglos XVI-XVII entre las cortes marroquí y española, cuyo estudio lingüístico nos permite ampliar el conocimiento del árabe magrebí desde una perspectiva diacrónica[10].

Por último, para demostrar la falta de límites cronológicos, hay que señalar también la existencia de este tipo de fuentes en gran parte de la producción contemporánea tanto escrita como oral. En este caso, tenemos que destacar que el gran alcance de los medios de comunicación y el mayor acceso a la educación, han colaborado para que este tipo de árabe esté muy presente en el mundo arabófono actual (sobre esta cuestión véase más abajo).

---

[7] Blau 1988.

[8] Otros autores que han editado este tipo de textos pueden verse en Ferrando 2001: 158.

[9] Cf. Colin 1926: 17, donde afirma que el Maqṣad está escrito en lengua clásica, aunque se encuentran no obstante cierto número de "provincialismos". La mayor parte de estos "vulgarismos" parecen de origen andalusí (se podría precisar que incluso granadinos) y son aportados por P. de Alcalá, lo que demuestra la influencia ejercida por Alandalús sobre la lengua del norte de Marruecos.

[10] Cf. Vicente 2002-2003.

2.1.2. El árabe medio de la comunidad cristiana.

Dentro de la documentación producida por cristianos, el caso más llamativo lo constituyen los textos elaborados en el sur de Palestina y en la Península del Sinaí, la mayor parte redactados en los primeros siglos de la era islámica (IX-X d.C.). La mayoría son de contenido religioso, y se caracterizan por la profusión de préstamos del griego y del siriaco. Sobre estos textos, véanse los trabajos de J. Blau *Syntax des Palästinensischen Bauerndialekts Von Bīr-Zēt* y *A Grammar of Christian Arabic. Based Mainly on South-Palestinian Texts from the First Millennium*, de 1960 y 1966-67 respectivamente. También puede consultarse el artículo de G.C. Anawati y J. Jomier, "Un papyrus arabe chrétien", publicado en El Cairo en 1954.

Por supuesto, a lo largo de la historia de la lengua árabe, incluyendo la época actual, podemos encontrar documentos y relatos en este tipo de lengua producidos por arabófonos de esta religión, algo que, por motivos cuantitativos evidentes, será menos abundante que entre la comunidad musulmana.

2.1.3. El árabe medio de la comunidad judía.

En este caso, este tipo de documentación se conoce comúnmente como judeoárabe. La existencia de textos en árabe medio en entornos judíos, igual que los cristianos citados más arriba, se podría deber a una predispuesta mayor laxitud ante la lengua árabe clásica por parte de éstos, ya que para estos dos grupos no es lengua sagrada, considerada así por los musulmanes. No obstante, la continua aparición de pseudocorrecciones nos indica una actitud contraria en muchos casos, ya que se pretendía alcanzar la mayor posible corrección gramatical en lengua árabe, llegando incluso a excederse. También se ha afirmado que esta variante existe por "la voluntad por parte del autor de atenerse a una tradición lingüística diferente", es decir, se considera aquí que la utilización de este tipo de árabe no es algo inconsciente, sino que puede existir una motivación ideológica previa[11].

Los documentos judeoárabes se caracterizan por el uso de la grafía hebrea, como una señal de identidad religiosa y cultural, por la abundancia de préstamos léxicos del hebreo y del arameo[12], y por estar habitualmente ligados, en lo que al contenido se refiere, al ámbito de las Escrituras. Este género literario se denomina *šarḥ,* y consiste en la traducción literal de los textos sagrados judíos del hebreo al judeoárabe. No obstante, existió también, sobre todo en época medieval, otro tipo de producción más variada, como, por ejemplo, las obras gramaticales.

Otra característica del judeoárabe es la existencia de rasgos lingüísticos arcaizantes, lo que ofrece muchas posibilidades para el estudio diacrónico de las variantes dialectales que refleja.

Según la división cronológica convencional del judeoárabe, existen dos tipos: el judeoárabe medieval (hasta el siglo XV), y el moderno (hasta nuestros días)[13]. De la primera etapa sólo tenemos testimonios escritos, mientras que en la segunda se cuenta con textos e información oral donde encontramos una interesante diversidad

[11] Cf. Gallego 1997: 48.

[12] Estos préstamos pertenecen en su mayoría al ámbito religioso, característica por otra parte normal, ya que es lo que suele ocurrir en las lenguas que tienen influencia como suprastrato de otra a la que se considera sagrada. Éste es el caso también del aljamiado morisco. Sobre esto, véase Gallego 1997: 45.

[13] También se ha hablado del judeoárabe tardío que se desarrollaría entre los siglos XV y XIX, cf. Hary 1992: 77.

de dialectos. Sobre el judeoárabe véanse los trabajos de J. Blau, *The emergence and linguistic background of Judaeo-Arabic. A study of the origins of Middle Arabic*, de 1981[2] y *Handbook of early Arabic*, de 2002, y el de B. Hary, *Multiglossia in Judeo-Arabic: With an edition, translation and grammatical study of the Cairene Purim Scroll*, de 1992. Sobre los dialectos árabes hablados por judíos, véase, por ejemplo, el trabajo de Bar-Asher de 1996, donde encontramos un estado de la cuestión sobre este tipo de dialectos hablados en el Magreb, los cuales se caracterizan por el conservadurismo lingüístico antes aludido.

2.2. Obras de *Laḥn al-ʕāmma.*

También se pueden emplear como fuentes de datos para el estudio de los dialectos las obras pertenecientes al género literario conocido como *Laḥn al-ʕāmma*. La obsesión por la "pureza" del lenguaje de los lexicógrafos árabes, que en un principio se debió a preocupaciones de tipo religioso, dio origen en la literatura árabe a este género que alcanzó gran difusión. La descripción que se hace en este tipo de obras de las pronunciaciones "incorrectas", de las "alteraciones" gramaticales y semánticas o de la utilización de palabras ajenas a la lengua árabe, las convierte en fuentes de gran valor para la dialectología árabe. Estaban dedicadas a corregir desviaciones de la norma, normalmente variedades tribales o regionales, poniendo en evidencia con ello los usos dialectales.

Este género literario no se trata exactamente de árabe medio, ya que la intención del autor es clara y no inconsciente, pero tampoco podemos clasificarlo como fuente escrita en árabe dialectal, lo que es evidente es que toda la tradición lingüística de este género literario demuestra un estado de lengua de tipo neoárabe.

El primer tratado enteramente consagrado a esta tarea fue realizado por el lector del Corán y gramático de Kufa al-Kisāʔī (m. 805), que llevaba el título de *Mā talḥanu fī-hi al-ʕawāmm* (o *Risāla fī laḥn al-ʕāmma*)[14].

Al parecer, estas obras no se componían para la gente de poca cultura, porque se sabía de antemano que no se iban a leer, sino que de manera eufemística iban dirigidas a las personas, que perteneciendo a la elite culta, empezaban a cometer errores en su empleo de la lengua árabe.

Por lo tanto, *ʕāmma y xāssa* son dos nociones que se han matizado semánticamente con el paso del tiempo y que demuestran una vez más la situación de diglosia o bilingüismo que siempre ha existido en el mundo arabófono. *ʕāmma* no se refiere a personas iletradas o de origen no árabe que conocen mal esta lengua, sino que corresponde *grosso modo* a la mayor parte de la población arabófona, jerarquizada eso sí en distintas clases, y *xāssa* constituye una elite de intelectuales a su vez también jerarquizados[15].

Una relación muy completa de los libros de este género, puede verse en el libro de Ramaḍān ʕAbd at-Tawwāb, titulado *Laḥn al-ʕāmma wa-l-taṭawwur al-lugawī* de 1967, en el que analiza 52 obras, siendo la primera la citada de al-Kisāʔī y la última una colección de artículos publicados en 1963 por Aḥmad Abū l-Xiḍr Mansī, con el título *Ḥawla l-ġalaṭ wa l-faṣīḥ ʕalà lsinat al-kuttāb*. Otro trabajo interesante es el de

[14] Anteriormente, en las obras de *adab* aparecían cortas listas de faltas que representaban la emergencia del fenómeno en oriente, se trataba sobre todo de variantes tribales o regionales, por ejemplo, en Ibn Qutayba, *Adab al-kātib*, en Al-Ǧāḥiẓ, *al-Bayān wa-t-tabyīn*, y en ʕAbd Rabbih, *al-ʕIqd al-farīd*. No obstante, ninguna de ellas se dedica todavía íntegramente a esta cuestión. Cf. Bencheikh 1994: 362.

[15] Cf. Bencheikh 1994: 371.

ʕAbd l-ʕAzīz Maṭar, titulado *Laḥn al-ʕāmma fī ḍawʔ ad-dirāsāt al-luġawiyya l-ḥadīṯa,* donde hay una lista de obras de este género desde la primera compuesta hasta el siglo XIII, la cual se completa con el artículo de Charles Pellat, "*Laḥn al-ʕāmma*", en la E.I.[2].

Un ejemplo de la utilidad de estas obras como fuente para la dialectología árabe lo tenemos en los trabajos de Amador Díaz sobre *El dialecto árabe-hispánico y el "Kitāb fī laḥn al-ʔāmma" de Ibn Hišām al-Laxmī*, tesis doctoral de la Universidad de Granada, 1973, y en el de P. Molan que lleva por título *Medieval Western Arabic : Reconstructing Elements of the Dialects of al-Andalus, Sicily and North-Africa from the Laḥn ʔl-ʕāmma Literature*, de 1978, y para el que utilizó como fuente las obras de este género de los siglos X, XI y XII.

2.3. Poesía popular.

La aparición de la lengua dialectal en la poesía árabe es una tradición literaria aceptada y tan antigua que ya la encontramos en el Iraq de la época ʕabbasí, como por ejemplo en composiciones del poeta Abū Nūwās, así estas composiciones más populares han florecido en diversas épocas y lugares del mundo arabófono[16].

Un ejemplo de este tipo de producción en la región oriental del mundo arabófono es la cultivada en Egipto en época mameluka, momento clave, según algunos investigadores, para la conversión del dialecto en lengua literaria[17]. Además, hay que tener en cuenta que esta mayor abundancia de obras en árabe dialectal a partir de la época mameluka, concretamente hacia los siglos XIII y XIV, no significa que este tipo de composición no existiera antes, la cual no se habría conservado.

En cuanto a la región occidental, más adelante haremos referencia a este tipo de poesía compuesta en Alandalús, ahora vamos a citar otras composiciones poéticas populares que nos sirven como fuente para avanzar en el conocimiento de la situación dialectal de la zona en la que fueron compuestas.

Éste es el caso del Magreb donde existen diversos géneros de poesía popular en árabe dialectal, uno de los más conocidos es el llamado *məlḥūn*, cuyo desarrollo ha sido datado por Colin a partir del siglo XVI[18], ya que parece probable que la poesía popular realizada en Marruecos con anterioridad a este siglo fuera una herencia directa de Alandalús, componiéndose, por tanto, en árabe andalusí. La composición en *məlḥūn* de poetas anteriores al siglo XVI, si alguna vez existió, no se ha conservado, debido sobre todo a su transmisión de carácter oral. No obstante, algunas antologías de poesía se han podido reconstruir, al menos parcialmente, y se han publicado con grafía árabe a pesar de los inconvenientes para el estudio del

---

16 Algunas fuentes clásicas nos han informado sobre la existencia de este tipo de poesía en el mundo árabe desde antaño, éste es el caso del *Kitāb al-ʔAġānī* de Abū l-Farağ al-ʔiṣbaḥānī, o la *Muqaddima* de Ibn Xaldūn. Véanse algunos ejemplos de estas composiciones en lengua vernácula recogidos en Corriente 1975: 60-61. Otras obras que recogen y estudian este género popular son Hoenerbach 1956, y Tahar 1975. En cuanto a la literatura árabe popular producida en el primer cuarto del siglo XX, véase el artículo de Lecerf (1931-1932).

17 Esta es la opinión de Aḥmad Sadīq al-Gammal, véase Sadīq al-Gammal 1966 (citado por Doss 1996: 127).

18 Según Colin, el género del *məlḥūn* fue probablemente iniciado por las tribus beduinas llegadas al Magreb desde oriente, por esa razón, este mismo autor considera la lengua de estas poesías especialmente influida por los dialectos árabes de tipo beduino, Colin, *Maroc*: 225.

dialecto que esto supone[19]. En Marruecos existen incluso algunos textos de *məlḥūn* en judeoárabe y, por lo tanto, con grafía hebrea, por lo que aportan algunas precisiones muy útiles desde el punto de vista lingüístico.

A partir del siglo XVII será Tremecén, en Argelia, el gran centro de producción de este tipo de poesía; y en la actualidad es un género que se cultiva en todo el Norte de África donde goza de gran vitalidad pese a las trabas constantes a las que se ha tenido que enfrentar, pues no sólo es menospreciado por no tratarse de árabe clásico, sino que también su creación y su estudio se han considerado partidarios de la ideología colonialista, ya que una cierta propaganda hablaba de la intenciones de los colonizadores de convertir el árabe dialectal en lengua nacional y oficial, algo que acabaría con la, siempre supuesta, unidad lingüística de los árabes[20].

De esta manera, estas composiciones han supuesto una interesante fuente de datos para aquellos lingüistas que quieran investigar sobre el dialecto reflejado en estos poemas, es decir, distintas variedades dialectales magrebíes desde el siglo XVI en adelante. No obstante, no hay unanimidad de opinión en cuanto al tipo de lengua que reflejan, ya que tenemos diversas interpretaciones, desde una representación de los dialectos de cada región, hasta la existencia de una coiné poética común a toda la zona, lo que sí es evidente es que aún no ha sido estudiada de manera profunda.

Un ejemplo del uso de esta poesía como fuente es el trabajo de A. Fischer titulado *Das Liederbuch eines marokkanischen Sängers*, de 1918, sobre un rico cancionero de Tánger. La lengua del *məlḥūn* ha sido estudiada por M. al-Fāsī en un trabajo titulado "*Luġat al-malḥūn*". Una bibliografía muy completa sobre este género literario se puede encontrar en el artículo que le dedicó Ch. Pellat en la *Encyclopédie de l'Islam* titulado "*Malḥūn*".

Esta poesía popular tiene, por tanto, un gran valor, primero como elemento auténtico del patrimonio cultural y representante elocuente de la personalidad de un pueblo, segundo como testimonio de una sensibilidad que no siempre se puede expresar en árabe clásico, y tercero como fuente de datos a la disciplina de la dialectología árabe.

2.4. Fuentes para el estudio del dialecto andalusí.

El dialecto andalusí es peculiar con respecto al resto de los dialectos neoárabes porque existió sólo en una época muy concreta, la medieval, sin sobrevivir hasta nuestros días, pero también por la cantidad de fuentes que nos han llegado para su estudio[21]. No obstante, hay que tener en cuenta que la documentación de que

---

[19] Un ejemplo de un género de poesía popular publicada en transcripción fonética es el *dīwān de Sīdī ʕAbd-er-Raḥmān el-Məǧdūb*, por A.L. de Prémare en 1986, donde aparecen 200 cuartetos conocidos como *Məǧdūbīyyāt*. En este caso, debido a la transmisión oral a través de varias zonas del Magreb, no podemos atribuir los rasgos dialectales encontrados en estos poemas a ningún dialecto concreto, pero aún así siguen siendo útiles para el conocimiento de una etapa de la realidad lingüística del Magreb.

[20] Esta controversia viene de lejos, ya que en un congreso celebrado en Argel en 1905 una comunicación de Vollers sobre la diglosia de la lengua árabe armó un gran revuelo, cf. Lecerf 1931-1932: 194-195, donde incluso se afirma que "les orientaux (...) sont toujours prêts à dénoncer une conspiration dans tout travail qui touche à l'arabe dialectal".

[21] Otro dialecto que se habló en época medieval y que ha desaparecido en la actualidad es el árabe de Sicilia, el cual es de tipo magrebí y cuya existencia se debe a la ocupación islámica de la isla a principios del siglo IX. Este dialecto árabe se ha definido como una forma híbrida entre la lengua vernácula de los musulmanes instalados allí, otras lenguas romances y algún

disponemos es siempre escrita y, por lo tanto, con una cierta tendencia a la elevación en el registro. Puede decirse, además, que los textos andalusíes no son dialectales estrictamente hablando, sino que más bien pertenecen al tipo de árabe referido más arriba como árabe medio.

Vamos a especificar pues las fuentes para el estudio del dialecto árabe hablado en Alandalús[22]. Éstas son[23]:

2.4.1. Obras lexicográficas.

-*Glosario latino-arabicum:* más conocido como *Glosario de Leyden*, fue redactado en Toledo a finales del siglo XII, y consistía en un diccionario latino para uso de cristianos arabófonos. Las voces andalusíes aparecen en grafía árabe y se da su traducción latina. Fue editado por primera vez en 1900 en Berlín por Ch.F. Seybold, y estudiado desde un punto de vista dialectológico en 1991 por F. Corriente, bajo el título *El léxico árabe estándar y andalusí del "Glosario de Leiden"*[24]. Por su lugar de composición, nos informa sobre todo de algunas caracteristicas de subdialectos de la Marca Media.

-*El Vocabulista in Arabico*: es del siglo XIII; Simonet lo atribuyó al teólogo y misionero catalán Ramón Martí, lo cual resultó ser falso. Como en la obra anterior, las voces andalusíes aparecen en grafía árabe con su correspondiente traducción latina, estando representado el léxico del registro medio-alto. Fue editado por primera vez en 1871 por C. Schiaparelli, y F. Corriente realizó un estudio de su léxico en 1989, titulado *El léxico árabe andalusí según el "Vocabulista in Arábico"*.

-*El Vocabulista de Pedro de Alcalá*: compuesto en 1505 con ayuda de informantes arabófonos para enseñar el árabe a catequistas enviados a Granada, por lo que refleja la variante andalusí de esta ciudad[25]. Escrito en grafía latina, es un texto de gran utilidad sobre todo para la vocalización de las distintas voces, y nos muestra un registro medio-bajo del léxico. Fue estudiado en 1988 por F. Corriente, con el título *El léxico árabe andalusí según P. de Alcalá (ordenado por raíces, corregido, anotado y fonémicamente interpretado)*. En 2002, Antoine Lonnet ha publicado la edición crítica con el título *Les textes de Pedro de Alcalá.*

---

elemento griego. En cuanto a las fuentes para su estudio, la situación no es similar en absoluto a la del dialecto andalusí, ya que sólo contamos con la obra de Ibn Makkī l-Ṣiqillī de 1107, titulada *Taṯqīf al-Lisān wa Talqīḥ al-Ǧanān* (una obra que podemos considerar del genero de *Laḥn al-ʕāmma*), los registros de los habitantes de la isla en época islámica, y algunos documentos notariales escritos durante la ocupación normanda posterior a la islámica e incluso algo después. Sobre este dialecto, véanse Agius 1994 y 1996.

[22] Gracias al estudio de todas estas fuentes, el conocimiento del dialecto andalusí es cada día más amplio, así se han publicado gramáticas que nos informan de cómo funcionaba esta lengua (cf. Corriente 1977 y 1992), y diccionarios que recogen el léxico aportado por las fuentes estudiadas (cf. Corriente 1997b).

[23] Para conocer un estado de la cuestión sobre las investigaciones llevadas a cabo sobre el dialecto andalusí hasta 1992, véase Corriente 1994b (la primera fecha correponde al año de celebración del simposio en el que se presentó este trabajo como comunicación). Aunque ahora está algo desfasado, pues se ha publicado mucho en los trece años transcurridos desde su aparición, no obstante, el trabajo aludido sirve como guía para conocer el inicio de los estudios de esta disciplina.

[24] Sobre esta obra véase también, Koningsveld 1977.

[25] Esta fuente también se compone de un pequeño esquise gramatical titulado *Arte para ligera mente saber la lengua arauiga.*

2.4.2. Obras paremiológicas[26].

- Obra de Abū Yaḥyà Az-Zaǧǧālī: autor córdobés del s. XIII, escribió la obra titulada *Rayy al-ʔuwām wa marʕà s-sawām fī nukat l-xawāṣṣ wa l-ʕawām*, que tiene un gran valor paremiológico pues dispone de 2169 refranes. Éstos ya fueron editados por M. Bencherifa en Rabat, en 1971-1975, con el título *Amṯāl al-ʕawām fī l-andalus lī-Abī Yaḥyà Az-Zaǧǧālī*. Posteriormente ha sido estudiado y actualizado por A.S. Ould Mohamed-Baba, publicado en 2000 con el título *Estudio dialectológico y lexicológico del refranero hispanoárabe de Abū Yaḥyà Azzajjālī.*
- Obra de Ibn ʕĀṣim al-Ġarnāṭī: jurisconsulto malikí de la Granada del siglo XV, quien introdujo 853 refranes en un capítulo de su obra titulada *Kitāb ḥadāʔiq al-azāhir*, cuyo texto fue editado en 1962 por ʕAbd al-ʕAzīz al-Ahwānī. El estudio de esos refranes desde un punto de vista dialectológico fue llevado a cabo por Marina Marugán, y publicado en 1994 con el título *El refranero andalusī de Ibn ʕĀṣim al-Ġarnāṭī. Estudio lingüístico, transcripción, traducción y glosario.* Esta obra nos muestra también el registro bajo y vulgar de la variante granadina andalusí en los siglos XIV y XV.
- Obra de Alonso del Castillo: morisco granadino del siglo XVI. Se trata de una recopilación de 1640 refranes en grafía árabe. Fue editada, traducida y estudiada por F. Corriente y H. Bouzineb en 1994, publicada con el título *Recopilación de refranes andalusíes de Alonso del Castillo.*

2.4.3. Obras literarias.

2.4.3.1. Obras del género llamado *Laḥn al-ʕāmma*.

-Abū Bakr az-Zubaydī: sevillano del siglo X que escribió una obra titulada *Kitāb laḥn al-ʕawāmm* (o *Kitāb mā yalḥan fī-h ʕawāmm al-Andalus)*. Se trata de la primera obra en Alandalús de este género de la que se tiene conocimiento. Fue editada por Ramaḍān ʕAbd al-Tawwāb en El Cairo, en 1964, y por ʕAbd al-ʕAzīz Maṭar, en Kuwayt 1968 y El Cairo 1981. Además, estudiada por Krotkoff en 1957 con el título *The laḥn al-ʕawāmm of Abū Bakr az-Zubaydī. Description of a lexicographical manuscript.*

-Ibn Hišām al-Laxmī, también sevillano del siglo XII, es el autor de otra obra andalusí perteneciente al género de *Laḥn al-ʕāmma*, donde se aportan numerosos datos sobre el dialecto hablado en Alandalús en ese siglo y titulada *Al-Madxal ilà taqwīm al-lisān wa taʕlīm al-bayān*. Ha sido editada y estudiada por José Pérez Lázaro en 1990[27].

2.4.3.2. Poesía en dialecto andalusí.

La poesía estrófica de carácter marcadamente popular es una innovación literaria de Alandalús, aunque de procedencia genética oriental, y posteriormente propagada al resto del mundo árabe. Estos textos poéticos dialectales se gestaron en el siglo X, y alcanzaron su madurez en los siglos XI y XII. La novedad que presentan respecto a la poesía árabe clásica es la distribución estrófica, la métrica y la fusión de distintos registros y de lenguas: árabe clásico, árabe andalusí, romance y hebreo.

---

[26] Sobre los refranes andalusíes, véase también García Gómez 1970-72.

[27] Los autores andalusíes que han escrito obras en este género son escasamente una veintena, algunos de ellos son: Ibn Šuhayd (s. XI), Ibn Xātima al-Anṣārī (s. XIV), Ibn Ǧuzayy al-Kalbi (s. XIV) e Ibn Hāniʔ al-Laxmī (s. XIV).

Las manifestaciones literarias que entran dentro de lo que se ha denominado poesía estrófica son las *muwaššaḥāt* y *xarajāt,* y el cejel. Para lo que aquí nos interesa es el último el que tiene más valor, ya que es un poema estrófico que se diferencia ligeramente de la *muwaššaḥa* en la estructura y por estar completamente escrito en árabe dialectal.

Todas estas manifestaciones literarias han servido como fuente para ir reconstruyendo poco a poco las distintas características del dialecto andalusí, aunque, no obstante, conviene señalar que en muchos aspectos muestran una lengua panregional codificada y unificada. También hay que indicar que el registro dialectal sólo se consigue de manera excepcional, debido a las restricciones sintácticas y léxicas impuestas por el metro, la rima y la longitud del verso en el caso de la *muwaššaḥa*, además del esfuerzo continuo que supone superar el hábito de componer en lengua clásica[28]. Como autores de *muwaššaḥāt* citaremos por ejemplo al rey al-Muՙՙtamid, de la taifa de Sevilla, o al poeta Abū Bakr al-Ǧazzār, de la taifa de Zaragoza[29].

El autor andalusí de cejeles por antonomasia es Ibn Quzmān. El *Dīwān* de *Ibn Quzmān* fue editado en 1972 por Emilio García Gómez, y en 1980 por Federico Corriente. Ésta última edición lleva como título *Gramática, métrica y texto del cancionero hispano-árabe de Aban Quzmán*, y en él se lleva a cabo una fijación del texto desde la "realidad dialectal andalusí" y se establece una nueva teoría métrica de los cejeles. Este mismo autor ha realizado sucesivas ediciones y traducciones, publicadas tanto en España como en Egipto, siendo la última la de 1996, titulada *Cancionero andalusí: edición* íntegra *de cejeles y fragmentos.* También se ha estudiado su léxico, en otro trabajo de F. Corriente de 1993 titulado *Léxico estándar y andalusí del dīwān de Ibn Quzmān.* Podemos encontrar otro autores de cejeles en andalusí, aunque nunca alcanzaron la importancia del anterior, estos autores han sido estudiados por Corriente, en un artículo de 1994 "Textos andalusíes de cejeles no quzmanianos en Alḥillī, Ibn Saՙīd Almaġribī, Ibn Xaldūn y en la Genizah".

Por último, otro *dīwān* de cejeles andalusíes es el del místico aš-Šuštarī, a quien se puede considerar el introductor de este género en las producciones sufíes. Aunque no debe considerarse la lengua de esta obra como auténtico reflejo del andalusí, debido a las interpolaciones de clasicismos y/o de dialectalismos de otras zonas, y a su problemática transmisión, no obstante es útil porque también refleja algunos rasgos del dialecto árabe de Alandalús. Esta obra fue editada por F. Corriente en 1988 con el título *Poesía estrófica (cejeles y/o muwaššaḥāt) atribuida al místico granadino aš-Šuštarī.*

Por último, tenemos que citar otro tipo de composición poética en árabe dialectal, se trata de las casidas dialectales, tradicionalmente conocidas como casidas cejelescas. Este género está menos estudiado que los anteriores, y de él prácticamente sólo existen los poemas atribuidos a Madġallīs, editados y traducidos en Corriente 1996.

2.4.3.3. Obras de crítica literaria.

Moše Ibn ՙEzra, poeta granadino del siglo XI, es el autor de una obra de crítica literaria única en su género en la literatura medieval judía. Titulada *Kitāb al-muḥāḍara wal-muḏākara*, fue escrita en el exilio por lo que no se conoce dónde la

---

[28] Sobre este tema, véase Corriente 1997: 38-39.

[29] Véase por ejemplo, Barberá 1995.

escribió ni en qué fecha. Está escrita con grafía hebrea y en lengua árabe, en el tipo de árabe medio conocido como judeoárabe ya descrito, como solía hacer en sus obras de prosa científica la comunidad judía de Sefarad, dejando su lengua sagrada, el hebreo, para las composiciones poéticas. Esta obra fue editada y traducida por Montserrat Abumalhan, en 1985-1986.

2.4.4. Obras de carácter notarial o contractual.

Citaremos como ejemplo estos dos tipos de documentos:

- documentos comerciales toledanos de los siglos XIII y XIV, escritos con grafía hebrea y en lengua árabe, fueron parcialmente editados y traducidos por Millás Vallicrosa. Posteriormente, Ignacio Ferrando realizó la edición completa y el análisis lingüístico, publicándose en 1994 con el título *23 contratos comerciales escritos por los judíos de Toledo en los siglos XIII y XIV. Edición completa y estudio lingüístico de los datos judeo-árabes y andalusíes.*

-colección de contratos escritos por los mozárabes de Toledo. Son de los siglos XII y XIII, y fueron editados por González Palencia en 1926-1930. Posteriormente, han sido estudiados lingüísticamente por Ignacio Ferrando en 1995, trabajo publicado con el título *El dialecto andalusí de la marca media. Los documentos mozárabes toledanos de los siglos XII y XIII.*

2.4.5 Estudio de los arabismos en iberromance.

El estudio de las interferencias entre el árabe andalusí y el iberromance también nos aporta datos que interesan a una disciplina como la dialectología árabe. La situación de bilingüismo progresivo que se vivió en Alandalús desde poco después de la conquista, y el monolingüismo resultante hacia finales del siglo XI, tuvieron como consecuencia la existencia de un continuo contacto lingüístico entre el árabe andalusí y los distintos romances coetáneos que se hablaban en distintas partes de la Península Ibérica.

La segunda lengua de esta sociedad fuertemente arabizada era el romandalusí o dialecto romance meridional, la cual vivía en situación de *codeswitching* con el árabe andalusí. Arrinconada desde el siglo X a sectores desfavorecidos de la sociedad, fue desapareciendo gradualmente hasta época almorávide, y ya en el XIII ni se hablaba ni se entendía. De esta manera, aquéllos que emigraron hacia el norte cristiano durante los siglos IX y XI, llenaron de arabismos las lenguas septentrionales locales, sobre todo cuando necesitaron expresar conceptos de una cultura superior.

El estudio de estos arabismos que aparecen en los distintos romances peninsulares, y en particular, el estudio del romandalusí, nos proporciona una interesante información sobre el dialecto árabe hablado en Alandalús. Un ejemplo de ello, consiste en el hecho de que en alguna ocasión un arabismo existente en algunas de las lenguas peninsulares es la única documentación de su existencia en andalusí.

Las fuentes que tenemos para el estudio de esta lengua son por ejemplo las *xarajāt* en romance que aparecen en algunas *muwaššaḥāt*, la toponimia de algunos documentos de Repartimientos, y muy especialmente los glosarios botánicos, agronómicos y médicos andalusíes, como ejemplo el de Abulxayr al-ʔIšbīlī del s. XI[30].

[30] Para más detalles sobre esto, véase Corriente 2000-2001: 95. Esta obra ha sido editada recientemente por Bustamante, Corriente y Tilmatine 2004.

Algunas obras que recogen y estudian estos romandalusismos y arabismos del iberromance son el diccionario de F. Corriente, titulado *Diccionario de arabismos y voces afines en iberromance* de 1999 (y la segunda edición ampliada en 2003); también es valiosa la obra de A. Steiger de 1932[31], titulada *Contribución a la fonética del hispano-árabe y de los arabismos en el ibero-románico y el siciliano*, a quien se puede considerar el pionero en valorar la utilidad de partir del andalusí, y no del árabe clásico, a la hora de estudiar la evolución fonética de estos arabismos. Otro ejemplo es la obra de D.A. Griffin, que con el título *Los mozarabismos del "vocabulista" atribuido a Ramón Martí* se publicó en 1961.

Por otro lado, también se pueden encontrar arabismos en los textos aljamiados producidos por la comunidad mudéjar, luego morisca[32]. De esta manera, se sabe que el léxico de germanías, algunas voces tabú y otras propias de juegos infantiles estaba formado por algunos arabismos introducidos por mudéjares y moriscos, cosa que se explica por la menor presión ideológica y social en estos registros[33]. Además, el estudio de los manuscritos aljamiados ofrece también valiosa información al dialectólogo interesado en el andalusí, información proporcionada por las interpolaciones en árabe, por medio de préstamos léxicos y de datos toponímicos y antroponímicos. Este material producido por mudéjares y moriscos, tanto en árabe como en aljamiado, es útil sobre todo para el estudio de la variante andalusí de la Marca Superior[34], véase al respecto Ferrando "Andalusī Arabic in the post-Islamic North of Spain: The language of Aragon's Mudejars and Moriscos". También sobre la lengua de los moriscos del Reino de Valencia, véase Ciscar Pallarés "«Algaravía » y « Algemía ». Precisiones sobre la lengua de los moriscos en el Reino de Valencia".

2.5. Fuentes aportadas por militares y religiosos.

Dos acontecimientos históricos fueron necesarios para que la comunidad científica se diera cuenta de la importancia de estudiar los distintos dialectos árabes. Estos fueron la invasión napoleónica de Egipto en 1798, y la invasión y posterior colonización de Argelia por parte de Francia en 1830. Estas incursiones en los dos países arabófonos[35] sirvieron para demostrar que la lengua que hablaba el pueblo difería mucho del árabe escrito, unica variedad estudiada hasta entonces en algunas universidades europeas, donde los primeros arabistas eran filólogos que estudiaban la lengua clásica para poder entender manuscritos árabes, situación que se prolongará hasta la mitad del siglo XIX.

Podemos afirmar, por tanto, que el desarrollo del estudio de los distintos dialectos árabes estuvo en un principio tanto al servicio de las preocupaciones imperialistas de las potencias europeas, ya que se creaban manuales para poder comunicarse con los nativos, como a beneficio del mejor entendimiento de algunos textos escritos en árabe medio, con el fin de descifrar los dialectalismos que en ellos se encontraban.

---

[31] Conviene recordar la recomendación de cautela que hace F. Corriente a la hora de utilizar los datos de esta obra, ya que cuando su autor la llevó a cabo los conocimientos del andalusí eran prácticamente nulos, por lo que aparecen algunas inexactitudes, cf. Corriente 1999: n. 2 y 43.

[32] Sobre las interferencias de la lengua árabe en el romance, véase López-Morillas 1994.

[33] Sobre esta cuestión, cf. Corriente 1999: 65.

[34] Puede verse un inventario de este tipo de fuentes en Ferrando 1998.

[35] En el caso de Argelia, una parte de la población es berberófona.

No obstante, tenemos que hablar también de la acción de algunos religiosos en este sentido, así encontramos tanto a franciscanos como dominicos instalados en algunas zonas del Magreb, sobre todo Marruecos y Túnez, y más hacia el este, en Tierra Santa. Tanto sus intenciones, como la dedicación a las lenguas vernáculas, y los avances en sus conocimientos, fueron sin embargo diferentes en cada zona. Así, las órdenes religiosas establecidas en Túnez, sobre todo dominicos y franciscanos originarios del reino de Aragón, crearon algunas escuelas cuya finalidad era expresamente la de ampliar los conocimientos de la lengua árabe, tanto la clásica como la dialectal con fines proselitistas. Éste es el caso del llamado *Studium arabicum,* que los dominicos tenían en su convento de la ciudad de Túnez[36]. Entre los franciscanos, la figura más destacable es la de Ramón Llul, sobre cuyos conocimientos de la lengua árabe se han publicado ya varios trabajos[37]. En cuanto, a la presencia de religiosos misioneros en algunos países del Oriente Próximo, podemos encontrarlos por ejemplo, en Siria, en Palestina y en Líbano, donde la existencia de comunidades cristianas arabófonas hacía imprescindible el conocimiento de sus lenguas vernáculas para que pudieran acometer sus funciones pastorales. En este caso, también encontramos la fundación de escuelas con el único fin de facilitar un mayor conocimiento de esta lengua, por ejemplo, la Escuela de árabe de Damasco.

Sin embargo, la existencia y finalidad de estas órdenes en Marruecos presenta algunas diferencias[38], ya que su presencia se justificaba por el servicio pastoral y sanitario ofrecido a los cautivos cristianos, este hecho provocó la escasa necesidad de adquirir grandes conocimientos de la lengua hablada por los nativos del país, con quienes tenían un contacto mínimo. No obstante, algunos cambios en la sociedad, en concreto la abolición de la esclavitud, provocaron que la situación cambiara a partir de finales del siglo XVIII, por lo que la convivencia entre los religiosos y la población marroquí aumentó, y el interés por la lengua hablada por ellos creció considerablemente. La figura más destacable en este sentido es la del padre José Lerchundi, quien publicó en 1872, en Madrid, un libro que ha sido la obra de referencia en lengua española para el aprendizaje del marroquí durante muchos años. Se trata del titulado *Rudimentos de árabe vulgar que se habla en el Imperio de Marruecos*, del cual se llegaron realizar hasta siete ediciones en español (1872, 1892, 1902, 1908, 1914, 1925 y 1945) y dos en inglés (1900 y 1910). Este mismo autor publicará en 1892 el glosario *Vocabulario español-arábigo del dialecto de Marruecos*, editado también en 1916 y 1932[39].

En cuanto a los militares, también realizaron una labor importante en este sentido[40]. Así, la primera aproximación española al árabe marroquí fue aportada por un Teniente Coronel de Infantería, Juan Albino, quien publicó en 1859 *Manual del lenguaje vulgar de los moros de la-Riff.* Esta producción continuó hasta 1950, con la publicación en Tetuán del *Diccionario Arábigo-Español* por el capitán José Luis Pascual y el teniente José Madrid López. Las fechas de elaboración de estos trabajos son muy elocuentes del marco histórico en el que se concebieron, un año antes de la

---

[36] Sobre estas escuelas, véase la bibliografía citada en Lourido Díaz 2000: 15, n.13.

[37] Véase Benhamamouche 1995.

[38] Sobre la acción de los francisacanos en Marruecos, véase el trabajo de Lourido Díaz 2000.

[39] La primera edición de las dos obras ha sido reeditada en facsimil por el ICMA en 1999.

[40] Sobre la aportación de los militares españoles al estudio del marroquí, véase Gómez Font 1995.

Guerra de África y seis años antes del final del Protectorado español en el norte de Marruecos, respectivamente. Es decir, estas obras, como indica J. P. Arias, son fruto de los intereses e "ideales africanistas españoles", y contienen la "descripción y propaganda de la acción colonial del Protectorado español en Marruecos"[41].

En los albores del desarrollo de la disciplina, la labor de estos militares y religiosos misioneros se basaba prácticamente en la recopilación lexicográfica, con la elaboración de glosarios y diccionarios recogiendo vocabulario de diversos campos semánticos. De esta manera, algunos países árabes que fueron colonizados durante los siglos XIX o XX por países europeos, son mejor conocidos desde un punto de vista lingüístico gracias precisamente al material recogido por los militares allí destinados, por ejemplo, éste es el caso de Argelia y Marruecos por militares franceses, y del norte de Marruecos además por militares españoles. Más adelante, estas mismas personas llevaron a cabo la descripción de algunos dialectos concretos, llegando después a una etapa posterior en la que creció el interés por las diferencias de tipo diatópico y los dialectos descritos comprendían áreas más extensa.

2.6. Documentos extraídos de algunos medios de comunicación.

Este tipo de información tiene una interesante utilidad dialectológica que consiste en servir de base para el estudio de las coinés que están surgiendo en aquellos países en los que conviven varias variantes del árabe dentro del continuum diglósico que los caracteriza. Así, la variante empleada en medios de comunicación como la televisión o la radio tiene en muchos casos un efecto homogeneizador, ya que normalmente se suele emplear la lengua que se supone conocida por la mayoría. Éste es el caso del árabe cairota en la televisión egipcia, o del árabe de Casablanca en la televisión marroquí.

Hay que añadir, no obstante, que en algunos casos el lenguaje de los medios de comunicación puede constituir una fuente indirecta, ya que la aparición de rasgos del neoárabe se realiza de manera inconsciente en un contexto que se intenta sea en árabe clásico. Véase un ejemplo del uso de la lengua de los medios como base para una investigación dialectológica en el trabajo de Cl. Holes, titulado "The use of variation: a study of the political speeches of Gamal Abd an-Nasir", de 1993, donde se estudia la variación lingüística en los discursos políticos del presidente egipcio difundidos a través de los medios.

2.7. Fuentes aportadas por el desarrollo de la dialectología árabe.

Con el desarrollo de la dialectología árabe, el material para el estudio de las lenguas de comunicación diaria en el mundo árabe contemporáneo ha aumentado progresivamente, y ello debido al propio trabajo de los dialectólogos quienes deben recopilar, mediante trabajo de campo, el material necesario para analizar su objeto de estudio. Como es lógico, la especialidad ha ido evolucionando con el paso del tiempo, y el tipo de soporte para guardar datos ha ido cambiando según avanzaban los medios técnicos a disposición del especialista. Por lo tanto, el tipo de fuentes con las que ahora nos toparemos no son indirectas o del tipo árabe medio, sino que se trata de fuentes directas que reflejan el dialecto hablado en una zona concreta.

Con la *nahḍa* o renacimiento cultural que se conoce en el mundo árabe a partir del siglo XIX, la lengua árabe adquirió la categoría de símbolo unificador de los países árabes y de la cultura árabe e islámica. Esto provocó una revalorización de la lengua

---

[41] Arias 1994: 334.

escrita cuyas principales consecuencias fueron la proclamación de la variante del árabe clásico como única lengua oficial de varios países, éste es el caso de Egipto en 1863, o la creación de las Academias de la lengua árabe en Damasco, en 1919, y en El Cairo en 1932, instituciones para las cuales la única variedad de árabe oficialmente reconocida es el árabe clásico, y por ello los dialectos son considerados una amenaza que puede corromper la lengua árabe y son excluidos de toda actividad científica y cultural.

Ante esta situación, no es de extrañar que una disciplina como la dialectología árabe haya sido vista con mucha reticencia por parte de la mayoría de los lingüistas de estos países, además debemos tener en cuenta la creencia de los musulmanes de que el Corán es lengua sagrada y el *summum* de la perfección lingüística, lo que ha provocado que los distintos dialectos árabes se hayan considerado como versiones corrompidas de esta lengua "pura" e inimitable, y por lo tanto sin ningún interés para el estudio científico. Por esta causa, en la actualidad todavía siguen existiendo posturas reacias a la reivindicación de la vitalidad e impulso de la enseñanza e investigación de los dialectos árabes.

No obstante, aunque se ha visto mucho tiempo relegada a un segundo plano, la dialectología árabe es una especialidad que va cobrando mayor fuerza en los últimos años, habiéndose formado incluso una asociación internacional que agrupa a gran parte de estos especialistas, se trata de la Association Internationale de Dialectologie Arabe (AIDA)[42]. Gracias a la labor investigadora de los dialectólogos, el conocimiento de la realidad lingüística del mundo árabe contemporáneo es cada vez mayor, aunque no homogéneo ya que hay algunos países mejor conocidos que otros, siendo Egipto el más estudiado desde este punto de vista.

Los lingüistas alemanes y franceses fueron quienes hicieron al principio un gran trabajo que supuso el despegue de esta disciplina. Así, gracias a investigadores alemanes de gran envergadura, como por ejemplo Brockelmann o Fischer, contamos hoy día con grandes trabajos teóricos en esta especialidad de la lingüística árabe; la labor francesa, además del enfoque teórico, se caracteriza también por la recogida de datos sobre el terreno, en especial en la zona del Magreb, ya que fue allí donde tenían sus colonias[43].

De esta manera, vamos a hacer referencia a los distintos tipos de material con los que contamos y que han sido aportados por el desarrollo de esta disciplina que es la dialectología árabe.

2.7.1. Corpus lingüíticos.

Se trata de grabaciones de relatos orales realizadas sobre el terreno, posteriormente transcritas y traducidas a diversas lenguas. Esto constituye una fuente inagotable de datos cuya recopilación es urgente en muchos casos, sobre todo cuando se trata de dialectos en peligro de desaparición, debido sobre todo al fenómeno de urbanización y homogeneización lingüística que está teniendo lugar en el mundo árabe contemporáneo.

---

[42] Puede obtenerse información sobre esta asociación en www.asso-aida.fr.st

[43] Es interesante aludir a la parcialidad de estos datos, ya que casi la totalidad de los dialectológos de esa época eran hombres, y los datos recogidos se referían a dialectos masculinos, por lo que las particularidades de las distintas hablas femeninas no han aparecido hasta esta época cuando han surgido mujeres dialectólogas.

Estos corpus de textos aparecen publicados en las monografías dedicadas al estudio de un dialecto concreto, y también en artículos publicados en revistas científicas especializadas en la materia, sobre todo por los problemas de edición que presenta la utilización de tipos de letra específicos para reflejar las realizaciones fonéticas. Entre estas revistas vamos a citar, a modo de ejemplo, algunas de las más conocidas en la especialidad, por supuesto sin ninguna intención de exhaustividad, éstas son: *Mediterranean Language Review*[44], *Zeitschrift für Arabische Linguistik.*[45], *Materiaux arabes et sudarabiques-Groupe d'Études de Linguistique et de Littérature Arabes et Sudarabiques*[46], *Comptes rendus du GLECS: Groupe Linguistique d'Études Chamito-Sémitiques*[47], *Estudios de dialectología norteafricana y andalusí*[48] y la serie *Perspectives on Arabic Liiguistics*[49].

2.7.2. Fuentes sonoras.

También, y gracias al desarrollo de las nuevas tecnologías, tenemos la aparición de archivos sonoros publicados en la red. Aunque éste es un terreno incipiente en el que todavía existen pocos instrumentos, pero que indudablemente irá ampliándose con el tiempo.

Como fuente de este tipo, sólo podemos citar el *Semitic Language Archive* realizado por el Departamento de Lenguas y Culturas del Oriente Próximo, de la Universidad de Heidelberg, donde se pueden encontrar grabaciones de relatos pertenecientes a muy diversos dialectos del mundo árabe actual.

Este archivo se puede encontrar en la siguiente dirección:
www.semarch.uni-hd.de/index.php4

2.7.3. Obras lexicográficas.

Este tipo de obras han tenido una gran utilidad a lo largo de la historia de la lengua árabe para el avance de la dialectología, y en la actualidad la recogida de material léxico y la realización de glosarios y diccionarios es una fuente de datos considerable que también debemos tener en cuenta.

Los trabajos de este tipo son abundantes, ya que incluimos desde diccionarios generales, hasta pequeños glosarios de un campo semántico concreto. Así, citaremos sólo algunos ejemplos de cada grupo de dialectos:

-en el grupo de los dialectos occidentales o magrebíes: para el dialecto marroquí contamos con el publicado por A.L. de Prémare, *Langue et culture marocaines: dictionnaire arabe-français, établi sur la base de fichiers, ouvrages, enquêtes, manuscrits, études et documents divers*, de 1993-1999, y el de G.S. Colin, bajo la dirección de Zakia Iraqui-Sinaceur y titulado *Le dictionnaire Colin d'arabe dialectal*

---

44 Publicada por la Universidad de Heidelberg y editada por Marcel Erdal, Werner Arnold, Victor A. Friedman and Johannes Niehoff-Panagiotidis, www.semitistik.uni-hd.de/mlr/index.htm

45 Publicada por la Universidad de Heidelberg y editada por W. Arnold y O. Jastrow, www.semitistik.uni-hd.de/zal/index.htm

46 Publicada por la Maison de Sciences de l'Homme, París.

47 Publicada por el INALCO, París, y editada por A. Lonnet y J. Lentin.

48 Cuya publicación electrónica puede consultarse en www.ieiop.com

49 Publicada por la Arabic Linguistics Society (Middle East Center, Utah University) consiste en una selección de las ponencias presentadas en un simposium que se celebra anualmente en distintas universidadd de USA.

marocain, de 1993. En cuanto a Argelia, tenemos el publicado en 2003 por J. Madouni-La Peyre, *Dictionnaire arabe algérien-français. Algérie de l'ouest.* Para el árabe de Mauritania, véase el diccionario de C. Taine-Cheikh, *Dictionnaire ḥassaniyya-français*, publicado entre 1988 y 1998, para el andalusí contamos con el de F. Corriente, *A Dictionary of Andalusi Arabic*, publicado en 1997, y para el maltés con el *Dictionnaire maltais-français*, de Joseph Cutayar de 2001.

-dentro del grupo de dialectos orientales: para el dialecto egipcio, véase el publicado en 1986 por E. Badawi y M. Hinds titulado, *A Dictionary of Egyptian Arabic*, para el dialecto sirio, véase el de K. Stowasser y M. Ani de 1964, titulado *A Dictionary of Syrian Arabic: English-Arabic*, para el dialecto iraquí, *A dictionary of Iraqi Arabic : English-Arabic, Arabic-English,* editado por Beverly E. Clarity *et al.* en 2003, y para el dialecto del Tchad, *Dictionnaire arabe tchadien-français*, de Patrice J. de Pommerol, de 1999.

2.8. Los dialectos árabes en la diáspora y el contacto de lenguas.

La extensión que está alcanzando el fenómeno de la inmigración tiene importantes repercusiones también desde el punto de vista lingüístico, ya que las situaciones de contacto de lenguas se han visto multiplicadas en pocos años. De esta manera, los distintos dialectos árabes ahora se hablan en los sitios más recónditos, conviviendo con otras lenguas con las que interfiere, dando lugar a una serie de fenómenos lingüísticos cuyo estudio está adquieriendo gran importancia, nos referimos a la interferencia, el codeswitching, el préstamo, etc.

Todas estas situaciones de contacto entre un dialecto árabe y cualquier otra lengua que se producen tanto en el interior de cada país, como en la diaspora migratoria, nos ofrecen nuevas posibilidades de estudio desde el punto de vista dialectológico. Un ejemplo de ello es el estudio de algunas variantes existentes en una comunidad emigrada y que reflejan un estado de lengua anterior al que existe en ese momento en la comunidad de la que partió, es decir, que las lenguas en la diáspora pueden evolucionar de la misma manera o no que en sus países de origen, y su estudio nos aporta nuevos datos para el mejor conocimiento de su proceso de cambio.

El estudio de los préstamos o arabismos existentes en otras lenguas, como hemos visto anteriormente en el caso de los arabismos en las lenguas romances de la Península Ibérica, también nos sirve como fuente para el conocimiento de los distintos dialectos árabes Así, por ejemplo, tenemos el caso de los arabismos del bereber, del turco, del persa, etc.

2.9. Literatura en prosa en árabe dialectal.

Según M. Doss, no podemos hablar de un momento preciso a la hora de establecer los comienzos del empleo del árabe dialectal en la redacción de textos literarios. Así, dejando de lado la poesía popular que, como hemos visto, se ha cultivado desde tiempos remotos, podemos contar también con la existencia de algunos textos escritos, íntegramente o en parte, en árabe dialectal. De esta manera, se constata la aparición paulatina de estructuras claramente dialectales al lado de otras clásicas, reflejando un continuo aumento del grado de permisividad, por lo que ya no aparecerá el dialecto exclusivamente en los textos poéticos, sino también en las obras en prosa. Conviene aclarar, sin embargo, que este uso lingüístico está relacionado con la temática de la obra, ya que se utiliza habitualmente para tratar

temas de la la vida cotidiana, humorísticos, e incluso textos subversivos y contestatarios[50].

Es a partir del siglo XVII, cuando empieza a componerse mayor número de textos en los que encontramos el uso del dialecto. El momento no es casual, ya que coincide con el poder otomano, la descentralización de la autoridad y la popularización de la cultura estimularon este tipo de producción, de la cual podemos citar como ejemplo las crónicas de Damurdashi[51]. No obstante, esto no significa que no existieran con anterioridad, y así lo demuestra la edición de *Las mil y una noches*, de Mahdī, en 1984, donde como su título índica (*Kitāb ʔalf layla wa layla min ʔuṣūlihi l-ʕarabiyya l-ʔūlà*) intenta reflejar la lengua original partiendo de los ejemplares más tempranos conocidos, y donde podemos encontrar algunas características propias del tipo neoárabe.

En el siglo XX, comienza incluso un movimiento de reivindicación de esta literatura popular en algunos países como, por ejemplo, Egipto, el cual va a toparse con la reticencia de ciertas ideologías y movimientos relacionados con la idea de unidad y nacionalismo árabe, que unidos a la supremacía del árabe clásico como lengua de cultura, deja relegada la escritura en árabe dialectal a un segundo plano por motivos ideológicos y culturales.

Sin embargo, aunque para círculos restringidos, algunos países árabes han comenzado a publicar obras literarias en dialecto, por supuesto, no sin detractores que lo critiquen. En esta iniciativa destaca el papel de Egipto, donde todo comenzó en los años 50 del siglo XX, tras la independencia del mundo árabe al término de la II Guerra Mundial. El nacimiento de algunos nacionalismos a nivel estatal provocó la tendencia a potenciar la escritura de textos literarios en árabe dialectal. Más tarde, con la llegada de Nasser al poder en 1954, se abrió un debate entre dos tendencias contrarias: un grupo que estaba a favor, y otro, formado casi exclusivamete por literatos y miembros de la Academia de la lengua árabe, que no lo estaba.

Otro ámbito donde encontramos la presencia de la escritura en árabe dialectal es en las obras de teatro, las cuales en el mundo árabe comenzaron a componerse a mitad del siglo XIX, pero no echó raíces como una forma aceptada de arte indígena hasta bien entrado el XX. En 1966, los textos escritos en Egipto ya incorporaban carácterísticas dialectales cairotas, aunque se limitaban a algunas características muy ultilizadas.

En la actualidad, la producción literaria en árabe dialectal se ha extendido a otros países, donde todavía no es muy bien aceptada por algunos sectores de la población, por lo que su desarrollo se ha visto claramente perjudicado, a lo que hay que unir las vicisitudes de cada sociedad. Así, por ejemplo, los escritores y literatos marroquíes organizaron, durante el periodo de colonización, su propia lucha intelectual centrada en dos frentes: el primero consistía en contener la irrupción del colonizador y la transformación de la idiosincrasia marroquí, y el segundo, establecer los cimientos de la lengua árabe moderna, para poder abordar el proceso de arabización que se pretendió llevar a cabo. Todo ello impidió la formación de una conciencia artística nueva, y la idea de escribir en dialecto no fructificó en ningún momento. No hay ninguna duda de que el interés prestado por los colonizadores al árabe dialectal y a

[50] Sobre esta cuestión, véase Doss 1996: 125-127.

[51] Según M. Doss, el primer texto conocido escrito deliberadamente en dialecto es del siglo XIX, y se trata de la obra de Yūšuf Shirbīni, titulada Hazz al-Quhūf, cf. Doss 1996: 124.

la lengua bereber fue lamentable para el futuro de estas lenguas tras la independencia.

De esta manera, aunque no muy abundantemente, podemos contar con este material como dentro de las fuentes a nuestra disposición que aporta datos para el avance en el concocimiento de los dialectos del neoárabe.

BIBLIOGRAFÍA

Abū Bakr al-Ǧazzār (ed. 2005). *Dīwān de Abū Bakr al-Ǧazzār, el poeta de la Aljafería*. Edición bilingüe de S. Barberá. Zaragoza.

Abulxayr al-ʔIšbīlī (ed. 2004). *Kitābu ʕumdati ṭṭabīb fī maʕrifati nnabāt likulli labīb*. Edición, notas y traducción castellana de J. Bustamante, F. Corriente y M. Tilmatine. Madrid.

Agius, D.A. (1994). "Siculo Arabic: interferences, deletions and additions", en D. Caubet y M. Vanhove (eds.), *Actes des premières journées internationales de dialectologie arabe de Paris*. INALCO, París, 345-359.

Agius, D.A. (1996). "The Siculo-Arabic variety in a tripartite culture: Latin, Arabic and Greek", *Romania Arabica*. Festschrift für Reinhold Kontzi zum 70 Geburtstag. Tübingen, 159-167.

al-Ahwānī, ʕA.ʕA. (1962). "Amṯāl al-ʕāmma fī l-andalus. I: al-Madxal ilà taqwīm al-lisān. II: Naṣṣ amṯāl Ibn ʕĀṣim min kitābihi Ḥadāʔiq al-azāhir", *Mélanges Ṭāhā Ḥusayn*, El Cairo, 235-367.

Albino, J. (1959). *Manual del lenguaje vulgar de los moros de la-Riff*. Cádiz.

Anawati, G.C./Jomier, J. (1954). "Un papyrus arabe chrétien", *Mélanges Islamologiques* II.

Arias, J.P. (1995). "Africanismo en primera persona: los métodos españoles de árabe coloquial marroquí", *Homenaje al profesor José María Forneas Besteiro*. Granada, 321-336.

Badawi, E./ Hinds, M. (1986). *A Dictionary of Egyptian Arabic*. Beirut.

Bar-Asher, M. (1996). "La recherche sur les parlers judéo-arabes modernes du Maghreb: État de la question", *Histoire Epistémologie Langage* 18-1, 157-177.

Bencheikh, O. (1994). "La *Ḫāṣṣa* et la*ʿĀmma* dans les grammaires de fautes en domaine andalou", en D. Caubet y M. Vanhove (eds.), *Actes des premières journées internationales de dialectologie arabe de Paris*. París, 361-373.

Bencherifa, M. (ed.) (1971-1975). *Amṯāl al-ʿawāmm fī l-andalus lī-Abī Yaḥyà Az-Zajjālī*. Fez.

Benhamamouche, F. (1995). "Ramón Llul y el mundo islámico – Una relación apasionada", *Revue d'Historie Maghrébine*, 77-78, 113-125.

Blau, J. (1966-67). *A Grammar of Christian Arabic. Based Mainly on South-Palestinian Texts from the First Millennium*. Lovaina.

Blau, J. (1979). "Some observations on a Middle Arabic Egyptian text in Coptic characters", *Jerusalem Studies in Arabic and Islam* 1, 215-262.

Blau, J. (1981²)*The Emergence and Linguistic Background of Judaeo-Arabic. A Study of the Origins of Middle Arabic*. Londres.

Blau, J. (1988), "Classical Arabic, Middle Arabic, Middle Arabic literary standard, Neo-Arabic, Judaeo-Arabic and related terms", *Studies in Middle Arabic and its Judeo-Arabic Variety*. Jerusalén, 255-259.

Blau, J. (2002). *Handbook of early Arabic*. Jerusalén.

Blau, J./ Hopkins, S. (1985). "A vocalized Judaeo-Arabic letter from the Cairo Geniza", *Jerusalem Studies in Arabic and Islam* 6, 417-476.

Ciscar Pallarés, E. (1994). "'Algarabía' y 'Algemía', precisiones sobre la lengua de los moriscos en el Reino de Valencia", *Al-Qanṭara* XV, 131-162.

Beverly E. C. et al. (2003) *A dictionary of Iraqi Arabic : English-Arabic, Arabic-English.* Washington.

Colin, G.S., s.v. "Maroc", *EI*[1], 224-227.

Colin, G.S. (1926). "El *Maqṣad* (Vies de saints du Rîf)". Traduction annotée. *Archives Marocaines* XXVI.

Colin, G.S. (1993). *Le dictionnaire Colin d'arabe dialectal marocain.* Sous la direction de Zakia Iraqui-Sinaceur (8 vols.). Rabat.

Corriente, F. (1975). "Marginalia on arabic diglossia and evidence thereof in the *Kitāb al-Aġānī*", *Journal of Semitic Studies* 20, 1, 38-61.

Corriente, F. (1977). *A Grammatical Sketch of the Spanish Arabic Dialect Bundle.* Madrid.

Corriente, F. (1980). *Gramática, métrica y texto del cancionero hispano-árabe de Aban Quzmán.* Madrid.

Corriente, F. (1988). *El léxico árabe andalusí según P. de Alcalá (ordenado por raíces, corregido, anotado y fonémicamente interpretado).* Madrid.

Corriente,. F. (1988b). *Poesía estrófica (cejeles y/o muwaššahāt) atribuida al místico granadino aš-Šuštarī (siglo XIII d.C.).* Madrid.

Corriente, F. (1989). *El léxico árabe andalusí según el "Vocabulista in Arábico".* Madrid.

Corriente, F. (1991). *El léxico árabe estándar y andalusí del "Glosario de Leiden".* Madrid.

Corriente, F. (1992). *Árabe andalusí y lenguas romances.* Madrid.

Corriente, F. (1993). *Léxico estándar y andalusí del dīwān de Ibn Quzmān.* Zaragoza.

Corriente, F. (1994). "Textos andalusíes de cejeles no quzmanianos en en Alḥillī, Ibn SaʕĪd Almaġribī, Ibn Xaldūn y en la Genizah", *Foro Hispánico* VII, 61-104.

Corriente, F. (1994b). "Current state of research in the field of *Andalusi* Arabic: achievements and prospects", en M. Eid, V. Cantarino y K. Walters (eds.), *Perspectives on Arabic Linguistics* VI, Amsterdam-Philadelphia, 7-16.

Corriente, F, (1996). "Textos andalusíes de casidas dialectales (impropiamente llamadas cejelescas)", *Al-Andalus-Magreb* 4, 11-26.

Corriente, F. (1997). *Poesía dialectal árabe y romance en Alandalús: cejeles y xarajāt de muwaššaḥāt.* Madrid.

Corriente, F. (1997b). *A Dictionary of Andalusi Arabic.* Leiden-Nueva York-Köln.

Corriente, F. (1999). *Diccionario de arabismos y voces afines en iberromance.* Madrid. (segunda edición ampliada en 2003).

Corriente, F. (2000-2001). "El romandalusí reflejado por el glosario botánico de Abulxayr", *EDNA* 5, 91-241.

Corriente, F./Bouzineb, H. (1994). *Recopilación de refranes andalusíes de Alonso del Castillo.* Zaragoza.

Cutayar, J. (2001). *Dictionnaire maltais-français.* París.

Díaz, A. (1973), *El dialecto árabe-hispánico y el "Kitāb fī laḥn al-ʔāmma" de Ibn Hišām al-Laxmī.* Tesis doctoral de la Universidad de Granada, Granada.

Doss, M. (1996) "Réflexions sur les débuts de l'écriture dialectale en Égypte", *Égypte/Monde arabe* 27-28, 119-145.

Ferrando, I. (1994) *23 contratos comerciales escritos por los judíos de Toledo en los siglos XIII y XIV. Edición completa y estudio lingüístico de los datos judeo-árabes y andalusíes.* Zaragoza.

Ferrando, I. (1995). *El dialecto andalusí de la marca media. Los documentos mozárabes toledanos de los siglos XII y XIII*. Zaragoza.
Ferrando, I. (1998) "El árabe andalusí en Aragón: fuentes y vías de aproximación", *EDNA 3* , 35-59.
Ferrando, I. (2000). "Andalusī Arabic in the post-Islamic North of Spain: The language of Aragon's Mudejars and Moriscos", en M. Mifsud (ed.), *Proceedings of the Third International Conference of Aïda*. Malta.
Ferrando, I. (2001). *Introducción a la Historia de la lengua árabe. Nuevas perspectivas*. Zaragoza.
Fischer, A. (1918). *Das Liederbuch eines marokkanischen Sängers*. Leipzig.
Gallego, M. Á. (1997), "Factor religioso y factor lingüístico en el Judeo-Árabe medieval", *ʿIlu* 2, 39-48.
García Gómez, E. (1970-72). *Hacia un refranero arábigo-andaluz*. Madrid.
Gómez Font, A. (1995). "Obras en español para el aprendizaje del dialecto árabe marroquí escritas por militares", *Boletín de la Asociación española de orientalistas*, 31, 171-186.
González Palencia, A. (1926-1930). *Los mozárabes de Toledo en los siglos XII y XIII* (4 vols.). Madrid-Valencia,.
Griffin, D.A. (1961). *Los mozarabismos del "vocabulista" atribuido a Ramón Martí*. Madrid.
Grohmann, A. (1954). *Einführung und Chrestomathie zur arabischen Papyruskunde*. Praga.
Hary, B. (1992). *Multiglossia in Judeo-Arabic: With an Edition, Translation and Grammatical Study of the Cairene Purim Scroll*. Leiden.
Hoenerbach, W. (1956). *Die vulgärarabische Poetik*. Wiesbaden.
Holes, Cl. (1993). "A Study of the Political Speeches of Gamal Abd al-Nasir", en M. Eid y Cl. Holes (eds.). *Perspectives on Arabic Linguistics* V, 13-45.
Hopkins, S. (1984). *Studies in the grammar of early Arabic. Based upon Papyri datable to before 300 A.H./912 A.D.* Londres.
Ibn ʕEzra, M (ed. 1985), *Kitāb al-muḥāḍara wal-mudākara*. Edición y traducción de M. Abumalhan. Madrid.
Ibn Fāris, A.H.A. (ed. 1963). *aṣ-Ṣāḥibiyyu fī fiqh al-luġa wa-sunan al-ʕarab fī kalāmihā*. Editado por M. aš-Šuwaymī. Beirut.
Ibn Hišām al-Laxmī (ed. 1990). *Al-Madxal ilà taqwīm al-lisān wa taʕlīm al-bayān*. Edición crítica, estudios e índices de J. Pérez Lázaro (2 vols.), Madrid.
Ibn Manẓūr, M.M. (ed. s.f.). *Lisān al-ʕarab* (15 vols.). Beirut.
Ibn Quzmān (ed. 1972). *Todo Ben Quzman*. Editado, interpretado, medido y explicado por E. García Gómez. Madrid.
Ibn Quzmān, (ed. 1996). *Cancionero andalusí*: Edición íntegra de cejeles y fragmentos. Traducción, introducción y notas de F. Corriente. Madrid.
Kofler, H. (1940) "Reste alterarabischer Dialekte", *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* 47, 60-130 y 233-262; (1941) 48, 52-88 y (1942) 49, 15-30 y 234-256.
Koningsveld, P. Sj. van (1977). The Latin-Arabic glossary of the Leiden University Library. Leiden.
Lecerf, J. (1931-1932). "Littérature dialectale et renaissance arabe moderne", *Mélanges de l'Institut Français de Damas* 2, 179-258.
Lerchundi, J. (ed. facsimil 1999). *Vocabulario español-arábigo del dialecto de Marruecos*. Madrid.

Lerchundi, J. (ed. facsimil 1999). *Rudimentos de árabe vulgar que se habla en el Imperio de Marruecos*. Madrid.
Lonnet, A. (2002) *Les textes de Pedro de Alcalá*. París-Lovaina.
López-Morillas, C. (1994) "Aljamiado and the Moriscos' islamicization of Spanish", en M. Eid, V. Cantarino y K. Walters (eds.), *Perspectives on Arabic Linguistics* VI, Amsterdam/Philadelphia.
Lourido Díaz, R. (2000). "El estudio de la lengua árabe entre los franciscanos de Marruecos (siglos XIII-XVIII), *Archivo Ibero-americano* 60, 3-34.
Mahdī, M. (1984). *Kitāb ʔalf layla wa layla min ʔuṣūlihi l-ʕarabiyya l-ʔūlà*. Leiden.
Marugán, M. (1994). *El refranero andalusī de Ibn ʕĀṣim al-Garnāṭī. Estudio lingüístico, transcripción, traducción y glosario*. Madrid.
Madouni-La Peyre, J. (2003). *Dictionnaire arabe algérien-français. Algérie de l-ouest*. París.
Maṭar, ʕA. (1974²), *Laḥn al-ʕāmma fī ḍawʔ ad-dirāsāt l-luġawiyya l-ḥadīṯa*. El Cairo.
Molan, P. (1978). *Medieval Western Arabic : Reconstructing Elements of the Dialects of al-Andalus, Sicily and North-Africa from the Laḥn ʔl-ʕāmma Literature*. Berkeley.
Ould Mohamed-Baba, A.S. (2000). *Estudio dialectológico y lexicológico del refranero hispanoárabe de Abū Yaḥyà Azzajjālī*. Zaragoza.
Pascual, J.L./Madrid López, J. (1950). *Diccionario Arábigo-Español*. Tetuán.
Pellat, Ch., s.v. "*Malḥūn*", *EI²*.
Pellat, Ch., s.v. "*Laḥn al-ʕāmma*", *EI²*.
Pommerol, P.J. de (1999) *Dictionnaire arabe tchadien-français*. París.
Prémare, A.L. de (1986). *La tradition orale du Mejdûb. Récits et quatrains inédits*. Aix-en-Provence.
Prémare, A.L.de (1993-1999). *Langue et culture marocaines: dictionnaire arabe-français, établi sur la base de fichiers, ouvrages, enquêtes, manuscrits, études et documents divers*. (12 vols.). París.
Rabin, Ch. (1951). *Ancient West Arabian*. Londres.
Schiaparelli, C. (1871). Vocabulista in arabico : pubblicato per la prima volta sopra un codice della Biblioteca Riccardiana di Firenze. Florencia.
Seybold, C. F. (1900). *Glossarium Latino-Arabicum ex unico qui exstat codice Leidense Xi seculo in Hispania conscripto*. Berlín.
Steiger, A. (1991). *Contribución a la fonética del hispano-árabe y de los arabismos en el ibero-románico y el siciliano*. Madrid. (reimpresión de la obra de 1932).
Stowasser, K./Ani, M. (1964). *A Dictionary of Syrian Arabic: English-Arabic*. Washington.
Tahar, A. (1975), *La poesie populaire algerienne-melhūn: rythme, mètres et formes*. Árgel.
Taine-Cheikh, C. (1988-1998). *Dictionnaire ḥassaniyya-français*. (8 vols.). París.
Vicente, Á. (2002-2003). "Un ejemplo de árabe medio en la correspondencia hispano-marroquí de los siglos XVI-XVII", *Al-Andalus-Magreb* 10, 317-332.
Violet, E. (1902). "Ein zweisprachiges Psalmfragment aus Damaskus", *Sonderabzug aus der Orentalistischer Litteratur-Zeitung* 4, 384-403, 425-441 y 475-488.
az-Zubaydī (ed. 1964), *Kitāb laḥn al-ʕawāmm* (o *Kitāb ma yalḥan fī-h ʕawāmm al-Andalus*. Editada por Ramaḍān ʕAbd al-Tawwāb. El Cairo. (Ed. 1968), editada por al-ʕAzīz Maṭar, Kuwayt. (Ed. 1981), editada por al-ʕAzīz Maṭar, El Cairo.
ʕAbd at-Tawwāb, R. (1967). *Laḥn al-ʕāmma wa-t-taṭawwur al-luġawī*. El Cairo.

SECCIÓN BIBLIOGRÁFICA

Joshua BLAU: *A Handbook of Early Middle Arabic*. The Hebrew University of Jerusalem: The Max Schloessinger Memorial Foundation. Jerusalem 2002. 262 pp. ISBN 965-7258-00-6.

All those of us concerned with Arabic dialectology know well how elusive the label "Middle Arabic" can be, to start with because, quite obviously, anything in the middle is neither here nor there. Old Arabic, even Classical Arabic are relatively well-defined systems, and so is each individual Modern Arabic dialect, which makes the descriptive linguist's task relatively easy when he tries to give reasonably complete accounts of their grammars and lexicons, while MA is, by definition, an ill-defined system, which gives the linguist a rather hard time when he wants to describe it. One could even say that MA would not be considered a linguistic system at all, were it not for Joshua Blau's untiring efforts in the past decades and his steady contributions to the survey of its materials and apprehension of those features which allow us to classify a given text, not as faulty CA, on one side of the spectrum, nor classicizing NA, on the opposite side, but exactly as MA, i.e., a register of Arabic in which classical and dialectal features mix with each other and together with a characteristic and important bundle of pseudo-corrections.

This said, one should next add that precisely that elusive nature of the MA features makes it extremely difficult to devise an effective periodization of its texts, that is, one based upon the occurrence of certain traits automatically allowing us to assign them to a given epoch, unlike the case of their diatopical distribution, which is generally easier to determine on account of certain recurrent dialectal marks, correlated with identifiable areas. To be quite honest, when we speak of Early Middle Arabic, that simply means that we are dealing with texts known to be dated in the first millennium a.D., or not much later thereafter, and not that we could detect their age on linguistic criteria alone, if they were undated. In other words, as we have purported long ago, the interference between the OA and NA types is so early, in our view, unlike Blau's, already pre-Islamic, that the language of papyri from the 8th century might differ but little from that of a letter written nowadays by a half-literate Arab. Which means, of course, that MA, basically a written language, is still alive and will remain so, as long as CA is the ideal, and mostly unattainable, linguistic standard of the Arabs. However, the more we learn about Early Arabic, whether Middle, High or Low, the more we shall know about the Arabic language and its dialectology, which is after all our common and main goal, and we must therefore most wholeheartedly thank Prof. Blau for the gift bestowed upon Arabic scholarship with this new book of his, which is not only a useful tool for beginners, as he modestly describes it in his preface, but also a practical and suggestive compendium for seasoned dialectologists.

In the chapter of suggestions, even respectful and amicable disagreements which, having known Blau's equanimity for a long time, I am sure he will rightly consider as a tribute to his work, I have noticed, first of all, that most examples in the gram-

matical notes have been extracted only from the text samples edited, which is methodologically irreproachable. However, that "gap of over a millennium between the emergence of CA and modern NA" (p. 16) would not look so awfully wide if the student were given some hints of the information contained in the Eastern and Western treatises of *laḥn al'āmmah* or in the sources of Andalusi Arabic, both generally coinciding with the dialectal features of MA. Thus, e.g., in p. 30, cases like *qiwà* ("strength", pl.) and *ḥilw* ("sweet") instead of *qiwà* and *ḥulw*, supposed there to have been geared by a spontaneous palatalising shift, are found in AA, and analysed as dissimilative (AALR 67). Likewise, in p. 37, the interpretation given by Blau to >*'stwdāt*< as "a not very successful attempt to create a form not occurring in living speech" would probably yield the ground to an acceptable *istiwdāt*, had he taken into consideration SK 1.4.6 and AALR 2.1.1.4.1, with some examples of that diphthong in AA, and other AA parallels might have illustrated interchange of II and V with III and VI verbal themes in p. 33, *yašrub* in p. 36, *uqīl* in p. 37, *afta'al* and *anfa'al* in p. 39, *arayt* and *awrayt* in p. 40, *yanbaġā* in p. 41 (AALR 107), *fāh* instead of CA *fūh* in p. 44, *aḥadan* in p. 45, *awwalah* in p. 48, invariable *'ād* in p. 52, invariable *in kān* in p. 55, etc., although, of course, it has been Blau's wise and free choice not to overburden this manual with comparative evidence.

On other issues, in page 34, I do not think that *ru'ā* "shepherds" is infracorrect for CA *ru'āh*, as a case of loss of *tā' marbūṭah*, since it can simply be construed as a common and actually incorrect spelling of *ru'ā'*, and I wonder if the English "the handle of the water pump" for NA *alẖaṭṭāra matā' almā* gives the reader an approximate idea of what is, in fact, the counterpoised sweep of a shadoof.

Not a minor merit of a book which is typographically very complex is the rarity of misprints in it: we can only signal, in p. 17 "differed" for "did not differ", *iwal* for *iwà* in p. 18, >*sylh*< for >*sbylh*< in p. 59, and *aẖbār* for *aḥbār* in p. 63.

Abbreviations:

AA = Andalusi Arabic.
AALR = Corriente 1992, *Árabe Andalusí y Lenguas Romances*, Madrid, Mapfre.
CC = Classical Arabic.
MA = Middle Arabic.
NA = Neoarabic.
OA = Old Arabic.
SK = Corriente 1977, *A gramatical sketch of the Spanish Arabic dialect bundle*, Madrid, Instituto Hispano-Árabe de Cultura.

Federico Corriente (Universidad de Zaragoza)

Ivonne KIEGEL-KLEICHER: *Iberoromanische Arabismen in Bereich Urbanismus und Wohnkultur. Sprachliche und kulturhistorische Untersuchungen.* Beihefte zur *Zeitschrift für romanische Philologie*, Band 324. Max Niemeyer. Tübingen 2005, 404 pp.

La idea de estudiar los arabismos por campos semánticos es antigua y ha sido aplicada varias veces, vgr., a la alfarería, numismática, medicina y farmacología,

etc. Es un procedimiento no sólo legítimo, sino utilísimo, que introduce una muy necesaria categorización de dichos préstamos, que dejan así de ser masa amorfa para ir revelando las áreas de cultura en que fueron más abundantes, su difusión más o menos general en los romances principales de la Península Ibérica, procedencia oral o culta, carácter rústico o urbano, antigüedad relativa, evolución semántica, tasas relativas de mantenimiento o desaparición, etc. Como es lógico, todos esos detalles, contemplados en su conjunto y basados en la documentación histórica de las voces, no sólo dan perfil y vida a estos préstamos, sino que a menudo obligan a reconsiderar los étimos que, ya tradicionalmente, venían recibiendo, e incluso a veces su mismo carácter de arabismo.

Sería, pues, de desear que estos estudios se multiplicaran hasta cubrir la totalidad inventariable de campos semánticos, puesto que es indudable que los diccionarios universales de arabismos son complementados y perfeccionados por ese tipo de obras, con las que no pueden competir en algunos aspectos, aunque sí deben tenerlas en cuenta para las enmiendas etimológicas totales o parciales que a menudo generan. Su relación mutua es la que siempre existe entre obras de consulta y conjunto, por una parte, y monografías, por otra, con ciertas coincidencias y divergencias metodológicas que generan una información más articulada y abundante, cuando se respetan las reglas de ambos tipos de investigación.

La tesis doctoral dirigida por G. Bossong y reflejada por este libro se ajusta a esas reglas y constituye una muy valiosa herramienta para el estudio comparado sincrónica, diacrónica y diatópicamente, de los abundantes arabismos del castellano, catalán y portugués en el dominio del urbanismo y la cultura habitacional. Produce una lectura extraordinariamente jugosa e instructiva, preñada de consecuencias para el conocimiento de la influencia cultural andalusí en este campo sobre los modos de vida hispánicos a través del prestigio, la adopción y la imitación, así como de su posterior atenuación y sustitución por otros modelos.

En el terreno de las discrepancias y sugerencias que siempre se esperan de un reseñador, las hay lógicamente de varios tipos:

1) Terminológicamente, hace tiempo que voces tales como "hispano-árabe" o "hispano-islámico" y "mozárabe" han recibido serias objeciones y vienen siendo progresivamente sustituidas por "andalusí" y "romance andalusí" o "romandalusí", esto último, bien es verdad, menos unánimemente. También, y a pesar de haberlo usado durante algún tiempo, nos parece conveniente no aplicar el término *imālah* indiscriminadamente a cualquier palatalización, sino sólo a la de */ā/* histórica, como hicieron los gramáticos nativos que lo acuñaron. Por cierto que la conversión de dicho tecnicismo en *imela* por algunos arabistas españoles y su misma ocasional inclusión en el DRAE (citadas en p. 140, n. 34) no pasaron nunca de ser un atrevimiento de los llamados con gracejo en gallego *achádegos de cadeirádego*.

2) La formación básicamente romanística de la autora está complementada con una buena preparación en lengua árabe, como demuestra su acertada plena transcripción de citas árabes, donde sólo hemos encontrado un error en p. 322 (donde hay que leer *yuẖzanu fīhi ššay'u,* mientras que *ẖāla* por *ẖalā'* en p. 346, n. 833 parece mera errata tipográfica). Casi inevitablemente, no es tan profunda en dialectología, por lo que alguna de sus afirmaciones en este campo puede parecer ingenua. Vgr., resulta apresurado considerar, para el dialecto marroquí, que casos como *dərb* por estándar *darb* "senda" (p. 211, n. 319) impliquen palatalización alguna, ya que la vocal neutra en este dialecto es el único reflejo fonémicamente posible de */a/* y sólo en determinados entornos se realiza fonéticamente como *[a]*.

En la misma línea sorprende un poco que se argumente y afirme la posibilidad de la aplicación de *ǧamāʻah* a la comunidad musulmana (p. 227, n. 373), conocida como normal en todos los diccionarios y, particularmente, para el neoárabe, el *Supplément* de Dozy, o que se atribuya la forma marroquí *šārīǧ* de *ṣihrīǧ* "zafariche" a una tendencia dialectal de reducir bases cuadriconsonánticas a triconsonánticas, pues no existe tal tendencia en neoárabe y se trata meramente de una ocasional caída del fonema */h/* (señalada ya por Cantineau, *Études de linguistique arabe*, 75 y, para el and., por nuestros estudios). Tampoco es exacto que la variante *bárka* de *bírka* "alberca" se deba a asimilación a la vocal final, sino mucho más probable es que se trate de un caso más de aplicación de la ley de Philippi (*Sketch* 75, *Árabe andalusí* 72).

3) Etimológicamente, como es inevitable, no coinciden siempre nuestras interpretaciones. La derivación (pp. 138-129) de almacabra del sg. de *maqábir*, en lugar de considerarlo una variante de los reflejos del tipo almocávar, con vocal paragógica, no nos parece una propuesta preferible, no sólo porque el doble reflejo sea improbable, sino también porque la metátesis del característicamente norteafricano *mqəbra*, que la autora cita en apoyo de su opinión, carece de paralelos en and., donde no existía ese fenómeno metatético, mientras que la */e/* o */a/* paragógicas se encuentra bastante a menudo sin necesidad fonotáctica (vgr. en alfombra, setra, etc.), como explicamos en DAI 43, obra que ella cita constantemente, cosa que merece nuestro agradecimiento. Lo mismo puede decirse acerca del ct. tàvega en p. 172, n. 160 y p. 195, n. 252. Tampoco parece probable que el topónimo Azuqueca contenga un morfema diminutivo romance *{-éka}*, bastante raro, cuando el metanalítico *suqáyqa* "mercadillo" está documentado en el *Supplément* de Dozy (I 706), sin perjuicio de su convivencia dialectal con el más regular *suwáyqa*. Otras veces, sin embargo, hay que reconocer que las observaciones de la autora nos obligan a replantearnos ciertos étimos, con resultados probablemente superiores a los obtenidos hasta ahora: tal es el caso del étimo de alcántara (p. 238, n. 413): no nos ha convencido su propuesta basada en el gr. *kanthēlios* "acémila" o lt. *cant(h)ērius* "rocín" por la improbabilidad de tal evolución semántica, pero todo ello y su alusión al reflejo arameo *qantel* nos ha hecho renovar la búsqueda de un posible étimo en esta lengua, que ha aparecido convincentemente en el siriaco *qṭār(t)ā* "nudo; puente", semánticamente transparente puesto que un puente es, funcionalmente, una conexión o atadura entre dos orillas, mientras que la raíz semítica *{qṭr}* "atar" está perfectamente establecida con reflejos que van desde el etiópico *qäṭärä* "cerrar; clavetear", el hebreo *qāṭar* "encerrar" y arameo *qṭar* "anudar" al mismo árabe *qaṭara* "coser; formar caravana": de una forma *qaṭṭara* "formar la caravana", documentada en esta última lengua, es fácil pensar en un disimilatorio **qanṭara* "alinear las barcas o elementos de apoyo para cruzar un río", cuyo *maṣdar qanṭarah* habría significado primero la acción correspondiente y enseguida, su resultado material, el puente. Lo mismo puede decirse de sus reflexiones y datos sobre alcantarilla, dirigidos como es habitual y lógico a una derivación como diminutivo de alcántara pero que, al insistir en el primitivo sentido de "conducción de agua limpia", nos hace pensar que alcantarilla pueda ser una fácilmente comprensible contaminación por alcántara de un *alcastarilla, del árabe *qasṭal*, acerca de cuyo origen latino v. DAA 427 y *Supplément* II 352. De nuevo, a propósito de helgadura y helgado "de dientes separados" (p. 259, n. 497), frente al dudoso étimo tradicional lt. *filicātus* "como las hojas del helecho", no compartimos con la autora la derivación metafórica a partir de alhelga "armella de cerradura" por

razones de verosimilitud semántica, pero sí reparamos por primera vez en el árabe *filǧ* "separación entre los dientes" que, como arabismo temprano podría haber reflejado aún una *ǧīm* oclusiva (según DAI 34-35) y haber formado un híbrido romandalusí **filg+ÁṬ*. Tampoco podemos aceptar su defensa para alféizar (pp. 264-269) del étimo **fasḥah*, forma que reivindica con el solo testimonio de Ibn Sīdā frente al *fusḥah* de todos los demás grandes diccionarios, por lo que bien puede ser mera errata, pero que además no puede fonéticamente explicar el diptongo del arabismo; sin embargo, los datos que aporta la autora nos hacen sospechar de nuestra anterior propuesta, *ḥáyyiz*, e inclinarnos por un reflejo andalusí del clásico *fayḍ* "derrame" o *fāyiḍ* "derramado", que casaría bien con la definición de "sesgo o corte oblicuo que se forma en los muros en que se encuentran las puertas y ventanas para que sus hojas abran más o para que entre más luz". Fonéticamente la correspondencia sería normal, y este mismo étimo sería válido para alfiz, teniendo en cuenta su carácter de voz aun más tardía, donde la monoptongación no puede extrañar, según DAI 25. Tampoco se debe quitar la razón a Galmés cuando separa etimológicamente *chípp* "cepo" del arabismo aljibe: aparte de que la evolución semántica y el distinto tratamiento fonético en ambas consonantes resultarían sospechosos, la autora no ha tenido en cuenta el apoyo al étimo romandalusí en los datos de alchiperre (DAI 139), confirmado por un documento tardío en grafía y lengua árabe publicado por Joaquina Albarracín en *Al-Andalus Magreb* 3 (1995) 70, l. 1, donde *rábṭ alčipél* ha de entenderse como "sujetar los cepos", con que se aplicaba el castigo de azotes en la planta de los pies a los alumnos díscolos.

4) Metodológicamente, debe revisarse ciertos conceptos acerca de la lengua árabe y sus características. Vgr., la afirmación (p. 150 y p. 200, n. 269) de que el and. acentuaba /KvKvK/ como agudo, a diferencia de la lengua clásica, parte meramente de la pronunciación oriental habitual, pero no necesariamente primitiva, según saben los estudiosos del acento árabe, generalmente no fonémico, y no es menos acientífico hablar de la posición del acento en marroquí (p. 216), pues en este dialecto no hay acento tónico fonémico de palabra, y cuando sucede, lo hace en el cuadro del contorno tonal de frase. Tampoco parece probable la sugerencia alternativa (p. 166, n. 139) de que la */ṭ/* del étimo *maṭmúra* de mazmorra, se hubiese develarizado y africado, como a veces la */t/* en el Norte de Marruecos, ya que precisamente esto no sucede nunca a la velarizada, ni ésta se develariza: las hipótesis previas, citadas por la autora, son más que suficientes, y el **matsmora* de Sousa puede ser desde una errata por "matamora" a una peculiar manera de transcribir la velarización. Tampoco es exacto que *barrā* "fuera" (p. 215, n. 334) exhiba acortamiento tras la caída del *tanwīn*: en realidad, lo que documenta esta forma pausal, ya presente en árabe antiguo, en pausa y rima, es la sustitución de */n/* por el alargamiento fonémico de la vocal precedente; por otra parte, la generalización de aquella voz en neoárabe con esa evolución semántica es obvio arameísmo. Ni se puede dar ninguna credibilidad a la hipótesis de Corominas (p. 220, n. 351) de que barrio pueda reflejar el adverbio and. *bárra* con palatalización de la última vocal, pues la habrá impedido la */r/*, generalmente velarizada en neoárabe salvo ante */i/*.

Con todo, los aciertos de este libro superan con mucho sus esporádicas imperfecciones: entre ellos debemos señalar el equilibrio casi perfecto entre información histórica y lingüística, la clara atribución de la mayoría de los arabismos a la transmisión oral (p. 17), el papel fundamental en ello de los bilingües (p. 4), en un medio donde convivieron dos culturas (p. 351, no las tres que está de moda decir por una

"corrección política", que no coincide con la realidad, al equiparar religión con cultura), la completísima bibliografía, no sólo citada sino utilizada, y un larguísimo etcétera. Nuestra enhorabuena, pues, a la autora y a su maestro.

Federico Corriente (Universidad de Zaragoza)

Dominique CAUBET: *Les mots du bled. Création contemporaine en langues maternelles. Les artistes ont la parole.* Préface de Hadj Miliani. L'Harmattan, "Espaces discursifs". Paris 2004, 237 pp.

L'ouvrage dont il va être question dans les lignes suivantes constitue sans nul doute un volume au contenu à la fois intéressant pour les informations fournies et curieux pour ce qui est de la problématique : la place et le statut des langues dans le monde des artistes maghrébins. Quelle place en effet occupent les langues maghrébines dans le processus complexe de création pour des artistes comme Rachid Taha, Omar Sayed, Baāziz, Fellag, Fadhel Jaibi, Amazigh Kateb ou Cheb Sahraoui ? Dominique Caubet s'intéresse depuis déjà fort longtemps aux problèmes relatifs à la création de cette nouvelle culture apparue dans le paysage artistique français, et qui est bien plus qu'une double culture. Dans *Les mots du bled*, elle a donné la parole aux artistes, qui tentent d'expliquer en quoi leur langue d'origine trouve une place réelle dans la genèse de leur création. Cet ouvrage montre comment des créateurs d'art (chanteurs, artistes de spectacles "tragi-comiques", animateurs de radio, comédiens, rapeurs, etc.) utilisent principalement l'arabe maghrébin et le kabyle dans leurs activités créatrices mais sans oublier non plus la présence du français. Dans ce livre, les questions posées sont très différentes de celles que l'on a coutume de lire généralement dans les revues consacrées au théâtre ou à la "world music". On peut en effet se demander comment comprendre et appréhender de la meilleure façon possible l'utilisation des langues du Maghreb dans leur véritable rapport à la création artistique contemporaine ? Mais on peut aller plus encore plus moins en se demandant ce que ces artistes, au moment de plonger dans leur activité créatrice, apportent aux langues considérées comme n'ayant pas encore de statut véritablement consolidé (arabe maghrébin et berbère) et aux pratiques réprouvées comme les mélanges linguistiques et les parlures argotiques ? Afin de répondre aux interrogations qui dépendent finalement de problèmes sociolinguistiques depuis longtemps définis par la recherche en sciences sociales, le livre rassemble des propos inédits d'hommes de théatre, de poètes, d'écrivains et de chanteurs qui, d'une manière ou d'une autre, rendent compte du véritable statut de l'artiste et des conditions objectives et subjectives par lesquelles naît une parole marquée par son caractère libre.

Ce sont treize entretiens réalisés avec Hamma (groupe algérois de rap), Rachid Taha (algérien et leader du défunt groupe *Carte de séjour*), Omar Sayed (marocain et leader du groupe *Nass El Ghiwane*), Amazigh Kateb (algérien), Gyps (algérien), Aziz Chouaki (algérien), Ben Mohamed (algérien mais utilisant exclusivement le kabyle), Baāziz (algérien), Fadhel Jaïbi (tunisien), Youssef Fadel (marocain), Allalou (algérien), Cheb Sahraoui (algérien) et Fellag (algérien) et qui sont de véritables perles documentaires dans la mesure où nous pouvons en savoir plus sur ces personnages, leurs manières de travailler, les dessous de leur création et surtout

leurs sentiments sur les langues en présence et les diverses connotations, à la fois positives et négatives, qu'elles véhiculent. *Les mots du bled* nous font découvrir des artistes qui contribuent, de façon originale, à renouveler et enrichir la scène maghrébine et française dans des domaines divers qui vont de la prestation théatrale au concert de musique (rai, gnawa, pop, rap, techno, etc.) en passant par la poésie, l'humour et la radio. D'ailleurs, pour mieux comprendre l'envergure des questions abordées dans ce volume et permettre au lecteur de s'immerger dans un monde où les mélanges de toutes sortes sont la règle, l'auteur fournit un glossaire et une brève liste de références bibliographiques.

Il serait toutefois intéressant de suggérer quelques réflexions autour du contexte géo-culturel et socio-économique ainsi que des conditions de la création artistique et distinguer alors, comme le fait D. Caubet, des différences entre artistes travaillant au "bled" et ceux s'exprimant en France. Les artistes qui opérent au Maghreb ont, malgré une timide reconnaissance de la part des autorités nationales, de nombreuses difficultés pour promouvoir leur travail : moyens financiers, défense des droits d'auteurs, distribution et piratage des enregistrements originaux, etc. Quant à ceux qui travaillent en Europe, et principalement en France, force est de constater que leur situation est nettement meilleure. Mais à quel prix ? Il nous semble que le coût de cette sécurité professionnelle passe, que l'on veuille ou pas, par une certaine assimilation médiatique dont le but évident est de survivre sur les scènes françaises et européennes. Tout cela entraîne, à mon avis, une grande différence de qualité et de concept entre les productions artistiques aux couleurs maghrébines réalisées en Europe et celles faites au Maghreb. En relation avec ce qui vient d'être dit, nous croyons que la position de l'Algérie est révélatrice de cette problématique complexe et de la situation des artistes et des créateurs en général. Nous en voulons pour exemple le cas du chanteur Riḍā Ṭaliānī qui, avec son fameux album "Joséphine", avait été la grande star de l'année 2004 en matière de musique raï moderne. Mais que signifie donc cette digression ? Il semblerait, si toutes les précautions n'étaient pas prises, que Riḍā Ṭaliānī serait condamné au même sort que Šāb Ḥasān, à savoir l'oubli presque total. Le même Šāb Ḥasān avait également marqué l'année 2003 avec son album "Ntiya tāliya". Il est donc clair, et cela malgré les qualités de composition et la présence d'une musique fraîche et rythmée, que nos deux jeunes artistes ont sans aucun doute à subir les affres du "show-bizz" algérien et les humeurs du marché musical. Cela étant dit, il est rassurant de voir comment, en général, les créateurs en langue maghrébine se produisant en France ont réussi à sortir des sentiers communautaires, et par là, éviter ce que l'on appelle l'effet de "ghetto" pour s'acheminer droit vers la place qui leur revient au sein des arts et des musiques du monde, en arabe maghrébin, kabyle et langues mélangées qu'il est grand temps de respecter comme langues déjà partagées par de nombreux Français de religions ou de cultures différentes. Alors, sans pour autant sombrer dans l'éloge facile, nous souhaiterions remercier D. Caubet pour ce livre écrit avec des mots d'ici et d'ailleurs.

Mohamed Meouak (Universidad de Cádiz)

José A. VALVERDE: *Sáhara, Guinea, Marruecos. Expediciones africanas. (Memorias de un biólogo heterodoxo,* vol. 3). Editorial Quercus, V & V. Madrid 2004. 272 pp. ISBN 84-87610-13-7.

El biólogo José Antonio Valverde (Valladolid, 1926 -Sevilla, 2003) fue investigador del CSIC y profesor de la Universidad de Sevilla. Fue además director tanto de la Estación Biológica como del Parque Nacional de Doñana y tuvo un papel importante en la creación de ambos. Es conocido, asimismo, por haber sido el promotor del Centro de Rescate de la Fauna Sahariana en Almería, donde se han conservado algunos animales ya extinguidos en sus hábitats originales. Dedicó algunos de sus trabajos al estudio de la fauna del Sáhara (cf., por ejemplo, *Aves del Sáhara Español.* CSIC, Madrid 1957).

En este tercer volumen de sus memorias, Valverde recoge sus experiencias y anécdotas relativas a sus viajes a Guinea Ecuatorial, el Sáhara y Marruecos.

El autor estuvo en catorce ocasiones en el Sáhara Occidental (entre 1955 y 1975, cf. p. 121), en la época en la que este territorio era todavía colonia española, con objeto de estudiar su fauna y, más adelante, de recoger algunos ejemplares de especies amenazadas de extinción (antílopes y gacelas). Después de su jubilación realizó varios viajes al sur de Marruecos, donde se interesó tanto por los ofidios (especialmente víboras y cobras) como por los *ʕīsāwa* que los exhiben por plazas y mercados.

El libro de Valverde es (a pesar de sus transcripciones poco fiables) un interesante e importante complemento al conocido estudio de Vincent Monteil (*Contribution à l'étude de la faune du Sahara Occidental. Du sanglier au phacochère. Catalogue des animaux connus des Tekna, des Rguibat et des Maures.* Institut des Hautes Études Marocaines. París 1951).

En lo que concierne al Sáhara, Valverde describe una fauna que desgraciadamente hoy en día ha desaparecido en su mayor parte: ya en época colonial la caza incontrolada había prácticamente acabado con los avestruces, antílopes y gacelas (que con harta frecuencia servían de alimento a las tropas que recorrían el territorio: véanse las fotos que figuran en p. 130). El autor proporciona interesantes detalles (y con frecuencia también dibujos o fotos) acerca de los animales que estudió: aves, reptiles y mamíferos. Así por ejemplo, Colin describe una serpiente denominada *zərrīg* o *bu zərrīg* (cf. de Prémare, *Dictionnaire Arabe-Français,* vol. 5, p. 311) como un tipo de víbora. En el libro de Valverde (donde se la llama *bu cerrig*, cf. p. 101) se precisa que se trata de una culebra inofensiva perteneciente al género *psammophis.* Por desgracia en otras ocasiones las transcripciones son tan imprecisas que es imposible localizar las voces en los diccionarios habituales.

Especial interés tiene la parte final del libro, dedicada a los ofidios del sur de Marruecos. El autor narra con detalle cómo los recolectores de serpientes cazan cobras y víboras en la región del Sūs, Valle del Draa o de Tan Tan, para luego vendérselas a los *ʕīsāwa* (cf. pp. 257 ss.). A pesar del riesgo que corren estos recolectores, el negocio es muy rentable: según el autor, hacia 1992 por una cobra grande y recién cogida se pagaban importantes cantidades.

Con frecuencia se afirma que los *ʕīsāwa* en realidad no correrían ningún peligro al manosear cobras y víboras en sus exhibiciones, alegando que a estos ofidios se les arrancarían los colmillos para que resulten inofensivos. El autor deja bien claro que los colmillos les crecen muy rápidamente (en tres semanas): "los *aisauis* las sujetaban con tal fuerza que protesté, hasta que me enseñaron las bocas abiertas,

guarnidas de colmillos erectos y agudos que bastaban para una inyección mortal (...) la mayor parte de las cobras que se ven pueden matar a un hombre e incluso a un caballo porque tres miligramos de su veneno bastan para ello" (p. 254). Valverde habla de además de varios *ʕīsāwa* y recolectores de serpientes que perdieron la vida al ser mordidos. Por si acaso alguien todavía tuviera dudas al respecto, basta con ver la foto (en la p. 265) de la mano derecha de un *ʕīsāwi* conocido por "Ali el Loco", con el índice amputado por el primer nudillo. Tal como narra el autor: "se le identifica por el índice de su mano derecha, cortado limpiamente por el primer nudillo con un golpe de azada tras picarle una cobra" (p. 266).

Jordi Aguadé (Universidad de Cádiz)

Bárbara HERRERO MUÑOZ-COBO: *¡Habla árabe marroquí! Método para principiantes.* Universidad de Almería, Ibersaf Editores. Madrid 2003. 307 pp. y 3 CD con textos grabados. ISBN 84-95803-08-9.

Bárbara Herrero ofrece en este libro un manual práctico para quien se quiera iniciar en el conocimiento del dialecto árabe marroquí, en su variedad de Tetuán. El contenido se divide en un capítulo introductorio, que a su vez se subdivide en siete apartados en los que se trata lo más básico (sistema de transcripción, artículo determinado, género, número, etc.), seguido de siete unidades didácticas que también se dividen en numerosos apartados y ejercicios.

Todo ello va acompañado de tres CD que contienen los textos y las voces que se van dando en cada apartado: las grabaciones son de una excelente calidad, lo cual es una gran ayuda para el lector y constituye sin duda uno de los mayores aciertos de este libro.

Desde un punto de vista didáctico hay que destacar que el manual está concebido de una manera muy práctica y que la materia se va introduciendo muy paulatinamente. Los ejercicios son muy completos, con frases útiles para la vida cotidiana. De vez en cuando se incluyen apartados de tipo etnográfico o turístico en los que se da información acerca de los nombres, la imposición del nombre, la boda, el saludo, la vestimenta, el calendario, los alimentos, unidades de peso y medida, la moneda, el regateo, etc.: esto también es un indudable acierto de la autora.

El defecto que tiene este libro es la confusión que hay al transcribir las vocales, de manera que un mismo grafema se usa para anotar fonemas de timbre muy diferente.

En primer lugar, la autora parte de la base de que en este dialecto no hay vocales largas, lo cual es una opinión muy respetable pero desde luego discutible: en los textos grabados en CD que acompañan al libro se oyen claramente vocales largas. Esto, por otro lado, no tendría mucha importancia si al menos se diferenciara entre vocales estables e inestables (o, si se prefiere, *full vowels* y *short vowels* según la terminología usada por Harrell y Heath; sobre el tema véanse mis observaciones supra, en pp. 95-97 de este mismo volumen): sin embargo, éste no es el caso y por consiguiente las vocales largas / estables y las breves / inestables se transcriben siempre con idénticos grafemas.

Con la transcripción que usa la autora se producirán inevitablemente confusiones entre *dxŏl* "¡entra!" y *dxōl* "entrada" ya que en ambos casos se transcribe *dxol.* Igualmente, no se distinguirá entre *ḥmăr* "rojo" y *ḥmār* "asno" ya que las dos voces

se transcribirán como *ḥmar*. La consecuencia de esto son errores en los paradigmas tanto nominales como verbales.

Junto a una anotación correcta del fonema /ə/ en casos como *bəzzāf* "mucho", *zəbda* "mantequilla", *waḥəd* "uno", *səbʕa* "siete" (en los que este grafema representa una vocal breve / inestable y de timbre neutro), encontramos incongruencias como *ṭrəq, ġər, ġləṭa* (sic: por *ṭriq* "camino", *ġir* "excepto", *ġliṭa* "gorda"): en tales voces el mismo grafema representa otra vocal, de naturaleza muy diferente (larga / estable, de timbre entre [ɪ] y [e]). No se entiende tampoco por qué en otros casos la misma vocal larga / estable se transcribe (correctamente desde un punto de vista fonológico) como /i/ en *ḥit* "ya que", *Faṭima* "Fátima", *ʕinəb* "uvas", *ḍʕif* "débil", *ṣḥiḥ* "fuerte", *rqiq* "flaco": lo lógico sería transcribir siempre *ṭreq, ġer, ġleṭa* y *ḥet, Faṭema, ʕenəb, ḍʕef, ṣḥeḥ, rqeq* (ya que la autora suele reflejar los alófonos vocálicos y en estos entornos consonánticos [e] es alófono de /i/: es además lo que se oye en los textos grabados en CD).

Otro tanto hay que decir de casos como *mnin* "¿de dónde?" y *fən* "¿en dónde?" (cf. pp. 158-159): en ambas voces se trata de la misma vocal (incluso diacrónicamente) y lo lógico sería anotar *mnin* y *fin.*

También se observan incongruencias en el caso de [o] y [u]. La anotación [o] es correcta cuando el fonema /u/ se abre por influencia del entorno (al estar en contacto con consonantes uvulares, faringales, laringales o faringalizadas): *foqaš* "¿cuándo?", *loḥ* "tabla", *roḥ* "espíritu", *ṣof* "lana". Pero generalmente no está justificada en aquellas voces en las que no hay ninguno de tales fonemas en el entorno: así lo entiende la autora en ejemplos como *sarut* "llave", *laymun* "limones" y por consiguiente transcribe con una vocal [u], más cerrada que la anterior. Por lo tanto no se entiende que en otros casos, en los que el entorno no lo justifica, haya optado por anotar [o]: así por ejemplo encontramos *flos* "dinero" (sic: en lugar de *flus*), *ḥallof* "jabalí" (sic: en lugar de *ḥalluf*), *šof* "mira" (sic: en lugar de *šuf*), *fol* "habas" (sic: en lugar de *ful*), *məssos* "soso" (sic: en lugar de *məssus*). En todos estos ejemplos se realiza claramente una [u] cerrada, tal como puede constatar fácilmente quien oiga las grabaciones correspondientes.

Al describir el artículo determinado (cf. pp. 31-32) resulta incomprensible que la autora transcriba (correctamente) *əl-* pero en cambio *ə-* cuando hay asimilación: así *əl-ma* pero *ə-ttaləṭ* (sic: por *ət-taləṭ*), *ə-zzaytona* (sic: por *əz-zaytuna*, la transcripción de [u] como [o] no es correcta, tal como ya se dijo antes), *ə-ddar* (sic: por *əd-dar*); eso no hará más que confundir al lector al que simplemente se le podía haber indicado que ante algunas consonantes se producen asimilaciones del fonema /l/. Además, la autora tampoco se atiene a lo que afirma ya que ella misma transcribe luego *əl-loḥ, əl-laymun, əl-lon* (cf. pp. 21 y 198) en casos en los que hay asimilación.

Al hablar de las métatesis de lugar que sufren las consonantes breves / inestables en la conjugación verbal (como ejemplo se cita el verbo *skən*) se afirma que: "es frecuente que se produzca una alteración en el orden de los sonidos de la tercera persona del femenino singular y en la tercera del plural" (cf. p. 76). Es difícil que el lector comprenda lo que se quiere decir con esto (aparte de que no es muy exacto, sólo hay metátesis de lugar de la vocal breve /ə/). Hubiera bastado con señalar que la vocal /ə/ cambia de lugar y que de *skən* se pasa a *səkn-* en *səknət* y *səkno.*

Otros errores que convendría corregir son los siguientes:

- la negación *maši* se transcribe sistemáticamente como *mši* (cf. pp. 167-169).
- *blati* "¡espera!" es en realidad *bəllati.*

- el pronombre relativo (cf. pp. 182-183) no es *əllə* sino *lli* (es lo que se oye claramente en los textos grabados).
- *ʕaynd* "junto a, con" (sic, con este peculiar diptongo, cf. p. 53-54) en lugar de *ʕand* (fonológicamente *ʕənd,* fonéticamente *ʕănd:* se oye con nitidez en los textos grabados), no refleja más que una pronunciación aberrante, por desgracia muy extendida entre casi todos los arabistas españoles.
- *aš mən ə-ssaʕa* (sic: cf. p. 202 y sobre todo 227-227) debe corregirse en *aš mən saʕa* ya que el sustantivo no lleva el artículo determinado en este caso (lo mismo vale para otras expresiones con *aš mən*).
- después del fonema /ʕ/ se transcribe con frecuencia una vocal [a] (que fonológicamente no existe): *ʕaṭa* "el dio", *ʕala* "sobre encima", *ʕaməl* "él hizo". En realidad se trata de una brevísima (y muy inestable) vocal de apoyo que aparece en ocasiones para ayudar a pronunciar el fonema en cuestión: *ᵃʕṭa / ʕᵃṭa, ᵃʕla / ʕᵃla, ᵃʕməl / ʕᵃməl.* Es conveniente no transcribirla como [a] ya que eso puede dar lugar a confusiones: no es lo mismo *ᵃʕməl / ʕᵃməl* "él hizo" que el participio activo *ʕaməl* "que hace, haciendo", por poner sólo un ejemplo.

Esperemos que en una futura reedición de este manual Bárbara Herrero corrija estos fallos e incongruencias que deslucen un trabajo interesante y, además, didácticamente muy bien estructurado en el que sin lugar a dudas la autora ha invertido una buena cantidad de tiempo y esfuerzo.

Jordi Aguadé (Universidad de Cádiz)

L'injure, la société, l'islam. Une anthropologie de l'injure. Thème sous la responsabilité de Evelyne Larguèche. (= *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée,* vol. 103-104). Édisud. Aix-en-Provence 2004. ISBN 2-7449-0458-9.

Este volumen de la *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* contiene once artículos sobre la injuria en varios países musulmanes: Marruecos, Argelia, Líbano, Mauritania, Senegal, Benín y Turquía. Esta reseña se centrará sólo en algunos de los trabajos relacionados con el norte de África.

En primer lugar viene una extensa introducción general al tema escrita por Evelyne Larguèche y titulada *L'injure comme objet anthropologique* (pp. 29-56) en la que la autora define el concepto de injuria y precisa sus principales características al mismo tiempo que da una visión de conjunto de los temas abordados por los demás autores. Las injurias son actos que chocan y que se consideran hirientes por parte de quienes las sufren pero que también pueden provocar hilaridad en terceras personas (p. 31). Difieren según el tipo de relación entre quienes están implicados: serán unilaterales cuando hay desigualdad social pero recíprocas en caso de igualdad social (p. 36).

Yahya Ould al-Barra y Abdel Wedoud Ould Cheikh se ocupan de un tipo peculiar de injuria, el *qaḏf* o acusación calumniosa de fornicación (que como es sabido conlleva una pena de latigazos para quien la profiere), en el derecho islámico (cf. *L'injure comme délit. L'approche des* fuqahâ' *théologiens-légistes musulmans,* pp. 57-80).

Arlette Roth (cf. pp. 81-101: *Entre les contraintes de l'éthique musulmane et du système de l'honneur, peut-il y avoir un usage toleré de l'injure ?*) basa su estudio en los textos en árabe dialectal recopilados a principios del siglo XX por W. Marçais en Túnez (Takrouna) y Marruecos (Tánger): al constatar que en ellos hay un cierto número de escenas en las que se intercambian injurias, la autora se plantea en qué medida y en qué circunstancias éstas se toleraban. La conclusión es que tales intercambios de injurias se dan siempre en dos circunstancias muy concretas: a) como queja por un trabajo mal hecho y b) en el marco de una competición o fiesta, en las que hombres y mujeres de diferentes orígenes se juntan temporalmente (p. 89). El artículo incluye un interesante apartado acerca del léxico de la injuria (pp. 84-89).

Catherine Taine-Cheikh se ocupa de la injuria en Mauritania (cf. pp. 103-126: *De l'injurie en pays maure ou « qui ne loue pas critique »*), un país en el que el honor tribal juega un papel preponderante. En primer lugar estudia la maldición y su terminología: el verbo para maldecir es *lʕan* o *nʕal* (con metátesis como en otros dialectos árabes) y se sobreentiende que el sujeto es siempre Dios (así: *yänʕal-ak* "que (Dios) te maldiga", *yaʕṭī-k l-laʕnä* "que (Dios) te eche la maldición", en el texto figura, por error, *yaʕtī-k*). La maldición puede referirse a una persona ausente o a alguien presente (p. 105: *yəʕdəl vī-h* "que le haga morir prematuramente", *yaʕṭī-k lə-ʕmä* "que te deje ciego", etc.). El juramento, al contrario de lo que sucede en otras sociedades, no suele ir acompañado de groserías por respeto a la religión: la fórmula clásica es *w-aḷḷāh...* "por Dios..." pero no faltan otras expresiones más originales como por ejemplo *ṣəṛṛət ən-näbi...* "por el ombligo del Profeta..." (cf. p. 106).

En lo que concierne a la relación entre el que injuria y el injuriado la autora recurre a dichos y proverbios que, de una manera general, condenan la excesiva susceptibilidad (señal de debilidad), recomendando, en primer lugar, cerciorarse de que los insultos realmente van dirigidos a uno mismo (*əl-ḥāḏəg mā yərvəd ẖaṭyət əl-ḥāsi* "el (hombre) sensato no toma como insulto la injuria del pozo" [es decir la injuria dirigida al pozo y no a él]) y, en segundo lugar, no responder a la ofensa con otra ofensa (*əl-ʕāṛ mā dwā-h l-ʕāṛ* "la afrenta no es remedio para la afrenta").

Claude Lefébure trata la injuria entre los berberófonos en Argelia y Marruecos (cf. pp. 127-154: *« Foin de ma barbe, si je n' t'arrange une djellaba bien à ta taille ». Aspects de la dispute en pays berbère*) basándose en diversos textos y diccionarios de André Basset, Amar Boulifa, Jean-Marie Dallet, Charles de Foucauld, Emile Laoust, y Michaël Peyron, entre otros, así como en textos recopilados por él mismo.

Particularmente interesante es el trabajo de Abderrahmane Moussaoui que se ocupa no sólo de la injuria verbal sino también de la física en Argelia y a lo largo del sangriento conflicto que ha vivido este país en los últimos diez años (cf. pp. 165-179: *La politique de l'injure. Une décennie meurtrière en Algérie*). Así al guerrillero islamista del GIA se le llama *ḥallūf əl-ġāba* "jabalí" (p. 169), mientras que los miembros del GIA califican a sus oponentes de *klāb Zerwāl* "perros de Zeroual", aludiendo al nombre de uno de los presidentes de Argelia, por citar sólo dos ejemplos. La violencia verbal va acompañada en este caso de violencia física como son secuestros, violaciones, asesinatos con mutilaciones rituales e incluso profanación de cadáveres (tanto por parte del GIA como del ejército y de los grupos de autodefensa o GLD).

Por desgracia en algunos artículos las transcripciones del árabe resultan en ocasiones sumamente difíciles de leer porque la separación entre letras se ha comprimido en exceso (cf. en especial pp. 84-88)..

En resumidas cuentas, se puede decir que se trata de un interesante libro sobre un tema poco conocido y estudiado hasta ahora.

Jordi Aguadé (Universidad de Cádiz)

Soha ABBOUD-HAGGAR: *Introducción a la dialectología de la lengua árabe.* Fundación El legado andalusí: Granada s.f. (¿2003?). 367 pp. ISBN 84-932923-2-X.

Este libro se divide en tres bloques claramente diferenciados: *La disciplina de la dialectología* (pp. 19-33), *La dialectología aplicada a la lengua árabe* (pp. 49-179) y *La variedad lingüística dialectal de El Cairo* (pp. 191-275).

La primera parte es teórica y muy general: no se hablará aquí de ella. La segunda trata dos grandes temas: primero los orígenes y evolución del árabe, desde sus inicios hasta la aparición del neoárabe, en segundo lugar los diferentes dialectos árabes que existen hoy en día, cuyos principales rasgos se exponen (cf. pp. 99-178). La tercera parte está dedicada al árabe dialectal hablado en El Cairo, que se describe a grandes rasgos (fonología, morfología y sintaxis, léxico). Al final se incluye una serie de textos en árabe dialectal egipcio.

Sin lugar a dudas, los capítulos dedicados a los orígenes y evolución del árabe son los mejores de todo el libro. La descripción del árabe de El Cairo defrauda enseguida al lector por la falta de claridad de sus paradigmas (véase, por ejemplo, el de los verbos hamzados, en p. 228) y por la escasez de ejemplos que ilustren lo que se explica (véase, por ejemplo, lo que se dice en p. 245 acerca del genitivo). De los capítulos dedicados a los dialectos árabes contemporáneos me ocuparé a continuación, después de hacer una serie de consideraciones generales.

En una obra de estas características se tenía que haber cuidado mucho más la tipografía a la hora de transcribir voces árabes, sobre todo si se tiene en cuenta la cantidad de fuentes para transcripciones en programas (como *Word*) que hoy en día están disponibles y al alcance de cualquiera. No causa muy buena impresión que en lugar de los signos diacríticos habituales para indicar la longitud vocálica (*ā, ē, ī, ō, ū*) la autora recurra al acento circunflejo (así *â, ê, î* etc.). Lo mismo vale para el símbolo *ǝ̀* que se emplea en lugar de *ǝ*: a pesar de ello, aquí he respetado siempre la transcripción empleada por la autora, excepto en lo que concierne al uso de *ǝ̀* (que he sustituido por *ǝ* en aras de una mayor claridad).

En general el libro da la impresión de haber sido redactado muy deprisa, sin haberlo corregido adecuadamente antes de llevarlo a la imprenta. Sólo así se explican ciertos errores e incongruencias, como por ejemplo:

- p. 12, nota 2, se define el fonema /ġ/ como "interdental fricativa velar" [sic]. La definición correcta figura en cambio en p. 14.
- p. 41 se traduce (en varias ocasiones) la voz inglesa *many* como "varias".
- p. 139 hay que corregir "Behnsted" en "Behnstedt" (a quien en otros pasajes sí se cita correctamente).
- p. 140 hay que corregir "segundaria" en "secundaria".

- p. 147 y 173 hay que corregir "Negeb" en "Negev".
- p. 198, se incluye, correctamente, el fonema /ḍ/ entre las interdentales pero luego es definido como "lateral sonora velarizada" [sic] lo que parece una evidente confusión.

Es discutible lo que se afirma en p. 142 acerca de la acentuación en los dialectos árabes: no siempre es predecible, ni automática ni mucho menos un rasgo distintivo (en Marruecos, por ejemplo, es libre y nunca es fonémica). Y en el ejemplo que se cita, "*ḍárabu* (ellos pegaron) vs. *ḍarabûh* (le pegaron)" [sic] lo que realmente distingue una forma de otra es la presencia del sufijo de tercera persona *-h.*

En la p. 146 hay que señalar que en árabe marroquí no existe la forma *yəkətbu* ya que en este dialecto no se admite /ə/ en sílaba abierta. Lo correcto es *ykətbu* "ellos escribirán".

En el dialecto de Mardin *ṭêla'* no significa "informarse" (cf. p. 148) sino "extraer, sacar"[1].

En lo que concierne al árabe marroquí, en la p. 157, la frase *xəṣṣena nṭiyyebu l-'ša* [sic: lo correcto sería *xəṣṣna nṭiyybu lə-'ša*][2] significa "tenemos que preparar la cena" ("hay que prepararle la cena" se diría *xəṣṣna nṭiiyybu-lu lə-'ša*).

En la p. 165 hay que corregir *gayyît* (femenino plural de la marca de genitivo en Soukhne) en *gayyât:* en este caso el error es mío pues la autora se limita a citar mi reseña del libro de Behnstedt acerca de este dialecto (cf. *EDNA* 3, p. 226 y p. 122 del libro de Behnstedt).

Hay en el libro ciertas afirmaciones que dejan estupefacto al lector. Véanse los siguientes ejemplos:
- p. 135: "En algunas variedades, ante las oclusivas /g/ o /k/, /m/ sustituye a /n/, como en *ganb* > *gamb* lado" [sic]: por lo visto, la autora no se da cuenta aquí de que *nb* > *mb* por una sencilla asimilación al estar en contacto con la bilabial /b/.
- p. 140: "Los valores fonéticos [e:] y [o:] aparecen, con frecuencia, en los dialectos que presentan estos sistemas como alófonos de /î/ y /û/ en determinados contextos consonánticos, pero no reflejan la etimología (Marruecos, *bît* < 'bayt' y *bîḍ* < 'bayḍ')" [sic]. Es difícil entender lo que se pretende decir con esta frase.
- p. 148: la desaparición de la forma IV de los verbos en neoárabe se explica diciendo: "F(orma) IV *af'ala,* pierde difusión sobre todo entre los dialectos sedentarios, debido a su carácter clásico" [sic]. ¿Acaso las restantes formas no son también clásicas? Lo que ha provocado la desaparición de esta forma es la caída de *hamza,* lo que hizo que en su lugar se usara la forma segunda[3].
- p. 158: "el sustantivo en AD[4] sigue las reglas de [sic] AC[5] en género masculino o femenino y en número singular, dual y plural". Tal afirmación resulta incomprensible si se tiene en cuenta que en neoárabe han desaparecido la nunación y la declinación, que en algunos dialectos el dual tiene un uso muy restringido y que el género de los sustantivos puede variar mucho de un dialecto a otro (con frecuencia por influjo del sustrato).

[1] Cf. *Handbuch der arabischen Dialekte* (Wiesbaden 1980), p. 73

[2] Ya se ha dicho que en árabe marroquí no hay vocal breve (/ə/ en este caso) en sílaba abierta.

[3] Cf. *Handbuch der arabischen Dialekte*, p. 46.

[4] Árabe dialectal.

[5] Árabe clásico.

No se entiende por qué razón la autora añade frecuentemente a los ejemplos que cita no sólo una traducción de los mismos al español sino también al árabe clásico (en transcripción): con ello no mejora la inteligibilidad del libro, todo lo contrario, es fácil que se confunda el dialecto con el árabe clásico.

Las notas son mucho más abundantes en la primera mitad del libro y su número decrece claramente en cuanto se llega a la descripción de los dialectos: en muchas páginas falta cualquier referencia a las obras de las que proceden los ejemplos (cf. por ejemplo p. 73, donde al hablar de la forma III, no se indica que todos ellos provienen del *Handbuch der arabischen Dialekte,* p. 73).

Erróneas son muchas de las etimologías que da la autora para algunas voces del dialecto árabe de El Cairo (cf. pp. 272-274). Véanse estos ejemplos:

- *fûṭa* "toalla" no es voz copta sino sánscrita[6]. Se encuentra en muchos dialectos árabes, incluso en el Yemen y Marruecos.
- *bo'bo'* "duende" no es voz copta sino una mera onomatopeya: se usa en el Yemen y en Marruecos.
- *koxx, koxxa* "porquería" no es de origen "jiroglífico" [sic] sino una simple onomatopeya, usual asimismo en Siria y en Marruecos.
- *yalla* [sic, en lugar de *yaḷḷa*] "¡vamos!" no es voz persa sino que proviene del árabe *ya Ḷḷāh* (literalmente: "oh Dios") y es habitual en todos los dialectos árabes.
- *ṭarabêẓa* "mesa" no es voz turca sino griega.
- *kabbût* "capote" no es voz española sino francesa (y también en español es préstamo del francés, tal como se indica en el *Diccionario de la Real Academia*).

Al final del libro se encuentra una extensa bibliografía (pp. 303-366) que incluye muchas más obras de las que realmente se citan en las notas. Sorprende un tanto que en ella aparezcan recogidos algunos trabajos de la autora, como por ejemplo "Emilio García Gómez, ejemplo de investigadores" [sic] o *El tratado jurídico de al-Tafri',* que ciertamente poco tienen que ver con la dialectología árabe. Lo mismo vale para *El dialecto aragonés* de M. Alvar, la *Crestomatía* de Asín, el *Atlas del mundo* o la *Historia de la lengua española* de Lapesa, por citar sólo algunos ejemplos más, escogidos al azar. El libro ganaría mucho si la autora hubiese dado una bibliografía menos general.

En la bibliografía también se observan numerosos errores, algunos de ellos fruto de no haber corregido suficientemente el texto antes de darlo a la imprenta, como ya se señaló antes. Así en p. 327 hay que corregir:

- *ZDMG* (en lugar de *ZDMC*).
- "nabatäischen" (en lugar de "natatäischen").
- *Skizzen* (en lugar de *Skissen*).
- *Untersuchungen* (en lugar de *Untersunchungen*).
- "genealogische" (en lugar de "genelogische").
- "ungelöstes" (en lugar de "eingelöstes": el título"Ein eingelöstes Problem" tiene incluso una cierta comicidad en alemán).
- en p. 309 figura Westfalia [sic] como lugar de publicación de un libro.

Todos estos errores contrastan con unas citas muy exactas en otros casos. Hay que señalar, asimismo, que la autora resume en ocasiones el contenido de algunas obras

[6] Cf. F. Corriente, *A dictionary of Andalusi Arabic* (Leiden 1997), p. 408.

mencionadas, lo que es de agradecer ya que puede ser una gran ayuda para el lector neófito.

Se trata pues de una obra muy desigual que junto a algunos aciertos evidentes contiene graves errores, lo que la hace poco adecuada como manual para la docencia.

Jordi Aguadé (Universidad de Cádiz)

Helena DE FELIPE, Leoncio LÓPEZ OCÓN, Manuela MARÍN (eds.): *Ángel Cabrera: ciencia y proyecto colonial en Marruecos.* Estudios Árabes e Islámicos: Monografías, 7. Consejo Superior de Investigaciones Científicas. Madrid 2004. 276 pp. ISBN 84-00-08242-7.

Este libro recoge algunas de las contribuciones que en el año 2003 se presentaron en la mesa redonda, organizada por los editores, sobre *Ángel Cabrera (1879-1960) y la tradición científica expedicionaria en el norte de Marruecos.* Se trata, por lo tanto, de estudios dedicados al zoólogo Ángel Cabrera y en relación con sus cuatro viajes a Marruecos entre 1913 y 1923, a raíz de los cuales publicó diversos estudios y un libro titulado *Magreb el-Aksa. Recuerdos de cuatro viajes por Yebala y el Rif* (Madrid 1924).

Ángel Cabrera nació en Madrid en 1879. Su padre, el obispo (protestante, claro) y fundador de la Iglesia Reformada Española Juan Bautista Cabrera (1837-1916) le animó a que estudiara Filosofía y Letras, terminando los estudios en 1900 en la Universidad Central de Madrid. Trabajó como colaborador de la revista *Alrededor del Mundo,* de la que en 1903 fue nombrado redactor-jefe. También trabajó en el Museo de Ciencias Naturales de Madrid. Después se trasladó a Inglaterra, a Londres, para completar su formación eclesiástica. Allí fue elegido miembro de la Sociedad Zoológica en 1907. En 1925 se trasladó a Argentina para dirigir el departamento de paleontología del Museo de La Plata. Falleció en Argentina en 1960 (acerca de su biografía cf. en especial los artículos *El divulgador Ángel Cabrera,* de Santos Casado y Alfredo Baratas en pp. 199-214 así como la *Semblanza personal* que hacen algunos de sus descendientes en pp. 267-274).

El volumen sobre Ángel Cabrera consta de cuatro partes: *La ciencia en el contexto colonial, Los viajes de Cabrera a Marruecos, El naturalista Cabrera* y *La memoria familiar.*

En la primera parte, Bernabé López García (*La ciencia como instrumento de la acción colonial en Marruecos. Contextos y polémicas,* pp. 13-26) analiza la actitud de Cabrera ante la acción colonial española en Marruecos: es favorable a la colonización dentro de una actitud que López García califica de "prudente" y "civilizadora", sin defender una tesis política determinada ni alinearse en un bando concreto.

Antonio González Bueno estudia las difíciles circunstancias en las que Cabrera y otros naturalistas llevaron a cabo su trabajo, en un norte de Marruecos en rebelión contra la ocupación española (*Entre balas y lodos: el trabajo de los naturalistas españoles en el norte de Marruecos (1909-1927),* pp. 27-45).

Eloy Martín Corrales toca un tema poco conocido: el destacado papel que jugaron algunos habitantes de Ceuta y Melilla en el conocimiento científico de Marruecos

(*Contribución de Ceuta y Melilla al conocimiento científico de Marruecos,* pp. 47-74). Como justamente señala el autor, ambas ciudades han tenido (y siguen teniendo hoy en día) muy mala prensa, lo que probablemente a llevado a que se ignore esta contribución. En las dos ciudades existieron interesantes núcleos de personas cuyos miembros fueron grandes conocedores de Marruecos (intérpretes, naturalistas, militares, médicos, intelectuales y simples autodidactas curiosos). Como ejemplo se puede citar aquí la figura de Antonio Ramos y Espinosa de los Monteros (Ceuta 1872-1919) quien viajó por todo el norte de Marruecos, dejando numerosas publicaciones.

En lo que respecta a la segunda parte, Muhammad A. El Asri destaca que Cabrera quería, en su libro, argumentar científicamente que España debía colonizar Marruecos porque este país necesitaba tal colonización (*Un discurso colonial: los viajes de Ángel Cabrera a Marruecos,* pp. 123-136). El libro va dirigido, pues, a quienes dudan de la oportunidad del Protectorado español en Marruecos: para convencerlos se esfuerza en describir la miseria y decadencia del país, destacando los avances alcanzados gracias a la colonización española.

Manuela Marín estudia, en un extenso artículo (*Un viaje científico: Cabrera, Dantín y Bernaldo de Quirós en Marruecos, 1913,* pp. 137-171), los relatos sobre la expedición científica al norte de Marruecos en 1913 basándose en los libros publicados por cada uno de sus tres protagonistas. Señala que los expedicionarios hicieron un notable esfuerzo en recoger y transmitir datos objetivos y contrastables que contribuyesen a superar los tópicos habituales en la opinión pública española: sin embargo "La botánica, la geografía y la zoología no les plantearon problemas de clasificación, descripción y tipificación. Allí manejaban categorías y conceptos universales. Para el entendimiento de la sociedad marroquí, o de las conductas que pudieron observar durante su estancia, carecían del mismo tipo de apoyos" (pp. 167-168).

Helena de Felipe (*Perfiles coloniales: la "penetración pacífica" de Ángel Cabrera,* pp. 173-196) pone de relieve que Cabrera conocía bien Marruecos y que por esta razón criticaba duramente a quienes escribían sobre el país sin conocerlo realmente. Destaca que en sus obras Cabrera insiste en las similitudes entre españoles y marroquíes (un tema, por otro lado, muy en boga en la época). La autora interpreta la falta de prejuicios sobre el Islam del naturalista, religión hacia la que muestra mucha más sensibilidad que la mayoría de sus coetáneos, como consecuencia de que, al ser protestante, perteneciera a una minoría religiosa en su propio país.

En la tercera parte se estudia el perfil naturalista de Cabrera y, en especial, su aportación al Museo de Ciencias Naturales de Madrid (cf. pp. 199-263). Una semblamza personal, a cargo de algunos de sus sobrinos nietos, completa este interesante y bien editado volumen.

Jordi Aguadé (Universidad de Cádiz)